



EX-LIBRIS



UNIVERSIDADE DE SÃO PAULO
ESCOLA SUPERIOR DE AGRICULTURA
LUIZ DE QUEIROZ

Nº 13832

OEUVRES

COMPLÈTES

DE BUFFON.

DE L'IMPRIMERIE DE PLASSAN, RUE DE VAUGIRARD, N° 15,
DERRIÈRE L'ODÉON.

OEUVRES
COMPLÈTES
DE BUFFON,

MISES EN ORDRE
PAR M. LE COMTE DE LACEPÈDE.

SECONDE ÉDITION.

TOME DIX-NEUVIÈME.



A PARIS,
CHEZ RAPET, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARCS, N° 41.

M.DCCC.XXI.



683091 - B.

1953/7-7-1954
"Kosmos"
Cr \$ 300,00

570
B929c

HISTOIRE NATURELLE.

OISEAUX.

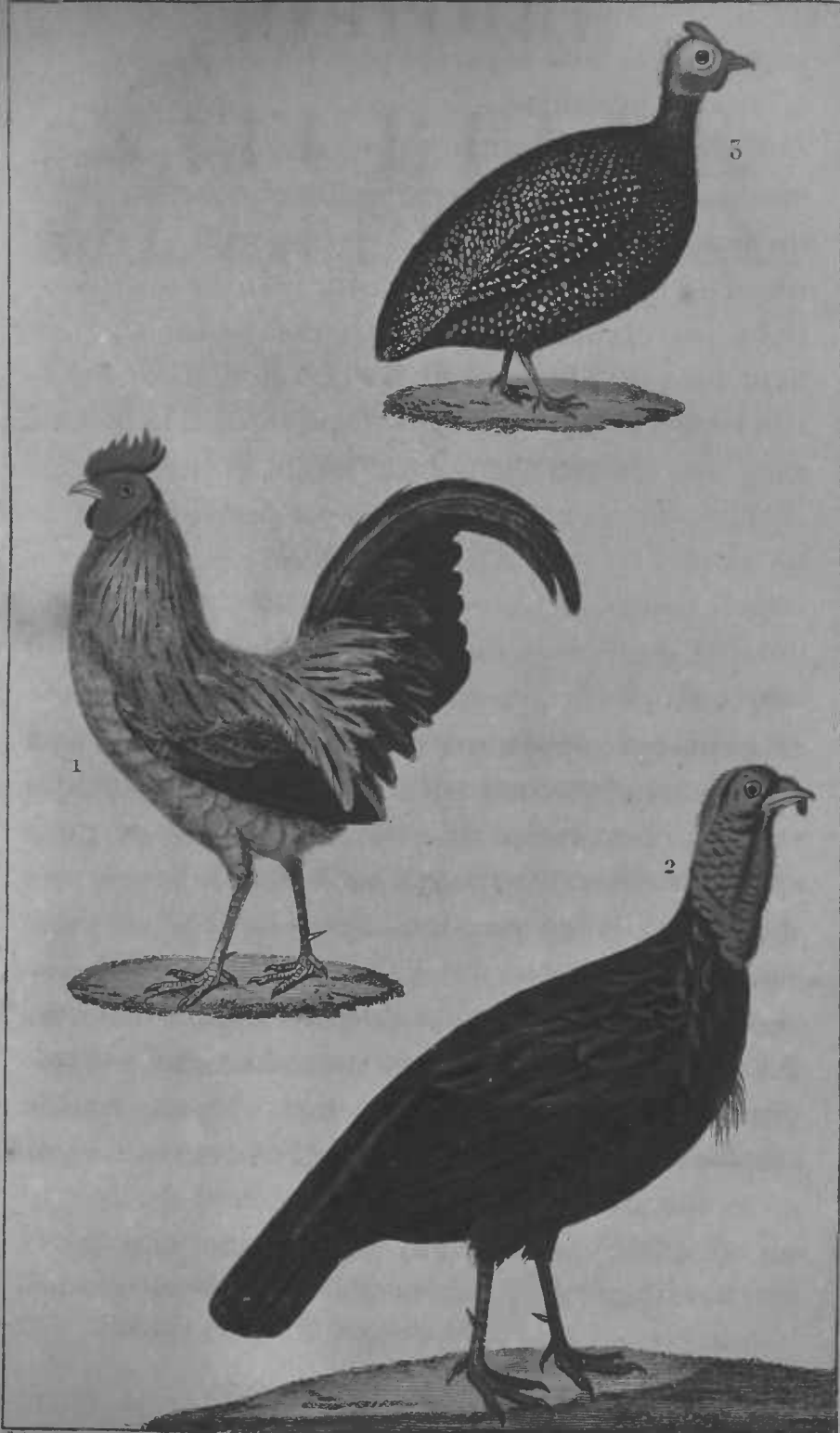
DU COQ.¹

CET oiseau, quoique domestique, quoique le plus commun de tous, n'est peut-être pas encore assez connu : excepté le petit nombre de personnes qui font une étude particulière des productions de la Nature, il en est peu qui n'aient quelque chose à apprendre sur les détails de sa forme extérieure, sur la structure de ses parties internes, sur ses habitudes naturelles ou acquises, sur les différences qu'entraînent celles du sexe, du climat, des aliments; enfin sur les variétés des races di-

¹ En vieux français, *gal*, *gog*; en latin, *gallus*; en espagnol et en italien, *gallo*; en savoyard, *coq*, *gau*, *geau*; en allemand, *han*; en anglais, *cock*.

verses qui se sont séparées plus tôt ou plus tard de la souche primitive.

Mais si le coq est trop peu connu de la plupart des hommes, il n'est pas moins embarrassant pour un naturaliste à méthode, qui ne croit connoître un objet que lorsqu'il a cru lui trouver une place dans ses classes et dans ses genres : car si, prenant les caractères généraux de ses divisions méthodiques dans le nombre des doigts, il le met au rang des oiseaux qui en ont quatre, que fera-t-il de la poule à cinq doigts, qui est certainement une poule, et même fort ancienne, puisqu'elle remonte jusqu'au temps de Columelle, qui en parle comme d'une race de distinction? que s'il fait du coq une classe à part, caractérisée par la forme singulière de sa queue, où placera-t-il le coq sans croupion, et par conséquent sans queue, et qui n'en est pas moins un coq? que s'il admet pour caractère de cette espèce d'avoir les jambes garnies de plumes jusqu'au talon, ne sera-t-il pas embarrassé du coq patu, qui a des plumes jusqu'à l'origine des doigts, et du coq du Japon, qui en a jusqu'aux ongles? enfin s'il veut ranger les gallinacés entre la classe des granivores, et que, dans le nombre et la structure de leurs estomacs et de leurs intestins, il croie voir clairement qu'ils sont en effet destinés à se nourrir de graines et d'autres matières végétales, comment s'expliquera-t-il à lui-même cet appétit de préférence qu'il montre cou-



Prêtre pin.

1. Le Coq.

2. Le Dindon.

Page 5

69.

3. La Pintade.

Mme. Massard sc.

98.

stamment pour les vers de terre, et même pour toute chair hachée, cuite ou crue, à moins qu'il ne se persuade que la Nature ayant fait la poule granivore par ses longs intestins et son double estomac, l'a faite aussi vermivore, et même carnivore par son bec un tant soit peu crochu? ou plutôt ne conviendra-t-il pas, s'il est de bonne foi, que les conjectures que l'on se permet ainsi sur les intentions de la Nature, et les efforts que l'on tente pour renfermer l'inépuisable variété de ses ouvrages dans les limites étroites d'une méthode particulière, ne paroissent être faits que pour donner essor aux idées vagues et aux petites spéculations d'un esprit qui ne peut en concevoir de grandes, et qui s'éloigne d'autant plus de la vraie marche de la Nature et de la connoissance réelle de ses productions? Ainsi, sans prétendre assujettir la nombreuse famille des oiseaux à une méthode rigoureuse, ni la renfermer tout entière dans cette espèce de filet scientifique, dont, malgré toutes nos précautions, il s'en échapperait toujours quelques-uns, nous nous contenterons de rapprocher ceux qui nous paroîtront avoir plus de rapport entre eux, et nous tâcherons de les faire connoître par les traits les plus caractérisés de leur conformation intérieure, et surtout par les principaux faits de leur histoire.

Le coq est un oiseau pesant, dont la démarche est grave et lente, et qui, ayant les ailes fort cour-

tes, ne vole que rarement, et quelquefois avec des cris qui expriment l'effort. Il chante indifféremment la nuit et le jour, mais non pas régulièrement à certaines heures : et son chant est fort différent de celui de sa femelle, quoiqu'il y ait aussi quelques femelles qui ont le même cri du coq, c'est-à-dire qui font le même effort du gosier avec un moindre effet; car leur voix n'est pas si forte, et ce cri n'est pas si bien articulé. Il gratte la terre pour chercher sa nourriture; il avale autant de petits cailloux que de grains, et n'en digère que mieux : il boit en prenant de l'eau dans son bec, et levant la tête à chaque fois pour l'avaler. Il dort le plus souvent un pied en l'air, et en cachant sa tête sous l'aile du même côté. Son corps, dans sa situation naturelle, se soutient à peu près parallèle au plan de position, le bec de même; le cou s'élève verticalement : le front est orné d'une crête rouge et charnue, et le dessous du bec d'une double membrane de même couleur et de même nature; ce n'est cependant ni de la chair ni des membranes, mais une substance particulière et qui ne ressemble à aucune autre.

Dans les deux sexes, les narines sont placées de part et d'autre du bec supérieur, et les oreilles de

¹ Par une suite de cette attitude habituelle, la cuisse qui porte ordinairement le corps est la plus charnue, et nos gourmands savent bien la distinguer de l'autre dans les chapons et les poulardes.

chaque côté de la tête, avec une peau blanche au-dessous de chaque oreille; les pieds ont ordinairement quatre doigts, quelquefois cinq, mais toujours trois en avant et le reste en arrière. Les plumes sortent deux à deux de chaque tuyau; caractère assez singulier, qui n'a été saisi que par très-peu de naturalistes. La queue est à peu près droite, et néanmoins capable de s'incliner du côté du cou et du côté opposé; cette queue, dans les races des gallinacés qui en ont une, est composée de quatorze grandes plumes, qui se partagent en deux plans égaux, inclinés l'un à l'autre, et qui se rencontrent par leur bord supérieur sous un angle plus ou moins aigu : mais ce qui distingue le mâle, c'est que les deux plumes du milieu de la queue sont beaucoup plus longues que les autres, et se recourbent en arc; que les plumes du cou et du croupion sont longues et étroites, et que leurs pieds sont armés d'éperons. Il est vrai qu'il se trouve aussi des poules qui ont des éperons; mais cela est rare, et les poules ainsi éperonnées ont beaucoup d'autres rapports avec le mâle : leur crête se relève, ainsi que leur queue; elles imitent le chant du coq, et cherchent à l'imiter en choses plus essentielles : mais on auroit tort de les regarder pour cela comme hermaphrodites, puisque étant incapables des véritables fonctions du mâle, et n'ayant que du dégoût pour celles qui leur conviendroient mieux, ce sont, à vrai dire, des individus viciés,

indécis, privés de l'usage du sexe, et même des attributs essentiels de l'espèce, puisqu'ils ne peuvent en perpétuer aucune.

Un bon coq est celui qui a du feu dans les yeux, de la fierté dans la démarche, de la liberté dans ses mouvements, et toutes les proportions qui annoncent la force. Un coq ainsi fait n'imprimerait pas la terreur à un lion, comme on l'a dit et écrit tant de fois; mais il inspirera de l'amour à un grand nombre de poules. Si on veut le ménager, on ne lui en laissera que douze ou quinze. Columelle vouloit qu'on ne lui en donnât pas plus de cinq; mais quand il en auroit cinquante chaque jour, on prétend qu'il ne manqueroit à aucune. A la vérité, personne ne peut assurer que toutes ses approches soient réelles, efficaces, et capables de féconder les œufs de sa femelle. Ses désirs ne sont pas moins impétueux que ses besoins paroissent être fréquents. Le matin, lorsqu'on lui ouvre la porte du poulailler où il a été renfermé pendant la nuit, le premier usage qu'il fait de sa liberté est de se joindre à ses poules : il semble que chez lui le besoin de manger ne soit que le second; et lorsqu'il a été privé des poules pendant du temps, il s'adresse à la première femelle qui se présente, fût-elle d'une espèce fort éloignée, et même il s'en fait une du premier mâle qu'il trouve en son chemin. Le premier fait est cité par Aristote, et le second est attesté par l'observation de M. Edwards,

et par une loi dont parle Plutarque, laquelle condamnoit au feu tout coq convaincu de cet excès de Nature.

Les poules doivent être assorties au coq, si l'on veut une race pure; mais si l'on cherche à varier et même à perfectionner l'espèce, il faut croiser les races. Cette observation n'avoit point échappé aux anciens : Columelle dit positivement que les meilleurs poulets sont ceux qui proviennent du mélange d'un coq de race étrangère avec les poules communes; et nous voyons dans Athénée que l'on avoit encore enchéri sur cette idée, en donnant un coq-faisan aux poules ordinaires.

Dans tous les cas, on doit choisir celles qui ont l'œil éveillé, la crête flottante et rouge, et qui n'ont point d'éperons : les proportions de leur corps sont en général plus légères que celles du mâle; cependant elles ont les plumes plus larges et les jambes plus basses. Les bonnes fermières donnent la préférence aux poules noires, comme étant plus fécondes que les blanches, et pouvant échapper plus facilement à la vue perçante de l'oiseau de proie qui plane sur les basses-cours.

Le coq a beaucoup de soin et même d'inquiétude et de souci pour ses poules : il ne les perd guère de vue; il les conduit, les défend, les menace, va chercher celles qui s'écartent, les ramène, et ne se livre au plaisir de manger que lorsqu'il les voit toutes manger autour de lui. A juger par

les différentes inflexions de sa voix et par les différentes expressions de sa mine, on ne peut guère douter qu'il ne leur parle différents langages. Quand il les perd, il donne des signes de regrets. Quoique aussi jaloux qu'amoureux, il n'en maltraite aucune; sa jalousie ne l'irrite que contre ses concurrents : s'il se présente un autre coq, sans lui donner le temps de rien entreprendre, il accourt l'œil en feu, les plumes hérissées, se jette sur son rival, et lui livre un combat opiniâtre, jusqu'à ce que l'un ou l'autre succombe, ou que le nouveau venu lui cède le champ de bataille. Le désir de jouir, toujours trop violent, le porte non-seulement à écarter tout rival, mais même tout obstacle innocent : il bat et tue quelquefois les poussins, pour jouir plus à son aise de la mère. Mais ce seul désir est-il la cause de sa fureur jalouse? Au milieu d'un sérail nombreux, et avec toutes les ressources qu'il sait se faire, comment pourroit-il craindre le besoin ou la disette? Quelque véhéments que soient ses appétits, il semble craindre encore plus le partage qu'il ne désire la jouissance; et comme il peut beaucoup, sa jalousie est au moins plus excusable et mieux sentie que celle des autres sultans : d'ailleurs il a comme eux une poule favorite qu'il cherche de préférence, et à laquelle il revient presque aussi souvent qu'il va vers les autres.

Et ce qui paroît prouver que sa jalousie ne lais-

se pas d'être une passion réfléchie, quoiqu'elle ne porte pas contre l'objet de ses amours, c'est que plusieurs coqs dans une basse-cour ne cessent de se battre, au lieu qu'ils ne battent jamais les chapons, à moins que ceux-ci ne prennent l'habitude de suivre quelque poule.

Les hommes, qui tirent parti de tout pour leur amusement, ont bien su mettre en œuvre cette antipathie invincible que la Nature a établie entre un coq et un coq; ils ont cultivé cette haine innée avec tant d'art, que les combats de deux oiseaux de basse-cour sont devenus des spectacles dignes d'intéresser la curiosité des peuples, même des peuples polis, et en même temps des moyens de développer ou entretenir dans les âmes cette précieuse férocité, qui est, dit-on, le germe de l'héroïsme. On a vu, on voit encore tous les jours, dans plus d'une contrée, des hommes de tous états accourir en foule à ces grotesques tournois, se diviser en deux partis, chacun de ces partis s'échauffer pour son combattant, joindre la fureur des gageures les plus outrées à l'intérêt d'un si beau spectacle, et le dernier coup de bec de l'oiseau vainqueur renverser la fortune de plusieurs familles. C'étoit autrefois la folie des Rhodiens, des Tangriens, de ceux de Pergame; c'est aujourd'hui celle des Chinois, des habitants des Philippines, de Java, de l'isthme de l'Amérique, et de quelques autres nations des deux continents.

Au reste, les coqs ne sont pas les seuls oiseaux dont on ait ainsi abusé : les Athéniens, qui avoient un jour dans l'année consacré à ces combats de coqs, employoient aussi les cailles au même usage, et les Chinois élèvent encore aujourd'hui pour le combat certains petits oiseaux ressemblants à des cailles ou à des linottes; et partout la manière dont ces oiseaux se battent est différente, selon les diverses écoles où ils ont été formés, et selon la diversité des armes offensives ou défensives dont on les affuble. Mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que les coqs de Rhodes, qui étoient plus grands, plus forts que les autres, et beaucoup plus ardents au combat, l'étoient au contraire beaucoup moins pour leurs femelles; il ne leur falloit que trois poules au lieu de quinze ou vingt, soit que leur feu se fût éteint dans la solitude forcée où ils avoient coutume de vivre, soit que leur colère, trop souvent excitée, eût étouffé en eux des passions plus douces, et qui cependant étoient, dans l'origine, le principe de leur courage et la source de leurs dispositions guerrières. Les mâles de cette race étoient donc moins mâles que les autres; et les femelles, qui souvent ne sont que ce qu'on les fait, étoient moins fécondes et plus paresseuses, soit à couvrir leurs œufs, soit à mener leurs poussins : tant l'art avoit bien réussi à dépraver la Nature! tant l'exercice des talents de la guerre est opposé à ceux de la propagation!

Les poules n'ont pas besoin du coq pour produire des œufs; il en naît sans cesse de la grappe commune de l'ovaire, lesquels, indépendamment de toute communication avec le mâle, peuvent y grossir, et, en grossissant, acquièrent leur maturité, se détachent de leur calice et de leur pédicule, parcourent l'*oviductus* dans toute sa longueur, chemin faisant s'assimilent, par une force qui leur est propre, la lymphe dont la cavité de cet *oviductus* est remplie, en composent leur blanc, leurs membranes, leurs coquilles, et ne restent dans ce viscère que jusqu'à ce que ses fibres élastiques et sensibles étant gênées, irritées par la présence de ces corps devenus désormais des corps étrangers, entrent en contraction, et les poussent au dehors, le gros bout le premier, selon Aristote.

Ces œufs sont tout ce que peut faire la nature prolifique de la femelle seule et abandonnée à elle-même : elle produit bien un corps organisé capable d'une sorte de vie, mais non un animal vivant semblable à sa mère, et capable lui-même de produire d'autres animaux semblables à lui; il faut pour cela le concours du coq et le mélange intime des liqueurs séminales des deux sexes : mais, lorsqu'une fois ce mélange a eu lieu, les effets en sont durables. Harvey a observé que l'œuf d'une poule séparée du coq depuis vingt jours n'étoit pas moins fécond que ceux qu'elle avoit pon-

du peu après l'accouplement; mais l'embryon qu'il contenoit n'étoit pas plus avancé pour cela, et il ne falloit pas le tenir sous la poule moins de temps qu'aucun autre pour le faire éclore : preuve certaine que la chaleur seule ne suffit pas pour opérer ou avancer le développement du poulet, mais qu'il faut encore que l'œuf soit formé, ou bien qu'il se trouve en lieu où il puisse transpirer, pour que l'embryon qu'il renferme soit susceptible d'incubation; autrement tous les œufs qui resteroient dans l'*oviductus* vingt et un jours après avoir été fécondés ne manqueroient pas d'y éclore, puisqu'ils auroient le temps et la chaleur nécessaires pour cela, et les poules seroient tantôt ovipares et tantôt vivipares.

Le poids moyen d'un œuf de poule ordinaire est d'environ une once six gros. Si on ouvre un de ces œufs avec précaution, on trouvera d'abord sous la coque une membrane commune qui en tapisse toute la cavité; ensuite le blanc externe, qui a la forme de cette cavité; puis le blanc interne, qui est plus arrondi que le précédent; et enfin au centre de ce blanc le jaune, qui est sphérique : ces différentes parties sont contenues chacune dans sa membrane propre; et toutes ces membranes sont attachées ensemble à l'endroit de ces *chalsæ* ou cordons, qui forment comme les deux pôles du jaune. La petite vésicule lenticulaire, appelée *cicatricule*, se trouve à peu près

sur son équateur, et fixée solidement à sa surface.

A l'égard de sa forme extérieure, elle est trop connue pour qu'il soit besoin de la décrire; mais elle est assez souvent altérée par des accidents dont il est facile, ce me semble, de rendre raison, d'après l'histoire de l'œuf même et de sa formation.

Il n'est pas rare de trouver deux jaunes dans une seule coque; cela arrive lorsque deux œufs également mûrs se détachent en même temps de l'ovaire, parcourent ensemble l'*oviductus*, et, formant leur blanc sans se séparer, se trouvent réunis sous la même enveloppe.

Si par quelque accident facile à supposer, un œuf détaché depuis quelque temps de l'ovaire se trouve arrêté dans son accroissement, et qu'étant formé autant qu'il peut l'être, il se rencontre dans la sphère d'activité d'un autre œuf qui aura toute sa force, celui-ci l'entraînera avec lui, et ce sera un œuf dans un œuf.

On comprendra de même comment on y trouve quelquefois une épingle ou tout autre corps étranger qui aura pu pénétrer jusque dans l'*oviductus*.

Il y a des poules qui donnent des œufs hardés ou sans coque, soit par le défaut de la matière propre dont se forme la coque, soit parce qu'ils sont chassés de l'*oviductus* avant leur entière maturité; aussi n'en voit-on jamais éclore de poulet; et cela arrive, dit-on, aux poules qui sont trop grasses.

Des causes directement contraires produisent les œufs à coque trop épaisse, et même des œufs à double coque : on en a vu qui avoient conservé le pédicule par lequel ils étoient attachés à l'ovaire, d'autres qui étoient contournés en manière de croissant; d'autres qui avoient la forme d'une poire; d'autres enfin qui portoient sur leur coquille l'empreinte d'un soleil, d'une comète ou d'une éclipse, ou de tel autre objet dont on avoit l'imagination frappée; on en a même vu quelques-uns de lumineux. Ce qu'il y avoit de réel dans ces premiers phénomènes, c'est-à-dire les altérations de la forme de l'œuf, ou les empreintes à sa surface, ne doit s'attribuer qu'aux différentes impressions qu'il avoit éprouvées dans le temps que sa coque étoit encore assez souple pour céder à l'effort, et néanmoins assez ferme pour en conserver l'impression. Il ne seroit pas tout-à-fait si facile de rendre raison des œufs lumineux. Un docteur allemand en a observé de tels, qui étoient actuellement sous une poule blanche, fécondée, ajoutet-il, par un coq très-ardent : on ne peut honnêtement nier la possibilité du fait; mais comme il est unique, il est prudent de répéter l'observation avant de l'expliquer.

A l'égard de ces prétendus œufs de coq qui sont sans jaune, et contiennent, à ce que croit le peuple, un serpent, ce n'est autre chose, dans la vérité, que le premier produit d'une poule trop jeu-

ne, ou le dernier effort d'une poule épuisée par sa fécondité même; ou enfin ce ne sont que des œufs imparfaits dont le jaune aura été crevé dans l'*oviductus* de la poule, soit par quelque accident, soit par un vice de conformation, mais qui auront toujours conservé leurs cordons ou *chalazæ*, que les amis du merveilleux n'auront pas manqué de prendre pour un serpent : c'est ce que M. de la Peyronie a mis hors de doute par la dissection d'une poule qui pondait de ces œufs : mais ni M. de la Peyronie, ni Thomas Bartholin, qui ont disséqué de prétendus coqs ovipares, ne leur ont trouvé d'œufs ni d'ovaires, ni aucune partie équivalente.

Les poules pondent indifféremment pendant toute l'année, excepté pendant la mue, qui dure ordinairement six semaines ou deux mois sur la fin de l'automne et au commencement de l'hiver; cette mue n'est autre chose que la chute des vieilles plumes, qui se détachent comme les vieilles feuilles des arbres et comme les vieux bois des cerfs, étant poussées par les nouvelles; les coqs y sont sujets comme les poules. Mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que les nouvelles plumes prennent quelquefois une couleur différente de celle des anciennes. Un de nos observateurs a fait cette remarque sur une poule et sur un coq, et tout le monde la peut faire sur plusieurs autres espèces d'oiseaux, et particulièrement sur les ben-

galis, dont le plumage varie presque à chaque mue; et en général presque tous les oiseaux ont leurs premières plumes, en naissant, d'une couleur différente de celle dont elles doivent revenir dans la suite.

La fécondité ordinaire des poules consiste à pondre presque tous les jours. On dit qu'il y en a en Samogitie, à Malaca et ailleurs, qui pondent deux fois par jour. Aristote parle de certaines poules d'Illyrie qui pondoient jusqu'à trois fois; et il y a apparence que ce sont les mêmes que ces petites poules adriènes ou adriatiques dont il parle dans un autre endroit, et qui étoient renommées pour leur fécondité : quelques-uns ajoutent qu'il y a telle manière de nourrir les poules communes, qui leur donne cette fécondité extraordinaire; la chaleur y contribue beaucoup. On peut faire pondre les poules en hiver, en les tenant dans une écurie où il y a toujours du fumier chaud sur lequel elles puissent séjourner.

Dès qu'un œuf est pondu, il commence à transpirer, et perd chaque jour quelques grains de son poids par l'évaporation des parties les plus volatiles de ses sucs : à mesure que cette évaporation se fait, ou bien il s'épaissit, se durcit et se dessèche, ou bien il contracte un mauvais goût, et il se gâte enfin totalement, au point qu'il devient incapable de rien produire. L'art de lui conserver long-temps toutes ses qualités se réduit à mettre

obstacle à cette transpiration par une couche de matière grasse quelconque, dont on enduit exactement sa coque peu de moments après qu'il a été pondu : avec cette seule précaution on gardera pendant plusieurs mois et même pendant des années des œufs bons à manger, susceptibles d'incubation, et qui auront, en un mot, toutes les propriétés des œufs frais. Les habitants du Tonquin les conservent dans une espèce de pâte faite avec de la cendre tamisée et de la saumure; d'autres Indiens dans l'huile. Le vernis peut aussi servir à conserver les œufs que l'on veut manger; mais la graisse n'est pas moins bonne pour cet usage, et vaut mieux pour conserver les œufs que l'on veut faire couvrir, parce qu'elle s'enlève plus facilement que le vernis, et qu'il faut nettoyer de tout enduit les œufs dont on veut que l'incubation réussisse; car tout ce qui nuit à la transpiration nuit aussi au succès de l'incubation.

J'ai dit que le concours du coq étoit nécessaire pour la fécondation des œufs, et c'est un fait acquis par une longue et constante expérience; mais les détails de cet acte si essentiel dans l'histoire des animaux sont trop peu connus. On sait, à la vérité, que la verge du mâle est double, et n'est autre chose que les deux mamelons par lesquels se terminent les vaisseaux spermatiques à l'endroit de leur insertion dans le cloaque : on sait que la vulve de la femelle est placée au-dessus de l'anus,

et non au-dessous comme dans les quadrupèdes : on sait que le coq s'approche de la poule par une espèce de pas oblique, accéléré, baissant les ailes comme un coq d'Inde qui fait la roue, étalant même sa queue à demi, et accompagnant son action d'un certain murmure expressif, d'un mouvement de trépidation, et de tous les signes du désir pressant : on sait qu'il s'élançe sur la poule, qui le reçoit en pliant les jambes, se mettant ventre à terre, et écartant les deux plans de longues plumes dont sa queue est composée : on sait que le mâle saisit avec son bec la crête ou les plumes du sommet de la tête de la femelle, soit par manière de caresse, soit pour garder l'équilibre ; qu'il ramène la partie postérieure de son corps où est sa double verge, et l'applique vivement sur la partie postérieure du corps de la poule où est l'orifice correspondant ; que cet accouplement dure d'autant moins qu'il est plus souvent répété, et que le coq semble s'applaudir après par un battement d'ailes et par une espèce de chant de joie ou de victoire : on sait que le coq a des testicules ; que sa liqueur séminale réside, comme celle des quadrupèdes, dans des vaisseaux spermatiques : on sait, par mes observations, que celle de la poule réside dans la cicatricule de chaque œuf, comme celle des femelles quadrupèdes dans le corps glanduleux des testicules : mais on ignore si la double verge du coq, ou seulement l'une des deux, pénè-

tre dans l'orifice de la femelle, et même s'il y a intromission réelle, ou une compression forte, ou un simple contact; on ne sait pas encore quelle doit être précisément la condition d'un œuf pour qu'il puisse être fécondé, ni jusqu'à quelle distance l'action du mâle peut s'étendre; en un mot, malgré le nombre infini d'expériences et d'observations que l'on a faites sur ce sujet, on ignore encore quelques-unes des principales circonstances de la fécondation.

Son premier effet connu est la dilatation de la cicatricule et la formation du poulet dans sa cavité : car c'est la cicatricule qui contient le véritable germe, et elle se trouve dans les œufs fécondés ou non, même dans ces prétendus œufs de coq dont j'ai parlé plus haut; mais elle est plus petite dans les œufs inféconds. Malpighi l'ayant examinée dans des œufs féconds nouvellement pondus et avant qu'ils eussent été couvés, vit au centre de la cicatricule une bulle nageant dans une liqueur, et reconnu au milieu de cette bulle l'embryon du poulet bien formé; au lieu que la cicatricule des œufs inféconds et produits par la poule seule, sans communication avec le mâle, ne lui présenta qu'un petit globule informe, muni d'appendices remplies d'un suc épais, quoique transparent, et environné de plusieurs cercles concentriques. On n'y aperçoit aucune ébauche d'animal; l'organisation intime et complète d'une matière informe n'est que

l'effet instantané du mélange des deux liqueurs séminales : mais s'il ne faut qu'un moment à la Nature pour donner la forme première à cette glaire transparente, et pour la pénétrer du principe de vie dans tous ses points, il lui faut beaucoup de temps et de secours pour perfectionner cette première ébauche. Ce sont principalement les mères qu'elle semble avoir chargées du soin de ce développement, en leur inspirant le désir ou le besoin de couvrir : dans la plupart des poules, ce désir se fait sentir aussi vivement, se marque au dehors par des signes aussi énergiques que celui de l'accouplement, auquel il succède dans l'ordre de la Nature, sans même qu'il soit excité par la présence d'aucun œuf. Une poule qui vient de pondre éprouve une sorte de transport que partagent les autres poules qui n'en sont que témoins, et qu'elles expriment toutes par des cris de joie répétés, soit que la cessation subite des douleurs de l'accouchement soit toujours accompagnée d'une joie vive, soit que cette mère prévoie dès-lors tous les plaisirs que ce premier plaisir lui prépare. Quoi qu'il en soit, lorsqu'elle aura pondu vingt-cinq ou trente œufs, elle se mettra tout de bon à les couvrir ; si on les lui ôte à mesure, elle pondra peut-être deux ou trois fois davantage, et s'épuisera par sa fécondité même : mais enfin il viendra un temps où, par la force de l'instinct, elle demandera à couvrir par un gloussement particulier, et

par des mouvements et des attitudes non équivoques; si elle n'a pas ses propres œufs, elle couvrera ceux d'une autre poule, et, à défaut de ceux-là, ceux d'une femelle d'une autre espèce, et même des œufs de pierre ou de craie : elle couvrera encore après que tout lui aura été enlevé, et elle se consumera en regrets et en vains mouvements. Si ses recherches sont heureuses, et qu'elle trouve des œufs vrais ou feints dans un lieu retiré et convenable, elle se pose aussitôt dessus, les environne de ses ailes, les échauffe de sa chaleur, les remue doucement les uns après les autres, comme pour en jouir plus en détail, et leur communiquer à tous un égal degré de chaleur; elle se livre tellement à cette occupation, qu'elle en oublie le boire et le manger : on diroit qu'elle comprend toute l'importance de la fonction qu'elle exerce; aucun soin n'est omis, aucune précaution n'est oubliée pour achever l'existence de ces petits êtres commencés, et pour écarter les dangers qui les environnent. Ce qu'il y a de plus digne de remarque, c'est que la situation d'une couveuse, quelque insipide qu'elle nous paraisse, est peut-être moins une situation d'ennui qu'un état de jouissance continuelle, d'autant plus délicieuse qu'elle est plus recueillie : tant la Nature semble avoir mis d'attraits à tout ce qui a rapport à la multiplication des êtres !

L'effet de l'incubation se borne au développe-

ment de l'embryon du poulet, qui, comme nous l'avons déjà dit, existe tout formé dans la cicatricule de l'œuf fécondé. Voici à peu près l'ordre dans lequel se fait le développement, ou plutôt comme il se présente à l'observateur; et comme j'ai déjà donné dans un assez grand détail tous les faits qui ont rapport au développement du poulet dans l'œuf, je me contenterai d'en rappeler ici les circonstances essentielles.

Dès que l'œuf a été couvé pendant cinq ou six heures, on voit déjà distinctement la tête du poulet jointe à l'épine du dos, nageant dans la liqueur dont la bulle qui est au centre de la cicatricule est remplie; sur la fin du premier jour, la tête s'est déjà recourbée en grossissant.

Dès le second jour, on voit les premières ébauches des vertèbres, qui sont comme de petits globules disposés des deux côtés du milieu de l'épine : on voit aussi paroître le commencement des ailes et les vaisseaux ombilicaux, remarquables par leur couleur obscure; le cou et la poitrine se débrouillent, la tête grossit toujours; on y aperçoit les premiers linéaments des yeux, et trois vésicules entourées, ainsi que l'épine, de membranes transparentes : la vie du fœtus devient plus manifeste; déjà l'on voit son cœur battre et son sang circuler.

Le troisième jour, tout est plus distinct, parce que tout a grossi. Ce qu'il y a de plus remarqua-

ble, c'est le cœur qui pend hors de la poitrine, et bat trois fois de suite, une fois en recevant par l'oreillette le sang contenu dans les veines, une seconde fois en le renvoyant aux artères, et la troisième fois en le poussant dans les vaisseaux ombilicaux; et ce mouvement continue encore vingt-quatre heures après que l'embryon a été séparé du blanc de son œuf. On aperçoit aussi des veines et des artères sur les vésicules du cerveau; les rudiments de la moelle de l'épine commencent à s'étendre le long des vertèbres : enfin on voit tout le corps du fœtus comme enveloppé d'une partie de la liqueur environnante, qui a pris plus de consistance que le reste.

Les yeux sont déjà fort avancés le quatrième jour; on y reconnoît fort bien la prunelle, le cristallin, l'humeur vitrée : on voit, outre cela, dans la tête cinq vésicules remplies d'humeur, lesquelles, se rapprochant et se recouvrant peu à peu les jours suivants, formeront enfin le cerveau enveloppé de toutes ses membranes; les ailes croissent, les cuisses commencent à paroître et le corps à prendre de la chair.

Les progrès du cinquième jour consistent, outre ce qui vient d'être dit, en ce que tout le corps se recouvre d'une chair onctueuse; que le cœur est retenu au dedans par une membrane fort mince, qui s'étend sur la capacité de la poitrine, et que l'on voit les vaisseaux ombilicaux sortir de l'abdomen.

Le sixième jour, la moelle de l'épine s'étant divisée en deux parties, continue de s'avancer le long du tronc; le foie, qui étoit blanchâtre auparavant, est devenu de couleur obscure; le cœur bat dans ses deux ventricules; le corps du poulet est recouvert de la peau, et sur cette peau l'on voit déjà poindre les plumes.

Le bec est facile à distinguer le septième jour; le cerveau, les ailes, les cuisses et les pieds ont acquis leur figure parfaite; les deux ventricules du cœur paroissent comme deux bulles contiguës et réunies par leur partie supérieure avec le corps des oreillettes : on remarque deux mouvements successifs dans les ventricules aussi-bien que dans les oreillettes; ce sont comme deux cœurs séparés.

Le poumon paroît à la fin du neuvième jour, et sa couleur est blanchâtre. Le dixième jour, les muscles des ailes achèvent de se former, les plumes continuent de sortir; et ce n'est que le onzième jour qu'on voit des artères, qui auparavant étoient éloignées du cœur, s'y attacher, et que cet organe se trouve parfaitement conformé et réuni en deux ventricules.

Le reste n'est qu'un développement plus grand des parties, qui se fait jusqu'à ce que le poulet casse sa coquille après avoir pipé; ce qui arrive ordinairement le vingt et unième jour, quelquefois le dix-huitième, d'autres fois le vingt-septième.

Toute cette suite de phénomènes, qui forme

un spectacle si intéressant pour un observateur, est l'effet de l'incubation opérée par une poule, et l'industrie humaine n'a pas trouvé qu'il fût au-dessous d'elle d'en imiter les procédés : d'abord de simples villageois d'Égypte, et ensuite des physiciens de nos jours, sont venus à bout de faire éclore des œufs aussi bien que la meilleure couveuse, et d'en faire éclore un très-grand nombre à la fois; tout le secret consiste à tenir ces œufs dans une température qui réponde à peu près au degré de chaleur de la poule, et à les garantir de toute humidité et de toute exhalaison nuisible, telle que celle du charbon, de la braise, même de celle des œufs gâtés. En remplissant ces deux conditions essentielles, et en y joignant l'attention de retourner souvent les œufs, et de faire circuler dans le four ou l'étuve les corbeilles qui les contiendront, en sorte que non-seulement chaque œuf, mais chaque partie du même œuf, participe à peu près également à la chaleur requise, on réussira toujours à faire éclore des milliers de poulets.

Toute chaleur est bonne pour cela; celle de la mère poule n'a pas plus de privilège que celle de tout autre animal, sans en excepter l'homme, ni celle du feu solaire ou terrestre, ni celle d'une couche de tan ou de fumier : le point essentiel est de savoir s'en rendre maître, c'est-à-dire d'être toujours en état de l'augmenter ou de la diminuer à

son gré. Or il sera toujours possible, au moyen de bons thermomètres distribués avec intelligence dans l'intérieur du four ou de l'étuve, de savoir le degré de chaleur de ses différentes régions; de la conserver en étouyant les ouvertures et fermant tous les registres du couvercle; de l'augmenter soit avec des cendres chaudes si c'est un four, soit en ajoutant du bois dans le poêle si c'est une étuve à poêle, soit en faisant des réchauds si c'est une couche; et enfin de la diminuer en ouvrant les registres pour donner accès à l'air extérieur, ou bien en introduisant dans le four un ou plusieurs corps froids, etc.

Au reste quelque attention que l'on donne à la conduite d'un four d'incubation, il n'est guère possible d'y entretenir constamment et sans interruption le 52° degré, qui est celui de la poule; heureusement ce terme n'est point indivisible, et l'on a vu la chaleur varier du 38° au 34° degré, sans qu'il en résultât d'inconvénient pour la couvée : mais il faut remarquer qu'ici l'excès est beaucoup plus à craindre que le défaut, et que quelques heures du 38° et même du 36° degré feroient plus de mal que quelques jours du 24°; et la preuve que cette quantité de moindre chaleur peut encore être diminuée sans inconvénient, c'est que, ayant trouvé, dans une prairie qu'on fauchoit, le nid d'une perdrix, et ayant gardé et tenu à l'ombre les œufs pendant trente-six heures

qu'on ne put trouver de poule pour les couvrir, ils éclorement néanmoins tous au bout de trois jours, excepté ceux qui avoient été ouverts pour voir où en étoient les perdreaux : à la vérité ils étoient très-avancés ; et sans doute il faut un degré de chaleur plus fort dans les commencements de l'incubation que sur la fin de ce même temps, où la chaleur du petit oiseau suffit presque seule à son développement.

A l'égard de son humidité, comme elle est fort contraire au succès de l'incubation, il faut avoir des moyens sûrs pour reconnoître si elle a pénétré dans le four, pour la dissiper lorsqu'elle y a pénétré, et pour empêcher qu'il n'en vienne de nouvelle.

L'hygromètre le plus simple et le plus approprié pour juger de l'humidité de l'air de ces sortes de fours, c'est un œuf froid qu'on y introduit, et qu'on y tient pendant quelque temps, lorsque le juste degré de chaleur y est établi : si, au bout d'un demi-quart d'heure au plus, cet œuf se couvre d'un nuage léger, semblable à celui que l'haleine produit sur une glace polie, ou bien à celui qui se forme l'été sur la surface extérieure d'un verre où l'on verse des liqueurs à la glace, c'est une preuve que l'air du four est trop humide, et il l'est d'autant plus que ce nuage est plus longtemps à se dissiper ; ce qui arrive principalement dans les fours à tan et à fumier que l'on a voulu

renfermer en un lieu clos. Le meilleur remède à cet inconvénient est de renouveler l'air de ces endroits fermés, en y établissant plusieurs courants par le moyen des fenêtres opposées, et, à défaut de fenêtres, en y plaçant et agitant un ventilateur proportionné à l'espace. Quelquefois la seule transpiration du grand nombre d'œufs produit dans le four même une humidité trop grande; et, dans ce cas, il faut, tous les deux ou trois jours, retirer, pour quelques instants, les corbeilles d'œufs hors du four, et l'éventer simplement avec un chapeau qu'on y agitera en différents sens.

Mais ce n'est pas assez de dissiper l'humidité qui s'est accumulée dans les fours; il faut encore, autant qu'il est possible, lui interdire tout accès par dehors, en revêtant leurs parois extérieures de plomb laminé ou de bon ciment, ou de plâtre ou de goudron bien cuit, ou du moins en leur donnant plusieurs couches à l'huile, qu'on laissera bien sécher, et en collant sur leurs parois intérieures des bandes de vessies ou de fort papier gris.

C'est à ce peu de pratiques aisées que se réduit tout l'art de l'incubation artificielle, et il faut y assujettir la structure et les dimensions des fours ou étuves, le nombre, la forme et la distribution des corbeilles, et toutes les petites manœuvres que la circonstance prescrit, que le moment inspire, et qui nous ont été détaillées avec une immensité

de paroles, et que nous réduirons ici dans quelques lignes, sans cependant rien omettre.

Le four le plus simple est un tonneau revêtu par-dedans de papier collé, bouché par le haut d'un couvercle qui l'emboîte, lequel est percé dans son milieu d'une grande ouverture fermant à coulisse pour regarder dans le four, et de plusieurs autres petites autour de celle-là, servant de registre pour le ménagement de la chaleur, et fermant aussi à coulisse. On noie ce tonneau plus qu'aux trois quarts de sa hauteur dans du fumier chaud; on place dans son intérieur, les unes au-dessus des autres et à de justes intervalles, deux ou trois corbeilles à claire-voie, dans chacune desquelles on arrange deux couches d'œufs, en observant que la couche supérieure soit moins fournie que l'inférieure, afin que l'on puisse aussi avoir l'œil sur celle-ci. On ménage, si l'on veut, une ouverture dans le centre de chaque corbeille, et dans l'espèce de petit puits formé par la rencontre de ces ouvertures qui répondent toutes à l'axe du tonneau; on y suspend un thermomètre bien gradué; on en place d'autres en différents points de la circonférence; on entretient partout la chaleur au degré requis; et on a des poulets.

On peut aussi, en économisant la chaleur, et tirant parti de celle qu'ordinairement on laisse perdre, employer à l'incubation artificielle celle des fours de pâtisseries et de boulangers, celle des for-

ges et des verreries, celle même d'un poêle ou d'une plaque de cheminée, en se souvenant toujours que le succès de la couvée est attaché principalement à une juste distribution de la chaleur et à l'exclusion de toute humidité.

Lorsque les fournées sont considérables et qu'elles vont bien, elles produisent des milliers de poulets à la fois; et cette abondance même ne seroit pas sans inconvénient dans un climat comme le nôtre, si l'on n'eût trouvé moyen de se passer de poule pour élever les poulets, comme on savoit s'en passer pour les faire éclore; et ces moyens se réduisent à une imitation plus ou moins parfaite des procédés de la poule, lorsque ses poussins sont éclos.

On juge bien que cette mère qui a montré tant d'ardeur pour couvrir, qui a couvé avec tant d'assiduité, qui a soigné avec tant d'intérêt des embryons qui n'existoient point encore pour elle, ne se refroidit pas lorsque ses poussins sont éclos : son attachement, fortifié par la vue de ces petits êtres qui lui doivent la naissance, s'accroît encore tous les jours par les nouveaux soins qu'exige leur foiblesse; sans cesse occupée d'eux, elle ne cherche de la nourriture que pour eux; si elle n'en trouve point, elle gratte la terre avec ses ongles pour lui arracher les aliments qu'elle recèle dans son sein, et elle s'en prive en leur faveur : elle les rappelle lorsqu'ils s'égarerent, les met sous ses ai-

les à l'abri des intempéries, et les couve une seconde fois. Elle se livre à ces tendres soins avec tant d'ardeur et de souci, que sa constitution en est sensiblement altérée, et qu'il est facile de distinguer de toute autre poule une mère qui mène ses petits, soit à ses plumes hérissées et à ses ailes traînantes, soit au son enroué de sa voix et à ses différentes inflexions toutes expressives et ayant toutes une forte empreinte de sollicitude et d'affection maternelle.

Mais si elle s'oublie elle-même pour conserver ses petits, elle s'expose à tout pour les défendre : paroît-il un épervier dans l'air, cette mère si faible, si timide, et qui, en toute autre circonstance, chercheroit son salut dans la fuite, devient intrépide par tendresse ; elle s'élançe au-devant de la serre redoutable, et, par ses cris redoublés, ses battements d'ailes et son audace, elle en impose souvent à l'oiseau carnassier, qui, rebuté d'une résistance imprévue, s'éloigne et va chercher une proie plus facile. Elle paroît avoir toutes les qualités du bon cœur ; mais ce qui ne fait pas autant d'honneur au surplus de son instinct, c'est que si par hasard on lui a donné à couvrir des œufs de cane ou de tout autre oiseau de rivière, son affection n'est pas moindre pour ces étrangers qu'elle le seroit pour ses propres poussins : elle ne voit pas qu'elle n'est que leur nourrice ou leur bonne, et non pas leur mère ; et lorsqu'ils vont, guidés

par la Nature, s'ébattre ou se plonger dans la rivière voisine, c'est un spectacle singulier de voir la surprise, les inquiétudes, les transes de cette pauvre nourrice, qui se croit encore mère, et qui, pressée du désir de les suivre au milieu des eaux, mais retenue par une répugnance invincible pour cet élément, s'agite, incertaine sur le rivage, tremble et se désole, voyant toute sa couvée dans un péril évident, sans oser lui donner de secours.

Il seroit impossible de suppléer à tous les soins de la poule pour élever ses petits, si ces soins supposoient nécessairement un degré d'attention et d'affection égal à celui de la mère elle-même : il suffit, pour réussir, de remarquer les principales circonstances de la conduite de la poule et ses procédés à l'égard de ses petits, et de les imiter autant qu'il est possible. Par exemple, ayant observé que le principal but des soins de la mère est de conduire ses poussins dans des lieux où ils puissent trouver à se nourrir, et de les garantir du froid et de toutes les injures de l'air, on a imaginé le moyen de leur procurer tout cela avec encore plus d'avantage que la mère ne peut le faire. S'ils naissent en hiver, on les tient pendant un mois ou six semaines dans une étuve échauffée au même degré que les fours d'incubation; seulement on les en tire cinq ou six fois par jour pour leur donner à manger au grand air, et surtout au soleil; la chaleur de l'étuve favorise leur développe-

ment, l'air extérieur les fortifie, et ils prospèrent; de la mie de pain, des jaunes d'œufs, de la soupe, du millet, sont leur première nourriture. Si c'est en été, on ne les tient dans l'étuve que trois ou quatre jours, et dans tous les temps on ne les tire de l'étuve que pour les faire passer dans la poussinière; c'est une espèce de cage carrée, fermée par-devant d'un grillage en fil de fer ou d'un simple filet, et par-dessus d'un couvercle à charnière; c'est dans cette cage que les poussins trouvent à manger. Mais lorsqu'ils ont mangé et couru suffisamment, il leur faut un abri où ils puissent se réchauffer et se reposer; et c'est pour cela que les poulets qui sont menés par une mère ont coutume de se rassembler alors sous ses ailes. M. de Réaumur a imaginé pour ce même usage une *mère artificielle*; c'est une boîte doublée de peau de mouton, dont la base est carrée et le dessus incliné comme le dessus d'un pupitre : il place cette boîte à l'un des bouts de sa poussinière, de manière que les poulets puissent y entrer de plain pied et en faire le tour au moins de trois côtés, et il l'échauffe par-dessous au moyen d'une chauffeferette qu'on renouvelle selon le besoin. L'inclinaison du couvercle de cette espèce de pupitre offre des hauteurs différentes pour les poulets de différentes tailles : mais comme ils ont coutume, surtout lorsqu'ils ont froid, de se presser et même de s'entasser en montant les uns sur les autres, et

que dans cette foule les petits et les foibles courent risque d'être étouffés, on tient cette boîte ou mère artificielle ouverte par les deux bouts, ou plutôt on ne la ferme aux deux bouts que par un rideau que le plus petit poulet puisse soulever facilement, afin qu'il ait toujours la facilité de sortir lorsqu'il se sent trop pressé; après quoi il peut, en faisant le tour, revenir par l'autre bout et choisir une place moins dangereuse. M. de Réaumur tâche encore de prévenir ce même inconvénient par une autre précaution : c'est de tenir le couvercle de la mère artificielle incliné assez bas pour que les poulets ne puissent pas monter les uns sur les autres; et à mesure que les poulets croissent, il élève le couvercle, en ajoutant sur le côté de la boîte des hausses proportionnées. Il renchérit encore sur tout cela, en divisant ses plus grandes poussinières en deux par une cloison transversale, afin de pouvoir séparer les poulets de différentes grandeurs. Il les fait mettre aussi sur des roulettes pour la facilité du transport; car il faut absolument les rentrer dans la chambre toutes les nuits, et même pendant le jour lorsque le temps est rude; et il faut que cette chambre soit échauffée en temps d'hiver : mais, au reste, il est bon, dans les temps qui ne sont ni froids ni pluvieux, d'exposer les poussinières au grand air et au soleil, avec la seule précaution de les garantir du vent; on peut même en tenir les portes ouvertes,

les poulets apprendront bientôt à sortir pour aller gratter le fumier ou becqueter l'herbe tendre, et à rentrer pour prendre leur repas ou s'échauffer sous la mère artificielle. Si l'on ne veut pas courir le risque de les laisser ainsi vaguer en liberté, on ajoute au bout de la poussinière une cage à poulets ordinaire, qui, communiquant avec la première, leur fournira un plus grand espace pour s'ébattre, et une promenade close où ils seront en sûreté.

Mais plus on les tient en captivité, plus il faut être exact à leur fournir une nourriture qui leur convienne. Outre le millet, les jaunes d'œufs, la soupe et la mie de pain, les jeunes poulets aiment aussi la navette, le chenevis et autres menus grains de ce genre : les pois, les fèves, les lentilles, le riz, l'orge et l'avoine mondés, le turquis écrasé et le blé noir. Il convient, et c'est même une économie, de faire crever dans l'eau bouillante la plupart de ces graines avant de les leur donner; cette économie va à un cinquième sur le froment, à deux cinquièmes sur l'orge, à une moitié sur le turquis, à rien sur l'avoine et le blé noir : il y auroit de la perte à faire crever le seigle; mais c'est de toutes ces graines celle que les poulets aiment le moins. Enfin on peut leur donner, à mesure qu'ils deviennent grands, de tout ce que nous mangeons nous-mêmes, excepté les amandes amères et les grains de café : toute viande hachée, cuite ou crue,

leur est bonne, surtout les vers de terre; c'est le mets dont ces oiseaux, qu'on croit si peu carnassiers, paroissent être le plus friands; et peut-être ne leur manque-t-il, comme à bien d'autres, qu'un bec crochu et des serres pour être de véritables oiseaux de proie.

Cependant il faut avouer qu'ils ne diffèrent pas moins des oiseaux de proie par la façon de digérer et par la structure de l'estomac, que par le bec et par les ongles : l'estomac de ceux-ci est membraneux, et leur digestion s'opère par le moyen d'un dissolvant qui varie dans les différentes espèces, mais dont l'action est bien constatée; au lieu que les gallinacés peuvent être regardés comme ayant trois estomacs, savoir, 1° le jabot, qui est une espèce de poche membraneuse, où les grains sont d'abord macérés et commencent à se ramollir; 2° la partie la plus évasée du canal intermédiaire entre le jabot et le gésier, et la plus voisine de celui-ci; elle est tapissée d'une quantité de petites glandes qui fournissent un suc dont les aliments peuvent aussi se pénétrer à leur passage; 3° enfin le gésier, qui fournit un suc manifestement acide, puisque de l'eau dans laquelle on a broyé sa membrane interne devient une bonne présure pour faire cailler les crèmes : c'est ce troisième estomac qui achève, par l'action puissante de ses muscles, la digestion, qui n'avoit été que préparée dans les deux premiers. La force de ses mus-

cles est plus grande qu'on ne le croiroit : en moins de quatre heures elle réduit en poudre impalpable une boule d'un verre assez épais pour porter un poids d'environ quatre livres ; en quarante-huit heures elle divise longitudinalement, en deux espèces de gouttières, plusieurs tubes de verre de quatre lignes de diamètre et d'une ligne d'épaisseur, dont au bout de ce temps toutes les parties aiguës et tranchantes se trouvent émoussées et le poli détruit, surtout celui de la partie convexe ; elle est aussi capable d'aplatir des tubes de fer-blanc, et de broyer jusqu'à dix-sept noisettes dans l'espace de vingt-quatre heures, et cela par des compressions multipliées, par une alternative de frottement dont il est difficile de voir la mécanique. M. de Réaumur ayant fait nombre de tentatives pour la découvrir, n'a aperçu qu'une seule fois des mouvements un peu sensibles dans cette partie ; il vit, dans un chapon dont il avoit mis le gésier à découvert, des portions de ce viscère se contracter, s'aplatir et se relever ensuite ; il observa des espèces de cordons charnus qui se formoient à sa surface, ou plutôt qui paroisoient s'y former, parce qu'il se faisoit entre-deux des enfoncements qui les séparoient, et tous ces mouvements sembloient se propager comme par ondes et très-lentement.

Ce qui prouve que dans les gallinacés la digestion se fait principalement par l'action des mus-

cles du gésier, et non par celle d'un dissolvant quelconque, c'est que si l'on fait avaler à l'un de ces oiseaux un petit tube de plomb ouvert par les deux bouts, mais assez épais pour n'être point aplati par l'effort du gésier, et dans lequel on aura introduit un grain d'orge, le tube de plomb aura perdu sensiblement de son poids dans l'espace de deux jours, et le grain d'orge qu'il renferme, fût-il cuit et même mondé, se retrouvera au bout de deux jours un peu renflé, mais aussi peu altéré que si on l'eût laissé pendant le même temps dans tout autre endroit également humide; au lieu que ce même grain, et d'autres beaucoup plus durs, qui ne seroient pas garantis par un tube, seroient digérés en beaucoup moins de temps.

Une chose qui peut aider encore à l'action du gésier, c'est que les oiseaux en tiennent la cavité remplie, autant qu'il est possible, et par-là mettent en jeu les quatre muscles dont il est composé; à défaut de grains, ils le lestent avec de l'herbe et même avec de petits cailloux, lesquels, par leur dureté et leurs inégalités, sont des instruments propres à broyer les grains avec lesquels ils sont continuellement froissés: je dis par leurs inégalités; car, lorsqu'ils sont polis, ils passent fort vite, il n'y a que les raboteux qui restent: ils abondent d'autant plus dans le gésier qu'il s'y trouve moins d'aliments; et ils y séjournent beaucoup plus de temps qu'aucune autre matière digestible ou non digestible.

Et l'on ne sera point surpris que la membrane intérieure de cet estomac soit assez forte pour résister à la réaction de tant de corps durs sur lesquels elle agit sans relâche, si l'on fait attention que cette membrane est en effet fort épaisse et d'une substance analogue à celle de la corne : d'ailleurs ne sait-on pas que les morceaux de bois et les cuirs dont on se sert pour frotter avec une poudre extrêmement dure les corps auxquels on veut donner le poli, résistent fort long-temps ? On peut encore supposer que cette membrane dure se répare de la même manière que la peau calleuse des mains de ceux qui travaillent à des ouvrages de force.

Au reste, quoique les petites pierres puissent contribuer à la digestion, il n'est pas bien avéré que les oiseaux granivores aient une intention bien décidée en les avalant. Redi ayant renfermé deux chapons avec de l'eau et de ces petites pierres pour toute nourriture, ils burent beaucoup d'eau et moururent l'un au bout de vingt jours, l'autre au bout de vingt-quatre, et tous deux sans avoir avalé une seule pierre. M. Redi en trouva bien quelques-unes dans leur gésier ; mais c'étoit de celles qu'ils avoient avalées précédemment.

Les organes servant à la respiration consistent en un poumon semblable à celui des animaux terrestres, et dix cellules aériennes, dont il y en a huit dans la poitrine, qui communiquent immé-

diatement avec le poumon, et deux plus grandes dans le bas-ventre, qui communiquent avec les huit précédentes : lorsque dans l'inspiration le thorax est dilaté, l'air entre par le larynx dans le poumon, passe du poumon dans les huit cellules aériennes supérieures, qui attirent aussi, en se dilatant, celui des deux cellules du bas-ventre, et celles-ci s'affaissent à proportion ; lorsque au contraire le poumon et les cellules supérieures, s'affaissant dans l'expiration, pressent l'air contenu dans leur cavité, cet air sort en partie par le larynx, et repasse en partie des huit cellules de la poitrine dans les deux cellules du bas-ventre, lesquelles se dilatent alors par une mécanique assez analogue à celle d'un soufflet à deux ames. Mais ce n'est point ici le lieu de développer tous les ressorts de cette mécanique ; il suffira de remarquer que, dans les oiseaux qui ne volent point, comme l'autruche, le casoar, et dans ceux qui volent pesamment, tels que les gallinacés, la quatrième cellule de chaque côté est plus petite.

Toutes ces différences d'organisation entraînent nécessairement beaucoup d'autres, sans parler des anches membraneuses observées dans quelques oiseaux. M. Duverney a fait voir sur un coq vivant que la voix, dans ces oiseaux, ne se formoit pas vers le larynx, comme dans les quadrupèdes, mais au bas de la trachée-artère, vers la bifurcation, où M. Perrault a vu un larynx interne. Ou-

tre cela, M. Hérissant a observé, dans les principales bronches du poumon, des membranes semi-lunaires posées transversalement les unes au-dessus des autres, de façon qu'elles n'occupent que la moitié de la cavité de ces bronches, laissant à l'air un libre cours par l'autre demi-cavité; et il a jugé avec raison que ces membranes devoient concourir à la formation de la voix des oiseaux, mais moins essentiellement encore que la membrane de l'os de la lunette, laquelle termine une cavité assez considérable qui se trouve au-dessus de la partie supérieure et interne de la poitrine, et qui a aussi quelque communication avec les cellules aériennes supérieures. Cet anatomiste dit s'être assuré, par des expériences réitérées, que lorsque cette membrane est percée la voix se perd aussi, et que, pour la faire entendre de nouveau, il faut boucher exactement l'ouverture de la membrane, et empêcher que l'air ne puisse sortir.

D'après de si grandes différences observées dans l'appareil des organes de la voix, ne paroîtra-t-il pas singulier que les oiseaux, avec leur langue cartilagineuse et leurs lèvres de corne, aient plus de facilité à imiter nos chants et même notre parole, que ceux d'entre les quadrupèdes qui ressemblent le plus à l'homme? tant il est difficile de juger de l'usage des parties par leur simple structure, et tant il est vrai que la modification de la voix et des sons dépend presque en entier de la sensibilité de l'ouïe!

Le tube intestinal est fort long dans les gallinacés, et surpasse environ cinq fois la longueur de l'animal, prise de l'extrémité du bec jusqu'à l'anus : on y trouve deux *cæcum* d'environ six pouces, qui prennent naissance à l'endroit où le colon se joint à l'iléon; le *rectum* s'élargit à son extrémité et forme un réceptacle commun, qu'on a appelé *cloaque*, où se rendent séparément les excréments solides et liquides, et d'où ils sortent à la fois sans être néanmoins entièrement mêlés. Les parties caractéristiques des sexes s'y trouvent aussi, savoir, dans les poules la vulve ou l'orifice de l'*oviductus*; et dans les coqs les deux verges, c'est-à-dire les mamelons des deux vaisseaux spermatiques : la vulve est placée, comme nous l'avons dit plus haut, au-dessus de l'anus, et par conséquent tout au rebours de ce qu'elle est dans les quadrupèdes.

On savoit, dès le temps d'Aristote, que tout oiseau mâle avoit des testicules, et qu'ils étoient cachés dans l'intérieur du corps; on attribuoit même à cette situation la véhémence de l'appétit du mâle pour la femelle, qui a, disoit-on, moins d'ardeur parce que l'ovaire est plus près du diaphragme, et par conséquent plus à portée d'être rafraîchi par l'air de la respiration. Au reste, les testicules ne sont pas tellement propres au mâle, que l'on n'en trouve aussi dans la femelle de quelques espèces d'oiseaux, comme dans la canepetière et peut-

être l'outarde. Quelquefois les mâles n'en ont qu'un, mais le plus souvent ils en ont deux; et il s'en faut beaucoup que la grosseur de ces espèces de glandes soit proportionnée à celle de l'oiseau : l'aigle les a comme des pois, et un poulet de quatre mois les a déjà comme des olives. En général leur grosseur varie, non-seulement d'une espèce à l'autre, mais encore dans la même espèce, et n'est jamais plus remarquable que dans le temps des amours. Au reste, quelque peu considérable qu'en soit le volume, ils jouent un grand rôle dans l'économie animale, et cela se voit clairement par les changements qui arrivent à la suite de leur extirpation. Cette opération se fait communément aux poulets qui ont trois ou quatre mois : celui qui la subit prend désormais plus de chair; et sa chair, qui devient plus succulente et plus délicate, donne aux chimistes des produits différents de ceux qu'elle eût donnés avant la castration. Il n'est presque plus sujet à la mue, de même que le cerf qui est dans le même cas ne quitte plus son bois : il n'a plus le même chant; sa voix devient enrouée, et il ne la fait entendre que rarement : traité durement par les coqs, avec dédain par les poules, privé de tous les appétits qui ont rapport à la reproduction, il est non-seulement exclu de la société de ses semblables, il est encore, pour ainsi dire, séparé de son espèce; c'est un être isolé, hors d'œuvre, dont toutes les facultés se replient

sur lui-même et n'ont pour but que sa conservation individuelle ; manger, dormir et s'engraisser, voilà désormais ses principales fonctions et tout ce qu'on peut lui demander. Cependant, avec un peu d'industrie, on peut tirer parti de sa foiblesse même, et de sa docilité qui en est la suite, en lui donnant des habitudes utiles, celle, par exemple, de conduire et d'élever les jeunes poulets : il ne faut pour cela que le tenir pendant quelques jours dans une prison obscure, ne l'en tirant qu'à des heures réglées pour lui donner à manger, et l'accoutumant peu à peu à la vue et à la compagnie de quelques poulets un peu forts ; il prendra bientôt ces poulets en amitié, et les conduira avec autant d'affection et d'assiduité que le feroit leur mère ; il en conduira même plus que la mère, parce qu'il en peut réchauffer sous ses ailes un plus grand nombre à la fois. La mère poule, débarrassée de ce soin, se remettra plutôt à pondre ; et de cette manière les chapons, quoique voués à la stérilité, contribueront encore indirectement à la conservation et à la multiplication de leur espèce.

Un si grand changement dans les mœurs du chapon, produit par une cause si petite et si peu suffisante en apparence, est un fait d'autant plus remarquable, qu'il est confirmé par un très-grand nombre d'expériences que les hommes ont tentées sur d'autres espèces, et qu'ils ont osé étendre jusque sur leurs semblables.

On a fait sur les poulets un essai beaucoup moins cruel, et qui n'est peut-être pas moins intéressant pour la physique : c'est après leur avoir emporté la crête, comme on fait ordinairement, d'y substituer un de leurs éperons naissants, qui ne sont encore que de petits boutons; ces éperons, ainsi entés, prennent peu à peu racine dans les chairs, en tirent de la nourriture, et croissent souvent plus qu'ils n'eussent fait dans le lieu de leur origine : on en a vu qui avoient deux pouces et demi de longueur, et plus de trois lignes et demie de diamètre à la base; quelquefois en croissant ils se recourbent comme les cornes de bélier; d'autres fois ils se renversent comme celles des boucs.

C'est une espèce de greffe animale, dont le succès a dû paroître fort douteux la première fois qu'on l'a tentée, et dont il est surprenant qu'on n'ait tiré, depuis qu'elle a réussi, aucune connoissance pratique. En général, les expériences destructives sont plus cultivées, suivies plus vivement que celles qui tendent à la conservation, parce que l'homme aime mieux jouir et consommer que de faire du bien et s'instruire.

Les poulets ne naissent point avec cette crête et ces membranes rougeâtres qui les distinguent des autres oiseaux; ce n'est qu'un mois après leur naissance que ces parties commencent à se développer. A deux mois, les jeunes mâles chantent déjà comme les coqs, et se battent les uns contre les

autres; ils sentent qu'ils doivent se haïr, quoique le fondement de leur haine n'existe pas encore : ce n'est guère qu'à cinq ou six mois qu'ils commencent à rechercher les poules, et que celles-ci commencent à pondre. Dans les deux sexes, le terme de l'accroissement complet est à un an ou quinze mois. Les jeunes poules pondent plus, à ce qu'on dit; mais les vieilles couvent mieux. Ce temps nécessaire à leur accroissement indiqueroit que la durée de leur vie naturelle ne devrait être que de sept ou huit ans, si dans les oiseaux cette durée suivoit la même proportion que dans les animaux quadrupèdes; mais nous avons vu qu'elle est beaucoup plus longue : un coq peut vivre jusqu'à vingt ans dans l'état de domesticité, et peut-être trente dans celui de liberté. Malheureusement pour eux, nous n'avons nul intérêt de les laisser vivre long-temps : les poulets et les chapons qui sont destinés à paroître sur nos tables, ne passent jamais l'année, et la plupart ne vivent qu'une saison. Les coqs et les poules qu'on emploie à la multiplication de l'espèce sont épuisés assez promptement, et nous ne donnons le temps à aucun de parcourir la période entière de celui qui leur a été assigné par la Nature; en sorte que ce n'est que par des hasards singuliers que l'on a vu des coqs mourir de vieillesse.

Les poules peuvent subsister partout avec la protection de l'homme; aussi sont-elles répandues

dans tout le monde habité. Les gens aisés en élèvent en Islande, où elles pondent comme ailleurs; et les pays chauds en sont pleins. Mais la Perse est le climat primitif des coqs, selon le docteur Thomas Hyde : ces oiseaux y sont en abondance et en grande considération, surtout parmi certains dervis qui les regardent comme des horloges vivantes; et l'on sait qu'une horloge est l'âme de toute communauté de dervis.

Dampier dit qu'il a vu et tué, dans les îles de Poulo-Condor, des coqs sauvages qui ne surpassoient pas nos corneilles en grosseur, et dont le chant, assez semblable à celui des coqs de nos basses-cours, étoit seulement plus aigu. Il ajoute ailleurs qu'il y en a dans l'île Timor et à San-Jago, l'une des îles du cap Vert. Gemelli Carreri rapporte qu'il en avoit aperçu dans les îles Philippines; et Merolla prétend qu'il y a des poules sauvages au royaume de Congo, qui sont plus belles et de meilleur goût que les poules domestiques, mais que les Nègres estiment peu ces sortes d'oiseaux.

De leur climat naturel, quel qu'il soit, ces oiseaux se sont répandus facilement dans le vieux continent, depuis la Chine jusqu'au cap Vert, et depuis l'Océan méridional jusqu'aux mers du Nord. Ces migrations sont fort anciennes, et remontent au-delà de toute tradition historique; mais leur établissement dans le Nouveau-Monde

paroît être beaucoup plus récent. L'historien des Incas assure qu'il n'y en avoit point au Pérou avant la conquête, et même que les poules ont été plus de trente ans sans pouvoir s'accoutumer à couver dans la vallée de Cusco. Coréal dit positivement que les poules ont été apportées au Brésil par les Espagnols, et que les Brasiiliens les connoissoient si peu, qu'ils n'en mangeoient d'aucune sorte, et qu'ils regardoient leurs œufs comme une espèce de poison. Les habitants de l'île de Saint-Domingue n'en avoient point non plus, selon le témoignage du P. Charlevoix; et Oviedo donne comme un fait avéré qu'elles ont été transportées d'Europe en Amérique. Il est vrai qu'Acosta avance tout le contraire; il soutient que les poules existoient au Pérou avant l'arrivée des Espagnols: il en donne pour preuve qu'elles s'appellent, dans la langue du pays, *gualpa*, et leurs œufs *ponto*; et de l'ancienneté du mot il croit pouvoir conclure celle de la chose, comme s'il n'étoit pas fort simple de penser que des Sauvages, voyant pour la première fois un oiseau étranger, auront songé d'abord à le nommer, soit d'après sa ressemblance avec quelque oiseau de leur pays, soit d'après quelque autre analogie. Mais ce qui doit, ce me semble, faire préférer absolument la première opinion, c'est qu'elle est conforme à la loi du climat: cette loi, quoiqu'elle ne puisse avoir lieu en général à l'égard des oiseaux, surtout à l'égard de ceux qui ont l'aile forte, et à

qui toutes les contrées sont ouvertes, est néanmoins suivie nécessairement par ceux qui, comme la poule, étant pesants et ennemis de l'eau, ne peuvent ni traverser les airs comme les oiseaux qui ont le vol élevé, ni passer les mers ou même les grands fleuves comme les quadrupèdes qui savent nager, et sont par conséquent exclus pour jamais de tout pays séparé du leur par de grands amas d'eau, à moins que l'homme, qui va partout, ne s'avise de les transporter avec lui. Ainsi le coq est encore un animal qui appartient en propre à l'ancien continent, et qu'il faut ajouter à la liste que j'ai donnée de tous les animaux qui n'existoient pas dans le Nouveau - Monde lorsqu'on en a fait la découverte.

A mesure que les poules se sont éloignées de leur pays natal, qu'elles se sont accoutumées à un autre climat, à d'autres aliments, elles ont dû éprouver quelque altération dans leur forme, ou plutôt dans celles de leurs parties qui en étoient le plus susceptibles : et de là sans doute ces variétés qui constituent les différentes races dont je vais parler; variétés qui se perpétuent constamment dans chaque climat, soit par l'action continuée des mêmes causes qui les ont produites d'abord, soit par l'attention que l'on a d'assortir les individus destinés à la propagation.

Il seroit bon de dresser pour le coq, comme je l'ai fait pour le chien, une espèce d'arbre généa-

logique de toutes ses races, dans lequel on verroit la souche primitive et ses différentes branches, qui représenteroient les divers ordres d'altérations et de changements relatifs à ses différents états : mais il faudroit avoir pour cela des mémoires plus exacts, plus détaillés, que ceux que l'on trouve dans la plupart des relations. Ainsi je me contenterai de donner ici mon opinion sur la poule de notre climat, et de rechercher son origine après avoir fait le dénombrement des races étrangères qui ont été décrites par les naturalistes, ou seulement indiquées par les voyageurs.

1°. Le *coq commun* de notre climat.

2°. Le *coq huppé*. Il ne diffère du coq commun que par une touffe de plumes qui s'élève sur sa tête ; et il a ordinairement la crête plus petite, vraisemblablement parce que la nourriture, au lieu d'être portée toute à la crête, est en partie employée à l'accroissement des plumes. Quelques voyageurs assurent que toutes les poules du Mexique sont huppées. Ces poules, comme toutes les autres de l'Amérique, y ont été transportées par les hommes, et viennent originairement de l'ancien continent. Au reste, la race des poules huppées est celle que les curieux ont le plus cultivée ; et, comme il arrive à toutes les choses qu'on regarde de très-près, ils y ont remarqué un grand nombre de différences, surtout dans les couleurs du plumage, d'après lesquelles ils ont formé une

multitude de races diverses, qu'ils estiment d'autant plus que leurs couleurs sont plus belles ou plus rares, telles que les dorées et les argentées; la blanche à huppe noire, et la noire à huppe blanche; les agates et les chamois, les ardoisées ou périnettes, celles à écailles de poisson et les herminées; la poule veuve, qui a de petites larmes blanches semées sur un fond rembruni; la poule couleur de feu; la poule pierrée, dont le plumage fond blanc est marqueté de noir ou de chamois, ou d'ardoise ou de doré, etc. : mais je doute fort que ces différences soient assez constantes et assez profondes pour constituer des espèces vraiment différentes, comme le prétendent quelques curieux, qui assurent que plusieurs des races ci-dessus ne propagent point ensemble.

3°. Le *coq sauvage de l'Asie*. C'est sans doute celui qui approche le plus de la souche originale des coqs de ce climat; car, n'ayant jamais été gêné par l'homme, ni dans le choix de sa nourriture, ni dans sa manière de vivre, qu'est-ce qui auroit pu altérer en lui la pureté de la première empreinte? Il n'est ni des plus grands ni des plus petits de l'espèce; mais sa taille est moyenne entre les différentes races. Il se trouve, comme nous l'avons dit ci-devant, en plusieurs contrées de l'Asie en Afrique, et dans les îles du cap Vert. Nous n'en avons pas de description assez exacte pour pouvoir le comparer à notre coq. Je dois recomman-

der ici aux voyageurs qui se trouveront à portée de voir ces coqs et poules sauvages, de tâcher de savoir si elles font des nids, et comment elles les font. M. Lottinger, médecin à Sarrebourg, qui a fait de nombreuses et très-bonnes observations sur les oiseaux, m'a assuré que nos poules, lorsqu'elles sont en pleine liberté, font des nids, et qu'elles y mettent autant de soin que les perdrix.

4°. *Lacoho* ou *coq de Madagascar*. Les poules de cette espèce sont très-petites; et cependant leurs œufs sont encore plus petits à proportion, puisqu'elles en peuvent couvrir jusqu'à trente à la fois.

5°. *Poule naine de Java*, de la grosseur d'un pigeon. Il y a quelque apparence que la petite poule anglaise pourroit bien être de la même race que cette poule de Java, dont parlent les voyageurs; car cette poule anglaise est encore plus petite que notre poule naine de France, n'étant en effet pas plus grosse qu'un pigeon de moyenne grosseur. On pourroit peut-être encore ajouter à cette race la petite poule du Pégu, que les voyageurs disent n'être pas plus grosse qu'une tourterelle, et avoir les pieds rogneux, mais le plumage très-beau.

6°. *Poule de l'isthme de Darien*, plus petite que la poule commune. Elle a un cercle de plumes autour des jambes, une queue fort épaisse qu'elle porte droite, et le bout des ailes noir; elle chante avant le jour.

7°. *Poules de Camboge*, transportées de ce royaume.

me aux Philippines par les Espagnols : elles ont les pieds si courts, que leurs ailes traînent à terre. Cette race ressemble beaucoup à celle de la poule naine de France, ou peut-être à cette poule naine qu'on nourrit en Bretagne à cause de sa fécondité, et qui marche toujours en sautant. Au reste, ces poules sont de la grosseur des poules ordinaires, et ne sont naines que par les jambes, qu'elles ont très-courtes.

8°. Le *coq de Bantam* a beaucoup de rapport avec le coq patu de France; il a de même les pieds couverts de plumes, mais seulement en dehors; celles des jambes sont très-longues, et lui forment des espèces de bottes, qui descendent beaucoup plus bas que le talon : il est courageux, et se bat hardiment contre des coqs beaucoup plus forts que lui; il a l'iris des yeux rouge. On m'a assuré que la plupart des races patues n'ont point de huppe. Il y a une grosse race de poules patues qui vient d'Angleterre, et une plus petite, que l'on appelle le *coq nain d'Angleterre*, qui est bien doré et à crête double.

Il y a encore une race naine, qui ne surpasse pas le pigeon commun en grosseur, et dont le plumage est tantôt blanc, tantôt blanc et doré. On comprend aussi dans les poules patues la poule de Siam, qui est blanche, et plus petite que nos poules communes.

9°. Les Hollandais parlent d'une autre espèce

de coqs propre à l'île de Java, où on ne les élève guère que pour la joute; ils l'appellent *demi-poule d'Inde*. Selon Willughby, il porte sa queue à peu près comme le dindon. C'est sans doute à cette race que l'on doit rapporter celle de ces poules singulières de Java dont parle Mandeslo, lesquelles tiennent de la poule ordinaire et de la poule d'Inde, et qui se battent entre elles à outrance, comme les coqs. Le sieur Fournier m'a assuré que cette espèce a été vivante à Paris : elle n'a, selon lui, ni crête ni cravate; la tête est unie comme celle du faisan. Cette poule est très-haute sur ses jambes; sa queue est longue et pointue, les plumes étant d'inégale longueur; et en général la couleur des plumes est rembrunie comme celle des plumes du vautour.

10°. Le *coq d'Angleterre* ne surpasse pas le coq nain en grosseur; mais il est beaucoup plus haut monté que notre coq commun, et c'est la principale chose qui l'en distingue. On peut donc rapporter à cette race le *xolo*, espèce de coq des Philippines, qui a de très-longues jambes. Au reste, le coq d'Angleterre est supérieur à celui de France pour le combat : il a plutôt une aigrette qu'une huppe; son cou et son bec sont plus dégagés; et il a au-dessus des narines deux tubercules de chair rouges comme sa crête.

11°. Le *coq de Turquie* n'est remarquable que par son beau plumage.

12°. Le *coq de Hambourg*, appelé aussi *culotte de velours*, parce qu'il a les cuisses et le ventre d'un noir velouté. Sa démarche est grave et majestueuse, son bec très-pointu, l'iris de ses yeux jaune, et ses yeux même sont entourés d'un cercle de plumes brunes, d'où part une touffe de plumes noires qui couvrent les oreilles; il a des plumes à peu près semblables derrière la crête et au-dessous des barbes, et des taches noires, rondes et larges sur la poitrine : les jambes et les pieds sont de couleur de plomb, excepté la plante des pieds, qui est jaunâtre.

13°. Le *coq frisé*, dont les plumes se renversent en dehors : on en trouve à Java, au Japon et dans toute l'Asie méridionale. Sans doute que ce coq appartient plus particulièrement aux pays chauds; car les poussins de cette race sont extrêmement sensibles au froid, et n'y résistent guère dans notre climat. Le sieur Fournier m'a assuré que leur plumage prend toutes sortes de couleurs, et qu'on en voit de blancs, de noirs, d'argentés, de dorés, d'ardoisés, etc.

14°. *La poule à duvet du Japon*. Ses plumes sont blanches, et les barbes des plumes sont détachées et ressemblent assez à du poil; ses pieds ont des plumes en dehors jusqu'à l'ongle du doigt extérieur. Cette race se trouve au Japon, à la Chine, et dans quelques autres contrées de l'Asie. Pour la propager dans toute sa pureté, il faut

que le père et la mère soient tous deux à duvet.

15° Le *coq nègre* a la crête, les barbes, l'épiderme et le périoste absolument noirs; ses plumes le sont aussi le plus souvent, mais quelquefois elles sont blanches. On en trouve aux Philippines, à Java, à Delhi, à San-Jago, l'une des îles du cap Vert. Becman prétend que la plupart des oiseaux de cette dernière île ont les os aussi noirs que du jais, et la peau de la couleur de celle des Nègres. Si ce fait est vrai, on ne peut guère attribuer cette teinture noire qu'aux aliments que les oiseaux trouvent dans cette île. On connoît les effets de la garance, des caille-lait, des graterons, etc.; et l'on sait qu'en Angleterre on rend blanche la chair des veaux en les nourrissant de farineux et autres aliments doux, mêlés avec une certaine terre ou craie que l'on trouve dans la province de Bedford. Il seroit donc curieux d'observer à San-Jago, parmi les différentes substances dont les oiseaux s'y nourrissent, quelle est celle qui teint leur périoste en noir. Au reste, cette poule nègre est connue en France, et pourroit s'y propager; mais comme la chair, lorsqu'elle est cuite, est noire et dégoûtante, il est probable qu'on ne cherchera pas à multiplier cette race: lorsqu'elle se mêle avec les autres, il en résulte des métis de différentes couleurs, mais qui conservent ordinairement la crête et les cravates ou barbes noires, et qui ont même la membrane qui forme

l'oreillon, teinte de bleu noirâtre à l'extérieur.

16°. Le *coq sans croupion*, ou *coq de Perse* de quelques auteurs. La plupart des poulets et des coqs de Virginie n'ont point de croupion, et cependant ils sont certainement de race anglaise. Les habitants de cette colonie assurent que lorsqu'on y transporte de ces oiseaux, ils perdent bientôt leur croupion. Si cela est ainsi, il faudroit les appeler *coqs de Virginie*, et non *de Perse*, d'autant plus que les anciens ne les ont pas connus, et que les naturalistes n'ont commencé à en parler qu'après la découverte de l'Amérique. Nous avons dit que les chiens d'Europe à oreilles pendantes perdent leur voix et prennent des oreilles droites lorsqu'on les transporte dans le climat du tropique : cette singulière altération, produite par l'influence du climat, n'est cependant pas aussi grande que la perte du croupion et de la queue dans l'espèce du coq. Mais ce qui nous paroît être une bien plus grande singularité, c'est que dans le chien comme dans le coq, qui, de tous les animaux de deux ordres très-différents, sont le plus domestiques, c'est-à-dire le plus dénaturés par l'homme, il se trouve également une race de chiens sans queue, comme une race de coqs sans croupion. On me montra, il y a plusieurs années, un de ces chiens né sans queue ; je crus alors que ce n'étoit qu'un individu vicié, un monstre, et c'est pour cela que je n'en fis aucune mention dans

l'histoire du chien : ce n'est que depuis ce temps que j'ai revu ces chiens sans queue, et que je me suis assuré qu'ils forment une race constante et particulière, comme celle des coqs sans croupion. Cette race de coqs a le bec et les pieds bleus, une crête simple ou double, et point de huppe; le plumage est de toutes couleurs; et le sieur Fournier m'a assuré que lorsqu'elle se mêle avec la race ordinaire, il en provient des métis qui n'ont qu'un demi-croupion, et six plumes à la queue, au lieu de douze : cela peut être, mais j'ai de la peine à le croire.

17°. La *poule à cinq doigts* est, comme nous avons dit, une forte exception à la méthode dont les principaux caractères se prennent du nombre des doigts; celle-ci en a cinq à chaque pied, trois en avant, et deux en arrière; et il y a même quelques individus dans cette race qui ont six doigts.

18°. Les *poules de Sansevere*. Ce sont celles qui donnent ces œufs qui se vendent en Perse trois ou quatre écus la pièce, et que les Persans s'amuse à choquer les uns contre les autres par manière de jeu. Dans le même pays, il y a des coqs beaucoup plus beaux et plus grands, et qui coûtent jusqu'à trois cents livres.

19°. Le *coq de Caux* ou de *Padoue*. Son attribut distinctif est la grosseur; il a souvent la crête double en forme de couronne, et une espèce de huppe qui est plus marquée dans les poules; leur voix

est beaucoup plus forte, plus grave et plus rauque, et leur poids va jusqu'à huit à dix livres. On peut rapporter à cette belle race les grands coqs de Rhodes, de Perse, du Pégu, ces grosses poules de Bahia, qui ne commencent à se couvrir de plumes que lorsqu'elles ont atteint la moitié de leur grosseur : on sait que les poussins de Caux prennent leurs plumes plus tard que les poussins ordinaires.

Au reste, il faut remarquer qu'un grand nombre d'oiseaux dont parlent les voyageurs sous le nom de *coqs* ou de *poules* sont de toute autre espèce : telles sont les poules *patourdes* ou *palourdes* qui se trouvent au Grand-Banc, et sont très-friandes de foie de morue; le coq et la poule noire de Moscovie, qui sont coqs et poules de bruyère; la poule rouge du Pérou, qui a beaucoup de rapport avec les faisans; cette grosse poule à huppe de la Nouvelle-Guinée, dont le plumage est bleu céleste, qui a le bec de pigeon, les pieds de poule commune, qui niche sur les arbres, et qui est probablement le faisan de Banda; la poule de Damiette, qui a le bec et les pieds rouges, une petite marque sur la tête de la même couleur, et le plumage d'un bleu violet, ce qui pourroit se rapporter à la grande poule d'eau; la poule du Delta, dont Thévenot vante les belles couleurs, mais qui diffère des gallinacés non-seulement par la forme du bec et de la queue, mais encore par les habi-

tudes naturelles, puisqu'elle se plaît dans les marécages; la poule de Pharaon, que le même Thévenot dit ne le pas céder à la gélinotte; les poules de Corée, qui ont une queue de trois pieds de longueur, etc.

Dans ce grand nombre de races différentes que nous présente l'espèce du coq, comment pourrons-nous démêler quelle en est la souche primitive? Tant de circonstances ont influé sur ces variétés! tant de hasards ont concouru pour les produire! Les soins et même les caprices de l'homme les ont si fort multipliées, qu'il paroît bien difficile de remonter à leur première origine, et de reconnoître dans nos basses-cours la poule de la Nature, ni même la poule de notre climat. Les coqs sauvages qui se trouvent dans les pays chauds de l'Asie pourront être regardés comme la tige primordiale de tous les coqs de ces contrées: mais comme il n'existe dans nos pays tempérés aucun oiseau sauvage qui ressemble parfaitement à nos poules domestiques, on ne sait à laquelle des races ou des variétés on doit donner la primauté; car, en supposant que le faisan, le coq de bruyère ou la gélinotte, qui sont les seuls oiseaux sauvages de ce pays qu'on puisse rapprocher de nos poules par la comparaison, en soient les races primitives, et en supposant encore que ces oiseaux peuvent produire avec nos poules des métis féconds, ce qui n'est pas bien avéré, ils seront alors de la même

espèce : mais les races se seront très-anciennement séparées et toujours maintenues par elles-mêmes, sans chercher à se réunir avec les races domestiques dont elles diffèrent par des caractères constants, tels que le défaut de crêtes, de membranes pendantes dans les deux sexes, et d'éperons dans les mâles ; et par conséquent ces races sauvages ne sont représentées par aucune de nos races domestiques, qui, quoique très-variées et très-différentes entre elles à beaucoup d'égards, ont toutes néanmoins ces crêtes, ces membranes et ces éperons qui manquent aux faisans, à la gélinotte et au coq de bruyère : d'où l'on doit conclure qu'il faut regarder le faisan, le coq de bruyère et la gélinotte comme des espèces voisines et néanmoins différentes de celle de la poule, jusqu'à ce qu'on se soit bien assuré, par des expériences réitérées, que ces oiseaux sauvages peuvent produire avec nos poules domestiques, non-seulement des mullets stériles, mais des métis féconds ; car c'est à cet effet qu'est attachée l'idée de l'identité de l'espèce. Les races singulières, telles que la poule naine, la poule frisée, la poule nègre, la poule sans croupion, viennent toutes originellement des pays étrangers ; et quoiqu'elles se mêlent et produisent avec nos poules communes, elles ne sont ni de la même race, ni du même climat. En séparant donc notre poule commune de toutes les espèces sauvages qui peuvent se mêler avec elle, telles que

la gélinotte, le coq de bruyère, le faisan, etc.; en la séparant aussi de toutes les poules étrangères avec lesquelles elle se mêle et produit des individus féconds, nous diminuerons de beaucoup le nombre de ses variétés, et nous n'y trouverons plus que des différences assez légères : les unes pour la grandeur du corps; les poules de Caux sont presque doubles, pour la grosseur, de nos poules ordinaires : les autres pour la hauteur des jambes; le coq d'Angleterre, quoique parfaitement ressemblant à celui de France, a les jambes et les pieds bien plus longs : d'autres pour la longueur des plumes; comme le coq huppé, qui ne diffère du coq commun que par la hauteur des plumes du sommet de la tête : d'autres par le nombre des doigts, telles que les poules et les coqs à cinq doigts : d'autres enfin par la beauté et la singularité des couleurs, comme la poule de Turquie et celle de Hambourg. Or, de ces six variétés auxquelles nous pouvons réduire la race de nos poules communes, trois appartiennent, comme l'on voit, à l'influence du climat de Hambourg, de la Turquie et de l'Angleterre, et peut-être encore la quatrième et la cinquième; car la poule de Caux vient vraisemblablement d'Italie, puisqu'on l'appelle aussi *poule de Padoue*; et la poule à cinq doigts étoit connue en Italie dès le temps de Columelle; ainsi il ne nous restera que le coq commun et le coq huppé qu'on doit regarder com-

me les races naturelles de notre pays; mais, dans ces deux races, les poules et les coqs sont également de toutes couleurs. Le caractère constant de la huppe paroît indiquer une espèce perfectionnée, c'est-à-dire plus soignée et mieux nourrie; et par conséquent la race commune du coq et de la poule sans huppe doit être la vraie tige de nos poules : et si l'on veut chercher dans cette race commune quelle est la couleur qu'on peut attribuer à la race primitive, il paroît que c'est la poule blanche; car, en supposant les poules originairement blanches, elles auront varié du blanc au noir, et pris successivement toutes les couleurs intermédiaires. Un rapport très-éloigné, et que personne n'a saisi, vient directement à l'appui de cette supposition, et semble indiquer que la poule blanche est en effet la première de son espèce, et que c'est d'elle que toutes les autres races sont issues : ce rapport consiste dans la ressemblance qui se trouve assez généralement entre la couleur des œufs et celle du plumage. Les œufs du corbeau sont d'un vert brun taché de noir; ceux de la crécerelle sont rouges; ceux du casoar sont d'un vert noir; ceux de la corneille noire sont d'un brun plus obscur encore que ceux du corbeau; ceux du pic-varié sont de même variés et tachetés; la pic-grièche grise a ses œufs tachés de gris, et la pic-grièche rouge les a tachés de rouge; le crapaud-volant les a marbrés de taches bleuâtres et brunes, sur

un fond nuageux blanchâtre; l'œuf du moineau est cendré, tout couvert de taches brunes-marron, sur un fond gris; ceux du merle sont d'un bleu noirâtre; ceux de la poule de bruyère sont blanchâtres, marquetés de jaune; ceux des pintades sont marqués, comme leurs plumes, de taches blanches et rondes, etc. : en sorte qu'il paroît y avoir un rapport assez constant entre la couleur du plumage des oiseaux et la couleur de leurs œufs; seulement on voit que les teintes en sont beaucoup plus foibles sur les œufs, et que le blanc domine dans plusieurs, parce que dans le plumage de plusieurs oiseaux il y a aussi plus de blanc que de toute autre couleur, surtout dans les femelles, dont les couleurs sont toujours moins fortes que celles du mâle. Or, nos poules blanches, noires, grises, fauves et de couleurs mêlées, produisent toutes des œufs parfaitement blancs; donc, si toutes ces poules étoient demeurées dans leur état de Nature, elles seroient blanches ou du moins auroient dans leur plumage beaucoup plus de blanc que de toute autre couleur; les influences de la domesticité, qui ont changé la couleur de leurs plumes, n'ont pas assez pénétré pour altérer celle de leurs œufs : ce changement de couleur des plumes n'est qu'un effet superficiel et accidentel, qui ne se trouve que dans les pigeons, les poules et les autres oiseaux de nos basses-cours; car tous ceux qui sont libres et dans l'état de Nature con-

servent leurs couleurs sans altération et sans autres variétés que celles de l'âge, du sexe ou du climat, qui sont toujours plus brusques, moins nuancées, plus aisées à reconnoître, et beaucoup moins nombreuses que celles de la domesticité.

DU DINDON.'

Si le coq ordinaire est l'oiseau le plus utile de la basse-cour, le dindon domestique est le plus remarquable, soit par la grandeur de sa taille, soit par la forme de sa tête, soit par certaines habitudes naturelles qui ne lui sont communes qu'avec un petit nombre d'autres espèces. Sa tête, qui est fort petite à proportion du corps, manque de la parure ordinaire aux oiseaux; car elle est presque entièrement dénuée de plumes, et seulement recouverte, ainsi qu'une partie du cou, d'une peau bleuâtre, chargée de mamelons rouges dans la partie antérieure du cou, et de mamelons blanchâtres sur la partie postérieure de la tête, avec quelques petits poils noirs clair-semés entre les mamelons, et de petites plumes plus rares au haut du cou, et qui deviennent plus fréquentes dans la

Les Espagnols lui donnèrent le nom de *pavon de las Indias*, c'est-à-dire *paon des Indes occidentales*. Les Catalans l'ont nommé *indiot*, *gall-d'Indi*; les Italiens, *gallo-d'India*; les Allemands, *indianisch han*; les Polonais, *indyk*; les Suédois, *kalkon*; les Anglais, *turkey*.

partie inférieure, chose qui n'avoit pas été remarquée par les naturalistes. De la base du bec descend sur le cou jusqu'à environ le tiers de sa longueur, une espèce de barbillon charnu, rouge et flottant, qui paroît simple aux yeux, quoiqu'il soit en effet composé d'une double membrane, ainsi qu'il est facile de s'en assurer en le touchant. Sur la base du bec supérieur, s'élève une caroncule charnue, de forme conique, et sillonnée par des rides transversales assez profondes; cette caroncule n'a guère plus d'un pouce de hauteur dans son état de contraction ou de repos, c'est-à-dire lorsque le dindon ne voyant autour de lui que des objets auxquels il est accoutumé, et n'éprouvant aucune agitation intérieure, se promène tranquillement en prenant sa pâture : mais si quelque objet étranger se présente inopinément, surtout dans la saison des amours, cet oiseau, qui n'a rien dans son port ordinaire que d'humble et de simple, se rengorge tout à coup avec fierté; sa tête et son cou se gonflent; la caroncule conique se déploie, s'allonge, et descend deux ou trois pouces plus bas que le bec, qu'elle recouvre entièrement; toutes ces parties charnues se colorent d'un rouge plus vif; en même temps les plumes du cou et du dos se hérissent, et la queue se relève en éventail, tandis que les ailes s'abaissent en se déployant jusqu'à traîner par terre. Dans cette attitude, tantôt il va piaffant autour de sa femelle, accompagnant son

action d'un bruit sourd que produit l'air de la poitrine s'échappant par le bec, et qui est suivi d'un long bourdonnement; tantôt il quitte sa femelle comme pour menacer ceux qui viennent le troubler. Dans ces deux cas, sa démarche est grave, et s'accélère seulement dans le moment où il fait entendre ce bruit sourd dont j'ai parlé : de temps en temps il interrompt cette manœuvre pour jeter un cri plus perçant, que tout le monde connoît et qu'on peut lui faire répéter tant qu'on veut, soit en sifflant, soit en lui faisant entendre des sons aigus quelconques. Il recommence ensuite à faire la roue, qui, suivant qu'elle s'adresse à sa femelle ou aux objets qui lui font ombrage, exprime tantôt son amour, et tantôt sa colère; et ces espèces d'accès seront beaucoup plus violents si on paroît devant lui avec un habit rouge : c'est alors qu'il s'irrite et devient furieux; il s'élançe, il attaque à coups de bec, et fait tous ses efforts pour éloigner un objet dont la présence semble lui être insupportable.

Il est remarquable et très-singulier que cette caroncule conique qui s'allonge et se relâche lorsque l'animal est agité d'une passion vive, se relâche de même après sa mort.

Il y a des dindons blancs, d'autres variés de noir et de blanc, d'autres de blanc et d'un jaune rousâtre, et d'autres d'un gris uniforme, qui sont les plus rares de tous; mais le plus grand nombre a

le plumage tirant sur le noir, avec un peu de blanc à l'extrémité des plumes. Celles qui couvrent le dos et le dessus des ailes sont carrées par le bout; et parmi celles du croupion, et même de la poitrine, il y en a quelques-unes de couleurs changeantes, et qui ont différents reflets, selon les différentes incidences de la lumière : et plus ils vieillissent, plus leurs couleurs paroissent êtres changeantes et avoir des reflets différents. Bien des gens croient que les dindons blancs sont les plus robustes; et c'est par cette raison que, dans quelques provinces, on les élève de préférence : on en voit de nombreux troupeaux dans le Pertois en Champagne.

Les naturalistes ont compté vingt-huit penes ou grandes plumes à chaque aile, et dix-huit à la queue. Mais un caractère bien plus frappant, et qui empêchera à jamais de confondre cette espèce avec aucune autre espèce actuellement connue, c'est un bouquet de crins durs et noirs, long de cinq à six pouces, lequel, dans nos climats tempérés, sort de la partie inférieure du cou au dindon mâle adulte dans la seconde année, quelquefois même dès la fin de la première; et avant que ce bouquet paroisse, l'endroit d'où il doit sortir est marqué par un tubercule charnu. M. Linnæus dit que ces crins ne commencent à paroître qu'à la troisième année dans les dindons qu'on élève en Suède. Si ce fait est bien avéré, il s'ensuivroit

que cette espèce de production se feroit d'autant plus tard que la température du pays est plus rigoureuse; et, à la vérité, l'un des principaux effets du froid est de ralentir toutes sortes de développements. C'est cette touffe de crins qui a valu au dindon le titre de barbu (*pectore barbato*); expression impropre à tous égards, puisque ce n'est pas de la poitrine, mais de la partie inférieure du cou, que ces crins prennent naissance, et que d'ailleurs ce n'est pas assez d'avoir des crins ou des poils pour avoir une barbe, il faut encore qu'ils soient autour du menton ou de ce qui en tient lieu, comme dans le vautour barbu d'Edwards.

On se feroit une fausse idée de la queue du coq d'Inde, si l'on s'imaginait que toutes les plumes dont elle est formée fussent susceptibles de se relever en éventail. A proprement parler, le dindon a deux queues, l'une supérieure et l'autre inférieure: la première est composée de dix-huit grandes plumes implantées autour du croupion, et que l'animal relève lorsqu'il piaffe; la seconde ou l'inférieure consiste en d'autres plumes moins grandes, et reste toujours dans la situation horizontale. C'est encore un attribut propre au mâle d'avoir un éperon à chaque pied: ces éperons sont plus ou moins longs; mais ils sont toujours beaucoup plus courts et plus mous que dans le coq ordinaire.

La poule d'Inde diffère du coq, non-seulement en ce qu'elle n'a pas d'éperons aux pieds, ni de

bouquet de crins dans la partie inférieure du cou; en ce que la caroncule conique du bec supérieur est plus courte et incapable de s'allonger; que cette caroncule, le barbillon de dessous le bec, et la chair glanduleuse qui recouvre la tête, sont d'un rouge plus pâle : mais elle en diffère encore par les attributs propres au sexe le plus foible dans la plupart des espèces; elle est plus petite; elle a moins de caractère dans la physionomie, moins de ressort à l'intérieur, moins d'action au dehors; son cri n'est qu'un accent plaintif; elle n'a de mouvement que pour chercher sa nourriture ou pour fuir le danger; enfin la faculté de faire la roue lui a été refusée : ce n'est pas qu'elle n'ait la queue double comme le mâle; mais elle manque apparemment des muscles releveurs, propres à redresser les plus grandes plumes dont la queue supérieure est composée.

Dans le mâle, comme dans la femelle, les orifices des narines sont dans le bec supérieur, et ceux des oreilles sont en arrière des yeux, fort couverts et comme ombragés par une multitude de petites plumes décomposées qui ont différentes directions.

On comprend bien que le meilleur mâle sera celui qui aura plus de force, plus de vivacité, plus d'énergie dans toute son action : on pourra lui donner cinq ou six poules d'Inde. S'il y a plusieurs mâles, ils se battront mais non pas avec

l'acharnement des coqs ordinaires : ceux-ci ayant plus d'ardeur pour leurs femelles, sont aussi plus animés contre leurs rivaux; et la guerre qu'ils se font entre eux est ordinairement un combat à outrance : on en a vu même attaquer des coqs d'Inde deux fois plus gros qu'eux, et les mettre à mort. Les sujets de guerre ne manquent pas entre les coqs des deux espèces, si, comme le dit Sperling, le coq d'Inde, privé de ses femelles, s'adresse aux poules ordinaires, et que ces poules d'Inde, dans l'absence de leur mâle, s'offrent au coq ordinaire, et le sollicitent même assez vivement.

La guerre que les coqs d'Inde se font entre eux est beaucoup moins violente : le vaincu ne cède pas toujours le champ de bataille; quelquefois même il est préféré par les femelles. On a remarqué qu'un dindon blanc ayant été battu par un dindon noir, presque tous les dindonneaux de la couvée furent blancs.

L'accouplement des dindons se fait à peu près de la même manière que celui des coqs, mais il dure plus long-temps; et c'est peut-être par cette raison qu'il faut moins de femelles au mâle, et qu'il s'use beaucoup plus vite. J'ai dit plus haut, sur la foi de Sperling, qu'il se mêloit quelquefois avec les poules ordinaires; le même auteur prétend que, quand il est privé de ses femelles, il s'accouple aussi non-seulement avec la femelle du paon (ce qui peut être), mais encore avec les

canes (ce qui me paroît moins vraisemblable).

La poule d'Inde n'est pas aussi féconde que la poule ordinaire; il faut lui donner de temps en temps du chenevis, de l'avoine, du sarrasin, pour l'exciter à pondre; et avec cela, elle ne fait guère qu'une seule ponte par an, d'environ quinze œufs; lorsqu'elle en fait deux, ce qui est très-rare, elle commence la première sur la fin de l'hiver, et la seconde dans le mois d'août : ces œufs sont blancs avec quelques petites taches d'un jaune rougeâtre; et du reste, ils sont organisés à peu près comme ceux de la poule ordinaire. La poule d'Inde couve aussi les œufs de toutes sortes d'oiseaux : on juge qu'elle demande à couvrir lorsque, après avoir fait sa ponte, elle reste dans le nid. Pour que ce nid lui plaise, il faut qu'il soit en lieu sec, à une bonne exposition, selon la saison, et point trop en vue; car son instinct la porte ordinairement à se cacher avec grand soin lorsqu'elle couve.

Ce sont les poules de l'année précédente qui d'ordinaire sont les meilleures couveuses; elles se dévouent à cette occupation avec tant d'ardeur et d'assiduité, qu'elles mourroient d'inanition sur leurs œufs, si l'on n'avoit le soin de les lever une fois tous les jours pour leur donner à boire et à manger. Cette passion de couvrir est si forte et si durable, qu'elles font quelquefois deux couvées de suite et sans aucune interruption; mais, dans

ce cas, il faut les soutenir par une meilleure nourriture. Le mâle a un instinct bien contraire : car, s'il aperçoit sa femelle couvant, il casse ses œufs, qu'il voit apparemment comme un obstacle à ses plaisirs; et c'est peut-être la raison pourquoi la femelle se cache alors avec tant de soin.

Le temps venu où ces œufs doivent éclore, les dindonneaux percent avec leur bec la coquille de l'œuf qui les renferme : mais cette coquille est quelquefois si dure, ou les dindonneaux si foibles, qu'ils périroient si on ne les aidoit à la briser; ce que néanmoins il ne faut faire qu'avec beaucoup de circonspection, et en suivant, autant qu'il est possible, les procédés de la Nature. Ils périroient encore bientôt, pour peu que, dans ces commencements, on les maniât avec rudesse, qu'on leur laissât endurer la faim, ou qu'on les exposât aux intempéries de l'air : le froid, la pluie, et même la rosée les morfond; le grand soleil les tue presque subitement; quelquefois même ils sont écrasés sous les pieds de leur mère. Voilà bien des dangers pour un animal si délicat; et c'est pour cette raison et à cause de la moindre fécondité des poules d'Inde en Europe, que cette espèce est beaucoup moins nombreuse que celle des poules ordinaires.

Dans les premiers temps, il faut tenir les jeunes dindons dans un lieu chaud et sec, où l'on aura étendu une litière de fumier long bien battue; et lorsque dans la suite on voudra les faire sortir en

plein air, ce ne sera que par degrés et en choisissant les plus beaux jours.

L'instinct des jeunes dindonneaux est d'aimer mieux prendre leur nourriture dans la main que de toute autre manière : on juge qu'ils ont besoin d'en prendre lorsqu'on les entend *piauler*, et cela leur arrive fréquemment; il faut leur donner à manger quatre ou cinq fois par jour. Leur premier aliment sera du vin et de l'eau qu'on leur soufflera dans le bec; on y mêlera ensuite un peu de mie de pain : vers le quatrième jour on leur donnera les œufs gâtés de la couvée, cuits et hachés d'abord avec de la mie de pain, et ensuite avec des orties; ces œufs gâtés, soit de dindes, soit de poules, seront pour eux une nourriture très-salutaire : au bout de dix à douze jours on supprime les œufs, et on mêle les orties hachées avec du millet, ou avec la farine de turquis, d'orge, de froment ou de blé sarrasin, ou bien, pour épargner le grain, sans faire tort aux dindonneaux, avec le lait caillé, la bardane, un peu de camomille puante, de graine d'ortie et du son : dans la suite on pourra se contenter de leur donner toute sorte de fruits pourris, coupés par morceaux, et surtout des fruits de ronces ou de mûriers blancs, etc. Lorsqu'on leur verra un air languissant, on leur mettra le bec dans du vin pour leur en faire boire un peu; et on leur fera avaler aussi un grain de poivre : quelquefois ils paroissent engourdis et

sans mouvement, lorsqu'ils ont été surpris par une pluie froide ; et ils mourroient certainement, si on n'avoit le soin de les envelopper de linges chauds, et de leur souffler à plusieurs reprises un air chaud par le bec. Il ne faut pas manquer de les visiter de temps en temps, et de leur percer les petites vessies qui leur viennent sous la langue et autour du croupion, et de leur donner de l'eau de rouille; on conseille même de leur laver la tête avec cette eau, pour prévenir certaines maladies auxquelles ils sont sujets : mais, dans ce cas, il faut donc les essuyer et les sécher bien exactement, car on sait combien toute humidité est contraire aux dindons du premier âge.

La mère les mène avec la même sollicitude que la poule mène ses poussins; elle les réchauffe sous ses ailes avec la même affection, elle les défend avec le même courage. Il semble que sa tendresse pour ses petits rende sa vue plus perçante; elle découvre l'oiseau de proie d'une distance prodigieuse, et lorsqu'il est encore invisible à tous les autres yeux : dès qu'elle l'a aperçu, elle jette un cri d'effroi qui répand la consternation dans toute la couvée; chaque dindonneau se réfugie dans les buissons ou se tapit dans l'herbe, et la mère les y retient en répétant le même cri d'effroi autant de temps que l'ennemi est à portée : mais le voit-elle prendre son vol d'un autre côté, elle les en avertit aussitôt par un autre cri bien différent

du premier, et qui est pour tous le signal de sortir du lieu où ils se sont cachés, et de se rassembler autour d'elle.

Lorsque les jeunes dindons viennent d'éclore, ils ont la tête garnie d'une espèce de duvet, et n'ont encore ni chair glanduleuse ni barbillons; ce n'est qu'à six semaines ou deux mois que ces parties se développent, et, comme on le dit vulgairement, que les dindons commencent à pousser le rouge. Le temps de ce développement est un temps critique pour eux, comme celui de la dentition pour les enfants; et c'est alors surtout qu'il faut mêler du vin à leur nourriture pour les fortifier : quelque temps avant de pousser le rouge, ils commencent à se percher.

Il est rare que l'on soumette les dindonneaux à la castration comme les poulets : ils engraisent fort bien sans cela, et leur chair n'en est pas moins bonne; nouvelle preuve qu'ils sont d'un tempérament moins chaud que les coqs ordinaires.

Lorsqu'ils sont devenus forts, ils quittent leur mère, ou plutôt ils en sont abandonnés, parce qu'elle cherche à faire une seconde ponte ou une seconde couvée. Plus les dindonneaux étoient faibles et délicats dans le premier âge, plus ils deviennent, avec le temps, robustes et capables de soutenir toutes les injures du temps : ils aiment à se percher en plein air, et passent ainsi les nuits les plus froides de l'hiver, tantôt se soutenant sur

un seul pied, et retirant l'autre dans les plumes de leur ventre comme pour le réchauffer; tantôt, au contraire, s'accroupissant sur leur bâton, et s'y tenant en équilibre : ils se mettent la tête sous l'aile pour dormir, et, pendant leur sommeil, ils ont le mouvement de la respiration sensible et très-marqué.

La meilleure façon de conduire les dindons devenus forts, c'est de les mener paître par la campagne, dans les lieux où abondent les orties et autres plantes de leur goût, dans les vergers lorsque les fruits commencent à tomber, etc.; mais il faut éviter soigneusement les pâturages où croissent les plantes qui leur sont contraires, telles que la grande digitale à fleurs rouges : cette plante est un véritable poison pour les dindons; ceux qui en ont mangé éprouvent une sorte d'ivresse, des vertiges, des convulsions : et lorsque la dose a été un peu forte, ils finissent par mourir étiques. On ne peut donc apporter trop de soin à détruire cette plante nuisible dans les lieux où l'on élève des dindons.

On doit aussi avoir attention, surtout dans les commencements, de ne les faire sortir le matin qu'après que le soleil a commencé de sécher la rosée, de les faire rentrer avant la chute du serain, et de les mettre à l'abri pendant la plus grande chaleur des jours d'été. Tous les soirs, lorsqu'ils reviennent, on leur donne de la pâtée, du grain ou quelque autre nourriture, excepté seule-

ment au temps des moissons, où ils trouvent suffisamment à manger par la campagne. Comme ils sont fort craintifs, ils se laissent aisément conduire; il ne faut que l'ombre d'une baguette pour en mener des troupeaux même très-considérables, et souvent ils prendront la fuite devant un animal beaucoup plus petit et plus foible qu'eux : cependant il est des occasions où ils montrent du courage, surtout lorsqu'il s'agit de se défendre contre les fouines et autres ennemis de la volaille; on en a vu même quelquefois entourer en troupe un lièvre au gîte et chercher à le tuer à coups de bec.

Ils ont différents tons, différentes inflexions de voix, selon l'âge, le sexe, et suivant les passions qu'ils veulent exprimer; leur démarche est lente et leur vol pesant : ils boivent, mangent, avalent de petits cailloux, et digèrent à peu près comme les coqs; et, comme eux, ils ont un double estomac, c'est-à-dire un jabot et un gésier : mais, comme ils sont plus gros, les muscles de leur gésier ont aussi plus de force.

La longueur du tube intestinal est à peu près quadruple de la longueur de l'animal, prise depuis la pointe du bec jusqu'à l'extrémité du croupion. Ils ont deux *cæcum*, dirigés l'un et l'autre d'arrière en avant, et qui, pris ensemble, font plus du quart de tout le conduit intestinal : ils prennent naissance assez près de l'extrémité de ce conduit; et les excréments contenus dans leur cavité

ne diffèrent guère de ceux que renferme la cavité du *colon* et du *rectum* : ces excréments ne séjournent point dans le cloaque commun comme l'urine, et ce sédiment blanc qui se trouve plus ou moins abondamment partout où passe l'urine, et ils ont assez de consistance pour se mouler en sortant par l'anus.

Les parties de la génération se présentent dans les dindons à peu près comme dans les autres gallinacés : mais, à l'égard de l'usage qu'ils en font, ils paroissent avoir beaucoup moins de puissance réelle, les mâles étant moins ardents pour leurs femelles, moins prompts dans l'acte de la fécondation, et leurs approches étant beaucoup plus rares; et d'autre côté, les femelles pondent plus tard et bien plus rarement, du moins dans nos climats.

Comme les yeux des oiseaux sont, dans quelques parties, organisés différemment de ceux de l'homme et des animaux quadrupèdes, je crois devoir indiquer ici ces principales différences. Outre les deux paupières supérieure et inférieure, les dindons, ainsi que la plupart des autres oiseaux, en ont encore une troisième, nommée *paupière interne*, *membrana nictitans*, qui se retire et se plisse en forme de croissant dans le grand coin de l'œil, et dont les cillements fréquents et rapides s'exécutent par une mécanique musculaire curieuse : la paupière supérieure est presque entiè-

rement immobile; mais l'inférieure est capable de fermer l'œil en s'élevant vers la supérieure, ce qui n'arrive guère que lorsque l'animal dort ou lorsqu'il ne vit plus : ces deux paupières ont chacune un point lacrymal et n'ont pas de rebords cartilagineux; la cornée transparente est environnée d'un cercle osseux composé de quinze pièces plus ou moins, posées l'une sur l'autre en recouvrement, comme les tuiles ou les ardoises d'un couvert; le cristallin est plus dur que celui de l'homme, mais moins dur que celui des quadrupèdes et des poissons. et sa plus grande courbure est en arrière: enfin il sort du nerf optique, entre la rétine et la choroïde, une membrane noire de figure rhomboïde et composée de fibres parallèles, laquelle traverse l'humeur vitrée, et va s'attacher quelquefois immédiatement par son angle antérieur, quelquefois par un filet qui part de cet angle, à la capsule du cristallin. C'est à cette membrane subtile et transparente que MM. les anatomistes de l'Académie des Sciences ont donné le nom de *bourse*, quoiqu'elle n'en ait guère la figure dans le dindon, non plus que dans la poule, l'oie, le canard, le pigeon, etc. Son usage est, selon M. Petit, d'absorber les rayons de lumière qui partent des objets qui sont à côté de la tête et qui entrent directement dans les yeux : mais, quoi qu'il en soit de cette idée, il est certain que l'organe de la vue est plus composé dans les oiseaux que dans les qua-

drupèdes; et comme nous avons prouvé ailleurs que les oiseaux l'emportoient par ce sens sur les autres animaux, et que nous avons même eu occasion de remarquer plus haut combien la poule d'Inde avoit la vue perçante, on ne peut guère se refuser à cette conjecture si naturelle, que la supériorité de l'organe de la vue dans les oiseaux est due à la différence de la structure de leurs yeux et à l'artifice particulier de leur organisation; conjecture très-vraisemblable, mais de laquelle néanmoins la valeur précise ne pourra être déterminée que par l'étude approfondie de l'anatomie comparée et de la mécanique animale.

Si l'on compare les témoignages des voyageurs, on ne peut s'empêcher de reconnoître que les dindons sont originaires d'Amérique et des îles adjacentes, et qu'avant la découverte de ce nouveau continent ils n'existoient point dans l'ancien.

Le P. du Tertre remarque qu'ils sont dans les Antilles comme dans leur pays naturel, et que, pourvu qu'on en ait un peu de soin, ils couvent trois à quatre fois l'année : or, c'est une règle générale pour tous les animaux, qu'ils multiplient plus dans le climat qui leur est propre que partout ailleurs; ils y deviennent aussi plus grands et plus forts, et c'est précisément ce que l'on observe dans les dindons d'Amérique. On en trouve une multitude prodigieuse chez les Illinois, disent les missionnaires jésuites; ils y vont par troupes

de cent, quelquefois même de deux cents; ils sont beaucoup plus gros que ceux que l'on voit en France, et pèsent jusqu'à trente-six livres; Josselin dit jusqu'à soixante livres. Ils ne se trouvent pas en moindre quantité dans le Canada (où, selon le P. Théodat, récollet, les Sauvages les appeloient *ondettoutaques*), dans le Mexique, dans la Nouvelle-Angleterre, dans cette vaste contrée qu'arrose le Mississipi, et chez les Brasiiliens, où ils sont connus sous le nom de *arignanoussou*. Le docteur Hans Sloane en a vu à la Jamaïque. Il est à remarquer que dans presque tous ces pays les dindons sont dans l'état de sauvages, et qu'ils y fourmillent partout, à quelque distance néanmoins des habitations, comme s'ils ne cédoient le terrain que pied à pied aux colons européens.

Mais si la plupart des voyageurs et témoins oculaires s'accordent à regarder cet oiseau comme naturel, appartenant en propre au continent de l'Amérique, surtout de l'Amérique septentrionale, ils ne s'accordent pas moins à déposer qu'il ne s'en trouve point ou que très-peu dans toute l'Asie.

Gemelli Carreri nous apprend que non-seulement il n'y en a point aux Philippines, mais que ceux même que les Espagnols y avoient apportés de la Nouvelle-Espagne n'avoient pu y prospérer.

Le P. du Halde assure qu'on ne trouve à la Chine que ceux qui y ont été transportés d'ailleurs : il est vrai que, dans le même endroit, ce jésuite

suppose qu'ils sont fort communs dans les Indes orientales; mais il paroît que ce n'est en effet qu'une supposition fondée sur des ouï-dire, au lieu qu'il étoit témoin oculaire de ce qu'il dit de la Chine.

Le P. de Bourzes, autre jésuite, raconte qu'il n'y en a point dans le royaume de Maduré, situé en la presqu'île en-deçà du Gange; d'où il conclut, avec raison, que ce sont apparemment les Indes occidentales qui ont donné leur nom à cet oiseau.

Dampier n'en a point vu non plus à Mindanao. Chardin et Tavernier, qui ont parcouru l'Asie, disent positivement qu'il n'y a point de dindons dans tout ce vaste pays : selon le dernier de ces voyageurs, ce sont les Arméniens qui les ont portés en Perse, où ils ont mal réussi; comme ce sont les Hollandais qui les ont portés à Batavia, où ils ont beaucoup mieux prospéré.

Enfin Bosman et quelques autres voyageurs nous disent que si l'on voit des dindons au pays de Congo, à la côte d'Or, au Sénégal et autres lieux de l'Afrique, ce n'est que dans les comptoirs et chez les étrangers, les naturels du pays en faisant peu d'usage. Selon les mêmes voyageurs, il est visible que ces dindons sont provenus de ceux que les Portugais et autres Européens avoient apportés dans les commencements avec la volaille ordinaire.

Je ne dissimulerai pas qu'Aldrovande, Gesner,

Belon et Ray, ont prétendu que les dindons étoient originaires d'Afrique ou des Indes orientales; et quoique leur sentiment soit peu suivi aujourd'hui, je crois devoir à de si grands noms de ne point le rejeter sans quelque discussion.

Aldrovande a voulu prouver fort au long que les dindons étoient les véritables *méléagrîdes* des anciens, autrement les poules d'Afrique ou de Numidie, dont le plumage est couvert de taches rondes en forme de gouttes (*gallinæ numidicæ guttatæ*); mais il est évident, et tout le monde convient aujourd'hui que ces poules africaines ne sont autre chose que nos pintades, qui, en effet, nous viennent d'Afrique, et sont très-différentes des dindons. Ainsi il seroit inutile de discuter plus en détail cette opinion d'Aldrovande, qui porte avec elle sa réfutation, et que néanmoins M. Linnæus semble avoir voulu perpétuer ou renouveler en appliquant au dindon le nom de *meleagris*.

Ray, qui fait venir les dindons d'Afrique ou des Indes orientales, semble s'être laissé tromper par les noms : celui d'*oiseau de Numidie*, qu'il adopte, suppose une origine africaine; et ceux de *turkey* et d'*oiseau de Calicut*, une origine asiatique : mais un nom n'est pas toujours une preuve, surtout un nom populaire appliqué par des gens peu instruits, et même un nom scientifique appliqué par des savants, qui ne sont pas toujours exempts de préjugés. D'ailleurs Ray lui-même avoue, d'après Hans

Sloane, que ces oiseaux se plaisent beaucoup dans les pays chauds de l'Amérique, et qu'ils y multiplient prodigieusement.

A l'égard de Gesner, il dit, à la vérité, que la plupart des anciens, et entre autres Aristote et Pline, n'ont pas connu les dindons; mais il prétend qu'Élien les a eus en vue dans le passage suivant : *In Indiâ gallinacei nascuntur maximi; non rubram habent cristam, ut nostri, sed ita variam et floridam veluti coronam floribus contextam; caudæ pennas non inflexas habent, neque revolutas in orbem, sed latas; quas cum non erigunt, ut pavones trahunt : eorum pennæ smaragdi colorem ferunt.* « Les Indes produisent de très-gros coqs dont » la crête n'est point rouge, comme celle des nôtres, mais de couleurs variées, comme seroit une » couronne de fleurs; leur queue n'a pas non plus » de plumes recourbées en arc; lorsqu'ils ne la relèvent pas, ils la portent comme des paons (c'est-à-dire horizontalement); leurs pennes sont de la » couleur de l'émeraude. » Mais je ne vois pas que ce passage soit applicable aux dindons. 1° La grosseur de ces coqs ne prouve point que ce soient des dindons; car on sait qu'il y a en effet dans l'Asie, et notamment en Perse et au Pégu, de véritables coqs qui sont très-gros.

2°. Cette crête de couleurs variées suffiroit seule pour exclure les dindons, qui n'eurent jamais de crête; car il s'agit ici non d'une aigrette de plu-

mes, mais d'une crête véritable, analogue à celle du coq, quoique de couleur différente.

3°. Le port de la queue, semblable à celui du paon, ne prouve rien non plus, parce qu'Élien dit positivement que l'oiseau dont il s'agit porte sa queue comme le paon, *lorsqu'il ne la relève point*; et s'il l'eût relevée comme le paon en faisant la roue, Élien n'auroit pu oublier de faire mention d'un caractère aussi singulier, et d'un trait de ressemblance si marqué avec le paon, auquel il le compare dans ce moment même.

4°. Enfin les plumes couleur d'émeraude ne sont rien moins que suffisantes pour déterminer ici l'espèce des dindons, bien que quelques-unes de leurs plumes aient des reflets smaragdins; car on sait que le plumage de plusieurs autres oiseaux a la même couleur et les mêmes reflets.

Belon ne me paroît pas mieux fondé que Gesner à retrouver les dindons dans les ouvrages des anciens. Columelle avoit dit dans son livre *DE RE RUSTICA* : *Africana est meleagridi similis ; nisi quòd rutilam galeam et cristam capite gerit, quæ utraque in meleagride sunt cærulea.* « La poule d'Afrique » que ressemble à la méléagride, excepté qu'elle a » la crête et le casque rouge (*rutila*), au lieu que ces » mêmes parties sont bleues dans la méléagride. » Belon a pris cette *poule africaine* pour la pintade, et la méléagride pour le dindon : mais il est évident, par le passage même, que Columelle parle

ici de deux variétés de la même espèce, puisque les deux oiseaux dont il s'agit se ressemblent de tous points, excepté par la couleur laquelle est en effet sujette à varier dans la même espèce, et notamment dans celle de la pintade, où les mâles ont les appendices membraneuses qui leur pendent aux deux côtés des joues, de couleur bleue, tandis que les femelles ont ces mêmes appendices de couleur rouge. D'ailleurs, comment supposer que Columelle, ayant à désigner deux espèces aussi différentes que celle de la pintade et du dindon, se fût contenté de les distinguer par une variété aussi superficielle que celle de la couleur d'une petite partie, au lieu d'employer des caractères tranchés qui lui sautoient aux yeux?

C'est donc mal à propos que Belon a cru pouvoir s'appuyer de l'autorité de Columelle, pour donner aux dindons une origine africaine; et ce n'est pas avec plus de succès qu'il a cherché à se prévaloir du passage suivant de Ptolémée, pour leur donner une origine asiatique : *Triglyphon regia in quâ galli gallinacei barbati esse dicuntur*. Cette Triglyphe est en effet située dans la presqu'île au-delà du Gange; mais on n'a aucune raison de croire que ces coqs barbus soient des dindons : car 1° il n'y a pas jusqu'à l'existence de ces coqs qui ne soit incertaine, puisqu'elle n'est alléguée que sur la foi d'un on dit (*dicuntur*). 2° On ne peut donner aux dindons le nom de *coqs bar-*

bus, comme je l'ai dit plus haut, ce mot de *barbe* appliqué à un oiseau ne pouvant signifier qu'une touffe de plumes ou de poils placés sous le bec, et non ce bouquet de crins durs que les dindons ont au bas du cou. 5° Ptolémée étoit astronome et géographe, mais point du tout naturaliste ; et il est visible qu'il cherchoit à jeter quelque intérêt dans ses tables géographiques, en y mêlant, sans beaucoup de critique, les singularités de chaque pays. Dans la même page où il fait mention de ces coqs barbus, il parle des trois îles des Satyres, dont les habitants avoient des queues, et de certaines îles Manioles, au nombre de dix, situées à peu près dans le même climat, où l'aimant abonde au point que l'on n'ose y employer le fer dans la construction des navires, de peur qu'ils ne soient attirés et retenus par la force magnétique : mais ces queues humaines, quoique attestées par des voyageurs et par les missionnaires jésuites, selon Gemelli Careri, sont au moins fort douteuses ; ces montagnes d'aimant, ou plutôt leurs effets sur la ferrure des vaisseaux, ne le sont pas moins ; et l'on ne peut guère compter sur des faits qui se trouvent mêlés avec de pareilles incertitudes. 4° Enfin Ptolémée, à l'endroit cité, parle positivement des coqs ordinaires (*galli gallinacei*), qui ne peuvent être confondus avec les coqs d'Inde, ni pour la forme extérieure, ni pour le plumage, ni pour le chant, ni pour les habitudes naturelles, ni pour la couleur

des œufs, ni pour le temps de l'incubation, etc. Il est vrai que Scaliger, tout en avouant que la méléagride d'Athénée, ou plutôt de Clytus, cité par Athénée, étoit un oiseau d'Étolie, aimant les lieux aquatiques, peu attaché à sa couvée, et dont la chair sentoit le marécage, tous caractères qui ne conviennent point au dindon, qui ne se trouve point en Étolie, fuit les lieux aquatiques, a le plus grand attachement pour ses petits, et la chair de bon goût, il n'en prétend pas moins que la méléagride est un dindon : mais les anatomistes de l'Académie des Sciences, qui d'abord étoient du même avis lorsqu'ils firent la description du coq indien, ayant examiné les choses de plus près, ont reconnu et prouvé ailleurs que la pintade étoit la vraie méléagride des anciens; en sorte qu'il doit demeurer pour constant qu'Athénée ou Clytus, Élien, Columelle et Ptolémée n'ont pas plus parlé des dindons qu'Aristote et Pline, et que ces oiseaux ont été inconnus aux anciens.

Nous ne voyons pas même qu'il en soit fait mention dans aucun ouvrage moderne, écrit avant la découverte de l'Amérique. Une tradition populaire fixe dans le seizième siècle, sous François I^{er}, l'époque de leur première apparition en France; car c'est dans ce temps que vivoit l'amiral Chabot. Les auteurs de la *Zoologie britannique* avancent, comme un fait notoire, qu'ils ont été apportés en Angleterre sous le règne de Henri VIII, contemporain

de François I^{er}, ce qui s'accorde très-bien avec notre sentiment; car l'Amérique ayant été découverte par Christophe Colomb, sur la fin du quinzième siècle, et les rois François I^{er} et Henri VIII étant montés sur le trône au commencement du seizième siècle, il est tout naturel que ces oiseaux apportés d'Amérique aient été introduits comme nouveautés, soit en France, soit en Angleterre, sous le règne de ces princes; et cela est confirmé par le témoignage précis de J. Sperling, qui écrivoit avant 1660, et qui assure expressément qu'ils avoient été transportés des Nouvelles-Indes en Europe plus d'un siècle auparavant.

Tout concourt donc à prouver que l'Amérique est le pays natal des dindons; et comme ces sortes d'oiseaux sont pesants, qu'ils n'ont pas le vol élevé et qu'ils ne nagent point, ils n'ont pu en aucune manière traverser l'espace qui sépare les deux continents pour aborder en Afrique, en Europe ou en Asie : ils se trouvent donc dans le cas des quadrupèdes, qui, n'ayant pu, sans le secours de l'homme, passer d'un continent à l'autre, appartiennent exclusivement à l'un des deux; et cette considération donne une nouvelle force au témoignage de tant de voyageurs, qui assurent n'avoir jamais vu de dindons sauvages, soit en Asie, soit en Afrique, et n'y en avoir vu de domestiques que ceux qui y avoient été apportés d'ailleurs.

Cette détermination du pays naturel des din-

dons influe beaucoup sur la solution d'une autre question, qui, au premier coup d'œil, ne semble pas y avoir rapport. J. Sperling, dans sa *Zoologia physica*, page 369, prétend que le dindon est un monstre (il auroit dû dire un mulet), provenant du mélange de deux espèces, celles du paon et du coq ordinaire : mais s'il est bien prouvé, comme je le crois, que les dindons soient d'origine américaine, il n'est pas possible qu'ils aient été produits par le mélange de deux espèces asiatiques, telles que le coq et le paon; et ce qui achève de démontrer qu'en effet cela n'est pas, c'est que, dans toute l'Asie, on ne trouve point de dindons sauvages, tandis qu'ils fourmillent en Amérique. Mais, dira-t-on, que signifie donc ce nom de *gallo-pavus* (coq-paon), si anciennement appliqué au dindon? Rien de plus simple : le dindon étoit un oiseau étranger, qui n'avoit point de nom dans nos langues européennes; et comme on lui a trouvé des rapports assez marqués avec le coq et le paon, on a voulu indiquer ces rapports par le nom composé de *gallo-pavus*, d'après lequel Sperling et quelques autres auront cru que le dindon étoit réellement le produit du mélange de l'espèce du paon avec celle du coq, tandis qu'il n'y avoit que les noms de mêlés : tant il est dangereux de conclure du mot à la chose! tant il est important de ne point appliquer aux animaux de ces noms composés qui sont presque toujours susceptibles d'équivoque.

M. Edwards parle d'un autre mulot qu'il dit être le mélange de l'espèce du dindon avec celle du faisan : l'individu sur lequel il a fait sa description avoit été tué d'un coup de fusil dans les bois voisins de Handford, dans la province de Dorset, où il fut aperçu au mois d'octobre 1759, avec deux ou trois autres oiseaux de la même espèce. Il étoit en effet d'une grosseur moyenne entre le faisan et le dindon, ayant trente-deux pouces de vol; une petite aigrette de plumes noires assez longues s'élevoit sur la base du bec supérieur; la tête n'étoit point nue comme celle du dindon, mais couverte de petites plumes fort courtes; les yeux étoient entourés d'un cercle de peau rouge, mais moins large que dans le faisan. On ne dit point si cet oiseau relevoit les grandes plumes de la queue pour faire la roue; il paroît seulement, par la figure, qu'il la portoit ordinairement comme la porte le dindon lorsqu'il est tranquille. Au reste, il est à remarquer qu'il n'avoit la queue composée que de seize plumes, comme celle du coq de bruyère, tandis que celle des dindons et des faisans en a dix-huit : d'ailleurs chaque plume du corps étoit double sur une même racine, l'une ferme et plus grande, l'autre petite et duvetée; caractère qui ne convient ni au faisan, ni au dindon, mais bien au coq de bruyère et au coq commun. Si cependant l'oiseau dont il s'agit tiroit son origine du mélange du faisan avec le dindon, il semble qu'on auroit

dû retrouver en lui comme dans les autres mulets, premièrement, les caractères communs aux deux espèces primitives; en second lieu, des qualités moyennes entre leurs qualités opposées; ce qui n'a point lieu ici, puisque le prétendu mulet de M. Edwards avoit des caractères qui manquoient absolument aux deux espèces primitives (les plumes doubles), et qu'il manquoit d'autres caractères qui se trouvoient dans ces deux espèces (les dix-huit plumes de la queue); et si l'on vouloit absolument une espèce métive, il y auroit plus de fondement à croire qu'elle dérive du mélange du coq de bruyère et du dindon, qui, comme je l'ai remarqué, n'a que seize pennes à la queue, et qui a les plumes doubles comme notre prétendu mulet.

Les dindons sauvages ne diffèrent des domestiques qu'en ce qu'ils sont beaucoup plus gros et plus noirs; du reste ils ont les mêmes mœurs, les mêmes habitudes naturelles, la même stupidité: ils se perchent dans les bois sur les branches sèches; et lorsqu'on en fait tomber quelqu'un d'un coup d'arme à feu, les autres restent toujours perchés, et pas un seul ne s'envole. Selon Fernandès, leur chair, quoique bonne, est plus dure et moins agréable que celle des dindons domestiques, mais ils sont deux fois plus gros : *hucxolotl* est le nom mexicain du mâle, *cihuatotolin* le nom de la femelle. Albin nous apprend qu'un grand nombre de seigneurs anglais se plaisent à élever des din-

dons sauvages, et que ces oiseaux réussissent assez bien partout où il y a de petits bois, des parcs ou autres enclos.

Le dindon huppé n'est qu'une variété du dindon commun, semblable à celle du coq huppé dans l'espèce du coq ordinaire; la huppe est quelquefois noire et d'autres fois blanche, telle que celle du dindon décrit par Albin : il étoit de la grosseur des dindons ordinaires; il avoit les pieds couleur de chair, la partie supérieure du corps d'un brun foncé; la poitrine, le ventre, les cuisses et la queue blanches, ainsi que les plumes qui formoient son aigrette : du reste il ressembloit exactement à nos dindons communs, et par la chair spongieuse et glanduleuse qui recouvroit la tête et la partie supérieure du cou, et par le bouquet de crins durs naissant (en apparence) de la poitrine, et par les éperons courts qu'il avoit à chaque pied, et par son antipathie singulière pour le rouge, etc.

DE LA PINTADE.¹

IL ne faut pas confondre la pintade avec le *pintado*, comme a fait M. Ray, du moins avec le *pin-*

¹ En latin, *meleagris*; en italien, *gallina di Numidia*; en allemand, *perl huhn*; en anglais, *pintado*, ou *Guinea-heu*.

tado dont parle Dampier, lequel est un oiseau de mer, de la grosseur d'un canard, ayant les ailes fort longues, et qui rase la surface de l'eau en volant; tous caractères fort étrangers à la pintade, qui est un oiseau terrestre, à ailes courtes, et dont le vol est fort pesant.

Celle-ci a été connue et très-bien désignée par les anciens. Aristote n'en parle qu'une seule fois dans tous ses ouvrages sur les animaux; il la nomme *méléagride*, et dit que ses œufs sont marqués de petites taches.

Varron en fait mention sous le nom de *poule d'Afrique* : c'est, selon lui, un oiseau de grande taille, à plumage varié, dont le dos est rond, et qui étoit fort rare à Rome.

Pline dit les mêmes choses que Varron, et semble n'avoir fait que le copier; à moins qu'on ne veuille attribuer la ressemblance des descriptions à l'identité de l'objet décrit : il répète aussi ce qu'Aristote avoit dit de la couleur des œufs; et il ajoute que les pintades de Numidie étoient les plus estimées, d'où l'on a donné à l'espèce le nom de *poule numidique* par excellence.

Columelle en reconnoissoit de deux sortes qui se ressembloient en tout point, excepté que l'une avoit les barbillons bleus, et que l'autre les avoit rouges; et cette différence avoit paru assez considérable aux anciens pour constituer deux espèces ou races désignées par deux noms distincts :

ils appeloient *méléagride* la poule aux barbillons rouges, et *poule africaine* celle aux barbillons bleus, n'ayant pas observé ces oiseaux d'assez près pour s'apercevoir que la première étoit la femelle, et la seconde le mâle d'une seule et même espèce, comme l'ont remarqué MM. de l'Académie.

Quoi qu'il en soit, il paroît que la pintade, élevée autrefois à Rome avec tant de soin, s'étoit perdue en Europe, puisqu'on n'en retrouve plus aucune trace chez les écrivains du moyen âge, et qu'on n'a recommencé à en parler que depuis que les Européens ont fréquenté les côtes occidentales de l'Afrique, en allant aux Indes par le cap de Bonne-Espérance : non-seulement ils l'ont répandue en Europe, mais ils l'ont encore transportée en Amérique; et cet oiseau ayant éprouvé diverses altérations dans ses qualités extérieures par les influences des divers climats, il ne faut pas s'étonner si les modernes, soit naturalistes, soit voyageurs, en ont encore plus multiplié les races que les anciens.

Frisch distingue, comme Columelle, la pintade à barbillons rouges de celle à barbillons bleus; mais il reconnoît entre elles plusieurs autres différences : selon lui, cette dernière, qui ne se trouve guère en Italie, n'est point bonne à manger; elle est plus petite; elle se tient volontiers dans les endroits marécageux, et prend peu de soin de ses petits. Ces deux derniers traits se retrouvent dans

la méléagride de Clytus de Milet : « On les tient, dit-il, dans un lieu aquatique ; et elles montrent si peu d'attachement pour leurs petits, que les prêtres commis à leur garde sont obligés de prendre soin de la couvée. » Mais il ajoute que leur grosseur est celle d'une poule de belle race. Il paroît aussi, par un passage de Pline, que ce naturaliste regardoit la méléagride comme un oiseau aquatique : celle à barbillons rouges est au contraire, selon M. Frisch, plus grosse qu'un faisan, se plaît dans les lieux secs, élève soigneusement ses petits, etc.

Dampier assure que dans l'île de May, l'une de celles du cap Vert, il y a des pintades dont la chair est extraordinairement blanche, d'autres dont la chair est noire, et que toutes l'ont tendre et délicate : le P. Labat en dit autant. Cette différence, si elle est vraie, me paroît d'autant plus considérable, qu'elle ne pourroit être attribuée au changement de climat, puisque, dans cette île qui avoisine l'Afrique, les pintades sont comme dans leur pays natal ; à moins qu'on ne veuille dire que les mêmes causes particulières qui teignent en noir la peau et le périoste de la plupart des oiseaux des îles de San-Jago, voisines de l'île de May, noircissent aussi dans cette dernière la chair des pintades.

Le P. Charlevoix prétend qu'il y en a une espèce à Saint-Domingue plus petite que l'espèce or-

dinaire; mais ce sont apparemment ces pintades marronnes, provenant de celles qui y furent transportées par les Castellans peu après la conquête de l'île : cette race étant devenue sauvage, et s'étant comme naturalisée dans le pays, aura éprouvé l'influence naturelle de ce climat, laquelle tend à affaiblir, amoindrir, détériorer les espèces, comme je l'ai fait voir ailleurs; et ce qui est digne de remarque, c'est que cette race originaire de Guinée, et qui transportée en Amérique y avoit subi l'état de domesticité, n'a pu dans la suite être ramenée à cet état, et que les colons de Saint-Domingue ont été obligés d'en faire venir de moins farouches d'Afrique pour les élever et les multiplier dans les basses-cours. Est-ce pour avoir vécu dans un pays plus désert, plus agreste, et dont les habitants étoient sauvages, que ces pintades marronnes sont devenues plus sauvages elles-mêmes? ou ne seroit-ce pas aussi pour avoir été effarouchées par les chasseurs européens, et surtout par les Français, qui en ont détruit un grand nombre, selon le P. Margat, jésuite?

Marcgrave en a vu de huppées qui venoient de Sierra-Leona, qui avoient autour du cou une espèce de collier membraneux, d'un cendré bleuâtre; et c'est encore ici une de ces variétés que j'appelle primitives, et qui méritent d'autant plus d'attention, qu'elles sont antérieures à tout changement de climat.

Le jésuite Margat, qui n'admet point de différence spécifique entre la poule africaine et la mélagride des anciens, dit qu'il y en a de deux couleurs à Saint-Domingue, les unes ayant des taches noires et blanches disposées par compartiments en forme de rhomboïdes, et les autres étant d'un gris plus cendré : il ajoute qu'elles ont toutes du blanc sous le ventre, au-dessous et aux extrémités des ailes.

Enfin M. Brisson regarde comme une variété constante la blancheur du plumage de la poitrine, observée sur les pintades de la Jamaïque, et en a fait une race distincte, caractérisée par cet attribut, qui, comme nous venons de le voir, n'appartient pas moins aux pintades de Saint-Domingue qu'à celles de la Jamaïque.

Mais, indépendamment des dissemblances qui ont paru suffisantes aux naturalistes pour admettre plusieurs races de pintades, j'en trouve beaucoup d'autres, en comparant les descriptions et les figures publiées par différents auteurs, lesquelles indiquent assez peu de fermeté, soit dans le moule intérieur de cet oiseau, soit dans l'empreinte de sa forme extérieure, et une très-grande disposition à recevoir les influences du dehors.

La pintade de Frisch et de quelques autres a le casque et les pieds blanchâtres; le front, le tour des yeux, les côtés de la tête et du cou, dans sa partie supérieure, blancs, marquetés de gris cen-

dré : celle de Frisch a de plus, sous la gorge, une tache rouge en forme de croissant, plus bas un collier noir fort large, les soies ou filets de l'occiput en petit nombre, et pas une seule plume blanche aux ailes; ce qui fait autant de variétés par lesquelles les pintades de ces auteurs diffèrent de la nôtre.

Celle de Marcgrave avoit de plus le bec jaune; celle de M. Brisson l'avoit rouge à la base, et de couleur de corne vers le bout. MM. de l'Académie ont trouvé à quelques-unes une petite huppe à la base du bec, composée de douze ou quinze soies ou filets roides, longs de quatre lignes, laquelle ne se retrouve que dans celles de Sierra-Leona dont j'ai parlé plus haut.

Le docteur Cai dit que la femelle a la tête toute noire, et que c'est la seule différence qui la distingue du mâle.

Aldrovandc prétend, au contraire, que la tête de la femelle a les mêmes couleurs que celle du mâle, mais que son casque est seulement moins élevé et plus obtus.

Roberts assure qu'elle n'a pas même de casque.

Dampier et Labat, qu'on ne lui voit point ces barbillons rouges et ces caroncules de même couleur qui, dans le mâle, bordent l'ouverture des narines.

M. Barrère dit que tout cela est plus pâle que dans le mâle, et que les soies de l'occiput sont

plus rares, et telles apparemment qu'elles paroissent dans la planche cxxvi de Frisch.

Enfin MM. de l'Académie ont trouvé dans quelques individus ces soies ou filets de l'occiput élevés d'un pouce, en sorte qu'ils formoient comme une petite huppe derrière la tête.

Il seroit difficile de démêler parmi toutes ces variétés celles qui sont assez profondes, et pour ainsi dire fixes, pour constituer des races distinctes; et comme on ne peut douter qu'elles ne soient toutes fort récentes, il seroit peut-être plus raisonnable de les regarder comme des effets qui s'opèrent encore journellement par la domesticité, par le changement de climat, par la nature des aliments, etc., et de ne les employer dans la description que pour assigner les limites des variations auxquelles sont sujettes certaines qualités de la pintade, et pour remonter autant qu'il est possible aux causes qui les ont produites, jusqu'à ce que ces variétés ayant subi l'épreuve du temps, et ayant pris la consistance dont elles sont susceptibles, puissent servir de caractères à des races réellement distinctes.

La pintade a un trait marqué de ressemblance avec le dindon, c'est de n'avoir point de plumes à la tête ni à la partie supérieure du cou; et cela a donné lieu à plusieurs ornithologistes, tels que Belon, Gesner, Aldrovande et Klein, de prendre le dindon pour la méléagride des anciens : mais

outre les différences nombreuses et tranchées qui se trouvent soit entre ces deux espèces, soit entre ce que l'on voit dans le dindon et ce que les anciens ont dit de la méléagridé, il suffit, pour mettre en évidence la fausseté de cette conjecture, de se rappeler les preuves par lesquelles j'ai établi, à l'article *du dindon*, que cet oiseau est propre et particulier à l'Amérique, qu'il vole pesamment, ne nage point du tout, et que par conséquent il n'a pu franchir la vaste étendue de mer qui sépare l'Amérique de notre continent; d'où il suit qu'avant la découverte de l'Amérique il étoit entièrement inconnu dans notre continent, et que les anciens n'ont pu en parler sous le nom de *méléagridé*.

Il paroît que c'est aussi par erreur que le nom de *knor-haan* s'est glissé dans la liste des noms de la pintade, donnée par M. Brisson, citant Kolbe. Je ne nie pas que la figure par laquelle le *knor-haan* a été désigné dans le voyage de Kolbe n'ait été faite d'après celle de la poule africaine de Marcgrave, comme le dit M. Brisson : mais il avouera aussi qu'il est difficile de reconnoître, dans un oiseau propre au cap de Bonne-Espérance, la pintade qui est répandue dans toute l'Afrique, mais moins au Cap que partout ailleurs; et qu'il est encore plus difficile d'adapter à celle-ci ce bec court et noir, cette couronne de plumes, ce rouge mêlé dans les couleurs des ailes et du corps, et cette

ponte de deux œufs seulement que Kolbe attribue à son knor-haan.

Le plumage de la pintade, sans avoir des couleurs riches et éclatantes, est cependant très-distingué : c'est un fond gris bleuâtre, plus ou moins foncé, sur lequel sont semées assez régulièrement des taches blanches plus ou moins rondes, représentant assez bien des perles; d'où quelques modernes ont donné à cet oiseau le nom de *poule perlée*, et les anciens ceux de *varia* et de *guttata* : tel étoit du moins le plumage de la pintade dans son climat natal; mais depuis qu'elle a été transportée dans d'autres régions, elle a pris plus de blanc, témoin les pintades à poitrine blanche, de la Jamaïque et de Saint-Domingue, et ces pintades parfaitement blanches dont parle M. Edwards; en sorte que la blancheur de la poitrine, dont M. Brisson a fait le caractère d'une variété, n'est qu'une altération commencée de la couleur naturelle, ou plutôt n'est que le passage de cette couleur à la blancheur parfaite.

Les plumes de la partie moyenne du cou sont fort courtes à l'endroit qui joint sa partie supérieure, ou il n'y en a point du tout, puisqu'elles vont toujours croissant de longueur jusqu'à la pointe, où elles ont près de trois pouces.

Ces plumes sont duvetées depuis leur racine jusqu'à environ la moitié de leur longueur; et cette partie duvetée est recouverte par l'extrémité

des plumes du rang précédent, laquelle est composée de barbes fermes et accrochées les unes aux autres.

La pintade a les ailes courtes et la queue pendante, comme la perdrix; ce qui, joint à la disposition de ses plumes, la fait paroître bossue (*genus gibberum*, Pline) : mais cette bosse n'est qu'une fausse apparence, et il n'en reste plus aucun vestige lorsque l'oiseau est plumé.

Sa grosseur est à peu près celle de la poule commune; mais elle a la forme de la perdrix, d'où lui est venu le nom de *perdrix de Terre-Neuve*; seulement elle a les pieds plus élevés et le cou plus long et plus menu dans le haut.

Les barbillons, qui prennent naissance du bec supérieur, n'ont point de forme constante, étant ovales dans les unes, et carrés ou triangulaires dans les autres : ils sont rouges dans la femelle, et bleuâtres dans le mâle; et c'est, selon MM. de l'Académie et M. Brisson, la seule chose qui distingue les deux sexes : mais d'autres auteurs ont assigné, comme nous l'avons vu ci-dessus, d'autres différences tirées des couleurs du plumage, des barbillons, du tubercule calleux de la tête, des caroncules, des narines, de la grosseur du corps, des soies ou filets de l'occiput, etc., soit que ces variétés dépendent en effet de la différence du sexe, soit que, par un vice de logique trop commun, on les ait regardées comme propres au sexe

de l'individu où elles se trouvoient accidentellement et par des causes toutes différentes.

En arrière des barbillons, on voit, sur les côtés de la tête, la très-petite ouverture des oreilles, qui, dans la plupart des oiseaux, est ombragée par des plumes, et se trouve ici à découvert. Mais ce qui est propre à la pintade, c'est ce tubercule calleux, cette espèce de casque qui s'élève sur sa tête, et que Belon compare assez mal à propos au tubercule, ou plutôt à la corne de la girafe; il est semblable, par sa forme, à la contre-épreuve du bonnet-ducal du doge de Venise, ou, si l'on veut, à ce bonnet mis sens devant derrière; sa couleur varie, dans les différents sujets, du blanc au rougeâtre, en passant par le jaune et le brun; sa substance intérieure est comme celle d'une chair endurcie et calleuse; ce noyau est recouvert d'une peau sèche et ridée, qui s'étend sur l'occiput et sur les côtés de la tête, mais qui est échancrée à l'endroit des yeux. Les physiiciens à causes finales n'ont pas manqué de dire que cette callosité étoit un casque véritable, une arme défensive donnée aux pintades pour les munir contre leurs atteintes réciproques, attendu que ce sont des oiseaux querelleurs, qui ont le bec très-fort et le crâne très-foible.

Les yeux sont grands et couverts, la paupière supérieure a de longs poils noirs relevés en haut, et le cristallin est plus convexe en dedans qu'en dehors.

M. Perrault assure que le bec est semblable à celui de la poule : le jésuite Margat le fait trois fois plus gros, très-dur et très-pointu ; les ongles sont aussi plus aigus, selon le P. Labat : mais tous s'accordent, anciens et modernes, à dire que les pieds n'ont point d'éperons.

Une différence considérable qui se trouve entre la poule commune et la pintade, c'est que le tube intestinal est beaucoup plus court à proportion dans cette dernière, n'ayant que trois pîeds, selon MM. de l'Académie, sans compter les *cæcum*, qui ont chacun six pouces, vont en s'élargissant depuis leur origine, et reçoivent des vaisseaux du mésentère comme les autres intestins : le plus gros de tous est le *duodenum*, qui a plus de huit lignes de diamètre. Le gésier est comme celui de la poule : on y trouve aussi beaucoup de petits graviers, quelquefois même rien autre chose, apparemment lorsque l'animal étant mort de langueur, a passé les derniers temps de sa vie sans manger ; la membrane interne du gésier est très-ridée, peu adhérente à la tunique nerveuse, et d'une substance analogue à celle de la corne.

Le jabot, lorsqu'il est soufflé, est de la grosseur d'une balle de paume ; le canal intermédiaire entre le jabot et le gésier est d'une substance plus dure et plus blanche que la partie du conduit intestinal qui précède le jabot, et ne présente pas, à beaucoup près, un si grand nombre de vaisseaux apparents.

L'œsophage descend le long du cou, à droite de la trachée-artère; sans doute parce que le cou, qui, comme je l'ai dit, est fort long, se pliant plus souvent en avant que sur les côtés, l'œsophage, pressé par la trachée-artère, dont les anneaux sont entièrement osseux ici comme dans la plupart des oiseaux, a été poussé du côté où il y avoit le moins de résistance.

Ces oiseaux sont sujets à avoir dans le foie, et même dans la rate, des concrétions squirreuses : on en a vu qui n'avoient point de vésicule du fiel; mais, dans ce cas, le rameau hépatique étoit fort gros : on en a vu d'autres qui n'avoient qu'un seul testicule. En général, il paroît que les parties internes ne sont pas moins susceptibles de variétés que les parties extérieures et superficielles.

Le cœur est plus pointu qu'il ne l'est communément dans les oiseaux; les poumons sont à l'ordinaire : mais on a remarqué dans quelques sujets, qu'en soufflant dans la trachée-artère pour mettre en mouvement les poumons et les cellules à air; on a remarqué, dis-je, que le péricarde, qui paroissoit plus lâche qu'à l'ordinaire, se gonfloit comme les poumons.

J'ajouterai encore une observation anatomique, qui peut avoir quelque rapport avec l'habitude de crier, et à la force de la voix de la pintade, c'est que la trachée-artère reçoit dans la cavité du thorax deux petits cordons musculieux longs d'un

pouce, larges de deux tiers de ligne, lesquels s'y implantent de chaque côté.

La pintade est en effet un oiseau très-criard; et ce n'est pas sans raison que Browne l'a appelée *gallus clamosus* : son cri est aigre et perçant; et à la longue il devient tellement incommode, que, quoique la chair de la pintade soit un excellent manger et bien supérieur à la volaille ordinaire, la plupart des colons d'Amérique ont renoncé à en élever : les Grecs avoient un mot particulier pour exprimer ce cri. Élien dit que la méléagride prononce à peu près son nom; le docteur Cai, que son cri approche de celui de la perdrix, sans être néanmoins aussi éclatant; Belon, *qu'il est quasi comme celui des petits poussins nouvellement éclos* : mais il assure positivement qu'il est dissemblable de celui des poules communes; et je ne sais pourquoi Aldrovande et M. de Salerne lui font dire le contraire.

C'est un oiseau vif, inquiet et turbulent, qui n'aime point à se tenir en place, et qui sait se rendre maître dans la basse-cour : il se fait craindre des dindons même; et, quoique beaucoup plus petit, il leur en impose par sa pétulance. « La pintade, dit le P. Margat, a plus tôt fait dix tours et donné vingt coups de bec que ces gros oiseaux n'ont pensé à se mettre en défense. » Ces poules

¹ Καγάζειν, selon Pollux.

de Numidie semblent avoir la même façon de combattre que l'historien Salluste attribue aux cavaliers numides. « Leur charge, dit-il, est brusque » et irrégulière; trouvent-ils de la résistance, ils » tournent le dos, et un instant après ils sont sur » l'ennemi. » On pourroit à cet exemple en joindre beaucoup d'autres qui attestent l'influence du climat sur le naturel des animaux, ainsi que sur le génie national des habitants. L'éléphant joint à beaucoup de force et d'industrie une disposition à l'esclavage; le chameau est laborieux, patient et sobre; le dogue ne démord point.

Élien raconte que, dans une certaine île, la méléagride est respectée des oiseaux de proie; mais je crois que, dans tous les pays du monde, les oiseaux de proie attaqueront par préférence toute autre volaille qui aura le bec moins fort, point de casque sur la tête, et qui ne saura pas si bien se défendre.

La pintade est du nombre des oiseaux pulvérateurs, qui cherchent dans la poussière, où ils se vautrent, un remède contre l'incommodité des insectes; elle gratte aussi la terre comme nos poules communes, et va par troupes très-nombreuses : on en voit à l'île de May des volées de deux ou trois cents; les insulaires les chassent au chien courant, sans autres armes que des bâtons. Comme elles ont les ailes fort courtes, elles volent pesamment; mais elles courent très-vite, et, selon

Belon, en tenant la tête élevée comme la girafe : elles se perchent la nuit pour dormir, et quelquefois la journée, sur les murs de clôture, sur les haies, et même sur les toits des maisons et sur les arbres. Elles sont soigneuses, dit encore Belon, en pourchassant leur vivre; et en effet elles doivent consommer beaucoup, et avoir plus de besoins que les poules domestiques, vu le peu de longueur de leurs intestins.

Il paroît, par le témoignage des anciens et des modernes, et par les demi-membranes qui unissent les doigts des pieds, que la pintade est un oiseau demi-aquatique : aussi celles de Guinée qui ont recouvré leur liberté à Saint-Domingue, ne suivant plus que l'impulsion du naturel, cherchent de préférence les lieux aquatiques et marécageux.

Si on les élève de jeunesse, elles s'appriivoisent très-bien. Brue raconte qu'étant sur la côte du Sénégal, il reçut en présent, d'une princesse du pays, deux pintades, l'une mâle et l'autre femelle, toutes deux si familières, qu'elles venoient manger sur son assiette; et qu'ayant la liberté de voler au rivage, elles se rendoient régulièrement sur la barque au son de la cloche qui annonçoit le dîner et le souper. Moore dit qu'elles sont aussi farouches que le sont les faisans en Angleterre : mais je doute qu'on ait vu des faisans aussi privés que les deux pintades de Brue; et ce qui prouve que les pintades ne sont pas fort farouches, c'est qu'elles

reçoivent la nourriture qu'on leur présente au moment même où elles viennent d'être prises. Tout bien considéré, il me semble que leur naturel approche beaucoup plus de celui de la perdrix que de celui du faisan.

La poule pintade pond et couve à peu près comme la poule commune; mais il paroît que sa fécondité n'est pas la même en différents climats, ou du moins qu'elle est beaucoup plus grande dans l'état de domesticité, où elle regorge de nourriture, que dans l'état de sauvage, où, étant nourrie moins largement, elle abonde moins en molécules organiques superflues.

On m'a assuré qu'elle est sauvage à l'île de France, et qu'elle y pond huit, dix et douze œufs à terre dans les bois; au lieu que celles qui sont domestiques à Saint-Domingue, et qui cherchent aussi le plus épais des haies et des broussailles pour y déposer leurs œufs, en pondent jusqu'à cent et cent cinquante, pourvu qu'il en reste toujours quelqu'un dans le nid.

Ces œufs sont plus petits, à proportion, que ceux de la poule ordinaire, et ils ont aussi la coquille beaucoup plus dure : mais il y a une différence remarquable entre ceux de la pintade domestique et ceux de la pintade sauvage; ceux-ci ont de petites taches rondes comme celles du plumage, et qui n'avoient point échappé à Aristote, au lieu que ceux de la pintade domestique sont

d'abord d'un rouge assez vif, qui devient ensuite plus sombre, et enfin couleur de rose sèche, en se refroidissant. Si ce fait est vrai, comme me l'a assuré M. Fournier, qui en a beaucoup élevé, il faudroit en conclure que les influences de la domesticité sont ici assez profondes pour altérer non-seulement les couleurs du plumage, comme nous l'avons vu ci-dessus, mais encore celle de la matière dont se forme la coquille des œufs; et comme cela n'arrive pas dans les autres espèces, c'est encore une raison de plus pour regarder la nature de la pintade comme moins fixée et plus sujette à varier que celle des autres oiseaux.

La pintade a-t-elle soin ou non de sa couvée? c'est un problème qui n'est pas encore résolu: Belon dit oui, sans restriction; Frisch est aussi pour l'affirmative à l'égard de la grande espèce, qui aime les lieux secs, et il assure que le contraire est vrai de la petite espèce, qui se plaît dans les marécages: mais le plus grand nombre des témoignages lui attribue de l'indifférence sur cet article; et le jésuite Margat nous apprend qu'à Saint-Dominique on ne lui permet pas de couvrir elle-même ses œufs, par la raison qu'elle ne s'y attache point et qu'elle abandonne souvent ses petits: on préfère, dit-il, de les faire couvrir par des poules d'Inde ou par des poules communes.

Je ne trouve rien sur la durée de l'incubation; mais, à juger par la grosseur de l'oiseau, et par ce

que l'on sait des espèces auxquelles il a le plus de rapport, on peut la supposer de trois semaines, plus ou moins, selon la chaleur de la saison ou du climat, l'assiduité de la couveuse, etc.

Au commencement, les jeunes pintadeaux n'ont encore ni barbillons, ni sans doute de casque; ils ressemblent alors, par le plumage, par la couleur des pieds et du bec, à des perdreaux rouges : et il n'est pas aisé de distinguer les jeunes mâles des vieilles femelles; car c'est dans toutes les espèces que la maturité des femelles ressemble à l'enfance des mâles.

Les pintadeaux sont fort délicats et très-difficiles à élever dans nos pays septentrionaux, comme étant originaires des climats brûlants de l'Afrique : ils se nourrissent, ainsi que les vieux, à Saint-Domingue, avec du millet; selon le P. Margat; dans l'île de May, avec des cigales et des vers qu'ils trouvent eux-mêmes en grattant la terre avec leurs ongles; et selon Frisch, ils vivent de toutes sortes de graines et d'insectes.

Le coq pintade produit aussi avec la poule domestique; mais c'est une espèce de génération artificielle qui demande des précautions : la principale est de les élever ensemble de jeunesse; et les oiseaux métis qui résultent de ce mélange forment une race bâtarde, imparfaite, désavouée, pour ainsi dire, de la Nature, et qui, ne pondant guère que des œufs clairs, n'a pu jusqu'ici se perpétuer régulièrement.

Les pintadeaux de basse-cour sont d'un fort bon goût, et nullement inférieurs aux perdreaux; mais les sauvages ou marons de Saint-Domingue sont un mets exquis et au-dessus du faisan.

Les œufs de pintade sont aussi fort bons à manger. Nous avons vu que cet oiseau étoit d'origine africaine, et de là tous les noms qui lui ont été donnés de *poule africaine, numidique, étrangère; de poule de Barbarie, de Tunis, de Mauritanie, de Libye, de Guinée* (d'où s'est formé le nom de *guinette*), *d'Égypte, de Pharaon*, et même *de Jérusalem*. Quelques mahométans s'étant avisés de les annoncer sous le nom de *poules de Jérusalem*, les vendirent aux chrétiens tout ce qu'ils voulurent; mais ceux-ci s'étant aperçus de la fraude, les revendirent à profit à de bons musulmans, sous le nom de *poules de la Mecque*.

On en trouve à l'île de France et à l'île de Bourbon, où elles ont été transplantées assez récemment, et où elles se sont fort bien multipliées; elles sont connues à Madagascar sous le nom d'*acanques*, et au Congo sous celui de *quetèles*; elles sont fort communes dans la Guinée, à la côte d'Or, où il ne s'en nourrit de privées que dans le canton d'Acra, à Sierra-Leona, au Sénégal, dans l'île de Gorée, dans celle du cap Vert, en Barbarie, en Égypte, en Arabie et en Syrie : on ne dit point s'il y en a dans les îles Canaries, ni dans celle de Madère. Le Gentil rapporte qu'il a vu à Java des pou-

les pintades; mais on ignore si elles étoient domestiques ou sauvages : je croirois plus volontiers qu'elles étoient domestiques, et qu'elles avoient été transportées d'Afrique en Asie, de même qu'on en a transporté en Amérique et en Europe. Mais comme ces oiseaux étoient accoutumés à un climat très-chaud, ils n'ont pu s'habituer dans les pays glacés qui bordent la mer Baltique; aussi n'en est-il pas question dans la *Fauna Suecica* de M. Linnæus. M. Klein paroît n'en parler que sur le rapport d'autrui; et nous voyons même qu'au commencement du siècle ils étoient encore fort rares en Angleterre.

Varron nous apprend que de son temps les poules africaines (c'est ainsi qu'il appelle les pintades) se vendoient fort cher à Rome à cause de leur rareté; elles étoient beaucoup plus communes en Grèce du temps de Pausanias, puisque cet auteur dit positivement que la méléagride étoit, avec l'oie commune, l'offrande ordinaire des personnes peu aisées dans les mystères solennels d'Isis. Malgré cela, on ne doit point se persuader que les pintades fussent naturelles à la Grèce, puisque, selon Athénée, les Étoliens passoient pour être les premiers des Grecs qui eussent eu de ces oiseaux dans leur pays. D'un autre côté, j'aperçois quelque trace de migration régulière dans les combats que ces oiseaux venoient se livrer tous les ans en Béo-tie, sur le tombeau de Méléagre, et qui ne sont

pas moins cités par les naturalistes que par les mythologistes : c'est de là que leur est venu le nom de *méléagrides*, comme celui de *pintades* leur a été donné moins à cause de la beauté que de l'agréable distribution des couleurs dont leur plumage est peint.

DU TÉTRAS

OU GRAND COQ DE BRUYÈRE.¹

Si l'on ne jugeoit des choses que par les noms, on pourroit prendre cet oiseau ou pour un coq sauvage, ou pour un faisan; car on lui donne en plusieurs pays, et surtout en Italie, le nom de *coq sauvage* (*gallo alpestre, selvatico*), tandis qu'en d'autres pays on lui donne celui de *faisan bruyant* et de *faisan sauvage*; cependant il diffère du faisan par sa queue, qui est une fois plus courte à proportion et d'une tout autre forme, par le nombre des grandes plumes qui la composent, par l'étendue de son vol relativement à ses autres dimensions, par ses pieds patus et dénués d'éperons, etc. D'ailleurs, quoique ces deux espèces d'oiseaux se

¹ Dans quelques provinces de France, *coq de Limoges*, *coq de bois*, *faisan bruyant*; en latin, *tetrao (magnus)*; en latin moderne, *urogallus*; en italien, *gallo cedrone*; en allemand, *or-han, auer-han*; en anglais, *mountain-cock*.

plaisent également dans les bois, on ne les rencontre presque jamais dans les mêmes lieux, parce que le faisan, qui craint le froid, se tient dans les bois en plaine, au lieu que le coq de bruyère cherche le froid et habite les bois qui couronnent le sommet des montagnes, d'où lui sont venus les noms de *coq de montagne* et de *coq de bois*.

Ceux qui, à l'exemple de Gesner et de quelques autres, voudroient le regarder comme un coq sauvage, pourroient, à la vérité, se fonder sur quelques analogies; car il y a en effet plusieurs traits de ressemblance avec le coq ordinaire, soit dans la forme totale du corps, soit dans la configuration particulière du bec, soit par cette peau rouge plus ou moins saillante dont les yeux sont surmontés, soit par la singularité de ses plumes, qui sont presque toutes doubles, et sortent deux à deux de chaque tuyau, ce qui, suivant Belon, est propre au coq de nos basses-cours. Enfin ces oiseaux ont aussi des habitudes communes : dans les deux espèces, il faut plusieurs femelles au mâle : les femelles ne font point de nid; elles couvent leurs œufs avec beaucoup d'assiduité, et montrent une grande affection pour leurs petits quand ils sont éclos. Mais si l'on fait attention que le coq de bruyère n'a point de membranes sous le bec, et point d'éperons aux pieds; que ses pieds sont couverts de plumes, et ses doigts bordés d'une espèce de dentelure; qu'il a dans la queue deux pennes

de plus que le coq; que cette queue ne se divise point en deux plans comme celle du coq, mais qu'il la relève en éventail comme le dindon; que la grandeur totale de cet oiseau est quadruple de celle des coqs ordinaires; qu'il se plaît dans les pays froids, tandis que les coqs prospèrent beaucoup mieux dans les pays tempérés; qu'il n'y a point d'exemple avéré du mélange de ces deux espèces; que leurs œufs ne sont pas de la même couleur; enfin si l'on se souvient des preuves par lesquelles je crois avoir établi que l'espèce du coq est originaire des contrées tempérées de l'Asie, où les voyageurs n'ont presque jamais vu de coqs de bruyère, on ne pourra guère se persuader que ceux-ci soient de la souche de ceux-là, et l'on reviendra bientôt d'une erreur occasionnée, comme tant d'autres, par une fausse dénomination.

Pour moi, afin d'éviter toute équivoque, je donnerai, dans cet article, au coq de bruyère, le nom de *tétras*, formé de celui de *tetrao*, qui me paroît être son plus ancien nom latin, et qu'il conserve encore aujourd'hui dans la Sclavonie, où il s'appelle *tetrez*. On pourroit aussi lui donner celui de *cédron*, tiré de *cedrone*, nom sous lequel il est connu en plusieurs contrées d'Italie. Les Grisons l'appellent *stolzo*, du mot allemand *stolz*, qui signifie quelque chose de superbe ou d'imposant, et qui est applicable au coq de bruyère, à cause de sa grandeur et de sa beauté : par la même raison, les

habitants des Pyrénées lui donnent le nom de *paon sauvage*. Celui d'*urogallus*, sous lequel il est souvent désigné par les modernes qui ont écrit en latin, vient de *ur*, *our*, *urus*, qui veut dire *sauvage*, et dont s'est formé en allemand le mot *auerhahn* ou *ourh-hahn*, lequel, selon Frisch, désigne un oiseau qui se tient dans les lieux peu fréquentés et de difficile accès : il signifie aussi un *oiseau de marais*; et c'est de là que lui est venu le nom *riet-hahn*, coq de marais, qu'on lui donne dans la Souabe, et même en Écosse.

Aristote ne dit que deux mots d'un oiseau qu'il appelle *tetrix*, et que les Athéniens appeloient *ourax* : cet oiseau, dit-il, ne niche point sur les arbres ni sur la terre, mais parmi les plantes basses et rampantes. *Tetrix, quam Athenienses vocant ὑραγα, nec arbori nec terræ nidum suum committit, sed frutici*. Sur quoi il est à propos de remarquer que l'expression grecque n'a pas été fidèlement rendue en latin par *Gaza* : car, 1° Aristote ne parle point ici d'arbrisseau (*frutici*), mais seulement de plantes basses; ce qui ressemble plus au *gramen* et à la mousse qu'à des arbrisseaux. 2° Aristote ne dit point que le *tetrix* fasse de nid sur ces plantes basses, il dit seulement qu'il y niche; ce qui peut paroître la même chose à un littérateur, mais non à un naturaliste, vu qu'un oiseau peut nicher, c'est-à-dire pondre et couvrir ses œufs, sans faire de nid; et c'est précisément le cas du *tetrix*,

selon Aristote lui-même, qui dit, quelques lignes plus haut, que l'alouette et le *tetrix* ne déposent point leurs œufs dans des nids, mais qu'ils pondent sur la terre, ainsi que tous les oiseaux pesants, et qu'ils cachent leurs œufs dans l'herbe drue.

Or, ce qu'a dit Aristote du *tetrix* dans ces deux passages, ainsi rectifiés l'un par l'autre, présente plusieurs indications qui conviennent à notre tétras, dont la femelle ne fait point de nid, mais dépose ses œufs sur la mousse, et les couvre de feuilles avec grand soin lorsqu'elle est obligée de les quitter. D'ailleurs le nom latin de *tetrao*, par lequel Pline désigne le coq de bruyère, a un rapport évident avec le nom grec *tetrix*, sans compter l'analogie qui se trouve entre le nom athénien *ourax* et le composé *ourh-hahn*, que les Allemands appliquent au même oiseau, analogie qui probablement n'est qu'un effet du hasard.

Mais ce qui pourroit jeter quelques doutes sur l'identité du *tetrix* d'Aristote avec le *tetrao* de Pline, c'est que ce dernier, parlant de son *tetrao* avec quelque détail, ne cite point ce qu'Aristote avoit dit du *tetrix*; ce que vraisemblablement il n'eût pas manqué de faire, selon sa coutume, s'il eût regardé son *tetrao* comme étant le même oiseau que le *tetrix* d'Aristote; à moins qu'on ne veuille dire qu'Aristote ayant parlé fort superficiellement du *tetrix*, Pline n'a pas dû faire grande attention au peu qu'il en avoit dit.

A l'égard du grand *tetrax* dont parle Athénée (liv. IX), ce n'est certainement pas notre tétras, puisqu'il a des espèces de barbillons charnus et semblables à ceux du coq, lesquels prennent naissance auprès des oreilles, et descendent au-dessous du bec; caractère absolument étranger au tétras, et qui désigne bien plutôt la méléagride ou poule de Numidie, qui est notre pintade.

Le petit *tetrax*, dont parle le même auteur, n'est, selon lui, qu'un très-petit oiseau, et, par sa petitesse même, exclu de toute comparaison avec notre tétras, qui est un oiseau de la première grandeur.

A l'égard du *tetrax* du poète Nemesianus, qui insiste sur sa stupidité, Gesner le regarde comme une espèce d'outarde : mais je lui trouve encore un trait caractérisé de ressemblance avec la méléagride; ce sont les couleurs de son plumage, dont le fond est gris cendré, semé de taches en forme de gouttes : c'est bien là le plumage de la pintade, appelée par quelques-uns *gallina guttata*.

Mais, quoi qu'il en soit de toutes ces conjectures, il est hors de doute que les deux espèces de *tetrao* de Pline sont de vrais tétras ou coqs de bruyère. Le beau noir lustré de leur plumage, leurs sourcils couleur de feu qui représentent des espèces de flammes dont leurs yeux sont surmontés, leur séjour dans les pays froids et sur les hautes montagnes, la délicatesse de leur chair, sont autant de propriétés qui se rencontrent dans le

grand et le petit tétras, et qui ne se trouvent réunies dans aucun autre oiseau : nous apercevons même, dans la description de Pline, les traces d'une singularité qui n'a été connue que par très-peu de modernes : *Moriuntur contumaciâ*, dit cet auteur, *spiritu revocato*; ce qui se rapporte à une observation remarquable que Frisch a insérée dans l'histoire de cet oiseau. Ce naturaliste n'ayant point trouvé de langue dans le bec d'un coq de bruyère mort, et lui ayant ouvert le gosier, y retrouva la langue, qui s'y étoit retirée avec toutes ses dépendances; et il faut que cela arrive le plus ordinairement, puisque c'est une opinion commune parmi les chasseurs, que les coqs de bruyère n'ont point de langue : peut-être en est-il de même de cet aigle noir dont Pline fait mention, et de cet oiseau du Brésil dont parle Scaliger, lequel passoit aussi pour n'avoir point de langue, sans doute sur le rapport de quelques voyageurs crédules, ou de chasseurs peu attentifs, qui ne voient presque jamais les animaux que morts ou mourants, et surtout parce qu'aucun observateur ne leur avoit regardé dans le gosier.

L'autre espèce de *tetrao* dont Pline parle au même endroit est beaucoup plus grande, puisqu'elle surpasse l'outarde, et même le vautour, dont elle a le plumage, et qu'elle ne le cède qu'à l'autruche; du reste, c'est un oiseau si pesant, qu'il se laisse quelquefois prendre à la main. Belon prétend que

cette espèce de *tetrao* n'est point connue des modernes, qui, selon lui, n'ont jamais vu de tétras ou coqs de bruyère plus grands ni même aussi grands que l'outarde. D'ailleurs on pourroit douter que l'oiseau désigné dans ce passage de Pline par les noms d'*otis* et d'*avis tarda* fût notre outarde, dont la chair est d'un fort bon goût, au lieu que l'*avis tarda* de Pline étoit un mauvais manger (*damnatas in cibis*) : mais on ne doit pas conclure pour cela avec Belon que le grand tétras n'est autre chose que l'*avis tarda*, puisque Pline, dans ce même passage, nomme le tétras et l'*avis tarda*, et qu'il les compare comme des oiseaux d'espèces différentes.

Pour moi, après avoir tout bien pesé, j'aimerois mieux dire, 1° que le *tetrao* dont parle Pline est le tétras de la petite espèce, à qui tout ce qu'il dit en cet endroit est encore plus applicable qu'au grand.

2°. Que son grand *tetrao* est notre grand tétras, et qu'il n'en exagère pas la grosseur en disant qu'il surpasse l'outarde : car j'ai pesé moi-même une grande outarde qui avoit trois pieds trois pouces de l'extrémité du bec à celle des ongles, six pieds et demi de vol, et qui s'est trouvée du poids de douze livres; or, l'on sait et l'on verra bientôt que, parmi les tétras de la grande espèce, il y en a qui pèsent davantage.

Le tétras ou grand coq de bruyère a près de

quatre pieds de vol; son poids est communément de douze à quinze livres : Aldrovande dit qu'il en avoit vu un qui pesoit vingt-trois livres; mais ce sont des livres de Bologne, qui sont seulement de dix onces, en sorte que les vingt-trois ne font pas quinze livres de seize onces. Le coq noir des montagnes de Moscovie, décrit par Albin, et qui n'est autre chose qu'un tétras de la grande espèce, pesoit dix livres sans plumes et tout vidé; et le même auteur dit que les *lieures* de Norwège, qui sont de vrais tétras, sont de la grandeur d'une outarde.

Cet oiseau gratte la terre comme tous les frugivores; il a le bec fort et tranchant, la langue pointue, et dans le palais un enfoncement proportionné au volume de la langue; les pieds sont aussi très-forts et garnis de plumes par devant; le jabot est excessivement grand, mais du reste fait, ainsi que le gésier, à peu près comme dans le coq domestique. La peau du gésier est veloutée à l'endroit de l'adhérence des muscles.

Le tétras vit de feuilles ou de sommités de sapin, de genévrier, de cèdre, de saule, de bouleau, de peuplier blanc, de coudrier, de myrtille, de ronces, de chardons, de pommes de pin, des feuilles et des fleurs du blé sarrasin, de la gesse, du mille-feuille, du pissenlit, du trèfle, de la vesce et de l'orobe, principalement lorsque ces plantes sont encore tendres; car, lorsque les graines commencent à se former, il ne touche plus aux fleurs, et il se

contente des feuilles : il mange aussi , surtout la première année , des mûres sauvages , de la faine , des œufs de fourmis , etc. On a remarqué , au contraire , que plusieurs autres plantes ne convenoient point à cet oiseau , entre autres la livèche , l'éclair , l'hièble , l'extramoine , le muguet , le froment , l'ortie , etc.

On a observé , dans le gésier des tétras que l'on a ouverts , de petits cailloux semblables à ceux que l'on voit dans le gésier de la volaille ordinaire ; preuve certaine qu'ils ne se contentent point des feuilles et des fleurs qu'ils prennent sur les arbres , mais qu'ils vivent encore des grains qu'ils trouvent en grattant la terre. Lorsqu'ils mangent trop de baies de genièvre , leur chair , qui est excellente , contracte un mauvais goût ; et , suivant la remarque de Pline , elle ne conserve pas long - temps sa bonne qualité dans les cages et les volières où l'on veut quelquefois les nourrir par curiosité.

La femelle ne diffère du mâle que par la taille et par le plumage , étant plus petite et moins noire : au reste , elle l'emporte sur le mâle par l'agréable variété des couleurs , ce qui n'est point l'ordinaire dans les oiseaux , ni même dans les autres animaux , comme nous l'avons remarqué en faisant l'histoire des quadrupèdes ; et selon Willughby , c'est faute d'avoir connu cette exception , que Gesner a fait de la femelle une autre espèce de tétras sous le nom de *grygallus major* , formé de

l'allemand *grugel-hahn*; de même qu'il a fait aussi une espèce de la femelle du petit tétras, à laquelle il a donné le nom de *grygallus minor*: cependant Gesner prétend n'avoir établi ses espèces qu'après avoir observé avec grand soin tous les individus, excepté le *grygallus minor*, et s'être assuré qu'ils avoient des différences bien caractérisées. D'un autre côté, Schwenckfeld, qui étoit à portée des montagnes, et qui avoit examiné souvent et avec beaucoup d'attention le *grygallus*, assure que c'est la femelle du tétras. Mais il faut avouer que dans cette espèce, et peut-être dans beaucoup d'autres, les couleurs du plumage sont sujettes à de grandes variétés, selon le sexe, l'âge, le climat et les diverses autres circonstances. Celui que nous avons fait dessiner est un peu huppé. M. Brisson ne parle point de huppe dans sa description; et des deux figures données par Aldrovande, l'une est huppée, et l'autre ne l'est point. Quelques-uns prétendent que le tétras, lorsqu'il est jeune, a beaucoup de blanc dans son plumage, et que ce blanc se perd à mesure qu'il vieillit, au point que c'est un moyen de connoître l'âge de l'oiseau; il semble même que le nombre des plumes de la queue ne soit pas toujours égal, car Linnæus le fixe à dix-huit dans sa *Fauna Suecica*, et M. Brisson à seize dans son *Ornithologie*; et ce qu'il y a de plus singulier. Schwenckfeld, qui avoit vu et examiné beaucoup de ces oiseaux, prétend que, soit dans

la grande, soit dans la petite espèce, les femelles ont dix-huit pennes à la queue, et les mâles douze seulement : d'où il suit que toute méthode qui prendra pour caractères spécifiques des différences aussi variables que le sont les couleurs des plumes et même leur nombre, sera sujette au grand inconvénient de multiplier les espèces, je veux dire les espèces nominales, ou plutôt les nouvelles phrases; de surcharger la mémoire des commençants, de leur donner de fausses idées des choses, et par conséquent de rendre l'étude de la Nature plus difficile.

Il n'est pas vrai, comme l'a dit Encelius, que le tétras mâle étant perché sur un arbre jette sa semence par le bec; que ses femelles, qu'il appelle à grands cris, viennent la recueillir, l'avalier, la rejeter ensuite, et que leurs œufs soient ainsi fécondés : il n'est pas plus vrai que, de la partie de cette semence qui n'est point recueillie par les poules, il se forme des serpents, des pierres précieuses, des espèces de perles : il est humiliant pour l'esprit humain qu'il se présente de pareilles erreurs à réfuter. Le tétras s'accouple comme les autres oiseaux; et ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'Encelius lui-même, qui raconte cette étrange fécondation par le bec, n'ignoroit pas que le coq couvroit ensuite ses poules, et que celles qu'il n'avoit point couvertes pondoient des œufs inféconds : il savoit cela, et n'en persista pas moins

dans son opinion; il disoit, pour la défendre, que cet accouplement n'étoit qu'un jeu, un badinage, qui mettoit bien le sceau à la fécondation, mais qui ne l'opéroit point, vu qu'elle étoit l'effet immédiat de la déglutition de la semence.... En vérité, c'est s'arrêter trop long-temps sur de telles absurdités.

Les tétras mâles commencent à entrer en chaleur dans les premiers jours de février; cette chaleur est dans toute sa force vers les derniers jours de mars, et continue jusqu'à la pousse des feuilles. Chaque coq, pendant sa chaleur, se tient dans un certain canton d'où il ne s'éloigne pas; on le voit alors soir et matin se promenant sur le tronc d'un gros pin ou d'un autre arbre, ayant la queue étalée en rond, les ailes traînantes, le cou porté en avant, la tête enflée, sans doute par le redressement de ses plumes, et prenant toutes sortes de postures extraordinaires, tant il est tourmenté par le besoin de répandre ses molécules organiques superflues. Il a un cri particulier pour appeler ses femelles, qui lui répondent et accourent sous l'arbre où il se tient, et d'où il descend bientôt pour les cocher et les féconder; c'est probablement à cause de ce cri singulier, qui est très-fort et se fait entendre de loin, qu'on lui a donné le nom de *faisan bruyant*. Ce cri commence par une espèce d'explosion suivie d'une voix aigre et perçante, semblable au bruit d'une faux qu'on aigu-

se : cette voix cesse et recommence alternativement; et, après avoir ainsi continué à plusieurs reprises pendant une heure environ, elle finit par une explosion semblable à la première.

Le tétras, qui dans tout autre temps est fort difficile à approcher, se laisse surprendre très-aisément lorsqu'il est en amour, et surtout tandis qu'il fait entendre son cri de rappel; il est alors si étourdi du bruit qu'il fait lui-même, ou, si l'on veut, tellement enivré, que ni la vue d'un homme, ni même les coups de fusil, ne le déterminent à prendre sa volée; il semble qu'il ne voie ni n'entende, et qu'il soit dans une espèce d'extase, c'est pour cela que l'on dit communément et que l'on a même écrit que le tétras est alors sourd et aveugle : cependant il ne l'est guère que comme le sont en pareille circonstance presque tous les animaux, sans en excepter l'homme; tous éprouvent plus ou moins cette extase d'amour, mais apparemment qu'elle est plus marquée dans le tétras; car en Allemagne on donne le nom d'*auer-hahn* aux amoureux qui paroissent avoir oublié tout autre soin pour s'occuper uniquement de l'objet de leur passion, et même à toute personne qui montre une insensibilité stupide pour ses plus grands intérêts.

On juge bien que c'est cette saison où les tétras sont en amour, que l'on choisit pour leur donner la chasse ou pour leur tendre des pièges. Je don-

nerai, en parlant de la petite espèce à queue fourchue, quelques détails sur cette chasse, surtout ceux qui seront les plus propres à faire connoître les mœurs et le naturel de ces oiseaux : je me bornerai à dire ici que l'on fait très-bien, même pour favoriser la multiplication de l'espèce, de détruire les vieux coqs, parce qu'ils ne souffrent point d'autres coqs sur leurs plaisirs, et cela dans une étendue de terrain assez considérable; en sorte que ne pouvant suffire à toutes les poules de leur district, plusieurs d'entre elles sont privées de mâles et ne produisent que des œufs inféconds.

Quelques oiseleurs prétendent qu'avant de s'accoupler ces animaux se préparent une place bien nette et bien unie, et je ne doute pas qu'en effet on n'ait vu des places; mais je doute fort que les tétras aient eu la prévoyance de les préparer : il est bien plus simple de penser que ces places sont les endroits du rendez-vous habituel du coq avec ses poules, lesquels endroits doivent être, au bout d'un mois ou deux de fréquentation journalière, certainement plus battus que le reste du terrain.

La femelle du tétras pond ordinairement cinq ou six œufs au moins, et huit ou neuf au plus : Schwenckfeld prétend que la première ponte est de huit, et les suivantes de douze, quatorze et jusqu'à seize. Ces œufs sont blancs, marquetés de jaune, et, selon le même Schwenckfeld, plus gros que ceux des poules ordinaires : elle les dépose

sur la mousse en un lieu sec, où elle les couve seule et sans être aidée par le mâle; lorsqu'elle est obligée de les quitter pour aller chercher sa nourriture, elle les cache sous les feuilles avec grand soin; et quoiqu'elle soit d'un naturel très-sauvage, si on l'approche tandis qu'elle est sur ses œufs, elle reste et ne les abandonne que très-difficilement, l'amour de la couvée l'emportant en cette occasion sur la crainte du danger.

Dès que les petits sont éclos, ils se mettent à courir avec beaucoup de légèreté; ils courent même avant qu'ils soient tout-à-fait éclos, puisqu'on en voit qui vont et viennent ayant encore une partie de leur coquille adhérente à leur corps : la mère les conduit avec beaucoup de sollicitude et d'affection; elle les promène dans les bois, où ils se nourrissent d'œufs de fourmis, de mûres sauvages, etc. La famille demeure unie tout le reste de l'année et jusqu'à ce que la saison de l'amour, leur donnant de nouveaux besoins et de nouveaux intérêts, les disperse, et surtout les mâles, qui aiment à vivre séparément; car, comme nous l'avons vu, ils ne se souffrent pas les uns les autres, et ils ne vivent guère avec leurs femelles que lorsque le besoin les leur rend nécessaires.

Les tétras, comme je l'ai dit, se plaisent sur les hautes montagnes : mais cela n'est vrai que pour les climats tempérés; car dans les pays très-froids, comme à la baie de Hudson, ils préfèrent la plai-

ne et les lieux bas, où ils trouvent apparemment la même température que sur nos plus hautes montagnes. Il y en a dans les Alpes, dans les Pyrénées, sur les montagnes d'Auvergne, de Savoie, de Suisse, de Westphalie, de Souabe, de Moscovie, d'Écosse, sur celles de Grèce et d'Italie, en Norwège, et même au nord de l'Amérique; on croit que la race s'en est perdue en Irlande, où elle existoit autrefois.

On dit que les oiseaux de proie en détruisent beaucoup, soit qu'ils choisissent pour les attaquer le temps où l'ivresse de l'amour les rend si faciles à surprendre, soit que, trouvant leur chair de meilleur goût, ils leur donnent la chasse par préférence.

DU PETIT TÉTRAS,

OU COQ DE BRUYÈRE A QUEUE FOURCHUE.

Voici encore un coq et un faisan qui n'est ni coq ni faisan; on l'a appelé *petit coq sauvage*, *coq de bruyère*, *coq de bouleau*, etc., *faisan noir*, *faisan de montagne*; on lui a même donné le nom de *perdrix*, de *gélinotte*: mais, dans le vrai, c'est le petit tétras, c'est le premier *tetrao* de Pline, c'est le *tetrao* ou l'*urogallus minor* de la plupart des modernes. Quelques naturalistes, tels que Rzaczynski, l'ont pris pour le *tetrax* du poète Nemesianus: mais c'est sans doute faute d'avoir remarqué que la grosseur de ce *tetrax* est, selon Neme-

sianus même, égale à celle de l'oie et de la grue; au lieu que, selon Gesner, Schwenckfeld, Aldrovande, et quelques autres observateurs qui ont vu par eux-mêmes, le petit tétras n'est guère plus gros qu'un coq ordinaire, mais seulement d'une forme un peu plus allongée, et que sa femelle, selon M. Ray, n'est pas tout-à-fait aussi grosse que notre poule commune.

Turner, en parlant de sa poule mauresque, ainsi appelée, dit-il, non pas à cause de son plumage, qui ressemble à celui de la perdrix, mais à cause de la couleur du mâle, qui est noir, lui donne une crête rouge et charnue, et deux espèces de barbillons de même substance et de même couleur; en quoi Willughby prétend qu'il se trompe : mais cela est d'autant plus difficile à croire, que Turner parle d'un oiseau de son pays (*apud nos est*), et qu'il s'agit d'un caractère trop frappant pour que l'on puisse s'y méprendre. Or, en supposant que Turner ne s'est point trompé en effet sur cette crête et sur ces barbillons, et, d'autre part, considérant qu'il ne dit point que sa poule mauresque ait la queue fourchue, je serois porté à la regarder comme une autre espèce, ou, si l'on veut, comme une autre race de petit tétras, semblable à la première par la grosseur, par le différent plumage du mâle et de la femelle, par les mœurs, le naturel, le goût des mêmes nourritures, etc., mais qui s'en distingue par ses barbillons charnus et

par sa queue non fourchue : et ce qui me confirme dans cette idée, c'est que je trouve dans Gesner un oiseau sous le nom de *gallus sylvestris*, lequel a aussi des barbillons et la queue non fourchue, du reste fort ressemblant au petit tétras; en sorte qu'on peut et qu'on doit, ce me semble, le regarder comme un individu de la même espèce que la poule mauresque de Turner, d'autant plus que, dans cette espèce, le mâle porte en Écosse (d'où l'on avoit envoyé à Gesner la figure de l'oiseau) le nom de *coq noir*, et la femelle celui de *poule grise*, ce qui indique précisément la différence du plumage qui, dans les espèces de tétras, se trouve entre les deux sexes.

Le petit tétras dont il s'agit ici n'est petit que parce qu'on le compare avec le grand tétras : il pèse trois à quatre livres, et il est encore, après celui-là, le plus grand de tous les oiseaux qu'on appelle *coqs de bois*.

Il a beaucoup de choses communes avec le grand tétras, sourcils rouges, pieds patus et sans épérons, doigts dentelés, tache blanche à l'aile, etc. : mais il en diffère par deux caractères très-apparens; il est beaucoup moins gros, et il a la queue fourchue, non-seulement parce que les plumes ou grandes plumes du milieu sont plus courtes que les extérieures, mais encore parce que celles-ci se recourbent en dehors; de plus, le mâle de cette petite espèce a plus de noir, et un noir plus déci-

dé que le mâle de la grande espèce, et il a de plus grands sourcils : j'appelle ainsi cette peau rouge et glanduleuse qu'il a au-dessus des yeux; mais la grandeur de ces sourcils est sujette à quelques variations dans les mêmes individus en différents temps, comme nous le verrons plus bas.

La femelle est une fois plus petite que le mâle; elle a la queue moins fourchue; et les couleurs de son plumage sont si différentes que Gesner s'est cru en droit d'en former une espèce séparée, qu'il a désignée par le nom de *grygallus minor*, comme je l'ai remarqué ci-dessus dans l'histoire du grand tétras. Au reste, cette différence de plumage entre les deux sexes ne se décide qu'au bout d'un certain temps : les jeunes mâles sont d'abord de la couleur de leur mère, et conservent cette couleur jusqu'à la première automne; sur la fin de cette saison et pendant l'hiver, ils prennent des nuances de plus en plus foncées, jusqu'à ce qu'ils soient d'un noir bleuâtre, et ils retiennent cette dernière couleur toute leur vie, sans autre changement que ceux que je vais indiquer : 1° ils prennent plus de bleu à mesure qu'ils avancent en âge; 2° à trois ans, et non plus tôt, ils prennent une tache blanche sous le bec; 3° lorsqu'ils sont très-vieux, il paroît une autre tache d'un noir varié sous la queue, où auparavant les plumes étoient toutes blanches. Charleton et quelques autres ajoutent qu'il y a d'autant moins de taches blan-

ches à la queue que l'oiseau est plus vieux; en sorte que le nombre plus ou moins grand de ces taches est un indice pour reconnoître son âge.

Les naturalistes qui ont compté assez unanimement vingt-six pennes dans l'aile du petit tétras, ne s'accordent point entre eux sur le nombre des pennes de la queue, et l'on retrouve ici à peu près les mêmes variations dont j'ai parlé au sujet du grand tétras. Schwenckfeld, qui donne dix-huit pennes à la femelle, n'en accorde que douze au mâle; Willughby, Albin, M. Brisson, en assignent seize aux mâles comme aux femelles. Les deux mâles que nous conservons au Cabinet du Roi en ont tous deux dix-huit; savoir, sept grandes de chaque côté, et quatre dans le milieu beaucoup plus courtes. Ces différences viendroient-elles de ce que le nombre de ces grandes plumes est sujet à varier réellement, ou de ce que ceux qui les ont comptées ont négligé de s'assurer auparavant s'il n'en manquoit aucune dans les sujets soumis à leur observation? Au reste, le tétras a les ailes courtes, et par conséquent le vol pesant, et on ne le voit jamais s'élever bien haut ni aller bien loin.

Les mâles et les femelles ont l'ouverture des oreilles fort grande, les doigts unis par une membrane jusqu'à la première articulation et bordés de dentelures, la chair blanche et de facile digestion; la langue molle, un peu hérissée de petites

pointes, et non divisée; sous la langue une substance glanduleuse; dans le palais une cavité qui répond exactement aux dimensions de la langue, le jabot très-grand, le tube intestinal long de cinquante et un pouces, et les appendices ou *cæcum* de vingt-quatre; ces appendices sont sillonnées de six stries ou cannelures.

La différence qui se trouve entre les femelles et les mâles ne se borne pas à la superficie, elle pénètre jusqu'à l'organisation intérieure. Le docteur Waygand a observé que l'os du *sternum* dans les mâles étant regardé à la lumière, paroissoit semé d'un nombre prodigieux de petites ramifications de couleur rouge, lesquelles se croisant et recroisant en mille manières et dans toutes sortes de directions, formoient un réseau très-curieux et très-singulier : au lieu que dans les femelles le même os n'a que peu ou point de ces ramifications; il est aussi plus petit et d'une couleur blanchâtre.

Cet oiseau vole le plus souvent en troupe, et se perche sur les arbres à peu près comme le faisan. Il mue en été, et il se cache alors dans des lieux fourrés ou dans des endroits marécageux. Il se nourrit principalement de feuilles et de boutons de bouleau, et de baies de bruyère, d'où lui est venu son nom français *coq de bruyère*; et son nom allemand *birck-han*, qui signifie coq de bouleau. Il vit aussi de chatons de coudrier, de blé et d'autres graines. L'automne il se rabat sur les glands,

les mûres de ronces, les boutons d'aune, les pommes de pin, les baies de myrtille (*vitis idæa*), de fusain ou bonnet de prêtre. Enfin l'hiver il se réfugie dans les grands bois où il est réduit aux baies de genièvre, ou à chercher sous la neige celles de l'*oxycoccum* ou *canneberge*, appelée vulgairement *coussinet de marais* : quelquefois même il ne mange rien du tout pendant les deux ou trois mois du plus grand hiver; car on prétend qu'en Norwège, il passe cette saison rigoureuse sous la neige, engourdi, sans mouvement, et sans prendre aucune nourriture, comme font dans nos pays plus tempérés les chauve-souris, les loirs, les lérots, les muscardins, les hérissons et les marmottes, et, si le fait est vrai, sans doute à peu près pour les mêmes causes.

On trouve de ces oiseaux au nord de l'Angleterre et de l'Écosse, dans les parties montueuses, en Norwège et dans les provinces septentrionales de la Suède, aux environs de Cologne, dans les Alpes suisses, dans le Bugey où ils s'appellent *griannots*, selon M. Hébert; en Podolie, en Lithuanie, en Samogitie, et surtout en Volhinie et dans l'Ukraine, qui comprend les palatinats de Kiovie et de Brasaw, où un noble Polonais en prit un jour cent trente paires d'un seul coup de filet, dit Rzaczynski, près du village de Kusmince. Nous verrons plus bas la manière dont la chasse du téttras se fait en Courlande : ces oiseaux ne s'accou-

tument pas facilement à un autre climat, ni à l'état de domesticité; presque tous ceux que M. le maréchal de Saxe avoit fait venir de Suède dans sa ménagerie de Chambord, y sont morts de langueur, et sans se perpétuer.

Le tétras entre en amour dans le temps où les saules commencent à pousser, c'est-à-dire sur la fin de l'hiver, ce que les chasseurs savent bien reconnoître à la liquidité de ses excréments; c'est alors qu'on voit chaque jour les mâles se rassembler dès le matin au nombre de cent ou plus, dans quelque lieu élevé, tranquille, environné de marais, couvert de bruyère, etc., qu'ils ont choisi pour le lieu de leur rendez-vous habituel : là ils s'attaquent, ils s'entre-battent avec fureur, jusqu'à ce que les plus foibles aient été mis en fuite; après quoi les vainqueurs se promènent sur un tronc d'arbre, ou sur l'endroit le plus élevé du terrain, l'œil en feu, les sourcils gonflés, les plumes hérissées, la queue étalée en éventail, faisant la roue, battant des ailes, bondissant assez fréquemment, et rappelant les femelles par un cri qui s'entend d'un demi-mille : son cri naturel par lequel il semble articuler le mot allemand *frau*, monte de tierce dans cette circonstance, et il y joint un autre cri particulier une espèce de roulement de gosier très-éclatant. Les femelles qui sont à portée répondent à la voix des mâles, par un cri qui leur est propre; elles se rassemblent au-

tour d'eux, et reviennent très-exactement les jours suivants au même rendez-vous. Selon le docteur Waygand, chaque coq a deux ou trois poules auxquelles il est plus spécialement affectonné.¹

Lorsque les femelles sont fécondées, elles vont chacune de leur côté faire leur ponte dans des taillis épais et un peu élevés. Elles pondent par terre, et sans se donner beaucoup de peine pour la construction d'un nid, comme font tous les oiseaux pesants. Elles pondent six ou sept œufs, selon les uns; de douze à seize, selon les autres; et de douze à vingt, selon quelques autres : les œufs sont moins gros que ceux des poules domestiques, et un peu plus longuets. M. Linnæus assure que ces poules de bruyère perdent leur fumet dans le temps de l'incubation. Schwenckfeld semble insinuer que le temps de leur ponte est dérangé depuis que ces oiseaux ont été tourmentés par les chasseurs et effrayés des coups de fusil; et il attribue aux mêmes causes la perte qu'a faite l'Allemagne de plusieurs autres belles espèces d'oiseaux.

Dès que les petits ont douze ou quinze jours, ils commencent déjà à battre des ailes et à s'essayer à voltiger; mais ce n'est qu'au bout de cinq ou six semaines qu'ils sont en état de prendre leur essor et d'aller se percher sur les arbres avec leurs mères : c'est alors qu'on les attire avec un appeau, soit pour les prendre au filet, soit pour les tuer à

coups de fusil; la mère, prenant le son contrefait de cet appeau pour le piaulement de quelqu'un de ses petits qui s'est égaré, accourt et le rappelle par un cri particulier qu'elle répète souvent, comme font en pareil cas nos poules domestiques, et elle amène à sa suite le reste de la couvée, qu'elle livre ainsi à la merci des chasseurs.

Quand les jeunes tétras sont un peu plus grands, et qu'ils commencent à prendre du noir dans leur plumage, ils ne se laissent pas amorcer si aisément de cette manière : mais alors, jusqu'à ce qu'ils aient pris la moitié de leur accroissement, on les chasse avec l'oiseau de proie. Le vrai temps de cette chasse est l'arrière-saison, lorsque les arbres ont quitté leurs feuilles; dans ce temps, les vieux mâles choisissent un certain endroit où ils se rendent tous les matins, au lever du soleil, en rappelant par un certain cri (surtout quand il doit geler ou faire beau temps) tous les autres oiseaux de leur espèce, jeunes et vieux, mâles et femelles. Lorsqu'ils sont rassemblés, ils volent en troupes sur les bouleaux, ou bien, s'il n'y a point de neige sur la terre, ils se répandent dans les champs qui ont porté l'été précédent du seigle, de l'avoine ou d'autres grains de ce genre; et c'est alors que les oiseaux de proie dressés pour cela ont beau jeu.

On a en Courlande, en Livonie et en Lithuanie, une autre manière de faire cette chasse : on se sert

d'un tétras empaillé, ou bien on fait un tétras artificiel avec de l'étoffe de couleur convenable, bourrée de foin ou d'étoupe, ce qui s'appelle dans le pays une *balvane*; on attache cette balvane au bout d'un bâton, et l'on fixe ce bâton sur un bouleau. à portée du lieu que ces oiseaux ont choisi pour le rendez-vous d'amour; car c'est le mois d'avril, c'est-à-dire le temps où ils sont en amour, que l'on prend pour faire cette chasse. Dès qu'ils aperçoivent la balvane, ils se rassemblent autour d'elle, s'attaquent et se défendent d'abord comme par jeu; mais bientôt ils s'animent et s'entre-battent réellement, et avec tant de fureur qu'ils ne voient ni n'entendent plus rien, et que le chasseur, qui est caché près de là dans sa hutte, peut aisément les prendre, même sans coup férir. Ceux qu'il a pris ainsi, il les apprivoise dans l'espace de cinq ou six jours, au point de venir manger dans la main. L'année suivante, au printemps, on se sert de ces animaux apprivoisés, au lieu de balvanes, pour attirer les tétras sauvages qui viennent les attaquer, et se battre avec eux avec tant d'acharnement, qu'ils ne s'éloignent point pour un coup de fusil. Ils reviennent tous les jours de très-grand matin au lieu du rendez-vous; ils y restent jusqu'au lever du soleil, après quoi ils s'envolent et se dispersent dans les bois et les bruyères pour chercher leur nourriture. Sur les trois heures après midi, ils reviennent au même lieu, et y res-

tent jusqu'au soir assez tard. Ils se rassemblent ainsi tous les jours, surtout lorsqu'il fait beau, tant que dure la saison de l'amour, c'est-à-dire environ trois ou quatre semaines; mais lorsqu'il fait mauvais temps ils sont un peu plus retirés.

Les jeunes tétras ont aussi leur assemblée particulière et leur rendez-vous séparé, où ils se rassemblent par troupes de quarante ou cinquante, et où ils s'exercent à peu près comme les vieux; seulement ils ont la voix plus grêle, plus enrouée, et le son en est plus coupé: ils paroissent aussi sauter avec moins de liberté. Le temps de leur assemblée ne dure guère que huit jours, après quoi ils vont rejoindre les vieux.

Lorsque la saison de l'amour est passée, comme ils s'assemblent moins régulièrement, il faut une nouvelle industrie pour les diriger du côté de la hutte du tireur de ces balvanes. Plusieurs chasseurs à cheval forment une enceinte plus ou moins étendue, dont cette hutte est le centre; et en se rapprochant insensiblement, et faisant claquer leur fouet à propos, ils font lever les tétras, et les poussent d'arbre en arbre du côté du tireur, qu'ils avertissent par des coups de voix s'ils sont loin, ou par un coup de sifflet s'ils sont plus près: mais on conçoit bien que cette chasse ne peut réussir qu'autant que le tireur a disposé toutes choses d'après la connoissance des mœurs et des habitudes de ces oiseaux. Les tétras, en volant d'un ar-

bre sur un autre, choisissent, d'un coup d'œil prompt et sûr, les branches assez fortes pour les porter, sans même en excepter les branches verticales, qu'ils font plier par le poids de leur corps, et ramènent en se posant dessus à une situation à peu près horizontale, en sorte qu'ils peuvent très-bien s'y soutenir, quelque mobiles qu'elles soient. Lorsqu'ils sont posés, leur sûreté est leur premier soin; ils regardent de tous côtés, prêtant l'oreille, allongeant le cou pour reconnoître s'il n'y a point d'ennemis; et lorsqu'ils se croient bien à l'abri des oiseaux de proie et des chasseurs, ils se mettent à manger les boutons des arbres : d'après cela un tireur intelligent a soin de placer ses balvanes sur des rameaux flexibles, auxquels il attache un cordon qu'il tire de temps en temps, pour faire imiter aux balvanes les mouvements et les oscillations du tétras sur sa branche.

De plus, il a appris par l'expérience que, lorsqu'il fait un vent violent, on peut diriger la tête de ces balvanes contre le vent; mais que, par un temps calme, on doit les mettre les unes vis-à-vis des autres. Lorsque les tétras, poussés par les chasseurs de la manière que j'ai dit, viennent droit à la hutte du tireur, celui-ci peut juger, par une observation facile, s'ils s'y poseront ou non à portée de lui : si leur vol est inégal, s'ils s'approchent et s'éloignent alternativement en battant des ailes, il peut compter que, sinon toute la troupe, au

moins quelques-uns, s'abattront près de lui; si au contraire, en prenant leur essor non loin de sa hutte, ils partent d'un vol rapide et soutenu, il peut conclure qu'ils iront en avant sans s'arrêter.

Lorsque les tétras se sont posés à portée du tireur, il en est averti par leurs cris réitérés jusqu'à trois fois ou même davantage : alors il se gardera bien de les tirer trop brusquement; au contraire, il se tiendra immobile et sans faire le moindre bruit dans sa hutte, pour leur donner le temps de faire toutes leurs observations et la reconnaissance du terrain; après quoi, lorsqu'ils se seront établis sur leurs branches et qu'ils commenceront à manger, il les tirera et les choisira à son aise. Mais, quelque nombreuse que soit la troupe, fût-elle de cinquante, et même de cent, on ne peut guère espérer d'en tuer plus d'un ou deux d'un seul coup; car ces oiseaux se séparent en se perchant, et chacun choisit ordinairement son arbre pour se poser. Les arbres isolés sont plus avantageux qu'une forêt pleine; et cette chasse est beaucoup plus facile lorsqu'ils se perchent que lorsqu'ils se tiennent à terre : cependant, quand il n'y a point de neige, on établit quelquefois les balvanes et la hutte dans les champs qui ont porté, la même année, de l'avoine, du seigle, du blé sarrasin, où on couvre la hutte de paille, et on fait d'assez bonnes chasses, pourvu toutefois que le temps soit au beau; car le mauvais temps disper-

se ces oiseaux, les oblige à se cacher, et en rend la chasse impossible : mais le premier beau jour qui succède la rend d'autant plus facile, et un tireur bien posté les rassemble aisément avec les seuls appeaux, et sans qu'il soit besoin de chasseurs pour les pousser du côté de la hutte.

On prétend que, lorsque ces oiseaux volent en troupe, ils ont à leur tête un vieux coq qui les mène en chef expérimenté, et qui leur fait éviter tous les pièges des chasseurs; en sorte qu'il est fort difficile, dans ce cas, de les pousser vers la balvane, et que l'on n'a d'autres ressources que de détourner quelques traîneurs.

L'heure de cette chasse est, chaque jour, depuis le soleil levant jusqu'à dix heures; et l'après-midi, depuis une heure jusqu'à quatre : mais en automne, lorsque le temps est calme et couvert, la chasse dure toute la journée sans interruption, parce que, dans ce cas, les tétras ne changent guère de lieu. On peut les chasser de cette manière, c'est-à-dire en les poussant d'arbre en arbre, jusqu'aux environs du solstice d'hiver : mais après ce temps, ils deviennent plus sauvages, plus défiants et plus rusés; ils changent même leur demeure accoutumée, à moins qu'ils n'y soient retenus par la rigueur du froid ou par l'abondance des neiges.

On prétend avoir remarqué que lorsque les tétras se posent sur la cime des arbres et sur leurs

nouvelles pousses, c'est signe de beau temps; mais que lorsqu'on les voit se rabattre sur les branches inférieures et s'y tapir, c'est un signe de mauvais temps; je ne ferois pas mention de ces remarques des chasseurs, si elles ne s'accordoient avec le naturel de ces oiseaux, qui, selon ce que nous avons vu ci-dessus, paroissent fort susceptibles des influences du beau et du mauvais temps, et dont la grande sensibilité à cet égard pourroit être supposée, sans blesser la vraisemblance, au degré nécessaire pour leur faire pressentir la température du lendemain.

Dans les temps de grande pluie, ils se retirent dans les forêts les plus touffues pour y chercher un abri; et comme ils sont alors fort pesants et qu'ils volent difficilement, on peut les chasser avec des chiens courants, qui les forcent souvent et les prennent même à la course.

Dans d'autres pays on prend les tétras au lacet, selon Aldrovande; on les prend aussi au filet, comme nous l'avons vu ci-dessus : mais on seroit curieux de savoir quelles étoient la forme, l'étendue et la disposition de ce filet sous lequel le noble polonais dont parle Rzaczynski en prit un jour deux cent soixante à la fois.

DU PETIT TÉTRAS A QUEUE PLEINE.

J'ai exposé, à l'article précédent, les raisons que j'avois de faire de ce petit tétras une espèce, ou plutôt une race séparée. Gesner en parle sous le nom de *coq de bois* (*gallus sylvestris*), comme d'un oiseau qui a des barbillons rouges, et une queue pleine et non fourchue; il ajoute que le mâle s'appelle *coq noir* en Écosse, et la femelle *poule grise* (*grey hen*). Il est vrai que cet auteur, prévenu de l'idée que le mâle et la femelle ne doivent pas différer, à un certain point, par la couleur des plumes, traduit ici le *grey hen* par *gallina fusca*, poule rembrunie, afin de rapprocher de son mieux la couleur des plumages; et qu'ensuite il se prévaut de sa version infidèle pour établir que cette espèce est tout autre que celle de la poule mauresque de Turner, par la raison que le plumage de cette poule mauresque diffère tellement de celui du mâle, qu'une personne peu au fait pourroit s'y méprendre, et regarder ce mâle et cette femelle comme appartenant à deux espèces différentes. En effet, le mâle est presque tout noir, et la femelle de la même couleur à peu près que la perdrix grise: mais au fond c'est un nouveau trait de conformité qui rend plus complète la ressemblance de cette espèce avec celle du coq noir d'Écosse; car Gesner prétend en effet que ces deux espèces se res-

semblent dans tout le reste. Pour moi, la seule différence que j'y trouve, c'est que le coq noir d'Écosse a de petites taches rouges sur la poitrine, les ailes et les cuisses : mais nous avons vu, dans l'histoire du petit tétras à queue fourchue, que dans les six premiers mois les jeunes mâles, qui doivent devenir tout noirs dans la suite, ont le plumage de leur mère, c'est-à-dire de la femelle; et il pourroit se faire que les petites taches rouges dont parle Gesner ne fussent qu'un reste de cette première livrée, avant qu'elle se fût changée entièrement en un noir pur et sans mélange.

Je ne sais pourquoi M. Brisson confond cette race ou variété, comme il l'appelle, avec le *tetrao* pointillé de blanc de M. Linnæus, puisque un des caractères de ce *tetrao*, nommé en suédois *racklehane*, est d'avoir la queue fourchue, et que d'ailleurs M. Linnæus ne lui attribue point de barbillons, tandis que le tétras dont il s'agit ici a la queue pleine, selon la figure donnée par Gesner, et que, selon sa description, il a des barbillons rouges à côté du bec.

Je ne vois pas non plus pourquoi M. Brisson, confondant ces deux races en une seule, n'en fait qu'une variété du petit tétras à queue fourchue, puisque indépendamment des deux différences que je viens d'indiquer, M. Linnæus dit positivement que son tétras pointillé de blanc est plus rare et plus sauvage, et qu'il a un cri tout autre; ce

qui suppose, ce me semble, des différences plus caractérisées, plus profondes, que celles qui d'ordinaire constituent une simple variété.

Il me paroîtroit plus raisonnable de séparer ces deux races ou espèces de petits tétras, dont l'une, caractérisée par la queue pleine et les barbillons rouges, comprend le coq noir d'Écosse et la poule mauresque de Turner; et l'autre, ayant pour attributs ses petites taches blanches sur la poitrine, et son cri différent, seroit formée du racklehane des Suédois.

Ainsi l'on doit compter, ce me semble, quatre espèces différentes dans le genre des tétras ou coqs de bruyère : 1° le grand tétras ou coq de bruyère; 2° le petit tétras, ou coq de bruyère à queue fourchue; 3° le racklan ou racklehane de Suède, indiqué par M. Linnæus; 4° la poule mauresque de Turner, ou coq noir d'Écosse, avec des barbillons charnus des deux côtés du bec et la queue pleine.

Et ces quatre espèces sont toutes originaires et naturelles aux climats du Nord, et habitent également dans les forêts de pins et de bouleaux; il n'y a que la troisième, c'est-à-dire le racklehan de Suède, qu'on pourroit regarder comme une variété du petit tétras, si M. Linnæus n'assuroit pas qu'il jette un cri tout différent.

DU PETIT TÉTRAS A PLUMAGE VARIABLE.

Les grands tétras sont communs en Laponie, surtout lorsque la disette des fruits dont ils se nourrissent, ou bien l'excessive multiplication de l'espèce, les oblige de quitter les forêts de la Suède et de la Scandinavie, pour se réfugier vers le Nord. Cependant on n'a jamais dit qu'on eût vu dans ces climats glacés de grands tétras blancs : les couleurs de leur plumage sont, par leur fixité et leur consistance, à l'épreuve de la rigueur du froid. Il en est de même des petits tétras noirs, qui sont aussi communs en Courlande et dans le nord de la Pologne que les grands le sont en Laponie ; mais le docteur Waygand, le jésuite Rzaczynski et M. Klein, assurent qu'il y a en Courlande une autre espèce de petit tétras, qu'ils appellent *tétras blanc*, quoiqu'il ne soit blanc qu'en hiver, et dont le plumage devient tous les ans en été d'un brun rougeâtre, selon le docteur Waygand, et d'un gris bleuâtre, selon Rzaczynski. Ces variations ont lieu pour les mâles comme pour les femelles ; en sorte que, dans tous les temps, les individus des deux sexes ont exactement les mêmes couleurs. Ils ne se perchent point sur les arbres comme les autres tétras, et ils se plaisent surtout dans les taillis épais et les bruyères, où ils ont coutume de choisir chaque année un cer-

tain espace de terrain, où ils s'assemblent ordinairement, s'ils ont été dispersés par les chasseurs, ou par l'oiseau de proie, ou par un orage : c'est là qu'ils se réunissent bientôt après, en se rappelant les uns les autres. Si on leur donne la chasse, il faut, la première fois qu'on les fait partir, remarquer soigneusement la remise : car ce sera à coup sûr le lieu de leur rendez-vous de l'année, et ils ne partiront pas si facilement une seconde fois, surtout s'ils aperçoivent les chasseurs ; au contraire, ils se tapiront contre terre, et se cacheront de leur mieux : mais c'est alors qu'il est facile de les tirer.

On voit qu'ils diffèrent des tétras noirs non-seulement par la couleur et par l'uniformité de plumage du mâle et de la femelle, mais encore par leurs habitudes, puisqu'ils ne se perchent point ; ils diffèrent aussi des lagopèdes, vulgairement perdrix blanches, en ce qu'ils se tiennent non sur les hautes montagnes, mais dans les bois et les bruyères : d'ailleurs on ne dit point qu'ils aient les pieds velus jusque sous les doigts, comme les lagopèdes ; et j'avoue que je les aurois rangés plus volontiers parmi les francolins ou attagas que parmi les tétras, si je n'avois cru devoir soumettre mes conjectures à l'autorité de trois écrivains instruits, et parlant d'un oiseau de leur pays.

DE LA GÉLINOTTE.¹

Nous avons vu ci-dessus que, dans toutes les espèces de tétras, la femelle différoit du mâle par les couleurs du plumage, au point que plusieurs naturalistes n'ont pu croire qu'ils fussent oiseaux de même espèce. Schwenckfeld, et d'après lui Rzaczynski, est tombé dans un défaut tout opposé, en confondant dans une seule et même espèce la gélinotte ou poule des coudriers, et le francolin; ce qu'il n'a pu faire que par une induction forcée et mal entendue, vu les nombreuses différences qui se trouvent entre ces deux espèces. Frisch est tombé dans une méprise de même genre, en ne faisant qu'un seul oiseau de l'*attagen* et de l'*hasel-huhn*, qui est la poule des coudriers ou gélinotte, et en ne donnant, sous cette double dénomination, que l'histoire de la gélinotte, tirée presque mot à mot de Gesner; erreur dont il auroit dû, ce me semble, être préservé par une autre qui lui avoit fait confondre, d'après Charleton, le petit tétras avec la gélinotte, laquelle n'est autre que cette même poule des coudriers. A l'égard du francolin, nous verrons à son article à quelle autre es-

¹ En latin, *gallina corylorum*, *gallina sylvatica*; et de même en vieux français, *gétinotte des bois*; en allemand, *hasel-huhn*, *hasel-henne*; en anglais, *hasel-hen*.

pèce il pourroit se rapporter beaucoup plus naturellement.

Tout ce que dit Varron de la poule rustique ou sauvage convient très-bien à la gélinotte; et Belon ne doute pas que ce ne soit la même espèce. C'étoit, selon Varron, un oiseau d'une très-grande rareté à Rome, qu'on ne pouvoit élever que dans des cages, tant il étoit difficile à apprivoiser, et qui ne pondoit presque jamais dans l'état de captivité; et c'est ce que Belon et Schwenckfeld disent de la gélinotte : le premier donne en deux mots une idée fort juste de cet oiseau, et plus complète qu'on ne pourroit faire par la description la plus détaillée. « Qui se feindra, dit-il, voir » quelque espèce de perdrix métive entre la rouge » et la grise, et tenir je ne sais quoi des plumes » du faisan, aura la perspective de la gélinotte des » bois. »

Le mâle se distingue de la femelle par une tache noire très-marquée qu'il a sous la gorge, et par ses flammes ou sourcils, qui sont d'un rouge beaucoup plus vif. La grosseur de ces oiseaux est celle d'une bartavelle : ils ont environ vingt et un pouces d'envergure, les ailes courtes, et par conséquent le vol pesant, et ce n'est qu'avec beaucoup d'effort et de bruit qu'ils prennent leur volée; en récompense ils courent très-vite. Il y a dans chaque aile vingt-quatre pennes presque toutes égales, et seize à la queue. Schwenckfeld dit quin-

e; mais c'est une erreur d'autant plus grossière, qu'il n'est peut-être pas un seul oiseau qui ait le nombre des plumes de la queue impair. Celle de la gélinotte est traversée vers son extrémité par une large bande noirâtre, interrompue seulement par les deux plumes du milieu. Je n'insiste sur cette circonstance que parce que, selon la remarque de Willughby, dans la plupart des oiseaux, ces deux mêmes plumes du milieu n'observent point l'éloignement des plumes latérales, et sortent un peu plus haut ou un peu plus bas; en sorte qu'il y a la différence de couleur de ces plumes sembleroit dépendre de la différence de leur position. Les gélinottes ont, comme les téttras, les sourcils rouges, les doigts bordés de petites dentelures, mais plus courtes; l'ongle du doigt du milieu, tranchant, et les pieds garnis de plumes par-devant, mais seulement jusqu'au milieu du tarse; le ventricule ou gésier musculéux; le tube intestinal long de trente et quelques pouces; les appendices ou *cæcum* le treize à quatorze, et sillonnées par des cannelures. Leur chair est blanche lorsqu'elle est cuite, mais cependant plus au dedans qu'au dehors; et ceux qui l'ont examinée de plus près prétendent y avoir reconnu quatre couleurs différentes, comme on a trouvé trois goûts différents dans celle des outardes et des téttras. Quoi qu'il en soit, celle des gélinottes est exquise; et c'est de là que lui vient, dit-on, son nom latin *bonasa*, et son nom

hongrois *tschasarmadar*, qui veut dire *oiseau de César*; comme si un bon morceau devoit être réservé exclusivement pour l'empereur. C'est en effet un morceau fort estimé; et Gesner remarque que c'est le seul qu'on se permettoit de faire reparoître deux fois sur la table des princes.

Dans le royaume de Bohême, on en mange beaucoup au temps de Pâques, comme on mange de l'agneau en France, et l'on s'en envoie en présent les uns aux autres.

Leur nourriture, soit en été, soit en hiver, est à peu près la même que celle des tétras. On trouve en été dans leur ventricule des baies de sorbier, de myrtille et de bruyère, des mûres de ronces, des graines de sureau des Alpes, des siliques de saltarella, des chatons de bouleau et de coudrier, etc.; et en hiver des baies de genièvre, des boutons de bouleau, des sommités de bruyère, de sapin, de genévrier, et de quelques autres plantes toujours vertes. On nourrit aussi les gélinottes qu'on tient captives dans les volières, avec du blé, de l'orge, d'autres grains. Mais elles ont encore cela de commun avec le tétras, qu'elles ne survivent pas long-temps à la perte de leur liberté, soit qu'on les renferme dans des prisons trop étroites et peu convenables, soit que leur naturel sauvage, ou plutôt généreux, ne puisse s'accoutumer à aucune sorte de prison.

La chasse s'en fait en deux temps de l'année,

au printemps et en automne; mais elle réussit surtout dans cette dernière saison. Les oiseleurs, et même les chasseurs, les attirent avec des appeaux qui imitent leur cri, et ils ne manquent pas d'amener des chevaux avec eux, parce que c'est une opinion commune que les gélinottes aiment beaucoup ces sortes d'animaux. Autre remarque de chasseurs : si l'on prend d'abord un mâle, la femelle, qui le cherche constamment, revient plusieurs fois, amenant d'autres mâles à sa suite; au lieu que si c'est la femelle qui est prise la première, le mâle s'attache tout de suite à une autre femelle et ne reparoît plus. Ce qu'il y a de plus certain, c'est que si on surprend un de ces oiseaux mâle ou femelle, et qu'on le fasse lever, c'est toujours avec grand bruit qu'il part; et son instinct le porte à se jeter dans un sapin touffu, où il reste immobile, avec une patience singulière, pendant tout le temps que le chasseur le guette. Ordinairement ces oiseaux ne se posent qu'au centre de l'arbre, c'est-à-dire dans l'endroit où les branches sortent du tronc.

Comme on a beaucoup parlé de la gélinotte, on a aussi débité beaucoup de fables à son sujet; et les plus absurdes sont celles qui ont rapport à la façon dont elle se perpétue. Encelius et quelques autres ont avancé que ces oiseaux s'accouplaient par le bec; que les coqs eux-mêmes pondoient, lorsqu'ils étoient vieux, des œufs qui, étant cov-

vés par des crapauds, produisoient des basilics sauvages, de même que les œufs de nos coqs de basse-cour, couvés aussi par des crapauds, produisent, selon les mêmes auteurs, des basilics domestiques : et de peur qu'on ne doutât de ces basilics, Encelius en décrit un qu'il avoit vu ; mais heureusement il ne dit pas qu'il l'eût vu sortir d'un œuf de gélinotte, ni qu'il eût vu un mâle de cette espèce pondre cet œuf ; et l'on sait à quoi s'en tenir sur ces prétendus œufs de coq. Mais, comme les contes les plus ridicules sont souvent fondés sur une vérité mal vue ou mal rendue, il pourroit se faire que des ignorants, toujours amis du merveilleux, ayant vu les gélinottes en amour faire de leur bec le même usage qu'en font d'autres oiseaux en pareil cas, et préluder au véritable accouplement par des baisers de tourterelles, aient cru de bonne foi les avoir vues s'accoupler par le bec. Il y a, dans l'histoire naturelle, beaucoup de faits de ce genre qui paroissent ridiculement absurdes, et qui cependant renferment une vérité cachée : il ne faut, pour la dégager, que savoir distinguer ce que l'homme a vu de ce qu'il a cru.

Selon l'opinion des chasseurs, les gélinottes entrent en amour et se couplent dès le mois d'octobre et de novembre ; et il est vrai que dans ce temps l'on ne tue que des mâles qu'on appelle avec une espèce de sifflet qui imite le cri très-aigu de la femelle : les mâles arrivent à l'appau en a-

gitant les ailes d'une façon fort bruyante, et on les tire dès qu'ils se sont posés.

Les gélinottes femelles, en leur qualité d'oiseaux pesants, font leur nid à terre, et le cachent d'ordinaire sous des coudriers ou sous la grande fougère de montagne : elles pondent ordinairement douze ou quinze œufs, et même jusqu'à vingt, un peu plus gros que des œufs de pigeon; elles les couvent pendant trois semaines, et n'amènent guère à bien que sept ou huit petits, qui courent dès qu'ils sont éclos, comme font la plupart des oiseaux *brachyptères* ou à ailes courtes.

Dès que ces petits sont élevés, et qu'ils se trouvent en état de voler, les père et mère les éloignent du canton qu'ils se sont approprié; et ces petits, s'assortissant par paires, vont chercher chacun de leur côté un asile où ils puissent former leur établissement, pondre, couvrir et élever aussi des petits qu'ils traiteront ensuite de la même manière.

Les gélinottes se plaisent dans les forêts, où elles trouvent une nourriture convenable et leur sûreté contre les oiseaux de proie, qu'elles redoutent extrêmement, et dont elles se garantissent en se perchent sur les basses branches. Quelques-uns ont dit qu'elles préféreroient les forêts en montagnes; mais elles habitent aussi les forêts en plaines, puisqu'on en voit beaucoup aux environs de Nuremberg : elles abondent aussi dans les bois qui sont au pied des Alpes, de l'Apennin et de la

montagne des Géants en Silésie, en Pologne, etc. Autrefois elles étoient en si grande quantité, selon Varron, dans une petite île de la mer Ligustique, aujourd'hui le golfe de Gènes, qu'on l'appeloit, pour cette raison, *l'île aux gélinottes*.

DE LA GÉLINOTTE D'ÉCOSSE.

Si cet oiseau est le même que le *gallus palustris* de Gesner, comme le croit M. Brisson, on peut assurer que la figure qu'en donne Gesner n'est rien moins qu'exacte, puisqu'on n'y voit point de plumes sur les pieds, et qu'on y voit au contraire des barbillons rouges sous le bec : mais aussi ne seroit-il pas plus naturel de soupçonner que cette figure est celle d'un autre oiseau ? Quoi qu'il en soit, ce *gallus palustris* ou coq de marais est un excellent manger ; et tout ce qu'on sait de son histoire, c'est qu'il se plaît dans les lieux marécageux, comme son nom de *coq de marais* le fait assez entendre. Les auteurs de la *Zoologie britannique* prétendent que la gélinotte d'Écosse de M. Brisson n'est autre que le *ptarmigan* dans son habit d'été, et que son plumage devient presque tout blanc en hiver : mais il faut donc qu'il perde aussi en été les plumes qui lui couvrent les doigts ; car M. Brisson dit positivement qu'elle n'a de plumes que jusqu'à l'origine des doigts, et le *ptarmigan* de la *Zoologie britannique* en a jusqu'aux on-

gles : d'ailleurs ces deux animaux, tels qu'ils sont représentés dans la Zoologie et dans M. Brisson, ne se ressemblent ni par le port, ni par la physiologie, ni par la conformation totale. Quoi qu'il en soit, la gélinotte d'Écosse de M. Brisson est un peu plus grosse que la nôtre, et a la queue plus courte : elle tient de la gélinotte des Pyrénées par la longueur de ses ailes, par ses pieds garnis antérieurement de plumes jusqu'à l'origine des doigts, par la longueur du doigt du milieu, relativement aux deux latéraux, et par la brièveté du doigt de derrière; elle en diffère en ce que ses doigts sont sans dentelures, et sa queue sans ces deux plumes longues et étroites qui sont le caractère le plus frappant de la gélinotte des Pyrénées. Je ne dis rien des couleurs du plumage; d'ailleurs rien de plus incertain ici pour caractériser les espèces que les couleurs du plumage, puisque ces couleurs varient considérablement d'une saison à l'autre dans le même individu.

DU GANGA.

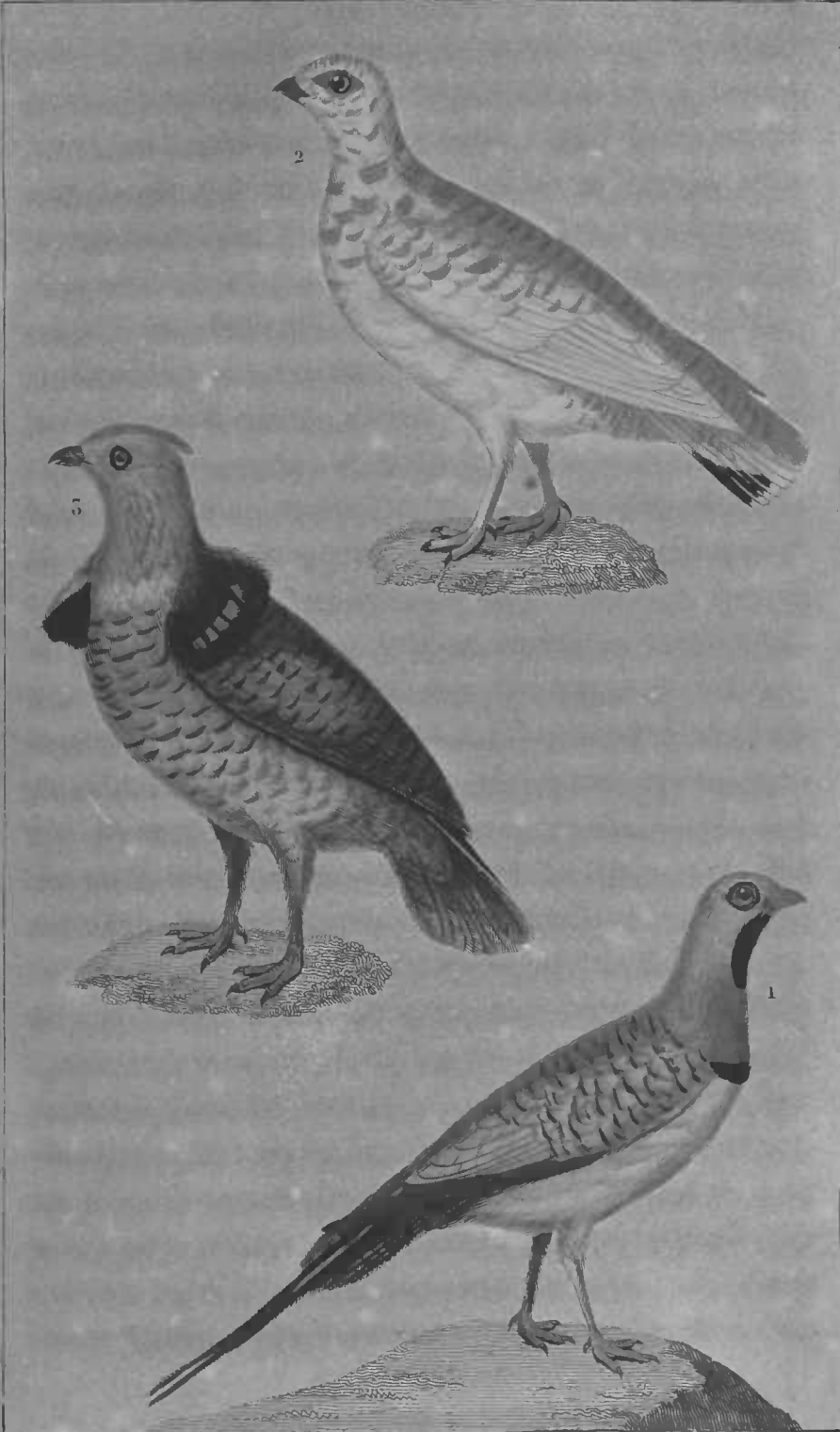
VULGAIREMENT LA GÉLINOTTE DES PYRÉNÉES.¹

Quoique les noms ne soient pas les choses, cependant il arrive si souvent, et surtout en histoire naturelle, qu'une erreur nominale entraîne une

¹ En Espagne, *ganga*; en Turquie, *cata*.

erreur réelle, qu'on ne peut, ce me semble, apporter trop d'exactitude à appliquer toujours à chaque objet les noms qui lui ont été imposés; et c'est par cette raison que nous nous sommes fait une loi de rectifier, autant qu'il seroit en nous, la discordance ou le mauvais emploi des noms.

M. Brisson, qui regarde la perdrix de Damas ou de Syrie de Belon comme étant de la même espèce que sa gélinotte des Pyrénées, range parmi les noms donnés en différentes langues à cette espèce, le nom grec *Συροπέρδιξ*, et cite Belon, en quoi il se trompe doublement : car, 1° Belon nous apprend lui-même que l'oiseau qu'il a nommé *perdrix de Damas* est une espèce différente de celle que les auteurs ont appelée *syroperdix*, laquelle a le plumage noir et le bec rouge. 2° En écrivant ce nom *syroperdix* en caractères grecs, M. Brisson paroît vouloir lui donner une origine grecque, et cependant Belon dit expressément que c'est un nom latin. Enfin il est difficile de comprendre les raisons qui ont porté M. Brisson à regarder l'*anas* d'Aristote comme étant de la même espèce que la gélinotte des Pyrénées; car Aristote met son *anas*, qui est le *vinago* de Gaza, au nombre des pigeons, des tourterelles, des ramiers (en quoi il a été suivi par tous les Arabes); et il assure positivement qu'elle ne pond, comme ces oiseaux, que deux œufs à la fois. Or, nous avons vu ci-dessus que les gélinottes pondoient un beaucoup plus grand nom-



M. Massard sc.

Petre pua.
 1. Le Ganga . . .
 2. Le Lagopède

Page 165.
 . . . 183.

3. La Gelinotte du Canada . . . 195.

bre d'œufs : par conséquent l'*œnas* d'Aristote ne peut être regardé comme une gélinotte des Pyrénées; ou, si l'on veut absolument qu'il en soit une, il faudra convenir que la gélinotte des Pyrénées n'est point une gélinotte.

Rondelet avoit prétendu qu'il y avoit erreur dans le mot grec *οἰνας*, et qu'il falloit lire *inas*, dont la racine signifie *fibre*, *filet*; et cela, parce que cet oiseau a, dit-il, la chair, ou plutôt la peau si fibreuse et si dure, que, pour la pouvoir manger, il faut l'écorcher. Mais s'il étoit véritablement de la même espèce que la gélinotte des Pyrénées, en adoptant la correction de Rondelet, on pourroit donner au mot *inas* une explication plus heureuse et plus analogue au génie de la langue grecque, qui peint tout ce qu'elle exprime, en lui faisant désigner les deux filets ou plumes étroites que les gélinottes des Pyrénées ont à la queue, et qui font son attribut caractéristique; mais malheureusement Aristote ne dit pas un mot de ces filets, qui ne lui auroient pas échappé, et Belon n'en parle pas non plus dans la description qu'il fait de sa perdrix de Damas : d'ailleurs le nom d'*oinas* ou *vinago* convient d'autant mieux à cet oiseau, que, selon la remarque d'Aristote, il arrivoit tous les ans en Grèce au commencement de l'automne, qui est le temps de la maturité des raisins, comme font en Bourgogne certaines grives, que par cette raison on appelle dans le pays des *vinettes*.

Il suit de ce que je viens de dire, que le *syroperdix* de Belon et l'*œnas* d'Aristote ne sont point des gangas ou gélinottes des Pyrénées, non plus que l'*alchata*, l'*alfuachat*, la *filacotona*, qui paroissent être autant de noms arabes de l'*œnas*, et qui certainement désignent un oiseau du genre des pigeons.

Au contraire, l'oiseau de Syrie que M. Edwards appelle *petit coq de bruyère*, ayant deux filets à la queue, et que les Turcs nomment *cata*, est exactement le même que la gélinotte des Pyrénées. Cet auteur dit que M. Shaw l'appelle *kittaviah*, et qu'il ne lui donne que trois doigts à chaque pied; mais il excuse cette erreur, en ajoutant que le doigt postérieur avoit pu échapper à M. Shaw, à cause des plumes qui couvrent les jambes. Cependant il venoit de dire plus haut dans sa description, et on voit par sa figure, que c'est le devant des jambes seulement qui est couvert de plumes blanches, semblables à du poil; or, il est difficile de comprendre comment le doigt de derrière auroit pu se perdre dans ces plumes de devant : il étoit plus naturel de dire qu'il s'étoit dérobé à M. Shaw par sa petitesse; car il n'a pas en effet plus de deux lignes de longueur. Les deux doigts latéraux sont aussi fort courts, relativement au doigt du milieu, et tous sont bordés de petites dentelures comme dans le tétras. Le ganga ou la gélinotte des Pyrénées paroît avoir un naturel tout différent de ce-

lui de la vraie gélinotte : car, 1° il a les ailes beaucoup plus longues relativement à ses autres dimensions ; il doit donc avoir le vol ou rapide ou léger, et conséquemment avoir d'autres habitudes, d'autres mœurs qu'un oiseau pesant, car l'on sait combien les mœurs et le naturel d'un animal dépendent de ses facultés. 2° Nous voyons par les observations du docteur Roussel, citées dans la description de M. Edwards, que cet oiseau, qui vole par troupes, se tient la plus grande partie de l'année dans les déserts de la Syrie, et ne se rapproche de la ville d'Alep que dans les mois de mai et de juin, et lorsqu'il est contraint par la soif de chercher les lieux où il y a de l'eau : or nous avons vu dans l'histoire de la gélinotte que c'est un oiseau fort peureux, et qui ne se croit en sûreté contre la serre de l'autour que lorsqu'il est dans les bois les plus épais ; autre différence qui n'est peut-être qu'une suite de la première, et qui, jointe à plusieurs autres différences de détail faciles à saisir par la comparaison des figures et des descriptions, pourroit faire douter avec fondement si l'on a eu raison de rapporter à un même genre des natures aussi diverses. Le ganga, que les Catalans appellent aussi *perdrix de Garrira*, est à peu près de la grosseur d'une perdrix grise : elle a le tour des yeux noir, et point de flammes ou sourcils rouges au-dessus des yeux ; le bec presque droit ; l'ouverture des narines à la base du bec su-

périeur et joignant les plumes du front; le devant des pieds couvert de plumes jusqu'à l'origine des doigts; les ailes assez longues; la tige des grandes plumes des ailes, noire; les deux pennes du milieu de la queue une fois plus longues que les autres, et fort étroites dans la partie excédante : les pennes latérales vont toujours en s'accourcissant de part et d'autre jusqu'à la dernière. Il est à remarquer que de tous ces traits qui caractérisent cette prétendue gélinotte des Pyrénées, il n'y en a peut-être pas un seul qui convienne exactement à la gélinotte proprement dite.

La femelle est de la même grosseur que le mâle, mais elle en diffère par son plumage, dont les couleurs sont moins belles, et par les filets de sa queue qui sont moins longs. Il paroît que le mâle a une tache noire sous la gorge, et que la femelle, au lieu de cette tache, a trois bandes de la même couleur qui lui embrassent le cou en forme de collier.

Je n'entre pas dans le détail des couleurs du plumage, la figure les présente avec exactitude; elles se rapportent assez avec celles de l'oiseau connu à Montpellier sous le nom d'*angel*, et dont Jean Culmann avoit communiqué la description à Gesner : mais les deux longues plumes de la queue ne paroissent point dans cette description, non plus que dans la figure que Rondelet avoit envoyée à Gesner, de ce même *angel* de Montpellier, qu'il

prenoit pour l'*ænas* d'Aristote; en sorte qu'on est fondé à douter de l'identité de ces deux espèces (l'angel et le ganga), malgré la convenance du lieu et celle du plumage, à moins qu'on ne suppose que les sujets décrits par Culmann et dessinés par Rondelet étoient des femelles, qui ont les filets de la queue beaucoup plus courts, et par conséquent moins remarquables.

Cette espèce se trouve dans la plupart des pays chauds de l'ancien continent, en Espagne, dans les parties méridionales de la France, en Italie, en Syrie, en Turquie, et Arabie, en Barbarie, et même au Sénégal; car l'oiseau représenté sous le nom de *gélinotte de Sénégal*, n'est qu'une variété du ganga ou gélinotte des Pyrénées; il est seulement un peu plus petit : mais il a de même les deux longues plumes ou filets à la queue, les plumes latérales toujours plus courtes par degrés à mesure qu'elles s'éloignent de celles du milieu, les ailes fort longues, les pieds couverts par-devant d'un duvet blanc, le doigt du milieu beaucoup plus long que les latéraux, et celui de derrière extrêmement court, enfin point de rouge au-dessus des yeux; et il ne diffère du ganga d'Europe que par un peu moins de grosseur et un peu plus de rougeâtre dans le plumage. Ce n'est donc qu'une variété dans la même espèce, produite par l'influence du climat; et ce qui prouve que cet oiseau est très-différent de la gélinotte, et doit par conséquent

porter un autre nom, c'est qu'indépendamment des caractères distinctifs de sa figure, il habite partout les pays chauds, et ne se trouve ni dans les climats froids ni même dans les tempérés; au lieu que la gélinotte ne se trouve en nombre que dans les climats froids.

C'est ici le lieu de rapporter ce que M. Shaw nous apprend du kittaviah, ou gélinotte de Barbarie, et qui est tout ce qu'on en sait, afin que le lecteur puisse comparer ses qualités avec celles du ganga ou gélinotte des Pyrénées, et juger si ce sont en effet deux individus de la même espèce.

« Le kittaviah, dit-il, est un oiseau granivore »
 » et qui vole par troupes : il a la forme et la taille »
 » d'un pigeon ordinaire, les pieds couverts de pe- »
 » tites plumes, et point de doigt postérieur; il se »
 » plaît dans les terrains incultes et stériles. La cou- »
 » leur de son corps est un brun bleuâtre, tacheté »
 » de noir; il a le ventre noirâtre et un croissant »
 » jaune sous la gorge; chaque plume de la queue »
 » a une tache blanche à son extrémité, et celles du »
 » milieu sont longues et pointues comme dans le »
 » merops ou guépier. Du reste, sa chair est rouge »
 » sur la poitrine; mais celle des cuisses est blan- »
 » che; elle est bonne à manger, et de facile diges- »
 » tion. »

DE L'ATTAGAS.¹

Cet oiseau est le francolin de Belon, qu'il ne faut pas confondre, comme ont fait quelques ornithologistes, avec le francolin qu'a décrit Olin : ce sont deux oiseaux très-différents, soit par la forme du corps, soit par les habitudes naturelles. Le dernier se tient dans les plaines et les lieux bas ; il n'a point ces beaux sourcils couleur de feu qui donnent à l'autre une physionomie si distinguée : il a le cou plus court, le corps plus ramassé, les pieds rougeâtres, garnis d'éperons et sans plumes, comme les doigts sans dentelures ; c'est-à-dire qu'il n'a presque rien de commun avec le francolin dont il s'agit ici, et auquel, pour prévenir toute équivoque, je conserverai le nom d'*attagas*, qui lui a été donné, dit-on, par onomatopée, et d'après son propre cri.

Les anciens ont beaucoup parlé de l'*attagas*, ou *attagen* (car ils emploient indifféremment ces deux noms). Alexandre Myndien nous apprend, dans Athénée, qu'il étoit un peu plus gros qu'une perdrix, et que son plumage, dont le fond tiroit au rougeâtre, étoit émaillé de plusieurs couleurs. Aristophane avoit dit à peu près la même chose ; mais Aristote, selon son excellente coutume de faire connoître un objet ignoré par sa comparai-

¹ En latin, *attagas* ou *attagen*; en anglais, *red game*.

son avec des objets communs, compare le plumage de l'attagen avec celui de la bécasse (οκόλοπαξ). Alexandre Myndien ajoute qu'il a les ailes courtes et le vol pesant; et Théophraste a observé qu'il a la propriété qu'ont tous les oiseaux pesants, tels que la perdrix, le coq, le faisan, etc., de naître avec des plumes, et d'être en état de courir au moment qu'il vient d'éclore : de plus, en sa même qualité d'oiseau pesant, il est encore pulvérateur et frugivore, vivant de baies et de grains qu'il trouve, tantôt sur les plantes mêmes, tantôt en grattant la terre avec ses ongles; et, comme il court plus qu'il ne vole, on s'est avisé de le chasser au chien courant, et on y a réussi.

Pline, Élien, et quelques autres, disent que ces oiseaux perdent la voix en perdant la liberté, et que la même roideur de naturel qui les rend muets dans l'état de captivité, les rend aussi très-difficiles à apprivoiser. Varron donne cependant la manière de les élever, qui est à peu près la même que celle dont on élevoit les paons, les faisans, les poules de Numidie, les perdrix, etc.

Pline assure que cet oiseau, qui avoit été fort rare, étoit devenu plus commun de son temps; qu'on en trouvoit en Espagne, dans la Gaule et sur les Alpes; mais que ceux d'Ionie étoient les plus estimés. Il dit ailleurs qu'il n'y en avoit point dans l'île de Crète. Aristophane parle de ceux qui se trouvoient aux environs de Mégare dans l'Achaïe.

Clément d'Alexandrie nous apprend que ceux d'Égypte étoient ceux dont les gourmands faisoient le plus de cas. Il y en avoit aussi en Phrygie, selon Aulu-Gelle, qui dit que c'est un oiseau asiatique. Apicius donne la manière d'apprêter le francolin, qu'il joint à la perdrix; et saint Jérôme en parle dans ses lettres comme d'un morceau fort recherché.

Maintenant, pour juger si l'attagen des anciens est notre attagas ou francolin, il ne s'agit que de faire l'histoire de cet oiseau d'après les mémoires des modernes, et de comparer.

Je remarque d'abord que le nom d'*attagen*, tantôt bien conservé, tantôt corrompu, est le nom le plus généralement en usage parmi les auteurs modernes qui ont écrit en latin pour désigner cet oiseau. Il est vrai que quelques ornithologistes, tels que Sibbald, Ray, Willughby, Klein, ont voulu le retrouver dans la *lagopus altera* de Pline; mais outre que Pline n'en a parlé qu'en passant, et n'en a dit que deux mots, d'après lesquels il seroit fort difficile de déterminer précisément l'espèce qu'il avoit en vue, comment peut-on supposer que ce grand naturaliste qui venoit de traiter assez au long de l'attagen dans ce même chapitre, en parle quelques lignes plus bas sous un autre nom, sans en avertir? Cette seule réflexion démontre, ce me semble, que l'attagen de Pline et sa *lagopus altera* sont deux oiseaux différens; et nous verrons plus bas quels ils sont.

Gesner avoit ouï dire qu'à Bologne il s'appeloit vulgairement *franguello*; mais Aldrovande, qui étoit de Bologne, nous assure que ce nom de *franguello* (*hinguello*, selon Olina), étoit celui qu'on y donnoit au pinson, et qui dérive assez clairement de son nom latin *fringilla*. Olina ajoute qu'en Italie, son francolin, que nous avons dit être différent du nôtre, se nommoit communément *franguellina*, mot corrompu de *francolino*, et auquel on avoit donné une terminaison féminine pour le distinguer du *franguello*.

Je ne sais pourquoi Albin, qui a copié la description que Willughby a donnée du *lagopus altera Plinii*, a changé le nom de l'oiseau décrit par Willughby en celui de *coq de marais*, si ce n'est parce que Tournefort a dit du francolin de Samos, qu'il fréquentoit les marais; mais il est facile de voir, en comparant les figures et les descriptions, que ce francolin de Samos est tout-à-fait différent de l'oiseau qu'il a plu à Albin, ou à son traducteur, d'appeler *coq de marais*, comme il avoit déjà donné le nom de *francolin* au petit tétras à queue fourchue. L'attagas se nomme, chez les Arabes, *duraz* ou *alduragi*, et chez les Anglais, *red game*, à cause du rouge qu'il a, soit à ses sourcils, soit dans son plumage : on lui a encore donné le nom de *perdix asclepica*.

Cet oiseau est plus gros que la bartavelle, et pèse environ dix-neuf onces; ses yeux sont surmon-

tés par deux sourcils rouges fort grands, lesquels sont formés d'une membrane charnue, arrondie et découpée par le dessus, et qui s'élève plus haut que le sommet de la tête; les ouvertures des narines sont revêtues de petites plumes, qui font un effet assez agréable; leur plumage est mêlé de roux, de noir et de blanc : mais la femelle a moins de roux et plus de blanc que le mâle; la membrane de ses sourcils est moins saillante et beaucoup moins découpée, d'un rouge moins vif; et en général les couleurs de son plumage sont plus foibles; de plus, elle est dénuée de ces plumes noires poyntillées de blanc qui forment au mâle une huppe sur la tête, et sous le bec une espèce de barbe.

Le mâle et la femelle ont la queue à peu près comme la perdrix, mais un peu plus longue; elle est composée de seize pennes, et les deux du milieu sont variées des mêmes couleurs que celles du dos, tandis que toutes les latérales sont noires; les ailes sont fort courtes; elles ont chacune vingt-quatre pennes; et c'est la troisième, à compter du bout de l'aile, qui est la plus longue de toutes. Les pieds sont revêtus de plumes jusqu'aux doigts, selon M. Brisson; et jusqu'aux ongles, selon Willughby: ces ongles sont noirâtres, ainsi que le bec; les doigts gris-bruns, et bordés d'une bande membraneuse étroite et dentelée. Belon assure avoir vu dans le même temps à Venise des francolins (c'est ainsi qu'il nomme nos attagas), dont le plumage

étoit tel qu'il vient d'être dit, et d'autres qui étoient tout blancs, et que les Italiens appeloient du même nom de *francolins* : ceux-ci ressembloient exactement aux premiers, à l'exception de la couleur; et, d'un autre côté, ils avoient tant de rapport avec la perdrix blanche de Savoie, que Belon les regarde comme appartenant à l'espèce que Pline a désignée sous le nom de *lagopus altera*. Selon cette opinion, qui me paroît fondée, l'*attagen* de Pline seroit notre attagas à plumage varié; et la seconde espèce de *lagopus* seroit notre attagas blanc, qui diffère de l'autre attagas par la blancheur de son plumage, et de la première espèce de *lagopus*, appelée vulgairement *perdrix blanche*, soit par sa grandeur, soit par ses pieds, qui ne sont pas velus en dessous.

Tous ces oiseaux, selon Belon, vivent de grains et d'insectes. La *Zoologie britannique* ajoute les sommités de bruyère et les baies des plantes qui croissent sur les montagnes.

L'attagas est en effet un oiseau de montagne; Willughby assure qu'il descend rarement dans les plaines et même sur le penchant des coteaux, et qu'il ne se plaît que sur les sommets les plus élevés : on le trouve sur les Pyrénées, les Alpes, les montagnes d'Auvergne, de Dauphiné, de Suisse, du pays de Foix, d'Espagne, d'Angleterre, de Sicile, du pays de Vicence, dans la Laponie; enfin sur l'Olympe en Phrygie, où les Grecs modernes l'ap-

pellent en langue vulgaire *taginari*, mot évidemment formé de *ταχάριος* que l'on trouve dans Suidas, et qui vient lui-même d'*attagen* ou *attagas*, lequel est le nom primitif.

Quoique cet oiseau soit d'un naturel très-sauvage, on a trouvé dans l'île de Chypre, comme autrefois à Rome, le secret de le nourrir dans des volières, si toutefois l'oiseau dont parle Alexandre Benedictus est notre attagas : ce qui m'en feroit douter, c'est que le francolin représenté planche CCXLVI d'Edwards et qui venoit certainement de l'île de Chypre, a beaucoup moins de rapport au nôtre qu'à celui d'Olina, et que nous savons d'ailleurs que celui-ci pouvoit s'élever et se nourrir dans les volières.

Ces attagas domestiques peuvent être plus gros que les sauvages : mais ceux-ci sont toujours préférés pour le bon goût de leur chair; on les met au-dessus de la perdrix. A Rome, un *francolino* s'appelle par excellence un morceau de cardinal. Au reste, c'est une viande qui se corrompt très-promptement, et qu'il est difficile d'envoyer au loin : aussi les chasseurs ne manquent-ils pas, dès qu'ils les ont tués, de les vider et de leur remplir le ventre de bruyère verte. Pline dit la même chose du *lagopus*; et il faut avouer que tous ces oiseaux ont beaucoup de rapport les uns avec les autres.

Les attagas se recherchent et s'accouplent au

printemps : la femelle pond sur la terre comme tous les oiseaux pesants ; sa ponte est de huit ou dix œufs, aigus par l'un des bouts, longs de dix-huit ou vingt lignes, pointillés de rouge-brun, excepté en une ou deux places aux environs du petit bout. Le temps de l'incubation est d'une vingtaine de jours : la couvée reste attachée à la mère et la suit tout l'été ; l'hiver, les petits ayant pris la plus grande partie de leur accroissement se forment en troupes de quarante ou cinquante, et deviennent singulièrement sauvages : tant qu'ils sont jeunes, ils sont fort sujets à avoir les intestins farcis de vers ou lombrics ; quelquefois on les voit voltiger, ayant de ces sortes de vers qui leur pendent de l'anus de la longueur d'un pied.

Présentement si l'on compare ce que les modernes ont dit de notre attagas avec ce que les anciens en avoient remarqué, on s'apercevra que les premiers ont été plus exacts à tout dire : mais en même temps on reconnoîtra que les principaux caractères avoient été très-bien indiqués par les anciens, et l'on conclura de la conformité de ces caractères, que l'*attagen* des anciens et notre attagas sont un seul et même oiseau.

Au reste, quelque peine que j'aie prise pour démêler les propriétés qui ont été attribuées pêle-mêle aux différentes espèces d'oiseaux auxquels on a donné le nom de *francolin*, et pour ne donner à notre attagas que celles qui lui convenoient

réellement, je dois avouer que je ne suis pas sûr d'avoir toujours également réussi à débrouiller ce chaos : et mon incertitude à cet égard ne vient que de la licence que se sont donnée plusieurs naturalistes, d'appliquer un même nom à des espèces différentes, et plusieurs noms à la même espèce; licence tout-à-fait déraisonnable, et contre laquelle on ne peut trop s'élever, puisqu'elle ne tend qu'à obscurcir les matières, et à préparer des tortures infinies à quiconque voudra lier ses propres connoissances et celles de son siècle avec les découvertes des siècles précédents.

DE L'ATTAGAS BLANC.

Cet oiseau se trouve sur les montagnes de Suisse et sur celles qui sont autour de Vicence; je n'ai rien à ajouter à ce que j'en ai dit dans l'histoire de l'attagas ordinaire, sinon que l'oiseau dont Gesner a fait la seconde espèce de *lagopus* me semble être un de ces attagas blancs, quoique dans son plumage le blanc ne soit pur que sur le ventre et sur les ailes, et qu'il soit mêlé plus ou moins de brun et de noir sur le reste du corps : mais nous avons vu ci-dessus que, parmi les attagas, les mâles avoient moins de blanc que les femelles; de plus, on sait que la couleur des jeunes oiseaux, et surtout des oiseaux de ce genre, ne prend guère sa consistance qu'après la première année : et

comme d'ailleurs tout le reste de la description de Gesner semble fait pour caractériser un attagas; sourcils rouges, nus, arrondis et saillants; pieds velus jusqu'aux ongles, mais non par-dessous; bec court et noir; queue courte aussi; habitation sur les montagnes de Suisse, etc., je pense que l'oiseau décrit par Gesner étoit un attagas blanc, et que c'étoit un mâle encore jeune qui n'avoit pas pris tout son accroissement, d'autant qu'il ne pesoit que quatorze onces au lieu de dix-neuf, qui est le poids des attagas ordinaires.

J'en dis autant, et pour les mêmes raisons, de la troisième espèce de *lagopus* de Gesner, qui paroît être le même oiseau que celui dont le jésuite Rzaczynski parle sous le nom polonais de *parowa*. Ils ont tous deux une partie des ailes et le ventre blancs, le dos et le reste du corps de couleur variée; tous deux ont les pieds velus, le vol pesant, la chair excellente, et sont de la grosseur d'une jeune poule. Rzaczynski en reconnoît deux espèces: l'une plus petite, que j'ai ici en vue; l'autre plus grosse, et qui pourroit bien être une espèce de gélinotte. Cet auteur ajoute qu'on trouve de ces oiseaux parfaitement blancs dans le palatinat de Novogorod. Je ne range pas ces oiseaux parmi les lagopèdes, comme a fait M. Brisson de la seconde et de la troisième espèce de *lagopus* de Gesner, parce qu'ils ne sont pas en effet lagopèdes, c'est-à-dire qu'ils n'ont point les pieds velus par-

dessous, et que ce caractère est d'autant plus décisif qu'il est plus anciennement reconnu, et que par conséquent il paroît avoir plus de consistance.

DU LAGOPÈDE.

Cet oiseau est celui auquel on a donné le nom de *perdrix blanche*; mais très-improprement, puisque ce n'est point une perdrix, et qu'il n'est blanc que pendant l'hiver, et à cause du grand froid auquel il est exposé pendant cette saison sur les hautes montagnes des pays du Nord, où il se tient ordinairement. Aristote, qui ne connoissoit point le lagopède, savoit que les perdrix, les cailles, les hirondelles, les moineaux, les corbeaux, et même les lièvres, les cerfs et les ours, éprouvent, dans les mêmes circonstances, le même changement de couleur. Scaliger y ajoute les aigles, les vautours, les éperviers, les milans, les tourterelles, les renards; et il seroit facile d'allonger cette liste des noms de plusieurs oiseaux et quadrupèdes sur lesquels le froid produit ou pourroit produire de semblables effets : d'où il suit que la couleur blanche est ici un attribut variable, et qui ne doit pas être employé comme un caractère distinctif de l'espèce dont il s'agit; d'autant moins que plusieurs espèces du même genre, telles que celles du petit tétras blanc, selon le docteur Waygand et Rzaczynski, et de l'attagas blanc, selon Belon,

sont sujettes aux mêmes variations dans la couleur de leur plumage : il est étonnant que Frisch ait ignoré que son francolin blanc de montagne, qui est notre lagopède, y fût aussi sujet, ou que, l'ayant su, il n'en ait point parlé; il dit seulement qu'on lui avoit rapporté qu'on ne voyoit point en été des francolins blancs, et plus bas, il ajoute qu'on en avoit quelquefois tiré (sans doute en été) qui avoient les ailes et le dos bruns, mais qu'il n'en avoit jamais vu : c'étoit bien le lieu de dire que ces oiseaux n'étoient blancs que l'hiver, etc.

J'ai dit qu'Aristote ne connoissoit pas notre lagopède; et quoique ce soit un fait négatif, j'en ai la preuve positive dans ce passage de son *Histoire des animaux*, où il assure que le lièvre est le seul animal qui ait du poil sous les pieds. Certainement, s'il eût connu un oiseau qui eût eu aussi du poil sous les pieds, il n'auroit pas manqué d'en faire mention dans cet endroit, où il s'occupoit en général, selon sa manière, de la comparaison des parties correspondantes dans les animaux, et par conséquent des plumes des oiseaux, ainsi que des poils des quadrupèdes.

Le nom de *lagopède*, que je donne à cet oiseau, n'est rien moins qu'un nouveau nom; c'est, au contraire, celui que Pline et les anciens lui ont donné, qu'on a mal à propos appliqué à quelques oiseaux de nuit, lesquels ont le dessus, et non le dessous des pieds, garni de plumes, mais qui doit

être conservé exclusivement à l'espèce dont il s'agit ici, avec d'autant plus de raison, qu'il exprime un attribut unique parmi les oiseaux, qui est d'avoir, comme le lièvre, le dessous des pieds velu.

Pline ajoute à ce caractère distinctif du *lagopus* ou lagopède, sa grosseur qui est celle d'un pigeon; sa couleur, qui est blanche; la qualité de sa chair, qui est excellente; son séjour de préférence, qui est le sommet des Alpes; enfin sa nature, qui est d'être très-sauvage, et peu susceptible d'être apprivoisé : il finit par dire que sa chair se corrompt fort promptement.

L'exactitude laborieuse des modernes a complété cette description à l'antique, qui ne présente que les masses principales; le premier trait qu'ils ont ajouté au tableau, et qui n'eût point échappé à Pline, s'il eût vu l'oiseau par lui-même, c'est cette peau glanduleuse qui lui forme au-dessus des yeux des espèces de sourcils rouges, mais d'un rouge plus vif dans le mâle que dans la femelle; celle-ci est aussi plus petite, et n'a point sur la tête les deux traits noirs qui, dans le mâle, vont de la base du bec aux yeux, et même au-delà des yeux, en se dirigeant vers les oreilles : à cela près, le mâle et la femelle se ressemblent dans tout le reste, quant à la forme extérieure; et tout ce que j'en dirai dans la suite sera commun à l'un et à l'autre.

La blancheur des lagopèdes n'est pas univer-

selle, et sans aucun mélange, dans le temps même où ils sont le plus blancs, c'est-à-dire au milieu de l'hiver : la principale exception est dans les pennes de la queue, dont la plupart sont noires avec un peu de blanc à la pointe; mais il paroît, par les descriptions, que ce ne sont pas constamment les mêmes pennes qui sont de cette couleur.

Linnæus, dans sa *Fauna Suecica*, dit que ce sont les pennes du milieu qui sont noires; et dans son *Systema Naturæ*, il dit, avec MM. Brisson et Willughby, que ces mêmes pennes sont blanches, et les latérales noires : tous ces naturalistes n'y ont pas regardé d'assez près. Dans le sujet que nous avons fait dessiner, et dans d'autres que nous avons examinés, nous avons trouvé la queue composée de deux rangs de plumes l'un sur l'autre; celui de dessus blanc en entier, et celui de dessous noir, ayant chacun quatorze plumes. Klein parle d'un oiseau de cette espèce qu'il avoit reçu de Prusse le 20 janvier 1747, et qui étoit entièrement blanc, excepté le bec, la partie inférieure de la queue et la tige de six pennes de l'aile. Le pasteur lapon Samuel Rheen, qu'il cite, assure que sa poule de neige, qui est notre lagopède, n'avoit pas une seule plume noire, excepté la femelle, qui en avoit une de cette couleur à chaque aile; et la perdrix blanche dont parle Gesner étoit en effet toute blanche, excepté autour des oreilles, où elle avoit quelques marques noires : les couvertures

de la queue, qui sont blanches et s'étendent par toute sa longueur, et recouvrent les plumes noires, ont donné lieu à la plupart de ces méprises. M. Brisson compte dix-huit pennes dans la queue, tandis que Willughby et la plupart des autres ornithologistes n'en comptent que seize, et qu'il n'y en a réellement que quatorze. Il semble que le plumage de cet oiseau, tout variable qu'il est, est sujet à moins de variétés que l'on n'en trouve dans les descriptions des naturalistes. Les ailes ont vingt-quatre pennes, dont la troisième, à compter de la plus extérieure, est la plus longue; et ces trois pennes, ainsi que les trois suivantes de chaque côté, ont la tige noire lors même qu'elles sont blanches.

Le duvet qui environne les pieds et les doigts jusqu'aux ongles est fort doux et fort épais; et l'on n'a pas manqué de dire que c'étoient des espèces de gants fourrés que la Nature avoit accordés à ces oiseaux, pour les garantir des grands froids auxquels ils sont exposés. Leurs ongles sont fort longs, même celui du petit doigt de derrière : celui du doigt du milieu est creusé, par-dessous, selon sa longueur, et les bords en sont tranchants; ce qui lui donne de la facilité pour se creuser des trous dans la neige.

Le lagopède est au moins de la grosseur d'un pigeon privé, selon Willughby; il a quatorze à quinze pouces de long, vingt et un à vingt-deux pouces de vol, et pèse quatorze onces; le nôtre est un

peu moins gros : M. Linnæus a remarqué qu'il y en avoit de différentes grandeurs, et que le plus petit de tous étoit celui des Alpes. Il est vrai qu'il ajoute, au même endroit, que cet oiseau se trouve dans les forêts des provinces du Nord, et surtout de la Laponie; ce qui me feroit douter que ce fût la même espèce que notre lagopède des Alpes, qui a des habitudes toutes différentes, puisqu'il ne se plaît que sur les hautes montagnes; à moins qu'on ne veuille dire que la température qui règne sur la cime de nos Alpes est à peu près la même que celle des vallées et des forêts de Laponie. Mais ce qui achève de me persuader qu'il y a ici confusion d'espèces, c'est le peu d'accord des écrivains sur le cri du lagopède. Belon dit qu'il chante comme la perdrix; Gesner, que sa voix a quelque chose de celle du cerf; Linnæus compare son ramage à un caquet babillard et à un rire moqueur. Enfin Willughby parle des plumes des pieds comme d'un duvet doux (*plumulis mollibus*); et Frisch les compare à des soies de cochon, Or, comment rapporter à la même espèce des oiseaux qui diffèrent par la grandeur, par les habitudes naturelles, par la voix, par la qualité de leurs plumes? je pourrois encore ajouter par leurs couleurs, car nous avons vu que celle des penes de la queue n'est rien moins que constante. Mais ici les couleurs du plumage sont si variables dans le même individu, qu'il ne seroit pas raisonnable

d'en faire le caractère de l'espèce : je me crois donc fondé à séparer le lagopède des Alpes, des Pyrénées et autres montagnes semblables, d'avec les oiseaux de même genre qui se trouvent dans les forêts, et même dans les plaines des pays septentrionaux, et qui paroissent être plutôt des tétras, des gélinottes ou des attagas; et en cela je ne fais que me rapprocher de l'opinion de Pline, qui parle de son *lagopus* comme d'un oiseau propre aux Alpes.

Nous avons vu ci-dessus que le blanc étoit sa livrée d'hiver; celle d'été consiste en des taches brunes, semées sans ordre sur un fond blanc : on peut dire néanmoins qu'il n'y a point d'été pour lui, et qu'il est déterminé, par sa singulière organisation, à ne se plaire que dans une température glaciale; car, à mesure que la neige fond sur le penchant des montagnes, il monte, et va chercher sur les sommets les plus élevés celle qui ne fond jamais; non-seulement il s'en approche, mais il s'y creuse des trous, des espèces de clapiers, où il se met à l'abri des rayons du soleil, qui paroissent l'offusquer ou l'incommoder. Il seroit curieux d'observer de près cet oiseau, d'étudier sa conformation intérieure, la structure de ses organes, de démêler pourquoi le froid lui est si nécessaire, pourquoi il évite le soleil avec tant de soin, tandis que presque tous les êtres animés le désirent, le cherchent, le saluent comme le père de la Na-

ture, et reçoivent avec délices les douces influences de sa chaleur féconde et bienfaisante : seroit-ce par les mêmes causes qui obligent les oiseaux de nuit à fuir la lumière ? ou les lagopèdes seroient-ils les chacrelas de la famille des oiseaux ?

Quoi qu'il en soit, on comprend bien qu'un oiseau de cette nature est difficile à apprivoiser ; et Pline le dit expressément, comme nous l'avons vu : cependant Redi parle de deux lagopèdes, qu'il nomme *perdrix blanches des Pyrénées*, et qu'on avoit nourries dans la volière du jardin de Boboli, appartenant au grand-duc.

Les lagopèdes volent par troupes, et ne volent jamais bien haut, car ce sont des oiseaux pesants : lorsqu'ils voient un homme, ils restent immobiles sur la neige pour n'être point aperçus ; mais ils sont souvent trahis par leur blancheur, qui a plus d'éclat que la neige même. Au reste, soit stupidité, soit inexpérience, ils se familiarisent assez aisément avec l'homme : souvent pour les prendre il ne faut que leur présenter du pain, ou même faire tourner un chapeau devant eux, et saisir le moment où ils s'occupent de ce nouvel objet pour leur passer un lacet dans le cou, ou pour les tuer par-derrière à coups de perche ; on dit même qu'ils n'oseront jamais franchir une rangée de pierres alignées grossièrement comme pour faire la première assise d'une muraille, et qu'ils iront constamment tout le long de cette humble barrière,

jusqu'aux pièges que les chasseurs leur ont préparés.

Ils vivent des chatons des feuilles et des jeunes pousses de pin, de bouleau, de bruyère, de myrtille, et d'autres plantes qui croissent ordinairement sur les montagnes; et c'est sans doute à la qualité de leur nourriture qu'on doit imputer cette légère amertume qu'on reproche à leur chair, laquelle est d'ailleurs un bon manger : on la regarde comme viande noire, et c'est un gibier très-commun, tant sur le mont Cenis que dans toutes les villes et villages à portée des montagnes de Savoie. J'en ai mangé, et je lui trouve beaucoup de ressemblance pour le goût avec la chair du lièvre.

Les femelles pondent et couvent leurs œufs à terre, ou plutôt sur les rochers; c'est tout ce qu'on sait de leur façon de se multiplier : il faudroit avoir des ailes pour étudier à fond les mœurs et les habitudes des oiseaux, et surtout de ceux qui ne veulent point se plier au joug de la domesticité, et qui ne se plaisent que dans des lieux inhabitables.

Le lagopède a un très-gros jabot, et un gésier musculueux, où l'on trouve de petites pierres mêlées avec les aliments; les intestins longs de trente-six à trente-sept pouces; de gros *cæcum* cannelés et fort longs, mais de longueur inégale, selon Redi, et qui sont souvent pleins de très-petits vers: les tuniques de l'intestin grêle présentent un ré-

seau très-curieux, formé par une multitude de petits vaisseaux, ou plutôt de petites rides disposées avec ordre et symétrie. On a remarqué qu'il avoit le cœur un peu plus petit et la rate beaucoup plus petite que l'attagas, et que le canal cystique et le conduit hépatique alloient se rendre dans les intestins séparément, et même à une assez grande distance l'un de l'autre.

Je ne puis finir cet article sans remarquer, avec Aldrovande, que, parmi les noms divers qui ont été donnés au lagopède, Gesner place celui d'*urbian*, comme un mot italien en usage dans la Lombardie, mais que ce mot est tout-à-fait étranger et à la Lombardie et à toute oreille italienne. Il pourroit bien en être de même de *rhoncas* et de *herbey*, autres noms que, selon le même Gesner, les Grisons, qui parlent italien, donnent aux lagopèdes. Dans la partie de la Savoie qui avoisine le Valais, on les nomme *arbenne*, et ce mot, différemment altéré par différents patois, moitié suisses, moitié grisons, aura pu produire quelques-uns de ceux dont je viens de parler.

DU LAGOPÈDE DE LA BAIE DE HUDSON.

Les auteurs de la *Zoologie britannique* font à M. Brisson un juste reproche de ce qu'il joint dans une même liste le ptarmigan avec la perdrix blanche de M. Edwards, planche LXXII, comme ne

faisant qu'un seul et même oiseau, tandis que ce sont en effet deux espèces différentes; car la perdrix blanche de M. Edwards est plus de deux fois plus grosse que le ptarmigan, et les couleurs de leur plumage d'été sont aussi fort différentes, celle-là ayant de larges taches de blanc et d'orangé foncé; et le ptarmigan ayant des mouchetures d'un brun obscur sur un brun clair. Du reste, ces mêmes auteurs avouent que la livrée d'hiver de ces oiseaux est la même, c'est-à-dire presque entièrement blanche. M. Edwards dit que les pennes latérales de la queue sont noires, même en hiver, avec du blanc au bout; et cependant il ajoute plus bas qu'un de ces oiseaux qui avoit été tué en hiver, et apporté de la baie de Hudson par M. Light, étoit parfaitement blanc; ce qui prouve de plus en plus combien, dans cette espèce, les couleurs du plumage sont variables.

La perdrix blanche dont il s'agit ici est de grosseur moyenne entre la perdrix et le faisan, et elle auroit assez la forme de la perdrix si elle n'avoit pas la queue un peu plus longue. Le sujet représenté dans la planche LXXII d'Edwards est un coq, tel qu'il est au printemps lorsqu'il commence à prendre sa livrée d'été, et lorsque éprouvant les influences de cette saison d'amour, il a ses sourcils membraneux plus rouges et plus saillants, plus élevés, tels en un mot que ceux de l'attagas; il a en outre de petites plumes blanches autour des yeux,

et d'autres à la base du bec, lesquelles recouvrent les orifices des narines : les deux plumes du milieu sont variées comme celles du cou; les deux suivantes sont blanches, et toutes les autres noires, avec du blanc à la pointe, en été comme en hiver.

La livrée d'été ne s'étend que sur la partie supérieure du corps, le ventre reste toujours blanc: les pieds et les doigts sont entièrement couverts de plumes, ou plutôt de poils blancs; les ongles sont moins courbés qu'ils ne le sont ordinairement dans les oiseaux. Cette perdrix blanche se tient toute l'année à la baie de Hudson : elle y passe les nuits dans des trous qu'elle sait se creuser sous la neige, dont la consistance en ces contrées est comme celle d'un sable très-fin. Le matin, elle prend son essor, et s'élève droit en haut en secouant la neige de dessus ses ailes. Elle mange le matin et le soir, et ne paroît pas craindre le soleil comme notre lagopède des Alpes, puisqu'elle se tient tous les jours exposée à l'action de ses rayons, dans le temps de la journée où ils ont le plus de force. M. Edwards a reçu ce même oiseau de Norwège, qui me paroît faire la nuance entre le lagopède, dont il a les pieds, et l'attagas, dont il a les grands sourcils rouges.

OISEAUX ÉTRANGERS

QUI ONT RAPPORT AUX COQS DE BRUYÈRE, AUX
GÉLINOTTES, AUX ATTAGAS, etc.

I. *La gélinotte du Canada*. Il me paroît que M. Brisson a fait un double emploi, en donnant la gélinotte du Canada qu'il a vue, pour une espèce différente de la gélinotte de la baie de Hudson, qu'à la vérité il n'avoit pas vue : mais il suffisoit de comparer la gélinotte du Canada, en Nature, avec les planches enluminées d'Edwards de la gélinotte de la baie de Hudson, pour reconnoître que c'étoit le même oiseau ; et nos lecteurs le verront aisément. Voilà donc une espèce nominale de moins, et l'on doit attribuer à la gélinotte du Canada tout ce que MM. Ellis et Edwards disent de la gélinotte de la baie de Hudson.

Elle abonde toute l'année dans les terres voisines de la baie de Hudson : elle y habite par préférence les plaines et les lieux bas ; au lieu que, sous un autre ciel, la même espèce, dit M. Ellis, ne se trouve que dans des terres fort élevées, et même au sommet des montagnes. En Canada, elle porte le nom de *perdrix*.

Le mâle est plus petit que la gélinotte ordinaire ; il a les sourcils rouges, les narines couvertes de petites plumes noires, les ailes courtes, les pieds velus jusqu'au bas du tarse, les doigts et les ongles

gris, le bec noir. En général, il est d'une couleur fort rembrunie, et qui n'est égayée que par quelques taches blanches autour des yeux, sur les flancs, et en quelques autres endroits.

La femelle est plus petite que le mâle, et elle a les couleurs de son plumage moins sombres et plus variées; elle lui ressemble dans tout le reste.

L'un et l'autre mangent des pignons de pin, des baies de genévrier, etc. On les trouve dans le nord de l'Amérique en très-grande quantité, et on en fait des provisions aux approches de l'hiver : la gelée les saisit et les conserve; et, à mesure qu'on en veut manger, on les fait dégeler dans l'eau froide.

II. *Le coq de bruyère à fraise, ou la grosse gélinotte du Canada.* Je soupçonne encore ici un double emploi, et je suis bien tenté de croire que cette grosse gélinotte du Canada, que M. Brisson donne comme une espèce nouvelle et différente de sa gélinotte huppée de Pensylvanie, est néanmoins la même, c'est-à-dire la même aussi que celle du coq de bruyère à fraise de M. Edwards. Il est vrai qu'en comparant cet oiseau en Nature, ou même notre planche avec celle de M. Edwards, il paroîtra au premier coup d'œil des différences très-considérables entre ces deux oiseaux : mais si l'on fait attention aux ressemblances, et en même temps aux différentes vues des dessinateurs, dont l'un, M. Edwards, a voulu représenter les plumes au-dessus

des ailes et de la tête, relevées comme si l'oiseau étoit non-seulement vivant mais en action d'amour, et dont l'autre, M. Martinet, n'a dessiné cet oiseau que mort et sans plumes érigées ou redressées; la disconvenance des dessins se réduira à peu de chose, ou plutôt s'évanouira tout-à-fait par une présomption bien fondée. c'est que notre oiseau est la femelle de celui d'Edwards : d'ailleurs cet habile naturaliste dit positivement qu'il ne fait que supposer la huppe à son oiseau, parce qu'ayant les plumes du sommet de la tête plus longues que les autres, il présume qu'il peut les redresser à sa volonté, comme celles qui sont au-dessus de ses ailes; et du reste, la grandeur, la figure, les mœurs et le climat étant ici les mêmes, je pense être fondé à présumer que la grosse gélinotte du Canada, la gélinotte huppée de Pensylvanie de M. Brisson, et le coq de bruyère à fraise de M. Edwards, ne font qu'une seule et même espèce, à laquelle on doit encore rapporter le coq de bois d'Amérique, décrit et représenté par Catesby.

Elle est un peu plus grosse que la gélinotte ordinaire, et lui ressemble par ses ailes courtes, et en ce que les plumes qui couvrent ses pieds ne descendent pas jusqu'aux doigts : mais elle n'a ni sourcils rouges, ni cercles de cette couleur autour des yeux. Ce qui la caractérise, ce sont deux touffes de plumes plus longues que les autres et recourbées en bas, qu'elle a au haut de la poitrine,

une de chaque côté : les plumes de ces touffes sont d'un beau noir, ayant sur leurs bords des reflets brillants qui jouent entre la couleur d'or et le vert; l'oiseau peut relever quand il veut ces espèces de fausses ailes, qui, lorsqu'elles sont pliées, tombent de part et d'autre sur la partie supérieure des ailes véritables. Le bec, les doigts, les ongles, sont d'un brun rougeâtre.

Cet oiseau, selon M. Edwards, est fort commun dans le Maryland et la Pensylvanie, où on lui donne le nom de *faisan* : cependant il a, par son naturel et ses habitudes, beaucoup plus d'affinité avec le tétras ou coq de bruyère; il tient le milieu, pour la grosseur, entre le faisán et la perdrix. Ses pieds sont garnis de plumes, et ses doigts dentelés sur les bords comme ceux des tétras; son bec est semblable à celui du coq ordinaire; l'ouverture des narines est recouverte par de petites plumes qui naissent de la base du bec, et se dirigent en avant; tout le dessus du corps, compris la tête, la queue et les ailes, est émaillé de différentes couleurs brunes, plus ou moins claires, d'orangé et de noir; la gorge est d'un orangé brillant, quoiqu'un peu foncé; l'estomac, le ventre et les cuisses ont des taches noires en forme de croissant, distribuées avec régularité sur un fond blanc : il a sur la tête et autour du cou de longues plumes dont il peut, en les redressant à son gré, se former une huppe et une sorte de fraise; ce qu'il fait

principalement lorsqu'il est en amour : il relève en même temps les plumes de sa queue en faisant la roue, gonflant son jabot, traînant les ailes et accompagnant son action d'un bruit sourd et d'un bourdonnement semblable à celui du coq d'Inde; et il a de plus pour rappeler ses femelles, un battement d'ailes très-singulier, et assez fort pour se faire entendre à un demi-mille de distance par un temps calme. Il se plaît à cet exercice au printemps et en automne, qui sont le temps de sa chaleur; et il le répète tous les jours à des heures réglées; savoir, à neuf heures du matin et sur les quatre heures du soir, mais toujours étant posé sur un tronc sec. Lorsqu'il commence, il met d'abord un intervalle d'environ deux secondes entre chaque battement; puis, accélérant la vitesse par degrés, les coups se succèdent à la fin avec tant de rapidité, qu'ils ne font plus qu'un petit bruit continu, semblable à celui d'un tambour, d'autres disent d'un tonnerre éloigné. Ce bruit dure environ une minute, et recommence par les mêmes gradations après sept ou huit minutes de repos : tout ce bruit n'est qu'une invitation d'amour que le mâle adresse à ses femelles, que celles-ci entendent de loin, et qui devient l'annonce d'une génération nouvelle, mais qui ne devient aussi que trop souvent un signal de destruction; car les chasseurs, avertis par ce bruit, qui n'est point pour eux, s'approchent de l'oiseau sans en être aper-

cus, et saisissent le moment de cette espèce de convulsion pour le tirer à coup sûr : je dis sans en être aperçus, car dès que cet oiseau voit un homme, il s'arrête aussitôt, fût-il dans la plus grande violence de son mouvement, et il s'envole à trois ou quatre cents pas : ce sont bien là les habitudes de nos tétras d'Europe et leurs mœurs, quoiqu'un peu outrées.

La nourriture ordinaire de ceux de Pensylvanie sont les grains, les fruits, les raisins, et surtout les baies de lierre; ce qui est remarquable, parce que ces baies sont un poison pour plusieurs animaux.

Ils ne couvent que deux fois l'année, apparemment au printemps et en automne, qui sont les deux saisons où le mâle bat des ailes : ils font leurs nids à terre avec des feuilles, ou à côté d'un tronc sec couché par terre, ou au pied d'un arbre debout, ce qui dénote un oiseau pesant : ils pondent de douze à seize œufs, et les couvent environ trois semaines. La mère a fort à cœur la conservation de ses petits; elle s'expose à tout pour les défendre, et cherche à attirer sur elle-même les dangers qui les menacent; ses petits, de leur côté, savent se cacher très-finement dans les feuilles : mais tout cela n'empêche pas que les oiseaux de proie n'en détruisent beaucoup. La couvée forme une compagnie qui ne se divise qu'au printemps de l'année suivante.

Ces oiseaux sont fort sauvages, et rien ne peut les apprivoiser : si on en fait couver par des poules ordinaires, ils s'échapperont et s'enfuiront dans les bois presque aussitôt qu'ils seront éclos.

Leur chair est blanche et très-bonne à manger; seroit-ce par cette raison que les oiseaux de proie leur donnent la chasse avec tant d'acharnement? Nous avons eu déjà ce soupçon à l'occasion des tétras d'Europe : s'il étoit confirmé par un nombre suffisant d'observations, il s'ensuivroit non-seulement que la voracité n'exclut pas toujours un appétit de préférence, mais que l'oiseau de proie est à peu près de même goût que l'homme, et ce seroit une analogie de plus entre les deux espèces.

III. L'oiseau d'Amérique qu'on peut appeler *gélinotte à longue queue*, dessiné et décrit par M. Edwards sous le nom de *heath cock* ou *grouse*, coq de bruyère de la baie de Hudson, et qui me paroît être plus voisin des gélinottes que des coqs de bruyère, ou des faisans dont on lui a aussi donné le nom : cette gélinotte à longue queue, représentée dans la planche cxvii de M. Edwards, est une femelle; elle a la grosseur, la couleur et la longue queue du faisan : le plumage du mâle est plus rembruni, plus lustré, et il a des reflets à l'endroit du cou; ce mâle se tient aussi très-droit, et il a la démarche fière, différence qui se trouve constamment entre le mâle et la femelle dans toutes

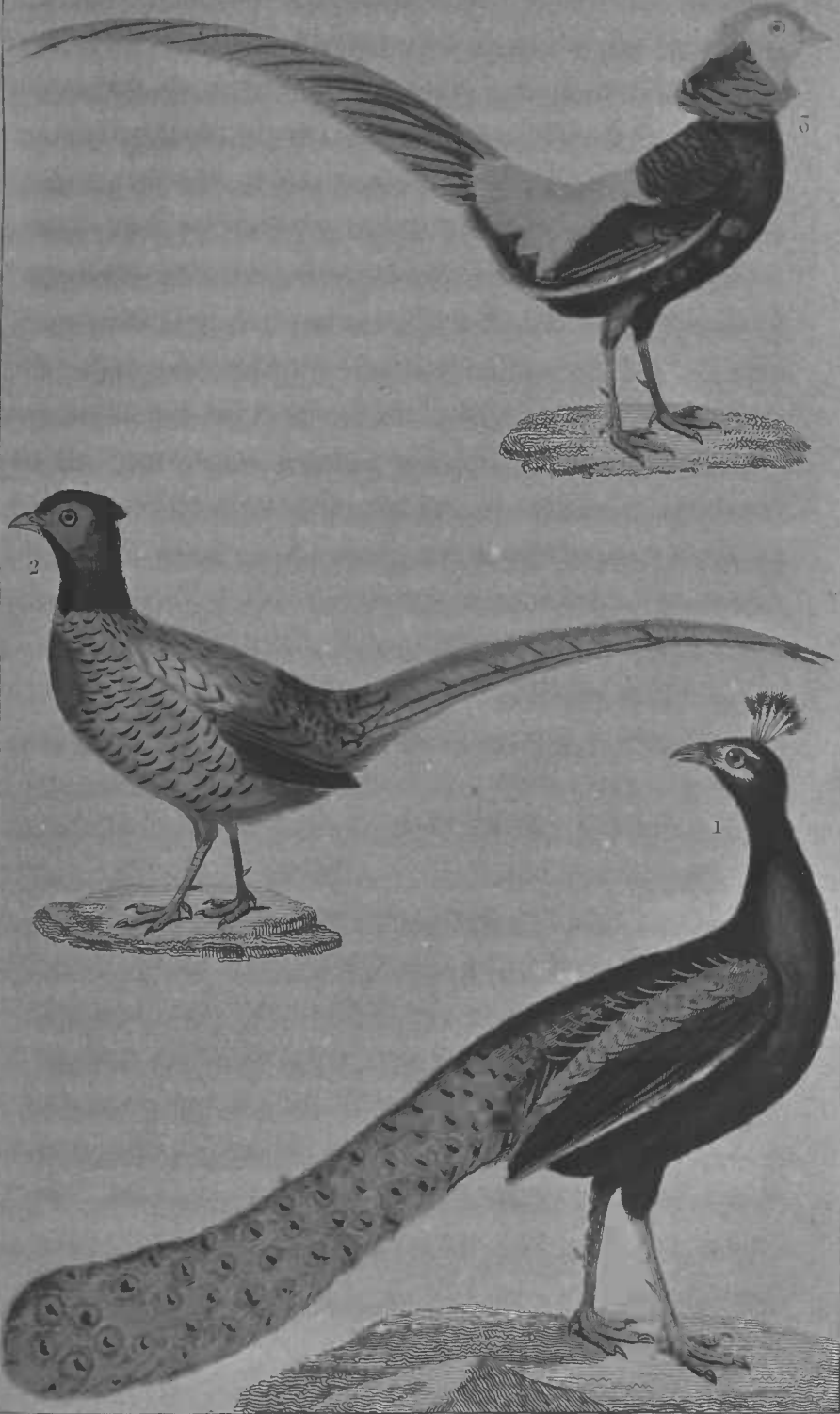
les espèces qui appartiennent à ce genre d'oiseau. M. Edwards n'a pas osé donner des sourcils rouges à cette femelle, parce qu'il n'a vu que l'oiseau empaillé, sur lequel ce caractère n'étoit point assez apparent; les pieds étoient patus, les doigts dentelés sur les bords, le doigt postérieur fort court.

A la baie de Hudson, on donne à ces gélinottes le nom de *faisan*. En effet, ils font, par leur longue queue, la nuance entre les gélinottes et les faisans; les deux pennes du milieu de cette queue excèdent d'environ deux pouces les deux suivantes de part et d'autre, et ainsi de suite. Ces oiseaux se trouvent aussi en Virginie, dans les bois et les lieux inhabités.

DU PAON.¹

Si l'empire appartenoit à la beauté et non à la force, le paon seroit sans contredit le roi des oiseaux; il n'en est point sur qui la Nature ait versé ses trésors avec plus de profusion : la taille grande, le port imposant, la démarche fière, la figure noble, les proportions du corps élégantes et sveltes, tout ce qui annonce un être de distinction lui a été donné. Une aigrette mobile et légère, peinte des plus riches couleurs, orne sa tête et l'élève

¹ En latin, *pavo*; en espagnol, *pavon*; en italien *pavone*; en allemand, *pfau*; en anglais, *peacock*.



Prêtre pinx.

1. Le Paon Page 202.
 2. Le Faisan 247.

M. Bascard sc.

3. Le Faisan doré. 257

sans la charger : son incomparable plumage semble réunir tout ce qui flatte nos yeux dans le coloris tendre et frais des plus belles fleurs, tout ce qui les éblouit dans les reflets pétillants des piergeries, tout ce qui les étonne dans l'éclat majestueux de l'arc-en-ciel; non-seulement la Nature a réuni sur le plumage du paon toutes les couleurs du ciel et de la terre pour en faire le chef-d'œuvre de sa magnificence, elle les a encore mêlées, assorties, nuancées, fondues de son inimitable pinceau, et en a fait un tableau unique, où elles tirent de leur mélange avec des nuances plus sombres et de leurs oppositions entre elles, un nouveau lustre et des effets de lumière si sublimes, que notre art ne peut ni les imiter ni les décrire.

Tel paroît à nos yeux le plumage du paon, lorsqu'il se promène paisible et seul dans un beau jour de printemps : mais si sa femelle vient tout à coup à paroître, si les feux de l'amour, se joignant aux secrètes influences de la saison, le tirent de son repos, lui inspirent une nouvelle ardeur et de nouveaux désirs, alors toutes ses beautés se multiplient; ses yeux s'animent et prennent de l'expression; son aigrette s'agite sur sa tête et annonce l'émotion intérieure; les longues plumes de sa queue déploient, en se relevant, leurs richesses éblouissantes; sa tête et son cou, se renversant noblement en arrière, se dessinent avec grâce sur ce fond radieux, où la lumière du soleil se joue

en mille manières, se perd et se reproduit sans cesse, et semble prendre un nouvel éclat plus doux et plus moelleux, de nouvelles couleurs plus variées et plus harmonieuses : chaque mouvement de l'oiseau produit des milliers de nuances nouvelles, des gerbes de reflets ondoyants et fugitifs, sans cesse remplacés par d'autres reflets et d'autres nuances toujours diverses et toujours admirables.

Le paon ne semble alors connoître ses avantages que pour en faire hommage à sa compagne, qui en est privée sans en être moins chérie; et la vivacité que l'ardeur de l'amour mêle à son action ne fait qu'ajouter de nouvelles grâces à ses mouvements, qui sont naturellement nobles, fiers et majestueux, et qui, dans ces moments, sont accompagnés d'un murmure énergique et sourd qui exprime le désir.

Mais ces plumes brillantes, qui surpassent en éclat les plus belles fleurs, se flétrissent aussi comme elles, et tombent chaque année. Le paon, comme s'il sentoit la honte de sa perte, craint de se faire voir dans cet état humiliant, et cherche les retraites les plus sombres pour s'y cacher à tous les yeux, jusqu'à ce qu'un nouveau printemps, lui rendant sa parure accoutumée, le ramène sur la scène pour y jouir des hommages dus à sa beauté : car on prétend qu'il en jouit en effet; qu'il est sensible à l'admiration; que le vrai moyen de l'en-

gager à étaler ses belles plumes, c'est de lui donner des regards d'attention et des louanges; et qu'au contraire, lorsqu'on paroît le regarder froidement et sans beaucoup d'intérêt, il replie tous ses trésors et les cache à qui ne sait point les admirer.

Quoique le paon soit depuis long-temps comme naturalisé en Europe, cependant il n'en est pas plus originaire : ce sont les Indes orientales, c'est le climat qui produit le saphir, le rubis, la topaze, qui doit être regardé comme son pays natal; c'est de là qu'il a passé dans la partie occidentale de l'Asie, où selon le témoignage positif de Théophraste cité par Pline, il avoit été apporté d'ailleurs; au lieu qu'il ne paroît pas avoir passé de la partie la plus orientale de l'Asie, qui est la Chine, dans les Indes : car les voyageurs s'accordent à dire que, quoique les paons soient fort communs aux Indes orientales, on ne voit à la Chine que ceux qu'on y transporte des autres pays; ce qui prouve au moins qu'ils sont très-rares à la Chine.

Élien assure que ce sont les Barbares qui ont fait présent à la Grèce de ce bel oiseau; et ces Barbares ne peuvent guère être que les Indiens, puisque c'est aux Indes qu'Alexandre, qui avoit parcouru l'Asie, et qui connoissoit bien la Grèce, en a vu pour la première fois : d'ailleurs il n'est point de pays où ils soient plus généralement répandus

et en aussi grande abondance que dans les Indes. Mandelslo et Thévenot en ont trouvé un grand nombre dans la province de Guzarate; Tavernier, dans toutes les Indes, mais particulièrement dans les territoires de Baroche, de Cambaie et de Broudra; François Pyrard, aux environs de Calicut; les Hollandais, sur toute la côte de Malabar; Lintscot, dans l'île de Ceylan; l'auteur du *second Voyage de Siam*, dans les forêts sur les frontières de ce royaume, du côté de Camboge et aux environs de la rivière de Meinam; le Gentil, à Java; Gemelli Carreri, dans les îles Calamianes, situées entre les Philippines et Bornéo. Si on ajoute à cela que dans presque toutes ces contrées les paons vivent dans l'état de sauvage, qu'ils ne sont nulle part ni si grands ni si féconds, on ne pourra s'empêcher de regarder les Indes comme leur climat naturel; et en effet, un si bel oiseau ne pouvoit guère manquer d'appartenir à ce pays si riche, si abondant en choses précieuses, où se trouvent la beauté, la richesse en tout genre, l'or, les perles, les pierreries, et qui doit être regardé comme le climat du luxe de la Nature. Cette opinion est confirmée en quelque sorte par le texte sacré; car nous voyons que les paons sont comptés parmi les choses précieuses que la flotte de Salomon rapportoit tous les trois ans. Il est clair que c'est ou des Indes, ou de la côte d'Afrique la plus voisine des Indes, que cette flotte formée et équipée sur la

mer Rouge, et qui ne pouvoit s'éloigner des côtes, tiroit ses richesses : or, il y a de fortes raisons de croire que ce n'étoit point des côtes d'Afrique; car jamais voyageur n'a dit avoir aperçu dans toute l'Afrique, ni même dans les îles adjacentes, des paons sauvages qui pussent être regardés comme propres et naturels à ces pays; si ce n'est dans l'île de Sainte - Hélène, où l'amiral Verhowen trouva des paons qu'on ne pouvoit prendre qu'en les tuant à coups de fusil : mais on ne se persuadera pas apparemment que la flotte de Salomon, qui n'avoit point de boussole, se rendît tous les trois ans à l'île de Sainte - Hélène, où d'ailleurs elle n'auroit trouvé ni or, ni argent, ni ivoire, ni presque rien de tout ce qu'elle cherchoit. De plus, il me paroît vraisemblable que cette île, éloignée de plus de trois cents lieues du continent, n'avoit pas même de paons du temps de Salomon; mais que ceux qu'y trouvèrent les Hollandais y avoient été lâchés par les Portugais, à qui elle avoit appartenu, ou par d'autres, et qu'ils s'y étoient multipliés d'autant plus facilement que l'île de Sainte - Hélène n'a, dit-on, ni bête venimeuse, ni animal vorace.

On ne peut guère douter que les paons que Kolbe a vus au cap de Bonne-Espérance, et qu'il dit être parfaitement semblables à ceux d'Europe, quoique la figure qu'il en donne s'en éloigne beaucoup, n'eussent la même origine que ceux de Sainte-

Hélène, et qu'ils n'y eussent été apportés par quelques-uns des vaisseaux européens qui arrivent en foule sur cette côte.

On peut dire la même chose de ceux que les voyageurs ont aperçus au royaume de Congo, avec des dindons, qui certainement n'étoient point des oiseaux d'Afrique, et encore de ceux que l'on trouve sur les confins d'Angola, dans un bois environné de murs, où on les entretient pour le roi du pays. Cette conjecture est fortifiée par le témoignage de Bosman, qui dit en termes formels qu'il n'y a point de paons sur la côte d'Or, et que l'oiseau pris par M. de Foquembourg et par d'autres pour un paon, est un oiseau tout différent, appelé *kroon-vogel*.

De plus, la dénomination de *paon d'Afrique*, donnée par la plupart des voyageurs aux demoiselles de Numidie, est encore une preuve directe que l'Afrique ne produit point de paons; et si l'on en a vu anciennement en Libye, comme le rapporte Eustathe, c'en étoit sans doute qui avoient passé ou qu'on avoit portés dans cette contrée de l'Afrique, l'une des plus voisines de la Judée, où Salomon en avoit mis long-temps auparavant : mais il ne paroît pas qu'ils l'eussent adoptée pour leur patrie, et qu'ils s'y fussent beaucoup multipliés, puisqu'il y avoit des lois très-sévères contre ceux qui en avoient tué ou seulement blessé quelques-uns.

Il est donc à présumer que ce n'étoit point des côtes d'Afrique que la flotte de Salomon rapportoit les paons; des côtes d'Afrique, dis-je, où ils sont fort rares, et où l'on n'en trouve point dans l'état de sauvage : mais bien des côtes d'Asie, où ils abondent, où ils vivent presque partout en liberté, où ils subsistent et se multiplient sans le secours de l'homme; où ils ont plus de grosseur plus de fécondité que partout ailleurs; où ils sont, en un mot, comme sont tous les animaux dans leur climat naturel.

Des Indes ils auront facilement passé dans la partie occidentale de l'Asie; aussi voyons-nous dans Diodore de Sicile qu'il y en avoit beaucoup dans la Babylonie : la Médie en nourrissoit aussi de très-beaux et en si grande quantité, que cet oiseau en a eu le surnom d'*avis Medica*. Philostrate parle de ceux du Phase, qui avoient une huppe bleue, et les voyageurs en ont vu en Perse.

De l'Asie ils ont passé dans la Grèce, où ils furent d'abord si rares, qu'à Athènes on les montra pendant trente ans à chaque néoménie comme un objet de curiosité, et qu'on accouroit en foule des villes voisines pour les voir.

On ne trouve pas l'époque certaine de cette migration du paon de l'Asie dans la Grèce; mais il y a preuve qu'il n'a commencé à paroître dans ce dernier pays que depuis le temps d'Alexandre, et

que sa première station au sortir de l'Asie a été l'île de Samos.

Les paons n'ont donc paru dans la Grèce que depuis Alexandre; car ce conquérant n'en vit pour la première fois que dans les Indes, comme je l'ai déjà remarqué; et il fut tellement frappé de leur beauté, qu'il défendit de les tuer sous des peines très-sévères. Mais il y a toute apparence que peu de temps après Alexandre, et même avant la fin de son règne, ils devinrent fort communs; car nous voyons dans le poète Antiphanes, contemporain de ce prince, et qui lui a survécu, qu'une seule paire de paons apportée en Grèce s'y étoit multipliée à un tel point, qu'il y en avoit autant que de cailles; et d'ailleurs Aristote, qui ne survécut que deux ans à son élève, parle en plusieurs endroits des paons comme d'oiseaux fort connus.

En second lieu, que l'île de Samos ait été leur première station à leur passage d'Asie en Europe, c'est ce qui est probable par la position même de cette île, qui est très-voisine du continent de l'Asie; et de plus cela est prouvé par un passage formel de Menodotus. Quelques-uns même, forçant le sens de ce passage, et se prévalant de certaines médailles samiennes fort antiques, où étoit représentée Junon avec un paon à ses pieds, ont prétendu que Samos étoit la patrie première du paon, le vrai lieu de son origine, d'où il s'étoit répandu dans l'Orient comme dans l'Occident.

Mais il est aisé de voir, en pesant les paroles de Menodotus, qu'il n'a voulu dire autre chose, sinon qu'on avoit vu des paons à Samos, avant d'en avoir vu dans aucune autre contrée située hors du continent de l'Asie, de même qu'on avoit vu dans l'Éolie (ou l'Étolie) des méléagrides, qui sont bien connues pour être des oiseaux d'Afrique, avant d'en voir en aucun lieu de la Grèce (*veluti..... quas meleagridas vocant ex Ætoliâ*). D'ailleurs l'île de Samos offroit aux paons un climat qui leur convenoit, puisqu'ils y subsistoient dans l'état de sauvages, et qu'Aulu-Gelle regarde ceux de cette île comme les plus beaux de tous.

Ces raisons étoient plus que suffisantes pour servir de fondement à la dénomination d'*oiseau de Samos*, que quelques auteurs ont donnée au paon: mais on ne pourroit pas la lui appliquer aujourd'hui, puisque M. de Tournefort ne fait aucune mention du paon dans la description de cette île, qu'il dit être pleine de perdrix, de bécasses, de bécassines, de grives, de pigeons sauvages, de tourterelles, de bec-figues, et d'une volaille excellente; et il n'y a pas d'apparence que M. de Tournefort ait voulu comprendre sous la dénomination générique de *volaille* un oiseau aussi considérable et aussi distingué.

Les paons ayant passé de l'Asie dans la Grèce, se sont ensuite avancés dans les parties méridionales de l'Europe, et, de proche en proche, en

France, en Allemagne, en Suisse et jusque dans la Suède, où, à la vérité, ils ne subsistent qu'en petit nombre, à force de soins, et non sans une altération considérable de leur plumage, comme nous le verrons dans la suite.

Enfin les Européens, qui, par l'étendue de leur commerce et de leur navigation, embrassent le globe entier, les ont répandus d'abord sur les côtes d'Afrique et dans quelques îles adjacentes, ensuite dans le Mexique, et de là dans le Pérou et dans quelques-unes des Antilles, comme Saint-Domingue et la Jamaïque, où l'on en voit beaucoup aujourd'hui, et où, avant cela, il n'y en avoit pas un seul, par une suite de la loi générale du climat, qui exclut du Nouveau-Monde tout animal terrestre attaché par sa nature aux pays chauds de l'ancien continent; loi à laquelle les oiseaux pesants ne sont pas moins assujettis que les quadrupèdes. Or, l'on ne peut nier que les paons ne soient des oiseaux pesants; et les anciens l'avoient fort bien remarqué; il ne faut que jeter un coup d'œil sur leur conformation extérieure, pour juger qu'ils ne peuvent pas voler bien haut ni bien long-temps; la grosseur du corps, la brièveté des ailes et la longueur embarrassante de la queue, sont autant d'obstacles qui les empêchent de fendre l'air avec légèreté: d'ailleurs les climats septentrionaux ne conviennent point à leur nature, et ils n'y restent jamais de leur plein gré.

Le coq paon n'a guère moins d'ardeur pour ses femelles, ni guère moins d'acharnement à se battre avec les autres mâles, que le coq ordinaire; il en auroit même davantage, s'il étoit vrai ce qu'on en dit, que lorsqu'il n'a qu'une ou deux poules, il les tourmente, les fatigue, les rend stériles à force de les féconder, et trouble l'œuvre de la génération à force d'en répéter les actes : dans ce cas les œufs sortent de l'*oviductus* avant qu'ils aient eu le temps d'acquérir leur maturité. Pour mettre à profit cette violence de tempérament, il faut donner au mâle cinq ou six femelles; au lieu que le coq ordinaire, qui peut suffire à quinze ou vingt poules, s'il est réduit à une seule, la féconde encore utilement, et la rend mère d'une multitude de petits poussins.

Les paonnes ont aussi le tempérament fort lascif; et lorsqu'elles sont privées de mâles, elles s'excitent entre elles, et en se frottant dans la poussière (car ce sont des oiseaux pulvérateurs), et se procurant une fécondité imparfaite, elles pondent des œufs clairs et sans germe, dont il ne résulte rien de vivant. Mais cela n'arrive guère qu'au printemps, lorsque le retour d'une chaleur douce et vivifiante réveille la Nature, et ajoute un nouvel aiguillon au penchant qu'ont tous les êtres animés à se reproduire : et c'est peut-être par cette raison qu'on a donné à ces œufs le nom de *zephyriens* (*ova zephyria*); non qu'on se soit persuadé

qu'un doux zéphyr suffise pour imprégner les paonnes et tous les oiseaux femelles qui pondent sans la coopération du mâle, mais parce qu'elles ne pondent guère de ces œufs que dans la nouvelle saison, annoncée ordinairement et même désignée par les zéphyrs.

Je croirois aussi fort volontiers que la vue de leur mâle piaffant autour d'elles, étalant sa belle queue, faisant la roue et leur montrant toute l'expression du désir, peut les animer encore davantage et leur faire produire un plus grand nombre de ces œufs stériles : mais ce que je ne croirai jamais, c'est que ce manège agréable, ces caresses superficielles, et, si j'ose ainsi parler, toutes ces courbettes de petit-mâitre, puissent opérer une fécondation véritable, tant qu'il ne s'y joindra pas une union plus intime et des approches plus efficaces ; et si quelques personnes ont cru que des paonnes avoient été fécondées ainsi par les yeux, c'est qu'apparemment ces paonnes avoient été couvertes réellement sans qu'on s'en fût aperçu.

L'âge de la pleine fécondité pour ces oiseaux est à trois ans, selon Aristote et Columelle, et même selon Pline, qui, en répétant ce qu'a dit Aristote, y fait quelques changements ; Varron fixe cet âge à deux ans ; et des personnes qui ont observé ces oiseaux m'assurent que les femelles commencent déjà à pondre dans notre climat à un an, sans doute des œufs stériles : mais presque tous s'accordent

à dire que l'âge de trois ans est celui où les mâles ont pris leur entier accroissement, où ils sont en état de cocher leur poule, et où la puissance d'engendrer s'annonce en eux par une production nouvelle très-considérable, celle des longues et belles plumes de leur queue, et par l'habitude qu'ils prennent aussitôt de les déployer en se pavanant et faisant la roue; le superflu de la nourriture, n'ayant plus rien à produire dans l'individu, va s'employer désormais à la reproduction de l'espèce.

C'est au printemps que ces oiseaux se recherchent et se joignent : si on veut les avancer, on leur donnera le matin, à jeun, tous les cinq jours, des fèves légèrement grillées, selon le précepte de Columelle.

La femelle pond ses œufs peu de temps après qu'elle a été fécondée; elle ne pond pas tous les jours, mais seulement de trois ou quatre jours l'un. Elle ne fait qu'une ponte par an, selon Aristote, et cette ponte est de huit œufs la première année, et de douze les années suivantes : mais cela doit s'entendre des paonnes à qui on laisse le soin de couver elles-mêmes leurs œufs et de mener leurs petits; au lieu que si on leur enlève leurs œufs à mesure qu'elles pondent, pour les faire couvrir par des poules vulgaires, elles feront trois pontes, selon Columelle, la première de cinq œufs, la seconde de quatre, et la troisième de deux ou trois.

Il paroît qu'elles sont moins fécondes dans ce pays-ci, où elles ne pondent guère que quatre ou cinq œufs par an; et qu'au contraire elles sont beaucoup plus fécondes aux Indes, où, selon Pierre Martyr, elles en pondent de vingt à trente, comme je l'ai remarqué plus haut : c'est qu'en général la température du climat a beaucoup d'influence sur tout ce qui a rapport à la génération, et c'est la clef de plusieurs contradictions apparentes qui se trouvent entre ce que disent les anciens et ce qui se passe sous nos yeux. Dans un pays plus chaud, les mâles seront plus ardents, ils se battront entre eux, il leur faudra un plus grand nombre de femelles, et celles-ci pondront un plus grand nombre d'œufs; au lieu que dans un pays plus froid elles seront moins fécondes, et les mâles moins chauds et plus paisibles.

Si on laisse à la paonne la liberté d'agir selon son instinct, elle déposera ses œufs dans un lieu secret et retiré. Ses œufs sont blancs et tachetés comme ceux du dinde, et à peu près de la même grosseur. Lorsque sa ponte est finie, elle se met à couver.

On prétend qu'elle est sujette à pondre pendant la nuit, ou plutôt à laisser échapper ses œufs de dessus le juchoir où elle est perchée; c'est pourquoi on recommande d'étendre de la paille au-dessous pour empêcher qu'ils ne se brisent.

Pendant tout le temps de l'incubation, la paon-

ne évite soigneusement le mâle, et tâche surtout de lui dérober sa marche lorsqu'elle retourne à ses œufs : car dans cette espèce, comme dans celle du coq et de bien d'autres, le mâle, plus ardent et moins fidèle au vœu de la Nature, est plus occupé de son plaisir particulier que de la multiplication de son espèce; et s'il peut surprendre la couveuse sur ses œufs, il les casse en s'approchant d'elle, et peut-être y met-il de l'intention, et cherche-t-il à se délivrer d'un obstacle qui l'empêche de jouir : quelques-uns ont cru qu'il ne les cassoit que par son empressement à les couvrir lui-même; ce seroit un motif bien différent. L'histoire naturelle aura toujours beaucoup d'incertitudes; il faudroit, pour les lui ôter, observer tout par soi-même : mais qui peut tout observer?

La paonne couve de vingt-sept à trente jours, plus ou moins, selon la température du climat et de la saison : pendant ce temps on a soin de lui mettre à portée une quantité suffisante de nourriture, de peur qu'étant obligée d'aller se repaître au loin, elle ne quittât ses œufs trop long-temps, et ne les laissât refroidir. Il faut aussi prendre garde de la troubler dans son nid, et de lui donner de l'ombrage; car, par une suite de son naturel inquiet et défiant, si elle se voit découverte, elle abandonnera ses œufs et recommencera une nouvelle ponte, qui ne vaudra pas la première, à cause de la proximité de l'hiver.

On prétend que la paonne ne fait jamais éclore tous ses œufs à la fois, mais que, dès qu'elle voit quelques poussins éclos, elle quitte tout pour les conduire : dans ce cas, il faudra prendre les œufs qui ne seront pas encore ouverts, et les mettre éclore sous une autre couveuse, ou dans un four d'incubation.

Élien nous dit que la paonne ne reste pas constamment sur ses œufs, et qu'elle passe quelquefois deux jours sans y revenir : ce qui nuit à la réussite de la couvée. Mais je soupçonne quelque méprise dans ce passage d'Élien, qui aura appliqué à l'incubation ce qu'Aristote et Plinè ont dit de la ponte, laquelle en effet est interrompue par deux ou trois jours de repos ; au lieu que de pareilles interruptions dans l'action de couver paroissent contraires à l'ordre de la Nature, et à ce qui s'observe dans toutes les espèces connues des oiseaux, si ce n'est dans les pays où la chaleur de l'air et du sol approche du degré nécessaire pour l'incubation.

Quand les petits sont éclos, il faut les laisser sous la mère pendant vingt-quatre heures, après quoi on pourra les transporter sous une mue. Frisch veut qu'on ne les rende à la mère que quelques jours après.

Leur première nourriture sera la farine d'orge détrempee dans du vin, du froment ramolli dans l'eau, ou même de la bouillie cuite ou refroidie :

dans la suite on pourra leur donner du fromage blanc bien pressé et sans aucun petit-lait, mêlé avec des poireaux hachés, et même des sauterelles, dont on dit qu'ils sont très friands; mais il faut auparavant ôter les pieds à ces insectes. Quand ils auront six mois, ils mangeront du froment, de l'orge, du marc de cidre et de poiré, et même ils pinceront l'herbe tendre; mais cette nourriture seule ne suffiroit point, quoique Athénée les appelle *graminivores*.

On a observé que les premiers jours la mère ne revenoit jamais coucher avec sa couvée dans le nid ordinaire, ni même deux fois dans le même endroit; et comme cette couvée si tendre, et qui ne peut encore monter sur les arbres, est exposée à beaucoup de risques, on doit y veiller de près pendant ces premiers jours, épier l'endroit que la mère aura choisi pour son gîte, et mettre ses petits en sûreté sous une mue, ou dans une enceinte formée en plein champ avec des claies préparées, etc.

Les paonneaux, jusqu'à ce qu'ils soient un peu forts, portent mal leurs ailes, les ont traînantes, et ne savent pas encore s'en servir : dans ces commencements, la mère les prend tous les soirs sur son dos, et les porte l'un après l'autre sur la branche où ils doivent passer la nuit; le lendemain matin, elle saute devant eux du haut de l'arbre en bas, et les accoutume à en faire autant pour la suivre, et à faire usage de leurs ailes.

Une mère paonne, et même une poule ordinaire, peut mener jusqu'à vingt-cinq petits paonneaux, selon Columelle; mais seulement quinze, selon Palladius : ce dernier nombre est plus que suffisant dans les pays froids, où les petits ont besoin de se réchauffer de temps en temps, et de se mettre à l'abri sous les ailes de la mère, qui ne pourroit en garantir vingt-cinq à la fois.

On dit que si une poule ordinaire qui mène ses poussins, voit une couvée de petits paonneaux, elle est tellement frappée de leur beauté qu'elle se dégoûte de ses petits, et les abandonne pour s'attacher à ces étrangers; ce que je rapporte ici non comme un fait vrai, mais comme un fait à vérifier, d'autant plus qu'il me paroît s'écarter du cours ordinaire de la Nature, et que, dans les premiers temps, les petits paonneaux ne sont pas beaucoup plus beaux que les poussins.

A mesure que les jeunes paonneaux se fortifient, ils commencent à se battre (surtout dans les pays chauds); et c'est pour cela que les anciens, qui paroissent s'être beaucoup plus occupés que nous de l'éducation de ces oiseaux, les tenoient dans de petites cases séparées : mais les meilleurs endroits pour les élever, c'étoit, selon eux, ces petites îles qui se trouvent en quantité sur les côtes d'Italie, telles, par exemple, que celle de Planasie, appartenant aux Pisans. Ce sont en effet les seuls endroits où l'on puisse les laisser en liberté, et pres-

que dans l'état de sauvage, sans craindre qu'ils s'échappent, attendu qu'ils volent peu et ne nagent point du tout, et sans craindre qu'ils deviennent la proie de leurs ennemis, dont la petite île doit être purgée; ils peuvent y vivre selon leur naturel et leurs appétits, sans contrainte, sans inquiétude; ils y prospéroient mieux, et, ce qui n'étoit pas négligé par les Romains, leur chair étoit d'un meilleur goût; seulement, pour avoir l'œil dessus, et reconnoître si leur nombre augmentoit ou diminueoit, on les accoutumoit à se rendre tous les jours, à une heure marquée et à un certain signal, autour de la maison, où on leur jetoit quelques poignées de grain pour les attirer.

Lorsque les petits ont un mois d'âge ou un peu plus, l'aigrette commence à leur pousser, et alors ils sont malades comme les dindonneaux lorsqu'ils poussent le rouge : ce n'est que de ce moment que le coq paon les reconnoît pour les siens; car, tant qu'ils n'ont pas d'aigrette, il les poursuit comme étrangers. On ne doit néanmoins les mettre avec les grands que lorsqu'ils ont sept mois; et s'ils ne se perchoient pas d'eux-mêmes sur le juchoir, il faut les y accoutumer, et ne point souffrir qu'ils dorment à terre, à cause du froid et de l'humidité.

L'aigrette est composée de petites plumes, dont la tige est garnie, depuis la base jusqu'auprès du sommet, non de barbes, mais de petits filets rares

et détachés; le sommet est formé de barbes ordinaires, unies ensemble, et peintes des plus belles couleurs.

Le nombre de ces petites plumes est variable; j'en ai compté vingt-cinq dans un mâle, et trente dans une femelle : mais je n'ai pas observé un assez grand nombre d'individus pour assurer qu'il ne puisse pas y en avoir plus ou moins.

L'aigrette n'est pas un cône renversé comme on le pourroit croire ; sa base, qui est en haut, forme une ellipse fort allongée, dont le grand axe est posé selon la longueur de la tête : toutes les plumes qui la composent ont un mouvement particulier assez sensible, par lequel elles s'approchent ou s'écartent les unes des autres, au gré de l'oiseau, et un mouvement général, par lequel l'aigrette entière, tantôt se renverse en arrière, et tantôt se relève sur la tête.

Les sommets de cette aigrette ont, ainsi que tout le reste du plumage, des couleurs bien plus éclatantes dans le mâle que dans la femelle : outre cela, le coq paon se distingue de sa poule, dès l'âge de trois mois, par un peu de jaune qui paroît au bout de l'aile; dans la suite, il s'en distingue par la grosseur, par un éperon à chaque pied, par la longueur de sa queue, et par la faculté de la relever et d'en étaler les belles plumes, ce qui s'appelle *faire la roue*. Willughby croit que le paon ne partage qu'avec le dindon cette faculté

remarquable : cependant on verra, dans le cours de cette histoire, qu'elle leur est commune avec quelques tétras ou coqs de bruyère, quelques pigeons, etc.

Les plumes de la queue, ou plutôt ces longues couvertures qui naissent de dessus le dos auprès du croupion, sont en grand ce que celles de l'aigrette sont en petit. Leur tige est pareillement garnie, depuis sa base jusque près de l'extrémité, de filets détachés de couleur changeante, et elle se termine par une plaque de barbes réunies, ornées de ce qu'on appelle l'*œil* ou le *miroir* : c'est une tache brillante, émaillée des plus belles couleurs, jaune doré de plusieurs nuances, vert changeant en bleu et en violet éclatant, selon les différents aspects, et tout cela empruntant encore un nouveau lustre de la couleur du centre, qui est un beau noir velouté.

Les deux plumes du milieu ont environ quatre pieds et demi, et sont les plus longues de toutes, les latérales allant toujours en diminuant de longueur jusqu'à la plus extérieure. L'aigrette ne tombe point; mais la queue tombe chaque année, en tout ou en partie, vers la fin de juillet, et repousse au printemps; et pendant cet intervalle l'oiseau est triste et se cache.

La couleur la plus permanente de la tête, de la gorge, du cou et de la poitrine, c'est le bleu avec différents reflets de violet, d'or et de vert éclatant;

tous ces reflets, qui renaissent et se multiplient sans cesse sur son plumage, sont une ressource que la Nature semble s'être ménagée pour y faire paroître successivement et sans confusion un nombre de couleurs beaucoup plus grand que son étendue ne sembloit le comporter; ce n'est qu'à la faveur de cette heureuse industrie que le paon pouvoit suffire à recevoir tous les dons qu'elle lui destinoit.

De chaque côté de la tête on voit un renflement formé par les petites plumes qui recouvrent le trou de l'oreille.

Les páons paroissent se caresser réciproquement avec le bec : mais, en y regardant de plus près, j'ai reconnu qu'ils se grattoient les uns les autres autour de la tête, où ils ont des poux très-vifs et très-agiles; on les voit courir sur la peau blanche qui entoure leurs yeux, et cela ne peut manquer de leur causer une sensation incommode : aussi se prêtent-ils avec beaucoup de complaisance lorsqu'un autre les gratte.

Ces oiseaux se rendent maîtres dans la basse-cour, et se font respecter de l'autre volaille, qui n'ose prendre sa pâture qu'après qu'ils ont fini leur repas. Leur façon de manger est à peu près celle des gallinacés; ils saisissent le grain de la pointe du bec, et l'avalent sans le broyer.

Pour boire ils plongent le bec dans l'eau, où ils font cinq ou six mouvements assez prompts de la

mâchoire inférieure; puis, en se relevant et tenant leur tête dans une situation horizontale, ils avalent l'eau dont leur bouche s'étoit remplie, sans faire aucun mouvement du bec.

Les aliments sont reçus dans l'œsophage, où l'on a observé, un peu au-dessus de l'orifice antérieur de l'estomac, un bulbe glanduleux, rempli de petits tuyaux qui donnent en abondance une liqueur limpide.

L'estomac est revêtu à l'extérieur d'un grand nombre de fibres motrices.

Dans un de ces oiseaux qui a été disséqué par Gaspard Bartholin, il y avoit bien deux conduits biliaires; mais il ne se trouva qu'un seul canal pancréatique, quoique d'ordinaire il y en ait deux dans les oiseaux.

Le *cæcum* étoit double, et dirigé d'arrière en avant; il égaloit en longueur tous les autres intestins ensemble, et les surpassoit en capacité.

Le croupion est très-gros, parce qu'il est chargé de muscles qui servent à redresser la queue et à l'épanouir.

Les excréments sont ordinairement moulés et chargés d'un peu de cette matière blanche qui se trouve sur les excréments de tous les gallinacés et de beaucoup d'autres oiseaux.

On m'assure qu'ils dorment, tantôt en cachant la tête sous l'aile, tantôt en faisant rentrer leur cou en eux-mêmes et ayant le bec au vent.

Les paons aiment la propreté, et c'est par cette raison qu'ils tâchent de recouvrir et d'enfouir leurs ordures, et non parce qu'ils envient à l'homme les avantages qu'il pourroit retirer de leurs excréments, qu'on dit être bons pour le mal des yeux, pour améliorer la terre, etc., mais dont apparemment ils ne connoissent pas toutes les propriétés.

Quoiqu'ils ne puissent pas voler beaucoup, ils aiment à grimper; ils passent ordinairement la nuit sur les combles des maisons, où ils causent beaucoup de dommage, et sur les arbres les plus élevés : c'est de là qu'ils font souvent entendre leur voix, qu'on s'accorde à trouver désagréable, peut-être parce qu'elle trouble le sommeil, et d'après laquelle on prétend que s'est formé leur nom dans presque toutes les langues.

On prétend que la femelle n'a qu'un seul cri, qu'elle ne fait guère entendre qu'au printemps; mais que le mâle en a trois. Pour moi, j'ai reconnu qu'il avoit deux tons : l'un plus grave, qui tient plus du hautbois; l'autre plus aigu, précisément à l'octave du premier, et qui tient plus des sons perçants de la trompette : et j'avoue qu'à mon oreille ces deux tons n'ont rien de choquant, de même que je n'ai rien pu voir de difforme dans ses pieds; et ce n'est qu'en prêtant aux paons nos mauvais raisonnements et même nos vices, qu'on a pu supposer que leur cri n'étoit autre chose qu'un gémissement arraché à leur vanité, toutes

les fois qu'ils aperçoivent la laideur de leurs pieds.

Théophraste avance que leurs cris souvent répétés sont un présage de pluie; d'autres, qu'ils l'annoncent aussi lorsqu'ils grimpent plus haut que de coutume; d'autres, que ces mêmes cris pronostiquoient la mort à quelque voisin; d'autres enfin, que ces oiseaux portoient toujours sous l'aile un morceau de racine de lin comme un amulette naturel, pour se préserver des fascinations...; tant il est vrai que toute chose dont on a beaucoup parlé a fait dire beaucoup d'inepties.

Outre les différents cris dont j'ai fait mention, le mâle et la femelle produisent encore un certain bruit sourd, un craquement étouffé, une voix intérieure et renfermée, qu'ils répètent souvent et quand ils sont inquiets, et quand ils paroissent tranquilles ou même contents.

Pline dit qu'on a remarqué de la sympathie entre les pigeons et les paons; et Cléarque parle d'un de ces derniers qui avoit pris un tel attachement pour une jeune personne, que, l'ayant vue mourir, il ne put lui survivre. Mais une sympathie plus naturelle et mieux fondée, c'est celle qui a été observée entre les paons et les dindons : ces deux oiseaux sont du petit nombre des oiseaux qui redressent leur queue et font la roue; ce qui suppose bien des qualités communes; aussi s'accordent-ils mieux ensemble qu'avec tout le reste de la volaille : et l'on prétend même qu'on a vu un coq

paon couvrir une poule d'Inde; ce qui indiqueroit une grande analogie entre les deux espèces.

La durée de la vie du paon est de vingt-cinq ans, selon les anciens; et cette détermination me paroît bien fondée, puisqu'on sait que le paon est entièrement formé avant trois ans, et que les oiseaux en général vivent plus long-temps que les quadrupèdes, parce que leurs os sont plus ductiles: mais je suis surpris que M. Willughby ait cru, sur l'autorité d'Élien, que cet oiseau vivoit jusqu'à cent ans, d'autant plus que le récit d'Élien est mêlé de plusieurs circonstances visiblement fabuleuses.

J'ai déjà dit que le paon se nourrissoit de toutes sortes de grains, comme les gallinacés: les anciens lui donnoient ordinairement par mois un boisseau de froment, pesant environ vingt livres. Il est bon de savoir que la fleur de sureau leur est contraire, et que la feuille d'ortie est mortelle aux jeunes paonneaux, selon Franzius.

Comme les paons vivent aux Indes dans l'état de sauvage, c'est aussi dans ce pays qu'on a inventé l'art de leur donner la chasse. On ne peut guère les approcher de jour, quoiqu'ils se répandent dans les champs par troupes assez nombreuses, parce que, dès qu'ils découvrent le chasseur, ils fuient devant lui plus vite que la perdrix, et s'enfoncent dans les broussailles, où il n'est guère possible de les suivre; ce n'est donc que la nuit

qu'on parvient à les prendre, et voici de quelle manière se fait cette chasse aux environs de Cambaie.

On approche de l'arbre sur lequel ils sont perchés; on leur présente une espèce de bannière qui porte deux chandelles allumées, et où l'on a peint des paons au naturel : le paon, ébloui par cette lumière, ou bien occupé à considérer les paons en peinture qui sont sur la bannière, avance le cou, le retire, l'allonge encore, et, lorsqu'il se trouve dans un nœud coulant qui y a été placé exprès, on tire la corde et on se rend maître de l'oiseau.

Nous avons vu que les Grecs faisoient grand cas du paon, mais ce n'étoit que pour rassasier leurs yeux de la beauté de son plumage; au lieu que les Romains, qui ont poussé plus loin tous les excès du luxe, parce qu'ils étoient plus puissants, se sont rassasiés réellement de sa chair. Ce fut l'orateur Hortensius qui imagina le premier d'en faire servir sur sa table, et son exemple ayant été suivi, cet oiseau devint très-cher à Rome; et les empereurs renchérissant sur le luxe des particuliers, on vit un Vitellius, un Héliogabale, mettre leur gloire à remplir des plats immenses de têtes ou de cervelles de paons, de langues de phénicoptères, de foies de scares, et en composer des mets insipides, qui n'avoient d'autre mérite que de supposer une dépense prodigieuse et un luxe excessivement destructeur.

Dans ces temps-là un troupeau de cent de ces

oiseaux pouvoit rendre soixante mille sesterces, en n'exigeant de celui à qui on en confioit le soin que trois paons par couvée; ces soixante mille sesterces reviennent, selon l'évaluation de Gassendi, à dix ou douze mille francs. Chez les Grecs, le mâle et la femelle se vendoient mille drachmes; ce qui revient à huit cent quatre-vingt-sept livres dix sous, selon la plus forte évaluation, et à vingt-quatre livres, selon la plus foible : mais il me paroît que cette dernière est beaucoup trop foible, sans quoi le passage suivant d'Athénée ne signiferoit rien : « N'y a-t-il pas de la fureur à nourrir » des paons dont le prix n'est pas moindre que celui des statues? » Ce prix étoit bien tombé au commencement du seizième siècle, puisque dans la nouvelle coutume du Bourbonnais, qui est de 1521, un paon n'étoit estimé que deux sous six deniers de ce temps-là, que M. Dupré de Saint-Maur évalue à trois livres quinze sous d'aujourd'hui : mais il paroît que peu après cette époque le prix de ces oiseaux se releva; car Bruyer nous apprend qu'aux environs de Lisieux, où l'on avoit la facilité de les nourrir avec du marc de cidre, on en élevoit des troupeaux dont on tiroit beaucoup de profit, parce que, comme ils étoient fort rares dans le reste du royaume, on en envoyoit de là dans toutes les grandes villes pour les repas d'appareil. Au reste, il n'y a guère que les jeunes que l'on puisse manger; les vieux sont trop durs, et d'au-

tant plus durs que leur chair est naturellement fort sèche; et c'est sans doute à cette qualité qu'elle doit la propriété singulière, et qui paroît assez avérée, de se conserver sans corruption pendant plusieurs années. On en sert cependant quelquefois de vieux; mais c'est plus pour l'appareil que pour l'usage, car on les sert revêtus de leurs belles plumes; et c'est une recherche de luxe assez bien entendue, que l'élégance industrielle des modernes a ajoutée à la magnificence effrénée des anciens : c'étoit sur un paon ainsi préparé que nos anciens chevaliers faisoient dans les grandes occasions leur vœu appelé le *vœu du paon*.

On employoit autrefois les plumes du paon à faire des espèces d'éventails; on en formoit des couronnes en guise de laurier, pour les poètes appelés *troubadours*. Gesner a vu une étoffe dont la chaîne étoit de soie et de fil d'or, et la trame de ces mêmes plumes : tel étoit sans doute le manteau tissu de plumes de paon qu'envoya le pape Paul III au roi Pepin.

Selon Aldrovande, les œufs de paon sont regardés par tous les modernes comme une mauvaise nourriture, tandis que les anciens les mettoient au premier rang, et avant ceux d'oie et de poule commune : il explique cette contradiction en disant qu'ils sont bons au goût et mauvais à la santé; reste à examiner si la température du climat n'auroit pas encore ici quelque influence.

DU PAON BLANC.

Le climat n'influe pas moins sur le plumage des oiseaux que sur le pelage des quadrupèdes : nous avons vu dans les volumes précédents que le lièvre, l'hermine et la plupart des autres animaux, étoient sujets à devenir blancs dans les pays froids, surtout pendant l'hiver; et voici une espèce de paons, ou, si l'on veut, une variété, qui paroît avoir éprouvé les mêmes effets par la même cause; et plus grands encore, puisqu'elle a produit une race constante dans cette espèce, et qu'elle semble avoir agi plus fortement sur les plumes de cet oiseau : car la blancheur des lièvres et des hermines n'est que passagère et n'a lieu que pendant l'hiver, ainsi que celle de la gélinotte blanche ou du lagopède, au lieu que le paon blanc est toujours blanc, et dans tous les pays, l'été comme l'hiver, à Rome comme à Torneo; et cette couleur nouvelle est même si fixe, que des œufs de cet oiseau pondus et éclos en Italie donnent encore des paons blancs. Celui qu'Aldrovande a fait dessiner étoit né à Bologne, d'où il avoit pris occasion de douter que cette variété fût propre aux pays froids: cependant la plupart des naturalistes s'accordent à regarder la Norwège et les autres contrées du Nord comme son pays natal; et il paroît qu'il y vit dans l'état de sauvage, car il se répand pendant

l'hiver dans l'Allemagne, où on en prend assez communément dans cette saison; on en trouve même dans des contrées beaucoup plus méridionales, telles que la France et l'Italie, mais dans l'état de domesticité seulement.

M. Linnæus assure en général, comme je l'ai dit plus haut, que les paons ne restent pas même en Suède de leur plein gré, et il n'en excepte point les paons blancs.

Ce n'est pas sans un laps de temps considérable et sans des circonstances singulières, qu'un oiseau né dans les climats si doux de l'Inde et de l'Asie a pu s'accoutumer à l'âpreté des pays septentrionaux: s'il n'y a pas été transporté par les hommes, il a pu y passer soit par le nord de l'Asie, soit par le nord de l'Europe. Quoiqu'on ne sache pas précisément l'époque de cette migration, je soupçonne qu'elle n'est pas fort ancienne: car je vois d'un côté dans Aldrovande, Longolius, Scaliger et Schwenckfeld, que les paons blancs n'ont cessé d'être rares que depuis fort peu de temps; et, d'un autre côté, je suis fondé à croire que les Grecs ne les ont point connus, puisque Aristote ayant parlé, dans son *Traité de la Génération des Animaux*, des couleurs variées du paon, et ensuite des perdrix blanches, des corbeaux blancs, des moineaux blancs, ne dit pas un mot des paons blancs.

Les modernes ne disent rien non plus de l'histoire de ces oiseaux, si ce n'est que leurs petits

sont fort délicats à élever : cependant il est vraisemblable que l'influence du climat ne s'est point bornée à leur plumage, et qu'elle se sera étendue plus ou moins jusque sur leur tempérament, leurs habitudes, leurs mœurs; et je m'étonne qu'aucun naturaliste ne se soit encore avisé d'observer les progrès ou du moins le résultat de ces observations plus intérieures et plus profondes : il me semble qu'une seule observation de ce genre seroit plus intéressante, feroit plus pour l'histoire naturelle, que d'aller compter scrupuleusement toutes les plumes des oiseaux, et décrire laborieusement toutes les teintes et demi-teintes de chacune de leurs barbes dans les quatre parties du monde.

Au reste, quoique leur plumage soit entièrement blanc, et particulièrement les longues plumes de leur queue, cependant on y distingue encore à l'extrémité des vestiges marqués de ces miroirs qui en faisoient le plus bel ornement, tant l'empreinte des couleurs primitives étoit profonde. Il seroit curieux de chercher à ressusciter ces couleurs, et de déterminer par l'expérience combien de temps et quel nombre de générations il faudroit dans un climat convenable, tel que les Indes, pour leur rendre leur premier éclat.

DU PAON PANACHÉ.

Frisch croit que le paon panaché n'est autre chose que le produit du mélange des deux précédents, je veux dire, du paon ordinaire et du paon blanc; et il porte en effet sur son plumage l'empreinte de cette double origine, car il a du blanc sur le ventre, sur les ailes et sur les joues; et dans tout le reste, il est comme le paon ordinaire, si ce n'est que les miroirs de la queue ne sont ni si larges, ni si ronds, ni si bien tournés. Tout ce que je trouve dans les auteurs sur l'histoire particulière de cet oiseau, se réduit à ceci, que leurs petits ne sont pas aussi délicats à élever que ceux du paon blanc.

DU FAISAN.¹

IL suffit de nommer cet oiseau pour se rappeler le lieu de son origine : le faisan, c'est-à-dire l'oiseau du Phase, étoit, dit-on, confiné dans la Colchide avant l'expédition des Argonautes; ce sont ces Grecs qui, en remontant le Phase pour arriver à Colchos, virent ces beaux oiseaux répandus sur les bords du fleuve, et qui, en les rapportant

¹ En latin, *phasianus*; en italien, *fasano*; en allemand, *fasan*; en anglais, *pheasant*.

dans leur patrie, lui firent un présent plus riche que celui de la toison d'or.

Encore aujourd'hui les faisans de la Colchide ou Mingrèlie, et de quelques autres contrées voisines, sont les plus beaux et les plus gros que l'on connoisse : c'est de là qu'ils se sont répandus d'un côté par la Grèce à l'Occident, depuis la mer Baltique jusqu'au cap de Bonne-Espérance et à Madagascar; et de l'autre par la Médie dans l'Orient jusqu'à l'extrémité de la Chine et au Japon, et même dans la Tartarie. Je dis par la Médie, car il paroît que cette contrée, si favorable aux oiseaux, et où l'on trouve les plus beaux paons, les plus belles poules, etc., a été aussi une nouvelle patrie pour les faisans, qui s'y sont multipliés au point que ce pays seul en a fourni à beaucoup d'autres pays. Ils sont en fort grande abondance en Afrique, surtout sur la côte des Esclaves, la côte d'Or, la côte d'Ivoire, au pays d'Issini, et dans les royaumes de Congo et d'Angola, où les Nègres les appellent *galignoles*. On en trouve assez communément dans les différentes parties de l'Europe, en Espagne, en Italie, surtout dans la Campagne de Rome, le Milanais et quelques îles du golfe de Naples; en Allemagne, en France, en Angleterre : dans ces dernières contrées ils ne sont pas généralement répandus. Les auteurs de la *Zoologie britannique* assurent positivement que dans toute la Grande-Bretagne on ne trouve aucun faisan dans l'état de

sauvage. Sibbald s'accorde avec les zoologistes, en disant qu'en Écosse quelques gentilshommes élèvent de ces oiseaux dans leurs maisons. Boter dit encore plus formellement que l'Irlande n'a point de faisans. M. Linnæus n'en fait aucune mention dans le dénombrement des oiseaux de Suède. Ils étoient encore très-rares en Silésie du temps de Schwenckfeld : on ne faisoit que commencer à en avoir en Prusse il y a vingt ans, quoique la Bohême en ait une très-grande quantité : et s'ils se sont multipliés en Saxe, ce n'a été que par les soins du duc Frédéric, qui en lâcha deux cents dans le pays, avec défense de les prendre ou de les tuer. Gesner, qui avoit parcouru les montagnes de Suisse, assure n'y en avoir jamais vu. Il est vrai que Stumsius assure au contraire qu'on en trouve dans ces mêmes montagnes : mais cela peut se concilier ; car il est fort possible qu'il s'en trouve en effet dans un certain canton que Gesner n'auroit point parcouru, tel, par exemple, que la partie qui confine au Milanais, où Olina dit qu'ils sont fort communs. Il s'en faut bien qu'ils soient généralement répandus en France ; on n'en voit que très-rarement dans nos provinces septentrionales, et probablement on n'y en verroit point du tout, si un oiseau de cette distinction ne devoit être le principal ornement des plaisirs de nos rois : mais ce n'est que par des soins continuels, dirigés avec la plus grande intelligence, qu'on peut les y fixer ;

en leur faisant, pour ainsi dire, un climat artificiel convenable à leur nature; et cela est si vrai, qu'on ne voit pas qu'ils se soient multipliés dans la Brie, où il s'en échappe toujours quelques-uns des capitaineries voisines, et où même ils s'apparièrent quelquefois, parce qu'il est arrivé à M. Leroy, lieutenant des chasses de Versailles, d'en trouver le nid et les œufs dans les grands bois de cette province : cependant ils y vivent dans l'état de liberté, état si favorable à la multiplication des animaux, et néanmoins insuffisant pour ceux même qui, comme les faisans, paroissent en mieux sentir le prix lorsque le climat est contraire : nous avons vu en Bourgogne un homme riche faire tous ses efforts et ne rien épargner pour en peupler sa terre, située dans l'Auxois, sans en pouvoir venir à bout. Tout cela me donne des doutes sur les deux faisans que Regnard prétend avoir tués en Bothnie, ainsi que ceux qu'Olaüs Magnus dit se trouver dans la Scandinavie, et y passer l'hiver sous la neige sans prendre de nourriture : cette façon de passer l'hiver sous la neige a plus de rapport avec les habitudes des coqs de bruyère et des gélinottes qu'avec celles des faisans; de même que le nom de *gallæ gylvestres*, qu'Olaüs donne à ces prétendus faisans, convient beaucoup mieux aux tétras ou coqs de bruyère; et ma conjecture a d'autant plus de force, que ni M. Linnæus, ni aucun bon observateur, n'a dit avoir vu de véritables faisans

dans les pays septentrionaux, en sorte qu'on peut croire que ce nom de *faisan* aura été d'abord appliqué par les habitants de ces pays à des tétras ou des gélinottes, qui sont en effet très-répandus dans le Nord, et qu'ensuite ce nom aura été adopté, sans beaucoup d'examen, par les voyageurs, et même par les compilateurs, tous gens peu attentifs à distinguer les espèces.

Cela supposé, il suffit de remarquer que le faisán a l'aile courte, et conséquemment le vol pesant et peu élevé, pour conclure qu'il n'aura pu franchir de lui-même les mers interposées entre les pays chauds ou même tempérés de l'ancien continent, et l'Amérique. Cette conclusion est confirmée par l'expérience; car dans tout le Nouveau-Monde il ne s'est point trouvé de vrais faisans, mais seulement des oiseaux qui peuvent, à toute force, être regardés comme leurs représentants : car je ne parle point de ces faisans véritables qui abondent aujourd'hui dans les habitations de Saint-Domingue, et qui y ont été transportés par les Européens, ainsi que les paons et les pintades.

Le faisán est de la grosseur du coq ordinaire, et peut en quelque sorte le disputer au paon pour la beauté; il a le port aussi noble, la démarche aussi fière, et le plumage presque aussi distingué : celui de la Chine a même les couleurs plus éclatantes; mais il n'a pas, comme le paon, la faculté d'étaler son beau plumage ni de relever les longues

plumes de sa queue; faculté qui suppose un appareil particulier de muscles moteurs dont le paon est pourvu, qui manquent au faisan, et qui établissent une différence assez considérable entre les deux espèces. D'ailleurs ce dernier n'a ni l'aigrette du paon, ni sa double queue, dont l'une, plus courte, est composée des véritables plumes directrices, et l'autre, plus longue, n'est formée que des couvertures de celles-là. En général, le faisan paroît modelé sur des proportions moins légères et moins élégantes, ayant le corps plus ramassé, le cou plus raccourci, la tête plus grosse, etc.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans sa physionomie, ce sont deux pièces de couleur écarlate, au milieu desquelles sont placés les yeux, et deux bouquets de plumes d'un vert doré, qui, dans le temps des amours, s'élèvent de chaque côté au-dessus des oreilles; car dans les animaux il y a presque toujours, ainsi que je l'ai remarqué, une production nouvelle, plus ou moins sensible, qui est comme le signal d'une nouvelle génération: ces bouquets de plumes sont apparemment ce que Pline appeloit, tantôt des *oreilles*, tantôt de *petites cornes*; on sent à leur base une élévation formée par leur muscle releveur. Le faisan a outre cela à chaque oreille des plumes dont il se sert pour en fermer à son gré l'ouverture, qui est fort grande.

Les plumes du cou et du croupion ont le bout

échancré en cœur, comme certaines plumes de la queue du paon.

Je n'entrerai pas ici dans le détail des couleurs du plumage : je dirai seulement qu'elles ont beaucoup moins d'éclat dans la femelle que dans le mâle, et que dans celui-ci même les reflets en sont encore plus fugitifs que dans le paon, et qu'ils dépendent non-seulement de l'incidence de la lumière, mais encore de la réunion et de la position respective de ces plumes; car si on en prend une seule à part, les reflets verts s'évanouissent, et l'on ne voit à leur place que du brun ou du noir. Les tiges des plumes du cou et du dos sont d'un beau jaune doré et font l'effet d'autant de lames d'or. Les couvertures du dessus de la queue vont en diminuant, et finissent en espèces de filets : la queue est composée de dix-huit pennes, quoique Schwenckfeld n'en compte que seize; les deux du milieu sont les plus longues de toutes, et ensuite les plus voisines de celles-là. Chaque pied est muni d'un éperon court et pointu, qui a échappé à quelques descripteurs; les doigts sont joints par une membrane plus large qu'elle n'est ordinairement dans les oiseaux pulvérateurs : cette membrane interdigitale, plus grande, semble être une première nuance par laquelle les oiseaux de ce genre se rapprochent des oiseaux de rivière; et en effet, Aldrovande remarque que le faisán se plaît dans les lieux marécageux; et il ajoute qu'on en

prend quelquefois dans les marais qui sont aux environs de Bologne. Olina, autre Italien, et M. Leroy, lieutenant des chasses de Versailles, ont fait la même observation : ce dernier assure que c'est toujours dans les lieux les plus humides et le long des mares qui se trouvent dans les grands bois de la Brie, que se tiennent les faisans échappés des capitaineries voisines : quoique accoutumés à la société de l'homme, quoique comblés de ses bienfaits, ces faisans s'éloignent le plus qu'il est possible de toute habitation humaine ; car ce sont des oiseaux très-sauvages, et qu'il est extrêmement difficile d'apprivoiser. On prétend néanmoins qu'on les accoutume à revenir au coup de sifflet, c'est-à-dire qu'ils s'accoutument à venir prendre la nourriture que ce coup de sifflet leur annonce toujours : mais, dès que leur besoin est satisfait, ils reviennent à leur naturel, et ne connoissent plus la main qui les a nourris ; ce sont des esclaves indomptables qui ne peuvent se plier à la servitude, qui ne connoissent aucun bien qui puisse entrer en comparaison avec la liberté, qui cherchent continuellement à la recouvrer, et qui n'en manquent jamais l'occasion : les sauvages qui viennent de la perdre sont furieux ; ils fondent à grands coups de bec sur les compagnons de leur captivité, et n'épargnent pas même le paon.

Ces oiseaux se plaisent dans les bois en plaine, différant en cela des tétras ou coqs de bruyère,

qui se plaisent dans les bois en montagne; pendant la nuit ils se perchent au haut des arbres, ils y dorment la tête sous l'aile : leur cri, c'est-à-dire le cri du mâle, car la femelle n'en a presque point, est entre celui du paon et celui de la pintade, mais plus près de celui-ci, et par conséquent très-peu agréable.

Leur naturel est si farouche, que non-seulement ils évitent l'homme, mais qu'ils s'évitent les uns les autres, si ce n'est au mois de mars ou d'avril, qui est le temps où le mâle recherche sa femelle; et il est facile alors de les trouver dans les bois, parce qu'ils se trahissent eux-mêmes par un battement d'ailes qui se fait entendre de fort loin. Les coqs faisans sont moins ardents que les coqs ordinaires : Frisch prétend que dans l'état de sauvage ils n'ont chacun qu'une seule femelle. Mais l'homme, qui fait gloire de soumettre l'ordre de la Nature à son intérêt ou à ses fantaisies, a changé, pour ainsi dire, le naturel de cet oiseau, en accoutumant chaque coq à avoir jusqu'à sept poules, et ces sept poules à se contenter d'un seul mâle pour elles toutes; car on a eu la patience de faire toutes les observations nécessaires pour déterminer cette combinaison, comme la plus avantageuse pour tirer parti de la fécondité de cet oiseau : cependant quelques économistes ne donnent que deux femelles à chaque mâle, et j'avoue que c'est la méthode qui a le mieux réussi dans la conduite

d'une petite faisanderie que j'ai eue quelque temps sous les yeux. Mais ces différentes combinaisons peuvent être toutes bonnes selon les circonstances, la température du climat, la nature du sol, la qualité et la quantité de la nourriture, l'étendue et l'exposition de la faisanderie, les soins du faisandier : comme seroit celui de retirer chaque poule aussitôt après qu'elle est fécondée par le coq; de ne les lui présenter qu'une à une, en observant les intervalles convenables; de lui donner pendant ce temps du blé sarrasin et autres nourritures échauffantes, comme on lui en donne sur la fin de l'hiver, lorsqu'on veut avancer la saison de l'amour.

La faisane fait son nid à elle seule; elle choisit pour cela le recoin le plus obscur de son habitation; elle y emploie la paille, les feuilles et autres choses semblables; et quoiqu'elle le fasse fort grossièrement en apparence, elle le préfère, ainsi fait, à tout autre mieux construit, mais qui ne le seroit point par elle-même : cela est au point que si on lui en prépare un tout fait et bien fait, elle commence par le détruire et en éparpiller tous les matériaux, qu'elle arrange ensuite à sa manière. Elle ne fait qu'une ponte chaque année, du moins dans nos climats : cette ponte est de vingt œufs selon les uns, et de quarante à cinquante selon les autres, surtout quand on exempte la faisane du soin de couver; mais celles que j'ai eu occasion

de voir n'ont jamais pondu plus de douze œufs, et quelquefois moins, quoiqu'on eût l'attention de faire couvrir leurs œufs par des poules communes. Elle pond ordinairement de deux ou trois jours l'un; ses œufs sont beaucoup moins gros que ceux de poule, et la coquille en est plus mince que ceux même des pigeons; leur couleur est un gris verdâtre, marqueté de petites taches brunes, comme le dit très-bien Aristote, arrangées en zones circulaires autour de l'œuf : chaque faisane en peut couvrir jusqu'à dix-huit.

Si l'on veut entreprendre en grand une éducation de faisans il faut y destiner un parc d'une étendue proportionnée, qui soit en partie gazonné et en partie semé de buissons, où ces oiseaux puissent trouver un abri contre la pluie et la trop grande chaleur, et même contre l'oiseau de proie : une partie de ce parc sera divisée en plusieurs petits parquets de cinq ou six toises en carré, faits pour recevoir chacun un coq avec ses femelles; on les retient dans ces parquets, soit en les éjoignant, c'est-à-dire en leur coupant le fouet de l'aile à l'endroit de la jointure, ou bien en couvrant les parquets avec un filet. On se gardera bien de renfermer plusieurs mâles dans la même enceinte; car ils se battront certainement, et finiroient peut-être par se tuer : il faut même faire en sorte qu'ils ne puissent ni se voir ni s'entendre; autrement les mouvements d'inquiétude ou de jalousie

que s'inspireroient les uns aux autres ces mâles si peu ardents pour leurs femelles et cependant si ombrageux pour leurs rivaux, ne manqueroient pas d'étouffer ou d'affoiblir des mouvements plus doux, et sans lesquels il n'est point de génération. Ainsi, dans quelques animaux, comme dans l'homme, le degré de la jalousie n'est pas toujours proportionné au besoin de jouir.

Palladius veut que les coqs soient de l'année précédente; et tous les naturalistes s'accordent à dire qu'il ne faut pas que les poules aient plus de trois ans. Quelquefois, dans les endroits qui sont bien peuplés de faisans, on ne met que des femelles dans chaque parquet, et on laisse aux coqs sauvages le soin de les féconder.

Ces oiseaux vivent de toutes sortes de grains et d'herbages, et l'on conseille même de mettre une partie du parc en jardin potager, et de cultiver dans ce jardin des fèves, des carottes, des pommes de terre, des oignons, des laitues et des panais, surtout des deux derniers, dont ils sont très-friands; on dit qu'ils aiment aussi beaucoup le gland, les baies d'aubépine et la graine d'absinthe : mais le froment est la meilleure nourriture qu'on puisse leur donner, en y joignant les œufs de fourmis. Quelques-uns recommandent de bien prendre garde qu'il n'y ait des fourmis mêlées, de peur que les faisans ne se dégoûtent des œufs; mais Edmond King veut qu'on leur donne des fourmis même,

et prétend que c'est pour eux une nourriture très-salutaire, et seule capable de les rétablir lorsqu'ils sont foibles et abattus : dans la disette, on y substitue avec succès des sauterelles, des perce-oreilles, des mille-pieds. L'auteur anglais que je viens de citer assure qu'il avoit perdu beaucoup de faisans avant qu'il connût la propriété de ces insectes, et que depuis qu'il avoit appris à en faire usage, il ne lui en étoit pas mort un seul de ceux qu'il avoit élevés. Mais quelque nourriture qu'on leur donne, il faut la leur mesurer avec prudence, et ne point trop les engraisser; car les coqs trop gras sont moins chauds, et les poules trop grasses sont moins fécondes, et pondent des œufs à coquille molle et faciles à écraser.

La durée de l'incubation est de vingt à vingt-cinq jours, suivant la plupart des auteurs et ma propre observation. Palladius la fixe à trente; mais c'est une erreur qui n'auroit pas dû reparoître dans la *Maison rustique* : car le pays où Palladius écrivoit étant plus chaud que le nôtre, les œufs de faisans n'y devoient pas être plus de temps à éclore que dans le nôtre, où ils éclosent au bout d'environ trois semaines; d'où il suit que le mot *trigesimus* a été substitué par les copistes au mot *vigesimus*.

Il faut tenir la couveuse dans un endroit éloigné du bruit et un peu enterré, afin qu'elle y soit plus à l'abri des inégalités de la température et des impressions du tonnerre.

Dès que les petits faisans sont éclos, ils commencent à courir comme font tous les gallinacés; on les laisse ordinairement vingt-quatre heures sans leur rien donner; au bout de ce temps, on met la mère et les petits dans une boîte que l'on porte tous les jours aux champs, dans un lieu semé de blé, d'orge, de gazon, et surtout abondant en œufs de fourmis : cette boîte doit avoir pour couvercle une espèce de petit toit fermé de planches légères, qu'on puisse ôter et remettre à volonté, selon les circonstances; elle doit aussi avoir à l'une de ses extrémités un retranchement où l'on tient la mère renfermée par des cloisons à claire-voie, qui donnent passage aux faisandeaux. Du reste, on leur laisse toute liberté de sortir de la boîte et d'y rentrer à leur gré; les glossements de la mère prisonnière, et le besoin de se réchauffer de temps en temps sous ses ailes, les rappelleront sans cesse, et les empêcheront de s'écarter beaucoup : on a coutume de réunir trois ou quatre couvées à peu près du même âge, pour n'en former qu'une seule bande capable d'occuper la mère, et à laquelle elle puisse suffire.

On les nourrit d'abord comme on nourrit tous les jeunes poussins, avec un mélange d'œufs durs, de mie de pain et de feuilles de laitue, hachés ensemble, et avec des œufs de fourmis de prés. Mais il y a deux attentions essentielles dans ces premiers temps : la première est de ne les point laiss-

ser boire du tout, et de ne les lâcher chaque jour que lorsque la rosée est évaporée, vu qu'à cet âge toute humidité leur est contraire; et c'est, pour le dire en passant, une des raisons pourquoi les couvées de faisans sauvages ne réussissent guère dans notre pays; car ces faisans, comme je l'ai remarqué plus haut, se tenant par préférence dans les lieux les plus frais et les plus humides, il est difficile que les jeunes faisandeaux n'y périssent. La seconde attention qu'il faut avoir, c'est de leur donner peu et souvent, et dès le matin, en entremêlant toujours les œufs de fourmis avec les autres aliments.

Le second mois on peut déjà leur donner une nourriture plus substantielle; des œufs de fourmis de bois, du turquis, du blé, de l'orge, du millet, des fèves moulues, en augmentant insensiblement la distance des repas.

Ce temps est celui où ils commencent à être sujets à la vermine : la plupart des modernes recommandent, pour les en délivrer, de nettoyer la boîte, et même de la supprimer entièrement, à l'exception de son petit toit, que l'on conserve pour leur servir d'abri; mais Olina donne un conseil qui avoit été indiqué par Aristote, et qui me paroît mieux réfléchi et plus conforme à la nature de ces oiseaux. Ils sont du nombre des pulvérateurs, et ils périssent lorsqu'ils ne se poudrent point : Olina veut donc qu'on mette à leur portée de pe-

tits tas de terre sèche ou de sablon très-fin, dans lesquels ils puissent se vautrer, et se délivrer ainsi des piqûres incommodes des insectes.

Il faut être aussi très-exact à leur donner de l'eau nette et à la leur renouveler souvent; autrement ils courroient risque de la pépie, à laquelle il y auroit peu de remèdes, suivant les modernes, quoique Palladius ordonne tout uniment de la leur ôter comme on l'ôte aux poulets, et de leur frotter le bec avec de l'ail broyé dans de la poix liquide.

Le troisième mois amène de nouveaux dangers: les plumes de leur queue tombent alors, et il leur en pousse de nouvelles; c'est une espèce de crise pour eux comme pour les paons: mais les œufs de fourmis sont encore ici une ressource; car ils hâtent le moment critique et en diminuent le danger, pourvu qu'on ne leur en donne pas trop, car l'excès en seroit pernicieux.

A mesure que les jeunes faisandeaux deviennent grands, leur régime approche davantage de celui des vieux, et dès la fin du troisième mois on peut les lâcher dans l'endroit qu'on veut peupler: mais tel est l'effet de la domesticité sur les animaux qui y ont vécu quelque temps, que ceux même qui, comme les faisans, ont le penchant le plus invincible pour la liberté, ne peuvent y être rendus tout d'un coup et sans observer des gradations; de même qu'un bon estomac affoibli par des ali-

ments trop légers, ne peut s'accoutumer que peu à peu à une nourriture plus forte. Il faut d'abord transporter la boîte qui contient la couvée dans l'endroit où on veut les lâcher; on aura soin de leur donner la nourriture qu'ils aiment le mieux, mais jamais dans le même endroit, et en diminuant la quantité chaque jour, afin de les obliger à chercher eux-mêmes ce qui leur convient, et à faire connoissance avec la campagne. Lorsqu'ils seront en état de trouver leur subsistance, ce sera le moment de leur donner la liberté et de les rendre à la Nature; ils deviendront bientôt aussi sauvages que ceux qui sont nés dans les bois, à cela près qu'ils conserveront une sorte d'affection pour les lieux où ils auront été bien traités dans leur premier âge.

L'homme ayant réussi à forcer le naturel du faisan en l'accoutumant à se joindre à plusieurs femelles, a tenté de lui faire encore une nouvelle violence en l'obligeant de se mêler avec une espèce étrangère, et ses tentatives ont eu quelque succès, mais ce n'a pas été sans beaucoup de soins et de précautions. On a pris un jeune coq faisan qui ne s'étoit encore accouplé avec aucune faisane, on l'a renfermé dans un lieu étroit et foiblement éclairé par en haut; on lui a choisi de jeunes poules dont le plumage approchoit de celui de la faisane; on a mis ces jeunes poules dans une case attenante à celle du coq faisan, et qui n'en étoit sé-

parée que par une grille, dont les mailles étoient assez grandes pour laisser passer la tête et le cou, mais non le corps de ces oiseaux; on a ainsi accoutumé le coq faisán à voir ces poules, et même à vivre avec elles, parce qu'on ne lui a donné de nourriture que dans leur case, joignant la grille de séparation. Lorsque la connoissance a été faite, et qu'on a vu la saison de l'amour approcher, on a nourri ce jeune coq et ses poules de la manière la plus propre à les échauffer et à leur faire éprouver le besoin de se joindre; et quand ce besoin a été bien marqué, on a ouvert la communication. Il est arrivé quelquefois que le faisán, fidèle à la Nature, comme indigné de la mésalliance à laquelle on vouloit le contraindre, a maltraité et même mis à mort les premières poules qu'on lui avoit données; s'il ne s'adoucissoit point, on le domptoit en lui touchant le bec avec un fer rouge d'une part, et de l'autre en excitant son tempérament par des fomentations appropriées : enfin le besoin de s'unir augmentant tous les jours, et la Nature travaillant sans cesse contre elle-même, le faisán s'est accouplé avec les poules ordinaires, et il en a résulté des œufs pointillés de noir comme ceux de la faisane, mais beaucoup plus gros, lesquels ont produit des bâtards qui participoient des deux espèces, et qui étoient même, selon quelques-uns, plus délicats et meilleurs au goût que les légitimes, mais incapables, à ce qu'on dit, de perpétuer leur

race, quoique, selon Longolius, les femelles de ces mulets, jointes avec leur père, donnent de véritables faisans. On a encore observé de ne donner au coq faisau que des poules qui n'avoient jamais été cochées, et même de les renouveler à chaque couvée, soit pour exciter davantage le faisau (car l'homme juge toujours des autres êtres par lui-même), soit parce qu'on a prétendu remarquer que, lorsque les mêmes poules étoient fécondées une seconde fois par le même faisau, il en résulroit une race dégénérée.

On dit que le faisau est un oiseau stupide, qui se croit bien en sûreté lorsque sa tête est cachée. comme on l'a dit de tant d'autres, et qui se laisse prendre à tous les pièges. Lorsqu'on le chasse au chien courant, et qu'il a été rencontré, il regarde fixement le chien tant qu'il est en arrêt, et donne tout le temps au chasseur de le tirer à son aise. Il suffit de lui présenter sa propre image, ou seulement un morceau d'étoffe rouge sur une toile blanche, pour l'attirer dans le piège. On le prend encore en tendant des lacets ou des filets sur les chemins où il passe le soir et le matin pour aller boire; enfin on le chasse à l'oiseau de proie, et l'on prétend que ceux qui sont pris de cette manière sont plus tendres et de meilleur goût. L'automne est le temps de l'année où ils sont le plus gras : on peut engraisser les jeunes dans l'épinette ou avec la pompe, comme toute autre volaille;

mais il faut bien prendre garde, en leur introduisant la petite boulette dans le gosier, de ne leur pas renverser la langue, car ils mourroient sur-le-champ.

Un faisandeau bien gras est un morceau exquis, et en même temps une nourriture très-saine : aussi ce mets a-t-il été de tout temps réservé pour la table des riches ; et l'on a regardé comme une prodigalité insensée la fantaisie qu'eut Héliogabale d'en nourrir les lions de sa ménagerie.

Suivant Olina et M. Leroy, cet oiseau vit comme les poules communes, environ six à sept ans, et c'est sans aucun fondement qu'on a prétendu connoître son âge par le nombre des bandes transversales de sa queue.

DU FAISAN BLANC.

On ne connoît point assez l'histoire de cette variété de l'espèce du faisan, pour savoir à quelle cause on doit rapporter la blancheur de son plumage ; l'analogie nous conduiroit à croire qu'elle est un effet du froid, comme dans le paon blanc. Il est vrai que le faisan ne s'est point enfoncé dans les pays septentrionaux autant que le paon ; mais aussi sa blancheur n'est point parfaite, puisqu'il a, selon M. Brisson, des taches d'un violet foncé sur le cou, et d'autres taches roussâtres sur le dos. et que, selon Olina, les mâles montrent quelque-

fois les couleurs franches des faisans ordinaires sur la tête et sur le cou. Ce dernier auteur dit que les faisans blancs viennent de Flandre; mais sans doute qu'en Flandre on dit qu'ils viennent encore de plus loin du côté du Nord: il ajoute que les femelles sont d'une blancheur plus parfaite que les mâles; et je remarque que la femelle du faisain ordinaire a aussi plus de blanc dans son plumage que n'en a le mâle.

DU FAISAN VARIÉ.

Comme le paon blanc, mêlé avec le paon ordinaire, a produit le paon varié ou panaché, ainsi l'on peut croire que le faisain blanc, se mêlant avec le faisain ordinaire, a produit le faisain varié dont il s'agit ici, d'autant plus que ce dernier a exactement la même forme et la même grosseur que l'espèce ordinaire, et que son plumage, dont le fond est blanc, se trouve semé de taches qui réunissent toutes les couleurs de notre faisain.

Frisch remarque que le faisain varié n'est point bon pour la propagation.

DU COQUARD, OU FAISAN BATARD.

Le nom de *faisain-huneru*, que Frisch donne à cette variété du faisain, indique qu'il le regarde comme le produit du mélange du faisain avec la poule ordinaire: et en effet, le faisain bâtard re-

présente l'espèce du faisan par son cercle rouge autour des yeux et par sa longue queue; et il se rapproche du coq ordinaire par les couleurs communes et obscures de son plumage, qui a beaucoup de gris plus ou moins foncé. Le faisan bâtard est aussi plus petit que le faisan ordinaire, et il ne vaut rien pour perpétuer l'espèce; ce qui convient assez à un métis, ou, si l'on veut, à un mulet.

Frisch nous apprend qu'on en élève beaucoup en Allemagne, à cause du profit qu'on en retire; et c'est en effet un très-bon manger.

OISEAUX ÉTRANGERS

QUI ONT RAPPORT AU FAISAN.

Je ne placerai point sous ce titre plusieurs oiseaux auxquels la plupart des voyageurs et des naturalistes ont donné le nom de *faisans*, que nous avons reconnus, après un mûr examen, pour des oiseaux d'espèces fort différentes.

De ce nombre sont, 1° le faisan des Antilles de M. Brisson, qui est le faisan de l'île Kayriouacou du P. du Tertre, lequel a les jambes plus longues et la queue plus courte que le faisan;

2°. Le faisan couronné des Indes de M. Brisson, qui est représenté sous le même nom, et qui diffère du faisan par sa conformation totale, par la forme particulière du bec, par ses mœurs, par ses

habitudes, par ses ailes qui sont plus longues, par sa queue plus courte, et qui, à sa grosseur près, paroît avoir beaucoup plus de rapport avec le genre du pigeon;

3°. L'oiseau d'Amérique, qui nous a été envoyé sous le nom de *faisan huppé de Cayenne*, mais qui nous paroît différer du faisan par sa grosseur, par le port de son corps, par son cou long et menu, sa tête petite, ses longues ailes, etc.;

4°. Le hocco-faisan de la Guiane, qui n'est rien moins qu'un faisan, comme il est aisé de s'en convaincre par la comparaison des figures;

5°. Tous les autres hoccos de l'Amérique que MM. Brisson et Barrère, et plusieurs autres, entraînés par leur méthode, ont rapportés au genre du faisan, quoiqu'ils en diffèrent par un grand nombre d'attributs, et par quelques-uns même de ceux qui avoient été choisis pour en faire les caractères de ce genre.

I. *Le faisan doré ou le tricolor huppé de la Chine*. Quelques auteurs ont donné à cet oiseau le nom de *faisan rouge*; on eût été presque aussi bien fondé à lui donner celui de *faisan bleu*, et ces deux dénominations auroient été aussi imparfaites que celle de *faisan doré*, puisque toutes les trois, n'indiquant que l'une des trois couleurs éclatantes qui brillent sur son plumage, semblent exclure les deux autres; c'est ce qui m'a donné

l'idée de lui imposer un nouveau nom, et j'ai cru que celui de *tricolor huppé de la Chine* le caractériserait mieux, puisqu'il présente à l'esprit ses attributs les plus apparents.

On peut regarder ce faisan comme une variété du faisan ordinaire, qui s'est embelli sous un ciel plus beau; ce sont deux branches d'une même famille qui se sont séparées depuis long-temps, qui même ont formé deux races distinctes, et qui cependant se reconnoissent encore, car elles s'allient, se mêlent et produisent ensemble : mais il faut avouer que leur produit tient un peu de la stérilité des mulets, comme nous le verrons plus bas; ce qui prouve de plus en plus l'ancienneté de la séparation des deux races.

La beauté frappante de cet oiseau lui a valu d'être cultivé et multiplié dans nos faisanderies, où il est assez commun aujourd'hui. Son nom de *tricolor huppé* indique le rouge, le jaune doré et le bleu qui dominent dans son plumage, et les longues et belles plumes qu'il a sur la tête, et qu'il relève quand il veut en manière de huppe : il a l'iris, le bec, les pieds et les ongles jaunes; la queue plus longue à proportion que notre faisan, plus émaillée, et en général le plumage plus brillant : au-dessus des plumes de la queue sortent d'autres plumes longues et étroites, de couleur écarlate, dont la tige est jaune; il n'a point les yeux entourés d'une peau rouge, comme le faisan d'Europe;

en un mot, il paroît avoir subi fortement l'influence du climat.

La femelle du faisán doré est un peu plus petite que le mâle; elle a la queue moins longue : les couleurs de son plumage sont fort ordinaires, et encore moins agréables que celles de notre faisane; mais quelquefois elle devient avec le temps aussi belle que le mâle : on en a vu une en Angleterre, chez miladi Essex, qui, dans l'espace de six ans, avoit graduellement changé sa couleur ignoble de bécasse en la belle couleur du mâle, duquel elle ne se distinguoit plus que par les yeux et par la longueur de la queue. Des personnes intelligentes, qui ont été à portée d'observer ces oiseaux, m'ont aussi assuré que ce changement de couleur avoit lieu dans la plupart des femelles; qu'il commençoit lorsqu'elles avoient quatre ans, temps où le mâle commençoit aussi à prendre du dégoût pour elles et à les maltraiter; qu'il leur venoit alors de ces plumes longues et étroites qui dans le mâle accompagnent les plumes de la queue; en un mot, que plus elles avançoient en âge, plus elles devenoient semblables aux mâles, comme cela a lieu plus ou moins dans presque tous les animaux.

M. Edwards assure qu'on a vu pareillement chez le duc de Leeds une faisane commune dont le plumage étoit devenu semblable à celui du faisán mâle; et il ajoute que de tels changements de cou-

leurs n'ont guère lieu que parmi les oiseaux qui vivent dans la domesticité.

Les œufs de la faisane dorée ressemblent beaucoup à ceux de la pintade, et sont plus petits à proportion que ceux de la poule domestique, et plus rougeâtres que ceux de nos faisans.

Le docteur Hans Sloane a conservé un mâle environ quinze ans : il paroît que c'est un oiseau robuste, puisqu'il vit si long-temps hors de son pays; il s'accoutume fort bien au nôtre, et y multiplie assez facilement; il multiplie même avec notre faisane d'Europe. M. Leroy, lieutenant des chasses de Versailles, ayant mis une de ces faisanes de la Chine avec un coq faisan de ce pays-ci, il en a résulté deux faisans mâles fort ressemblants aux nôtres, cependant avec le plumage mal teint, et n'ayant que quelques plumes jaunes sur la tête, comme le faisan de la Chine. Ces deux jeunes mâles métis ayant été mis avec des faisanes d'Europe, l'un d'eux féconda la sienne la seconde année, et il en a résulté une poule faisane qui n'a jamais pu devenir féconde; et les deux coqs métis n'ont rien produit de plus jusqu'à la quatrième année, temps où ils trouvèrent le moyen de s'échapper à travers leurs filets.

Il y a grande apparence que le tricolor huppé dont il s'agit dans cet article est ce beau faisan dont on dit que les plumes se vendent à la Chine plus cher que l'oiseau même, et que c'est aussi

celui que Marco-Paolo admira dans un de ses voyages de la Chine, et dont la queue avoit deux ou trois pieds de long.

II. *Le faisan noir et blanc de la Chine.* La planche enluminée de M. Edwards a été faite et retouchée à loisir d'après le vivant, et a été recherchée pour les plus petits détails d'après l'oiseau mort. Je ne doute pas qu'elle ne représente exactement ce faisan, et ne donne une idée juste de son port, de son air, etc.

Il est aisé de juger, par la seule inspection de la figure, que c'est une variété du faisan, modifiée, pour la forme totale, sur les proportions du tricolor huppé de la Chine, mais beaucoup plus gros, puisqu'il surpasse même le faisan d'Europe: il a avec ce dernier un trait de ressemblance bien remarquable, c'est la bordure rouge des yeux, qu'il a même plus large et plus étendue; car elle lui tombe de chaque côté au-dessous du bec inférieur, en forme de barbillons, et d'autre part elle s'élève comme une double crête au-dessus du bec supérieur.

La femelle est un peu plus petite que le mâle, dont elle diffère beaucoup par la couleur; elle n'a ni le dessus du corps blanc comme lui, ni le dessous d'un beau noir, avec des reflets de pourpre: on n'aperçoit dans tout son plumage qu'une échappée de blanc au-dessous des yeux; le reste est

d'un rouge brun plus ou moins foncé, excepté sous le ventre et dans les plumes latérales de la queue, où l'on voit des bandes noires transversales sur un fond gris. A tous autres égards, la femelle diffère moins du mâle dans cette race que dans toutes les autres races de faisan; elle a comme lui une huppe sur la tête, les yeux entourés d'une bordure rouge, et les pieds de même couleur.

Comme aucun naturaliste, ni même aucun voyageur, ne nous a donné le plus léger indice sur l'origine du faisan noir et blanc, nous sommes réduits sur cela aux seules conjectures : la mienne seroit que de même que le faisan de Géorgie s'étant avancé vers l'Orient, et ayant fixé son séjour dans les provinces méridionales ou tempérées de la Chine, est devenu le tricolor huppé, ainsi le faisan blanc de nos pays froids ou de la Tartarie, ayant passé dans les provinces septentrionales de la Chine, est devenu le faisan noir et blanc de cet article, lequel aura pris plus de grosseur que le faisan primitif ou de Géorgie, parce qu'il aura trouvé dans ces provinces une nourriture plus abondante ou plus analogue à son tempérament, mais qui porte l'empreinte du nouveau climat dans son port, son air, sa forme extérieure, semblable au port, à l'air, à la forme extérieure du tricolor huppé de la Chine, et qui a conservé du faisan primitif la bordure rouge des yeux, laquelle même a pris en lui plus d'étendue et de volume.

sans doute par les mêmes causes qui l'ont rendu lui-même plus gros et plus grand que le faisan ordinaire.

III. *L'argus, ou le luen.* On trouve au nord de la Chine une espèce de faisan dont les ailes et la queue sont semées d'un très-grand nombre de taches rondes, semblables à des yeux, d'où on lui a donné le nom d'*argus* : les deux plumes du milieu de la queue sont très-longues, et excèdent de beaucoup toutes les autres. Cet oiseau est de la grosseur du dindon; il a sur la tête une double huppe qui se couche en arrière.

IV *Le napaul, ou faisan cornu.* M. Edwards, à qui nous devons la connoissance de cet oiseau rare, le range parmi les dindons, comme ayant autour de la tête des excroissances charnues, et cependant il lui donne le nom de *faisan cornu*. Je crois en effet qu'il approche plus du faisan que du dindon; car les excroissances charnues ne sont rien moins que propres à ce dernier : le coq, la pintade, l'oiseau royal, le casoar, et bien d'autres oiseaux des deux continents, en ont aussi; elles ne sont pas même étrangères au faisan, puisqu'on peut regarder ce large cercle de peau rouge dont ses yeux sont entourés comme étant à peu près de même nature, et que dans le faisan noir et blanc de la Chine cette peau forme réellement une dou-

ble crête sur le bec et des barbillons au-dessous. Ajoutez à cela que le napaul est du climat des faisans, puisqu'il a été envoyé de Bengale à M. Mead; qu'il a le bec, les pieds, les éperons, les ailes et la forme totale du faisau; et l'on conviendra qu'il est plus naturel de le rapporter au faisau qu'à un oiseau d'Amérique, tel que le dindon.

Le napaul ou faisau cornu est ainsi appelé, parce qu'il a en effet deux cornes sur la tête; ces cornes sont de couleur bleue, de forme cylindrique, obtuses à leur extrémité, couchées en arrière, et d'une substance analogue à de la chair calleuse. Il n'a point autour des yeux ce cercle de peau rouge, quelquefois pointillée de noir, qu'ont les faisans; mais il a tout cet espace garni de poils noirs en guise de plumes. Au-dessous de cet espace et de la base du bec inférieur, prend naissance une sorte de gorgerette formée d'une peau lâche, laquelle tombe et flotte librement sur la gorge et la partie supérieure du cou; cette gorgerette est noire dans son milieu, semée de quelques poils de même couleur, et sillonnée par des rides plus ou moins profondes, en sorte qu'elle paroît capable d'extension dans l'oiseau vivant, et l'on peut croire qu'il sait la gonfler ou la resserrer à sa volonté: les parties latérales en sont bleues, avec quelques taches orangées, et sans aucun poil en dehors; mais la face intérieure qui s'applique sur le cou est garnie de petites plumes noires, ainsi que

la partie du cou qu'elle recouvre. Le sommet de la tête est rouge, la partie antérieure du corps rougeâtre, la partie postérieure plus rembrunie; sur le tout, y compris la queue et les ailes, on voit des taches blanches entourées de noir, semées près à près assez régulièrement : ces taches sont rondes sur l'avant, oblongues ou en forme de larmes sur l'arrière, et celles-ci tournées de manière que la pointe regarde la tête. Les ailes ne passent guère l'origine de la queue, d'où l'on peut conclure que c'est un oiseau pesant. La longueur de la queue n'a pu être déterminée par M. Edwards, vu qu'elle y est représentée dans le dessin original, comme ayant été usée par quelque frottement.

V. *Le Katraca*. Quoique, à vrai dire, il ne se soit point trouvé de véritables faisans dans l'Amérique, comme nous l'avons établi ci-dessus, néanmoins, parmi la multitude d'oiseaux différents qui peuplent ces vastes contrées, on en voit qui ont plus ou moins de rapports avec le faisan; et celui dont il s'agit dans cet article en approche plus qu'aucun autre, et doit être regardé comme son représentant dans le Nouveau-Monde. Il le représente en effet par sa forme totale, par son bec un peu crochu, par ses yeux bordés de rouge et par sa longue queue; néanmoins, comme il appartient à un climat et même à un monde différent, et qu'il est incertain s'il se mêle avec nos faisans d'Euro-

pe, je le place ici après ceux de la Chine, qui s'accouplent certainement et produisent avec les nôtres.

L'histoire du *katraca* est totalement inconnue; tout ce que je puis dire d'après l'inspection de sa forme extérieure, c'est que le sujet dont nous avons vu la représentation paroît être le mâle, à cause de sa longue queue, et de la forme de son corps moins arrondie qu'allongée.

Nous lui conserverons le nom de *katraca* qu'il porte au Mexique, suivant le P. Feuillée.

OISEAUX ÉTRANGERS

QUI PAROISSENT AVOIR RAPPORT AVEC LE PAON ET AVEC LE FAISAN.

Je range sous ce titre indécis quelques oiseaux étrangers, trop peu connus pour qu'on puisse leur assigner une place plus fixe.

I. *Le Chinois*. Dans l'incertitude où je suis si cet oiseau est un véritable paon ou non, je lui donne ou plutôt je lui conserve le nom de *chinois*, formé de son nom chinois *chin-tchien-khi*: c'est la dixième espèce du genre des faisans de M. Brisson; il se trouve au Thibet; d'où cet auteur a pris occasion de le nommer *paon du Thibet*. Sa grosseur est celle de la pintade; il a l'iris des yeux jaune, le bec cendré, les pieds gris, le fond du plu-

mage cendré, varié de lignes noires et de points blancs; mais ce qui en fait l'ornement principal et distinctif, ce sont de belles et grandes taches rondes d'un bleu éclatant, changeant en violet et en or, répandues une à une sur les plumes du dos et les couvertures des ailes, deux à deux sur les pennes des ailes, et quatre à quatre sur les longues couvertures de la queue, dont les deux du milieu sont les plus longues de toutes, les latérales allant toujours en se raccourcissant de chaque côté.

On ne sait ou plutôt on ne dit rien de son histoire, pas même s'il fait la roue en relevant en éventail ses belles plumes chargées de miroirs.

Il ne faut pas confondre le chinquis avec le kinki, ou poule dorée de la Chine, dont il est parlé dans les relations de Navarette, Trigault, du Halde, et qui, autant qu'on peut en juger par des descriptions imparfaites, n'est autre chose que notre tricolor huppé.

II. *Le Spicifère*. J'appelle ainsi le huitième faisán de M. Brisson, qu'Aldrovande a nommé *paon du Japon*, tout en avouant qu'il ne ressembloit à notre paon que par les pieds et la queue.

Je lui ai donné le nom de *spicifère*, à cause de l'aigrette en forme d'épi qui s'élève sur sa tête : cette aigrette est haute de quatre pouces, et paroît émaillée de vert et de bleu; le bec est de couleur

cendrée, plus long et plus menu que celui du paon : l'iris est jaune et le tour des yeux rouge, comme dans le faisan ; les plumes de la queue sont en plus petit nombre, le fond en est plus rembruni et les miroirs plus grands, mais brillant des mêmes couleurs que dans notre paon d'Europe : la distribution des couleurs forme, sur la poitrine, le dos et la partie des ailes la plus proche du dos, des espèces d'écaillés qui ont différents reflets en différents endroits, bleus sur la partie des ailes la plus proche du dos, bleus et verts sur le dos, bleus, verts et dorés sur la poitrine ; les autres pennes de l'aile sont vertes dans le milieu de leur longueur, ensuite jaunâtres, et finissent par être noires à leur extrémité : le sommet de la tête et le haut du cou ont des taches bleues mêlées de blanc sur un fond verdâtre.

Telle est à peu près la description qu'Aldrovande a faite du mâle, d'après une figure peinte que l'empereur du Japon avoit envoyée au pape : il ne dit point s'il étale sa queue comme notre paon ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne l'étale point dans la figure d'Aldrovande, et qu'il y est même représenté sans éperons aux pieds, quoique Aldrovande n'ait pas oublié d'en faire paroître dans la figure du paon ordinaire qu'il a placée vis-à-vis pour servir d'objet de comparaison.

Selon cet auteur, la femelle est plus petite que le mâle : elle a les mêmes couleurs que lui sur la

tête, le cou, la poitrine, le dos et les ailes; mais elle en diffère en ce qu'elle a le dessous du corps noir, et en ce que les couvertures du croupion, qui sont beaucoup plus courtes que les plumes de la queue, sont ornées de quatre ou cinq miroirs assez larges, relativement à la grandeur des plumes; le vert est la couleur dominante de la queue, les plumes en sont bordées de bleu, et les tiges de ces plumes sont blanches.

Cet oiseau paroît avoir beaucoup de rapport avec celui dont parle Kœmpfer dans son *Histoire du Japon*, sous le nom de *faisan*; ce que j'en ai dit suffit pour faire voir qu'il a plusieurs traits de conformité et plusieurs traits de dissemblance, soit avec le paon, soit avec le faisan, et que par conséquent il ne devoit point avoir d'autre place que celle que je lui donne ici.

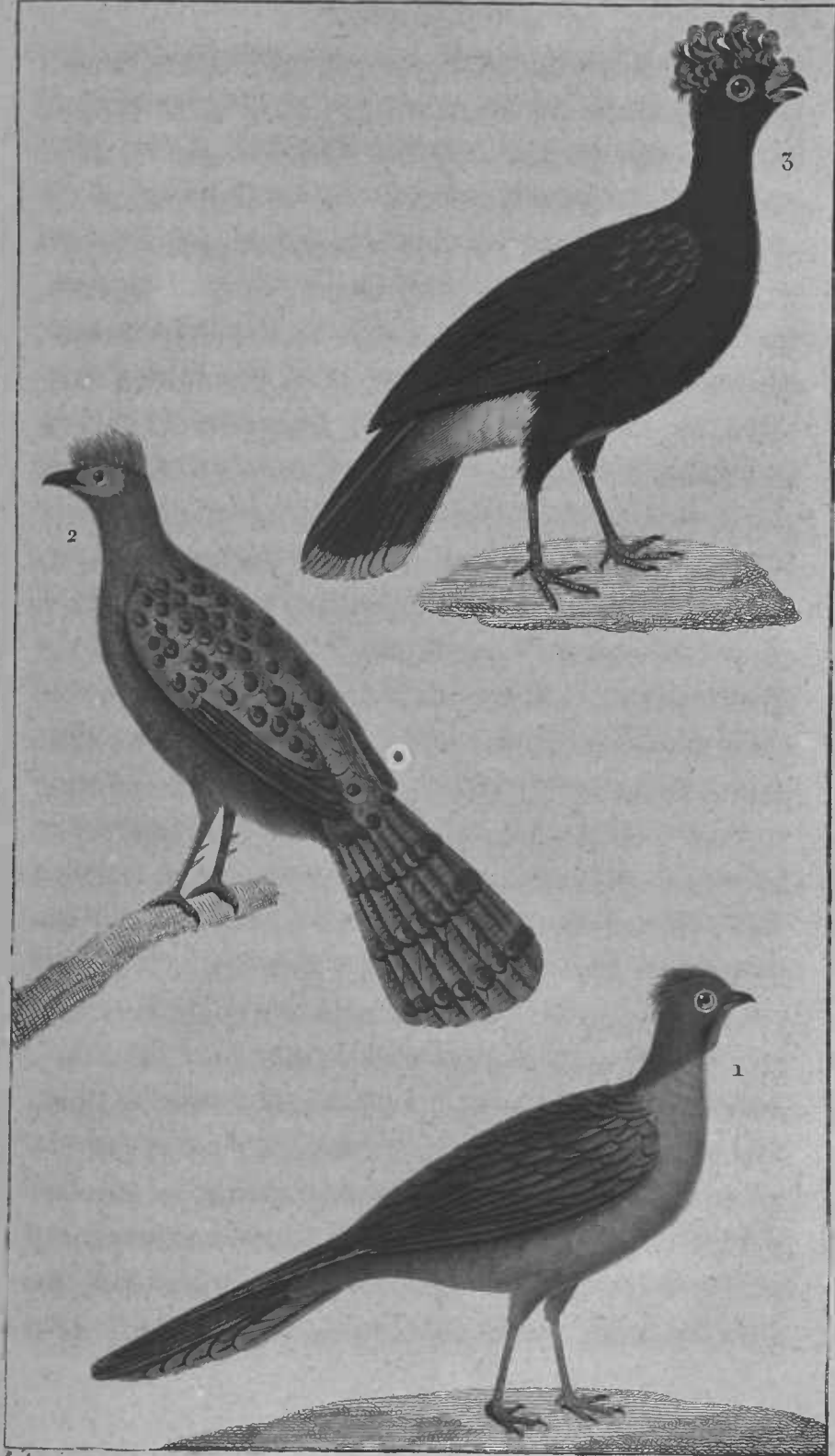
III. *L'Éperonnier*. Cet oiseau n'est guère connu que par la figure et la description que M. Edwards a publiées du mâle et de la femelle, et qu'il avoit faites sur le vivant.

Au premier coup d'œil le mâle paroît avoir quelque rapport avec le faisan et le paon; comme eux il a la queue longue, il l'a semée de miroirs comme le paon; et quelques naturalistes, s'en tenant à ce premier coup d'œil, l'ont admis dans le genre du faisan : mais quoique, d'après ces rapports superficiels M. Edwards ait cru pouvoir

lui donner ou lui conserver le nom de *faisan-paon*, néanmoins en y regardant de plus près, il a bien jugé qu'il ne pouvoit appartenir au genre du faisan, 1^o parce que les longues plumes de sa queue sont arrondies et non pointues par le bout; 2^o parce qu'elles sont droites dans toute leur longueur, et non recourbées en en bas; 3^o parce qu'elles ne font pas la gouttière renversée par le renversement de leurs barbes, comme dans le faisan; 4^o enfin, parce qu'en marchant il ne recourbe point sa queue en haut.

Mais il appartient encore bien moins à l'espèce du paon, dont il diffère non-seulement par le port de la queue, par la configuration et le nombre des plumes dont elle est composée, mais encore par les proportions de sa forme extérieure, par la grosseur de la tête et du cou, et en ce qu'il ne redresse et n'épanouit point sa queue comme le paon, qu'il n'a au lieu d'aigrette qu'une espèce de huppe plate, formée par les plumes du sommet de la tête qui se relèvent, et dont la pointe revient un peu en avant : enfin le mâle diffère du coq paon et du coq faisan par un double éperon qu'il a à chaque pied; caractère presque unique, d'après lequel je lui ai donné le nom d'*éperonnier*.

Ces différences extérieures qui certainement en supposent beaucoup d'autres plus cachées, paroîtront assez considérables à tout homme de sens



Estre pinx.

1. Le Katraca
2. L'Eperonnier

Page 263
269

3. Le Hocco.

Marcueil sc.

274

et qui ne sera préoccupé d'aucune méthode, pour exclure l'éperonnier du nombre des paons et des faisans, encore qu'il ait comme eux les doigts séparés, les pieds nus, les jambes revêtues de plumes jusqu'au talon, le bec en cône courbé, la queue longue, et la tête sans crête ni membrane. A la vérité, je sais tel méthodiste qui ne pourroit sans inconséquence ne pas le reconnoître pour un paon ou pour un faisan puisqu'il a tous les attributs par lesquels ce genre est caractérisé dans sa méthode; mais aussi un naturaliste sans méthode et sans préjugé ne pourra le reconnoître pour le paon de la Nature : et que s'ensuivra-t-il de là, sinon que l'ordre de la Nature est bien loin de la méthode du naturaliste?

En vain me dira-t-on que puisque l'oiseau dont il s'agit ici a les principaux caractères du genre du faisan, les petites variétés par lesquelles il en diffère ne doivent point empêcher qu'on ne le rapporte à ce genre; car je demanderai toujours : qui donc ose se croire en droit de déterminer ces caractères principaux; de décider, par exemple, que l'attribut négatif de n'avoir ni crête ni membrane soit plus essentiel que celui d'avoir la tête de telle ou telle forme, de telle ou telle grosseur, et de prononcer que tous les oiseaux qui se ressemblent par des caractères choisis arbitrairement doivent aussi se ressembler dans leurs véritables propriétés?

Au reste, en refusant à l'éperonnier le nom de *paon de la Chine*, je ne fais que me conformer aux témoignages des voyageurs, qui assurent que dans ce vaste pays on ne voit de paons que ceux qu'on y porte des autres contrées.

L'éperonnier a l'iris des yeux jaune, ainsi que l'espace entre la base du bec, l'œil et le bec supérieur rouges, l'inférieur brun foncé et les pieds d'un brun sale : son plumage est d'une beauté admirable. La queue est, comme je l'ai dit, semée de miroirs ou de taches brillantes, de forme ovale, et d'une belle couleur de pourpre avec des reflets bleus, verts et or; ces miroirs font d'autant plus d'effet qu'ils sont terminés et détachés du fond par un double cercle, l'un noir et l'autre orangé obscur : chaque plume de la queue a deux de ces miroirs accolés l'un à l'autre, la tige entre deux; et malgré cela, comme cette queue a infiniment moins de plumes que celle du paon elle est beaucoup moins chargée de miroirs; mais en récompense l'éperonnier en a une très-grande quantité sur le dos et sur les ailes, où le paon n'en a point du tout : ces miroirs des ailes sont ronds; et comme le fond du plumage est brun, on croiroit voir une belle peau de martre zibeline enrichie de saphirs, d'opales, d'émeraudes et de topazes.

Les plus grandes plumes de l'aile n'ont point de miroirs, toutes les autres en ont chacune un; et,

quel qu'en soit l'éclat, leurs couleurs, soit dans les ailes, soit dans la queue, ne pénètrent point jusqu'à l'autre surface de la penne, dont le dessous est d'un sombre uniforme.

Le mâle surpasse en grosseur le faisan ordinaire : la femelle est d'un tiers plus petite que le mâle, et paroît plus leste et plus éveillée ; elle a comme lui l'iris jaune, mais point de rouge dans le bec, et la queue beaucoup plus petite. Quoique ses couleurs approchent plus de celles du mâle que dans l'espèce des paons et des faisans, cependant elles sont plus mates, plus éteintes, et n'ont point ce lustre, ce jeu, ces ondulations de lumière, qui font un si bel effet dans les miroirs du mâle.

DES HOCCOS.

Tous les oiseaux que l'on désigne ordinairement sous cette dénomination prise dans cette acception générique sont étrangers à l'Europe, et appartiennent aux pays chauds de l'Amérique : les divers noms que les différentes tribus de Sauvages leur ont donnés, chacune en son jargon, n'ont pas moins contribué à en enfler la liste que les phrases multipliées de nos nomenclateurs ; et je vais tâcher, autant que la disette d'observations me le permettra, de réduire ces espèces nominales aux espèces réelles.

I. *Le hocco proprement dit.* Je comprends sous cette espèce non-seulement le mitou et le mitouporanga de Marcgrave, que cet auteur regarde en effet comme étant de la même espèce; le coq indien de MM. de l'Académie et de plusieurs autres, le mutou ou moytou de Laët et de Lery, le temocholli des Mexicains et leur tepetototl ou oiseau de montagne, le quirizao ou curasso de la Jamaïque, le pocs de Frisch, le hocco de Cayenne de M. Barrère, le hocco de la Guiane ou onzième faisan de M. Brisson : mais j'y rapporte encore comme variétés le hocco du Brésil, ou douzième faisan de M. Brisson; son hocco de Curaçao, qui est son treizième faisan; le hocco du Pérou, et même la poule rouge du Pérou d'Albin; le coxolisli de Fernandès, et le seizième faisan de M. Brisson. Je me fonde sur ce que cette multitude de noms désigne des oiseaux qui ont beaucoup de qualités communes, et qui ne diffèrent entre eux que par la distribution des couleurs, par quelque diversité dans la forme et les accessoires du bec, et par d'autres accidents qui peuvent varier dans la même espèce à raison de l'âge, du sexe, du climat, et surtout dans une espèce aussi facile à apprivoiser que celle-ci, qui même l'a été en plusieurs cantons, et qui par conséquent doit participer aux variétés auxquelles les oiseaux domestiques sont si sujets.

MM. de l'Académie avoient ouï dire que leur coq indien avoit été apporté d'Afrique, où il s'a-

peloit *ano* : mais comme Marcgrave et plusieurs autres observateurs nous apprennent que c'est un oiseau du Brésil, et que d'ailleurs on voit clairement, en comparant les descriptions et les figures les plus exactes, qu'il a les ailes courtes et le vol pesant, il est difficile de se persuader qu'il ait pu traverser d'un seul vol la vaste étendue des mers qui séparent les côtes d'Afrique de celles du Brésil, et il paroît beaucoup plus naturel de supposer que les sujets observés par MM. de l'Académie, s'ils étoient réellement venus d'Afrique, y avoient été portés précédemment du Brésil ou de quelque autre contrée du Nouveau-Monde. On peut juger, d'après les mêmes raisons, si la dénomination de *coq de Perse*, employée par Jonston, est applicable à l'oiseau dont il s'agit.

Le hocco approche de la grosseur du dindon. L'un de ses plus remarquables attributs, c'est une huppe noire, et quelquefois noire et blanche, haute de deux à trois pouces qui s'étend depuis l'origine du bec jusque derrière la tête, et que l'oiseau peut coucher en arrière et relever à son gré, selon qu'il est affecté différemment : cette huppe est composée de plumes étroites et comme étagées, un peu inclinées en arrière, mais dont la pointe revient et se courbe en avant. Parmi ces plumes, MM. de l'Académie en ont remarqué plusieurs dont les barbes étoient renfermées, jusqu'à la moitié de la longueur de

la côte, dans une espèce d'étui membraneux.

La couleur dominante du plumage est le noir, qui le plus souvent est pur et comme velouté sur la tête et sur le cou, et quelquefois semé de mouchetures blanches; sur le reste du corps il a des reflets verdâtres et dans quelques sujets il se change en marron foncé. L'oiseau représenté dans notre planche n'a point du tout de blanc sous le ventre ni dans la queue, enfin d'autres en ont sous le ventre et point à la queue. et d'autres en ont à la queue et point sous le ventre; et il faut se souvenir que ces couleurs sont sujettes à varier, soit dans leurs teintes, soit dans leur distribution, selon la différence du sexe.

Le bec a la forme de celui des gallinacés, mais il est un peu plus fort: dans les uns, il est de couleur de chair et blanchâtre vers la pointe, comme dans le hocco du Brésil de M. Brisson: dans les autres, le bout du bec supérieur est échancré des deux côtés; ce qui le fait paroître comme armé de trois pointes, la principale au milieu, et les deux latérales formées par les deux échancrures un peu reculées en arrière, comme dans l'un des coqs indiens de MM. de l'Académie: dans d'autres, il est recouvert à sa base d'une peau jaune, où sont placées les ouvertures des narines, comme dans le hocco de la Guiane de M. Brisson: dans d'autres, cette peau jaune se prolongeant des deux côtés de la tête, va former autour des yeux un

cercle de même couleur, comme dans le mitouporanga de Marcgrave : dans d'autres, cette peau se renfle, sur la base du bec supérieur, en une espèce de tubercule ou de bouton arrondi assez dur, et gros comme une petite noix. On croit communément que les femelles n'ont point ce bouton, et M. Edwards ajoute qu'il ne vient au mâle qu'après la première année; ce qui me paroît d'autant plus vraisemblable, que Fernandès a observé dans son tepetolotl une espèce de tumeur sur le bec, laquelle n'étoit sans doute autre chose que ce même tubercule qui commençoit à se former. Quelques individus, comme le mitou de Marcgrave, ont une peau blanche derrière l'oreille comme les poules communes : les pieds ressembleroient, pour la forme, à ceux des gallinacés, s'ils avoient l'éperon, et s'ils n'étoient pas un peu plus gros à proportion; du reste, ils varient pour la couleur depuis le brun noirâtre jusqu'au couleur de chair.

Quelques naturalistes ont voulu rapporter le hocco au genre du dindon; mais il est facile, d'après la description ci-dessus, de recueillir les différences nombreuses et tranchées qui séparent ces deux espèces : le dindon a la tête petite et sans plumes, ainsi que le haut du cou, le bec surmonté d'une caroncule conique et musculeuse, capable d'extension et de contraction, les pieds armés d'éperons, et il relève les plumes de sa queue en

faisant la roue, etc.; au lieu que le hocco a la tête grosse, le cou renfoncé, l'un et l'autre garnis de plumes, sur le bec un tubercule rond, dur et presque osseux, et sur le sommet de la tête une huppe mobile, qui paroît propre à cet oiseau, qu'il baisse et redresse à son gré; mais personne n'a jamais dit qu'il relevât les pennes de la queue en faisant la roue.

Ajoutez à ces différences, qui sont toutes extérieures, les différences plus profondes et tout aussi nombreuses que nous découvre la dissection.

Le canal intestinal du hocco est beaucoup plus long, et les deux *cæcum* beaucoup plus courts que dans le dindon : son jabot est aussi beaucoup moins ample, n'ayant que quatre pouces de tour; au lieu que j'ai vu tirer du jabot d'un dindon, qui ne paroïsoit avoir rien de singulier dans sa conformation, ce qu'il falloit d'avoine pour remplir une demi-pinte de Paris. Outre cela, dans le hocco la substance charnue du gésier est le plus souvent fort mince, et sa membrane interne au contraire fort épaisse, et dure au point d'être cassante; enfin la trachée-artère se dilate et se replie sur elle-même, plus ou moins vers le milieu de la fourchette, comme dans quelques oiseaux aquatiques, toutes choses fort différentes de ce qui se voit dans le dindon.

Mais si le hocco n'est point un dindon, les nomenclateurs modernes étoient encore moins fon-

dés à en faire un faisan; car, outre les différences qu'il est facile de remarquer, tant au dehors qu'au dedans, d'après ce que je viens de dire, j'en vois une décisive dans le naturel de ces animaux : le faisan est toujours sauvage; et quoique élevé de jeunesse, quoique toujours bien traité, bien nourri, il ne peut jamais se faire à la domesticité; ce n'est point un domestique, c'est un prisonnier toujours inquiet, toujours cherchant les moyens d'échapper, et qui maltraite même ses compagnons d'esclavage, sans jamais faire aucune société avec eux. Que s'il recouvre sa liberté, et qu'il soit rendu à l'état de sauvage, pour lequel il semble être fait, rien n'est encore plus défiant et plus ombrageux; tout objet nouveau lui est suspect : le moindre bruit l'effraie; le moindre mouvement l'inquiète; l'ombre d'une branche agitée suffit pour lui faire prendre sa volée, tant il est attentif à sa conservation. Au contraire le hocco est un oiseau paisible, sans défiance, et même stupide, qui ne voit point le danger, ou du moins qui ne fait rien pour l'éviter; il semble s'oublier lui-même, et s'intéresser à peine à sa propre existence. M. Aublet en a tué jusqu'à neuf de la même bande avec le même fusil, qu'il rechargea autant de fois qu'il fut nécessaire; ils eurent cette patience. On conçoit bien qu'un pareil oiseau est sociable, qu'il s'accommode sans peine avec les autres oiseaux domestiques, et qu'il s'apprivoise aisément. Quoique ap-

privoisé, il s'écarte pendant le jour, et va même fort loin : mais il revient toujours pour coucher, à ce que m'assure le même M. Aublet; il devient même familier au point de heurter à la porte avec son bec pour se faire ouvrir, de tirer les domestiques par l'habit lorsqu'ils l'oublient, de suivre son maître partout, et, s'il n'en est empêché, de l'attendre avec inquiétude, et de lui donner à son retour des marques de la joie la plus vive.

Il est difficile d'imaginer des mœurs plus opposées; et je doute qu'aucun naturaliste, et même qu'aucun nomenclateur, s'il les eût connues, eût entrepris de ranger ces deux oiseaux sous un même genre.

Le hocco se tient volontiers sur les montagnes, si l'on s'en rapporte à la signification de son nom mexicain *tepetototl*, qui veut dire *oiseau de montagne*. On le nourrit, dans la volière, de pain, de pâtée et autres choses semblables; dans l'état de sauvage, les fruits sont le fond de sa substance. Il aime à se percher sur les arbres, surtout pour y passer la nuit. Il vole pesamment, comme je l'ai remarqué plus haut; mais il a la démarche fière. Sa chair est blanche, un peu sèche; cependant lorsqu'elle est gardée suffisamment, c'est un fort bon manger

Le chevalier Hans Sloane dit, en parlant de cet oiseau, que sa queue n'a que deux pouces de long; sur quoi M. Edwards le relève, et prétend qu'en

disant dix pouces au lieu de deux, M. Hans Sloane auroit plus approché du vrai. Mais je crois cette censure trop générale et trop absolue; car je vois Aldrovande qui, d'après le portrait d'un oiseau de cette espèce, assure qu'il n'a point de queue; et de l'autre, M. Barrère qui rapporte, d'après ses observations faites sur les lieux, que la femelle de son hocco des Amazones, qui est le hocco de Curaçao de M. Brisson, a la queue très-peu longue: d'où il s'ensuivroit que ce que le chevalier Hans Sloane dit trop généralement du hocco, doit être restreint à la seule femelle, du moins dans certaines races.

II. *Le pauxi ou le pierre.* Nous ferons la description de cet oiseau sous le nom de *pierre de Cayenne*, et c'est en effet le nom qu'il portoit à la ménagerie du Roi, où nous l'avons fait dessiner d'après le vivant: mais comme il porte dans son pays, qui est le Mexique, le nom de *pauxi*, selon Fernandès, nous avons cru devoir l'indiquer sous ces deux noms. C'est le quatorzième faisan de M. Brisson, qu'il appelle *hocco du Mexique*.

Cet oiseau ressemble, à plusieurs égards, au hocco précédent; mais il en diffère aussi en plusieurs points: il n'a point, comme lui, la tête surmontée d'une huppe; le tubercule qu'il a sur le bec est plus gros, fait en forme de poire, et de couleur bleue. Fernandès dit que ce tubercule a

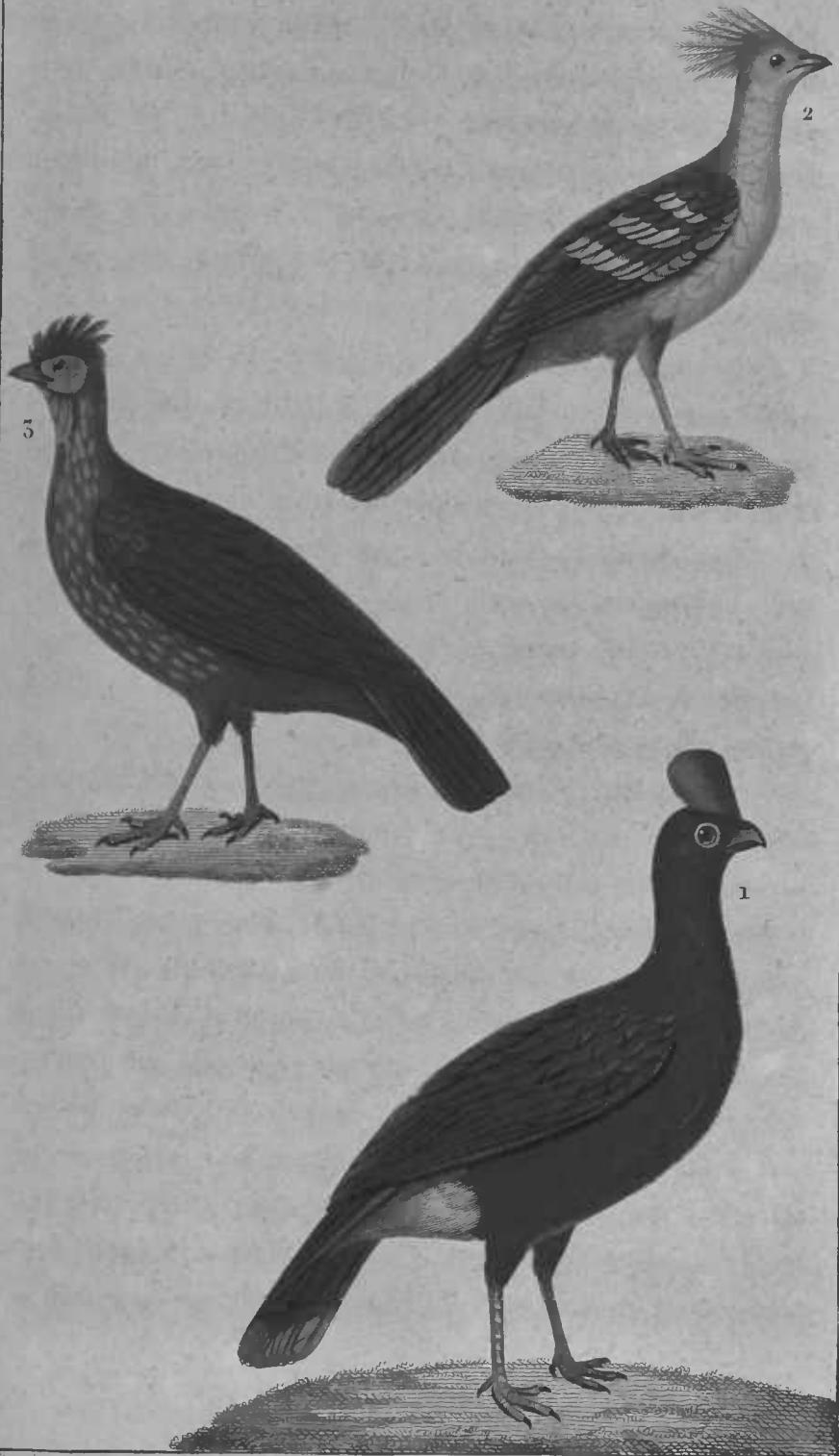
la dureté de la pierre, et je soupçonne que c'est de là qu'est venu au pauxi le nom d'*oiseau à pierre*, ensuite celui de *pierre*; comme il a pris le nom de *cusco* ou de *cushew bird*, et celui de *poule numidique*, de ce même tubercule à qui les uns ont trouvé de la ressemblance avec la noix d'Amérique appelée *cusco* ou *cushew*, et d'autres avec le casque de la pintade.

Quoi qu'il en soit, ce ne sont pas là les seules différences qui distinguent le pauxi des hoccos précédents : il est plus petit de taille; son bec est plus fort, plus courbé et presque autant que celui d'un perroquet; d'ailleurs il nous est beaucoup plus rarement apporté que le hocco. M. Edwards, qui a vu ce dernier dans presque toutes les ménageries, n'a jamais rencontré qu'un seul cusco ou pauxi dans le cours de ses recherches.

Le beau noir de son plumage a des reflets bleus et couleur de pourpre, qui ne paroissent ni ne pourroient guère paroître dans la figure.

Cet oiseau se perche sur les arbres; mais il pond à terre comme les faisans, mène ses petits et les rappelle de même : les petits vivent d'abord d'insectes, et ensuite, quand ils sont grands, de fruits, de grains et de tout ce qui convient à la volaille.

Le pauxi est aussi doux, et, si l'on veut, aussi stupide que les autres hoccos; car il se laissera tirer jusqu'à six coups de fusil sans se sauver : avec cela il ne se laisse ni prendre ni toucher, selon



Prêtre pin.
 1. Le Pauxi
 2. L'Iloazin

Page 281 | 3 L'Yacou 285.
 283 |

Massard sc.

Fernandès; et M. Aublet m'assure qu'il ne se trouve que dans les lieux inhabités : c'est probablement l'une des causes de sa rareté en Europe.

M. Brisson dit que la femelle ne diffère du mâle que par les couleurs, ayant du brun partout où celui-ci a du noir, et qu'elle lui est semblable dans tout le reste : mais Aldrovande, en reconnoissant que le fond de son plumage est brun, remarque qu'elle a du cendré aux ailes et au cou, le bec moins crochu et point de queue; ce qui seroit un trait de conformité avec le hocco des Amazones de Barrère, dont la femelle, comme nous l'avons vu, a la queue beaucoup moins longue que le mâle : et ce ne sont pas les seuls oiseaux d'Amérique qui n'aient point de queue; il y a même tel canton de ce continent où les poules transportées d'Europe ne peuvent vivre long-temps sans perdre leur queue et même leur croupion, comme nous l'avons vu dans l'histoire du coq.

III. *L'hoazin*. Cet oiseau est représenté sous le nom de *faisan huppé de Cayenne*; du moins il n'en diffère que très-peu, comme on peut en juger en comparant notre figure à la description de Hernandès.

Selon cet auteur, l'hoazin n'est pas tout-à-fait aussi gros qu'une poule d'Inde : il a le bec courbé, la poitrine d'un blanc jaunâtre, les ailes et la queue marquées de taches ou raies blanches à un pouce

de distance les unes des autres; le dos, le dessus du cou, les côtés de la tête, d'un fauve brun; les pieds de couleur obscure. Il porte une huppe composée de plumes blanchâtres d'un côté et noires de l'autre; cette huppe est plus haute et d'une autre forme que celle des hoccas, et il ne paroît pas qu'il puisse la baisser et la relever à son gré: il a aussi la tête plus petite et le cou plus grêle.

Sa voix est très-forte, et c'est moins un cri qu'un hurlement. On dit qu'il prononce son nom, apparemment d'un ton lugubre et effrayant: il n'en falloit pas davantage pour le faire passer, chez des peuples grossiers, pour un oiseau de mauvais augure; et comme partout on suppose beaucoup de puissance à ce que l'on craint, ces mêmes peuples ont cru trouver en lui des remèdes aux maladies les plus graves: mais on ne dit pas qu'ils s'en nourrissent; ils s'en abstiennent en effet, peut-être par une suite de cette même crainte, ou par répugnance fondée sur ce qu'il fait sa pâture ordinaire de serpents: il se tient communément dans les grandes forêts, perché sur des arbres le long des eaux, pour guetter et surprendre ces reptiles. Il se trouve dans les contrées les plus chaudes du Mexique: Hernandès ajoute qu'il paroît en automne; ce qui feroit soupçonner que c'est un oiseau de passage.

M. Aublet m assure que cet oiseau, qu'il a reconnu facilement sur notre planche, s'apprivoise; qu'on en voit parfois de domestiques chez les In-

diens, et que les Français les appellent des *paons*. Ils nourrissent leurs petits de fourmis, de vers et d'autres insectes.

IV. *L'Yacou*. Cet oiseau s'est nommé lui-même; car son cri, selon Marcgrave, est *yacou*, d'où lui est venu le nom d'*iacupema*: pour moi, j'ai préféré celui d'*yacou*, comme plus propre à le faire reconnoître toutes les fois qu'on pourra le voir et l'entendre.

Marcgrave est le premier qui ait parlé de cet oiseau. Quelques naturalistes, d'après lui, l'ont mis au nombre des faisans; et d'autres, tels que MM. Brisson et Edwards, l'ont rangé parmi les dindons: mais il n'est ni l'un ni l'autre. Il n'est point un dindon, quoiqu'il ait une peau rouge sous le cou; car il en diffère à beaucoup d'autres égards: et par sa taille, qui est à peine égale à celle d'une poule ordinaire; et par sa tête, qui est en partie revêtue de plumes; et par sa huppe, qui approche beaucoup plus de celle des hoccos que de celle du dindon huppé; et par ses pieds, qui n'ont point d'éperons: d'ailleurs on ne lui voit pas au bas du cou ce bouquet de crins durs, ni sur le bec cette caroncule musculeuse qu'a le coq d'Inde, et il ne fait point la roue en relevant les plumes de sa queue. D'autre part, il n'est point un faisan; car il a le bec grêle et allongé, la huppe des hoccos, le cou menu, une membrane char-

nue sous la gorge, les plumes de la queue toutes égales, et le naturel doux et tranquille, tous attributs par lesquels il diffère des faisans; et il diffère par son cri du faisan et du dindon. Mais que sera-t-il donc? il sera un yacou, qui aura quelques rapports avec le dindon (la membrane charnue sous la gorge, et la queue composée de plumes toutes égales), avec les faisans (l'œil entouré d'une peau noire, les ailes courtes et la queue longue), avec les hoccos (cette longue queue, la huppe et le naturel doux); mais qui s'éloignera de tous par des différences assez caractérisées et en assez grand nombre pour constituer une espèce à part, et empêcher qu'on ne puisse le confondre avec aucun autre oiseau.

On ne peut douter que le *guan* ou le *quan* de M. Edwards, ainsi appelé, selon lui, dans les Indes occidentales, apparemment par quelque autre tribu de Sauvages, ne soit au moins une variété dans l'espèce de notre yacou, dont il ne diffère que parce qu'il est moins haut monté, et que ses yeux sont d'une autre couleur; mais on sait que ces petites différences peuvent avoir lieu dans la même espèce, et surtout parmi les races diverses d'une espèce apprivoisée.

Le noir mêlé de brun est la couleur principale du plumage, avec différents reflets et quelques mouchetures blanches sur le cou, la poitrine, le ventre, etc.; les pieds sont d'un rouge assez vif.

La chair de l'yacou est bonne à manger; tout ce que l'on sait de ses autres propriétés se trouve indiqué dans l'exposé que j'ai fait au commencement de cet article, des différences qui le distinguent des oiseaux auxquels on a voulu le comparer.

M. Ray le regarde comme étant de la même espèce que le coxolitli de Fernandès : cependant celui-ci est beaucoup plus gros, et n'a point sous la gorge cette membrane charnue qui caractérise l'yacou; c'est pourquoi je l'ai laissé avec les hoccos proprement dits.

V *Le Marail*. Les auteurs ne nous disent rien de la femelle de l'yacou, excepté M. Edwards, qui conjecture qu'elle n'a point de huppe. D'après cette indication unique, et d'après la comparaison des figures les plus exactes, et des oiseaux eux-mêmes conservés, je soupçonne que celui que nous avons fait représenter, sous le nom de *faisan verdâtre de Cayenne*, et qu'on appelle communément *marail* dans cette île, pourroit être la femelle, ou du moins une variété de l'espèce de l'yacou : car j'y trouve plusieurs rapports marqués avec le guan de M. Edwards, dans la grosseur, la couleur du plumage, la forme totale, à la huppe près, que la femelle ne doit point avoir; dans le port du corps, la longueur de la queue, le cercle de peau rousse autour des yeux, l'espace rouge et nu sous

la gorge, la conformation des pieds et du bec, etc. J'avoue que j'y ai aussi aperçu quelques différences; les pennes de la queue sont en tuyaux d'orgue, comme dans le faisan, et non point toutes égales, comme dans le guan d'Edwards, et les ouvertures des narines ne sont pas aussi près de l'origine du bec. Mais on ne seroit pas embarrassé de citer nombre d'espèces où la femelle diffère encore plus du mâle, et où il y a des variétés encore plus éloignées les unes des autres

M. Aublet, qui a vu cet oiseau dans son pays natal, m'assure qu'il s'apprivoise très-aisément, et que sa chair est délicate et meilleure que celle du faisan, en ce qu'elle est plus succulente. Il ajoute que c'est un véritable dindon, mais seulement plus petit que celui qui s'est naturalisé en Europe; et c'est un trait de conformité de plus qu'il a avec l'yacou d'avoir été pris pour un dindon.

Cet oiseau se trouve non-seulement à Cayenne, mais encore dans les pays qu'arrose la rivière des Amazones, du moins à en juger par l'identité du nom; car M. Barrère parle d'un marail des Amazones comme d'un oiseau dont le plumage est noir, le bec vert, et qui n'a point de queue. Nous avons déjà vu dans l'histoire du hocco proprement dit, et du pierre de Cayenne, qu'il y avoit dans ces espèces des individus sans queue, qu'on avoit pris pour des femelles : cela seroit-il vrai aussi des ma-

rails? Sur la plupart de ces oiseaux étrangers et si peu connus, on ne peut, si l'on est de bonne foi parler qu'en hésitant et par conjecture.

VI. *Le Caracara.* J'appelle ainsi, d'après son propre cri, ce bel oiseau des Antilles, dont le P. du Tertre a donné la description. Si tous les oiseaux d'Amérique qui ont été pris pour des faisans doivent se rapporter aux hoccos, le caracara doit avoir place parmi ces derniers; car les Français des Antilles, et d'après eux le P. du Tertre, lui ont donné le nom de *faisan*. « Ce faisán, dit-il, » est un fort bel oiseau, gros comme un chapon; » plus haut monté, sur des pieds de paon; il a le » cou beaucoup plus long que celui d'un coq, et le » bec et la tête approchant de ceux du corbeau; il » a toutes les plumes du cou et du poitrail d'un » beau bleu luisant, et aussi agréable que les plu- » mes des paons; tout le dos est d'un gris brun; et » les ailes et la queue, qu'il a assez courtes, sont » noires.

» Quand cet oiseau est apprivoisé, il fait le maî- » tre dans la maison, et en chasse à coups de bec » les poules d'Inde et les poules communes, et les » tue quelquefois; il en veut même aux chiens, qu'il » becquète en traître... J'en ai vu un..., qui étoit en- » nemi mortel des Nègres, et n'en pouvoit souffrir » un seul dans la case qu'il ne becquetât par les jam- » bes ou par les pieds jusqu'à en faire sortir le

» sang. » Ceux qui en ont mangé m'ont assuré que sa chair est aussi bonne que celle des faisans de France.

Comment M. Ray a-t-il pu soupçonner qu'un tel oiseau fût l'oiseau de proie dont parle Marcgrave sous le même nom de *caracara*? Il est vrai qu'il fait la guerre aux poules, mais c'est seulement lorsqu'il est apprivoisé, et pour les chasser, en un mot, comme il fait aux chiens et aux Nègres : on reconnoît plutôt à cela le naturel jaloux d'un animal domestique qui ne souffre point ceux qui peuvent partager avec lui la faveur du maître, que les mœurs féroces d'un oiseau de proie qui se jette sur les autres oiseaux pour les déchirer et s'en nourrir; d'ailleurs il n'est point ordinaire que la chair d'un oiseau de proie soit bonne à manger, comme l'est celle de notre *caracara*. Enfin il paroît que le *caracara* de Marcgrave a la queue et les ailes beaucoup plus longues à proportion que celui du P. du Tertre.

VII. *Le Chacamel*. Fernandès parle d'un oiseau qui est du même pays, et à peu près de la même grosseur que les précédents, et qui se nomme, en langue mexicaine, *chachalacamel*, d'où j'ai formé le nom de *chacamel*, afin que du moins on puisse le prononcer. Sa principale propriété est d'avoir le cri comme la poule ordinaire, ou plutôt comme plusieurs poules : car il est, dit-on, si fort et

si continuel, qu'un seul de ces oiseaux fait autant de bruit qu'une basse-cour entière; et c'est de là que lui vient son nom mexicain, qui signifie *oiseau criard*. Il est brun sur le dos, blanc tirant au brun sous le ventre, et le bec et les pieds sont bleuâtres.

Le chacamel se tient ordinairement sur les montagnes, comme la plupart des hoccos, et y élève ses petits.

VIII. *Le Parraka et l'Hoitlallotl*. Autant qu'on peut en juger par les indications incomplètes de Fernandès et de Barrère, on peut, ce me semble, rapporter ici, 1° le parraka du dernier, qu'il appelle *faisan*, et dont il dit que les plumes de la tête sont de couleur fauve, et lui forment une espèce de huppe; 2° l'hoitlallotl ou oiseau long du premier, lequel habite les plus chaudes contrées du Mexique. Cet oiseau a la queue longue, les ailes courtes et le vol pesant, comme la plupart des précédents; mais il devance à la course les chevaux les plus vites. Il est moins grand que les hoccos, n'ayant que dix-huit pouces de longueur, du bout du bec au bout de la queue: sa couleur générale est le blanc tirant au fauve; les environs de la queue ont du noir mêlé de quelques taches blanches; mais la queue elle-même est d'un vert changeant, et qui a des reflets à peu près comme les plumes du paon.

Au fond, ces oiseaux sont trop peu connus pour qu'on puisse les rapporter sûrement à leur véritable espèce : je ne les place ici que parce que le peu que l'on sait de leurs qualités les rapproche plus des oiseaux dont nous venons de parler que de tous autres; c'est à l'observation à fixer leur véritable place : en attendant, je croirai avoir assez fait, si ce que j'en dis ici peut inspirer aux personnes qui se trouveront à portée l'envie de les connoître mieux, et d'en donner une histoire plus complète.

: DES PERDRIX.

LES espèces les plus généralement connues sont souvent celles dont l'histoire est le plus difficile à débrouiller, parce que ce sont celles auxquelles chacun rapporte naturellement les espèces inconnues qui se présentent la première fois, pour peu qu'on y aperçoive quelques traits de conformité, et sans faire beaucoup d'attention aux traits de dissemblance souvent plus nombreux; en sorte que de ce bizarre assemblage d'êtres qui se rapprochent par quelques rapports superficiels, mais qui se repoussent par des différences plus considérables, il ne peut résulter qu'un chaos de contradictions d'autant plus révoltantes, que l'on citera plus de faits particuliers de l'histoire de chacun; la plupart de ces faits étant contraires entre

eux, et d'une absurde incompatibilité lorsqu'on veut les appliquer à une seule espèce, ou même à un seul genre. Nous avons vu plus d'un exemple de cet inconvénient dans les articles que nous avons traités ci-dessus : il y a grande apparence que celui que va nous fournir l'article de la perdrix ne sera pas le dernier.

Je prends pour base de ce que j'ai à dire des perdrix, et pour première espèce de ce genre celle de notre perdrix grise, comme étant la plus connue, et par conséquent la plus propre à servir d'objet de comparaison pour bien juger de tous les autres oiseaux dont on a voulu faire des perdrix; j'y reconnois une variété et trois races constantes.

Je regarde comme races constantes, 1° la perdrix grise ordinaire, et comme variété de cette race celle que M. Brisson appelle *perdrix grise-blanche*; 2° la perdrix de Damas; non celle de Belon, qui est une gélinotte, mais celle d'Aldrovande, qui est plus petite que notre perdrix grise, et qui me paroît être la même que la petite perdrix de passage, qui est bien connue de nos chasseurs; 3° la perdrix de montagne qui semble faire la nuance entre les perdrix grises et les rouges.

J'admets pour seconde espèce celle de la perdrix rouge, dans laquelle je reconnois deux races constantes répandues en France, une variété et deux races étrangères.

Les deux races constantes de perdrix rouges du pays sont , 1° la perdrix rouge d'Europe ;

2° La bartavelle ou perdrix grecque.

Et les deux races ou espèces étrangères sont , 1° la perdrix rouge de Barbarie d'Edwards ;

2° La perdrix de roche , qu'on trouve sur les bords de la Gambia.

Et comme le plumage de la perdrix rouge est sujet à prendre du blanc , de même que celui de la perdrix grise , il en résulte dans cette espèce une variété parfaitement analogue à celle que j'ai reconnue dans l'espèce ordinaire.

J'exclus de ce genre plusieurs espèces qui y ont été rapportées mal à propos :

1°. Le francolin , que nous avons cru devoir séparer de la perdrix , parce qu'il en diffère non-seulement par la forme totale , mais encore par quelques caractères particuliers , tels que les éperons , etc. ;

2°. L'oiseau appelé par M. Brisson *perdrix du Sénégal* , et dont il a fait sa huitième perdrix. Cet oiseau , qui est représenté sous le même nom de *perdrix du Sénégal* , nous paroît avoir plus de rapport avec les francolins qu'avec les perdrix ; et comme c'est une espèce particulière qui a deux ergots à chaque jambe , nous lui donnerons le nom de *bis-ergot* ;

3°. La perdrix rouge d'Afrique ;

4°. La troisième espèce étrangère donnée par M.

Brisson sous le nom de *grosse perdrix du Brésil*, qu'il croit être le macucagua de Marcgrave, puisqu'il en copie la description, et qu'il confond mal à propos avec l'agami de Cayenne, lequel est un oiseau tout différent et du macucagua et de la perdrix ;

5°. L'yambou de Marcgrave, qui est la perdrix du Brésil de M. Brisson, et qui n'a ni la forme, ni les habitudes, ni les propriétés des perdrix, puisque, selon M. Brisson lui-même, il a le bec allongé, qu'il se perche sur les arbres, et que ses œufs sont bleus ;

6°. La perdrix d'Amérique de Catesby et de M. Brisson, laquelle se perche aussi et fréquente les bois plus que les pays découverts, ce qui ne convient guère aux perdrix que nous connoissons ;

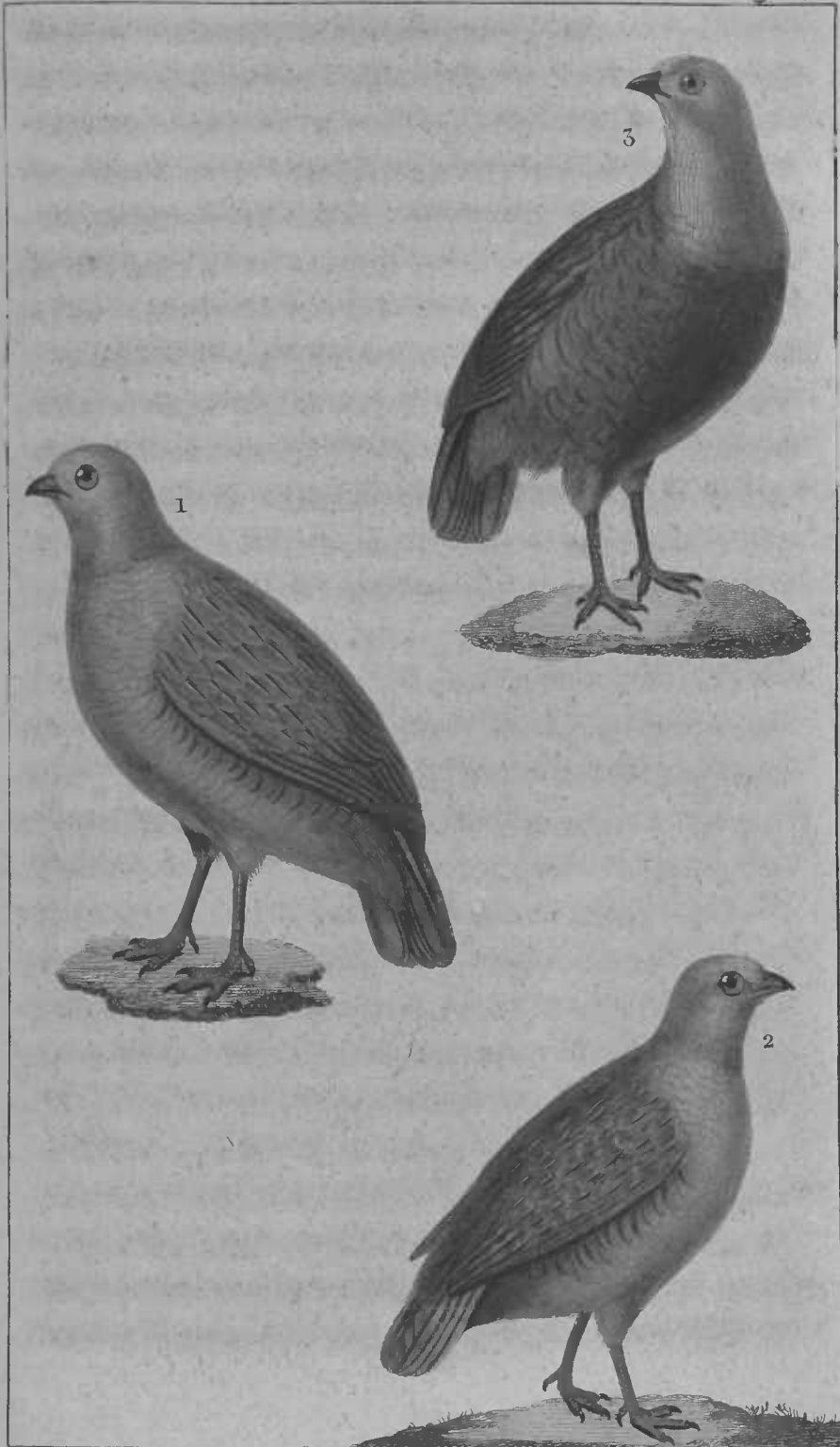
7°. Une multitude d'oiseaux d'Amérique que le peuple ou les voyageurs ont jugé à propos d'appeler *perdrix*, d'après des ressemblances très-légères, et encore plus légèrement observées : tels sont les oiseaux qu'on appelle à la Guadeloupe *perdrix rousses*, *perdrix noires* et *perdrix grises*, quoique, selon le témoignage des personnes les plus instruites, ce soient des pigeons ou des tourterelles, puisqu'ils n'ont ni le bec ni la chair des perdrix, qu'ils se perchent sur les arbres, qu'ils y font leur nid, qu'ils ne pondent que deux œufs, que leurs petits ne courent point dès qu'ils sont éclos, mais que les père et mère les nourrissent

dans le nid, comme font les tourterelles. Telles sont encore, selon toute apparence, ces perdrix à tête bleue que Carreri a vues dans les montagnes de la Havane; telles sont les mambouris, les pégasous, les pégacans de Léry, et peut-être quelques-unes des perdrix d'Amérique que j'ai rapportées au genre des perdrix sur la foi des auteurs, lorsque leur témoignage n'étoit point contredit par les faits, quoiqu'il le soit, à mon avis, par la loi du climat, à laquelle un oiseau aussi pesant que la perdrix ne peut guère manquer d'être assujetti.

DE LA PERDRIX GRISE.¹

Quoique Aldrovande, jugeant des autres pays par celui qu'il habitoit, dise que les perdrix grises sont communes partout, il est certain néanmoins qu'il n'y en a point dans l'île de Crète; et il est probable qu'il n'y en a jamais eu dans la Grèce, puisque Athénée marque de la surprise de ce que toutes les perdrix d'Italie n'avoient pas le bec rouge, comme elles l'avoient en Grèce : elles ne sont pas même également communes dans toutes les parties de l'Europe; et il paroît en général qu'elles fuient la grande chaleur comme le grand froid, car on n'en voit point en Afrique ni en Lapo-

¹ En latin, *perdix*; en espagnol, *perdiz*; en italien, *perdice*; en allemand, *wild-hun* ou *feld-hun*; en anglais, *partridge*.



Perdre pinar

1 La Perdrix grise.

2 La Petite Perdrix grise.

Page 296

.310

3. La Perdrix de montagne

.312..

Al Muscard sc.

nie; et les provinces les plus tempérées de la France et de l'Allemagne sont celles où elles abondent le plus. Il est vrai que Boterius a dit qu'il n'y avoit point de perdrix en Irlande; mais cela doit s'entendre des perdrix rouges, qui ne se trouvent pas même en Angleterre (selon les meilleurs auteurs de cette nation), et qui ne se sont pas encore avancées de ce côté-là au-delà des îles de Jersey et de Guernesey. La perdrix grise est assez répandue en Suède, où M. Linnæus dit qu'elle passe l'hiver sous la neige dans des espèces de clapiers qui ont deux ouvertures. Cette manière d'hiverner sous la neige ressemble fort à la perdrix blanche dont nous avons donné l'histoire sous le nom de *lagopède*; et si ce fait n'étoit point attesté par un homme de la réputation de M. Linnæus, j'y soupçonnerois quelque méprise, d'autant plus qu'en France les longs hivers, et surtout ceux où il tombe beaucoup de neige, détruisent une grande quantité de perdrix. Enfin, comme c'est un oiseau fort pesant, je doute qu'il ait passé en Amérique; et je soupçonne que les oiseaux du Nouveau-Monde qu'on a voulu rapporter au genre des perdrix, en seront séparés dès qu'ils seront mieux connus.

La perdrix grise diffère à bien des égards de la rouge, mais ce qui m'autorise principalement à en faire deux espèces distinctes, c'est que, selon la remarque du petit nombre des chasseurs qui

savent observer, quoiqu'elles se tiennent quelquefois dans les mêmes endroits, elles ne se mêlent point l'une avec l'autre, et que si l'on a vu quelquefois un mâle vacant de l'une des deux espèces s'attacher à une paire de l'autre espèce, la suivre et donner des marques d'empressement et même de jalousie, jamais on ne l'a vu s'accoupler avec la femelle, quoiqu'il éprouvât tout ce qu'une privation forcée et le spectacle perpétuel d'un couple heureux pouvoient ajouter au penchant de la Nature et aux influences du printemps.

La perdrix grise est aussi d'un naturel plus doux que la rouge, et n'est point difficile à apprivoiser; lorsqu'elle n'est point tourmentée, elle se familiarise aisément avec l'homme : cependant on n'en a jamais formé de troupeaux qui sussent se laisser conduire comme font les perdrix rouges; car Olin nous avertit que c'est de cette dernière espèce qu'on doit entendre ce que les voyageurs nous disent en général de ces nombreux troupeaux de perdrix qu'on élève dans quelques îles de la Méditerranée. Les perdrix grises ont aussi l'instinct plus social entre elles; car chaque famille vit toujours réunie en une seule bande, qu'on appelle *volée* ou *compagnie*, jusqu'au temps où l'amour qui l'avoit formée la divise pour en unir les membres plus étroitement deux à deux; celles même dont, par quelque accident, les pontes n'ont point réussi, se rejoignant ensemble et aux débris des compa-

gnies qui ont le plus souffert, forment, sur la fin de l'été, de nouvelles compagnies souvent plus nombreuses que les premières, et qui subsistent jusqu'à la parade de l'année suivante.

Ces oiseaux se plaisent dans les pays à blé, et surtout dans ceux où les terres sont bien cultivées et marnées, sans doute parce qu'ils y trouvent une nourriture plus abondante, soit en grains, soit en insectes, ou peut-être aussi parce que les sels de la marne, qui contribuent si fort à la fécondité du sol, sont analogues à leur tempérament ou à leur goût. Les perdrix grises aiment la pleine campagne, et ne se réfugient dans les taillis et les vignes que lorsqu'elles sont poursuivies par le chasseur ou par l'oiseau de proie; mais jamais elles ne s'enfoncent dans les forêts, et l'on dit même assez communément qu'elles ne passent jamais la nuit dans les buissons ni dans les vignes : cependant on a trouvé un nid de perdrix dans un buisson au pied d'une vigne. Elles commencent à s'apparier dès la fin de l'hiver après les grandes gelées, c'est-à-dire que chaque mâle cherche alors à s'associer avec une femelle : mais ce nouvel arrangement ne se fait pas sans qu'il y ait entre les mâles, et quelquefois entre les femelles, des combats fort vifs. Faire la guerre et l'amour ne sont presque qu'une même chose pour la plupart des animaux, et surtout pour ceux en qui l'amour est un besoin aussi pressant qu'il l'est pour la perdrix; aus-

si les femelles de cette espèce pondent-elles sans avoir eu de commerce avec le mâle, comme les poules ordinaires. Lorsque les perdrix sont une fois appariées, elles ne se quittent plus, et vivent dans une union et une fidélité à toute épreuve. Quelquefois, lorsque après la pariade il survient des froids un peu vifs, toutes ces paires se réunissent et se reforment en compagnie.

Les perdrix grises ne s'accouplent guère, du moins en France, que sur la fin de mars, plus d'un mois après qu'elles ont commencé de s'apparier, et elles ne se mettent à pondre que dans le mois de mai et même de juin, lorsque l'hiver a été long. En général, elles font leurs nids sans beaucoup de soins et d'apprêts; un peu d'herbe et de paille grossièrement arrangés dans le pas d'un bœuf ou d'un cheval, quelquefois même celle qui s'y trouve naturellement, il ne leur en faut pas davantage : cependant on a remarqué que les femelles un peu âgées et déjà instruites par l'expérience des pontes précédentes apportent plus de précaution que les toutes jeunes, soit pour garantir le nid des eaux qui pourroient le submerger, soit pour le mettre en sûreté contre leurs ennemis, en choisissant un endroit un peu élevé et défendu naturellement par des broussailles. Elles pondent ordinairement de quinze à vingt œufs, et quelquefois jusqu'à vingt-cinq; mais les couvées des toutes jeunes et celles des vieilles sont

beaucoup moins nombreuses, ainsi que les secondes couvées que des perdrix de bon âge recommencent lorsque la première n'a pas réussi, et qu'on appelle en certains pays des *recoquées*. Ces œufs sont à peu près de la couleur de ceux de pigeon : Pline dit qu'ils sont blancs. La durée de l'incubation est d'environ trois semaines, un peu plus, un peu moins, suivant les degrés de chaleur.

La femelle se charge seule de couvrir, et pendant ce temps elle éprouve une mue considérable, car presque toutes les plumes du ventre lui tombent : elle couve avec beaucoup d'assiduité, et on prétend qu'elle ne quitte jamais ses œufs sans les couvrir de feuilles. Le mâle se tient ordinairement à portée du nid, attentif à sa femelle, et toujours prêt à l'accompagner lorsqu'elle se lève pour aller chercher de la nourriture; et son attachement est si fidèle et si pur, qu'il préfère ces devoirs pénibles à des plaisirs faciles que lui annoncent les cris répétés des autres perdrix, auxquels il répond quelquefois, mais qui ne lui font jamais abandonner sa femelle pour suivre l'étrangère. Au bout du temps marqué, lorsque la saison est favorable et que la couvée va bien, les petits percent leur coque assez facilement, courent au moment même qu'ils éclosent, et souvent emportent avec eux une partie de leur coquille; mais il arrive aussi quelquefois qu'ils ne peuvent forcer leur prison, et qu'ils meurent à la peine : dans ce cas on trouve

les plumes du jeune oiseau collées contre les parois intérieures de l'œuf; et cela doit arriver nécessairement toutes les fois que l'œuf a éprouvé une chaleur trop forte. Pour remédier à cet inconvénient, on met les œufs dans l'eau pendant cinq ou six minutes; l'œuf pompe à travers sa coquille les parties les plus ténues de l'eau; et l'effet de cette humidité est de disposer les plumes qui sont collées à la coquille à s'en détacher plus facilement : peut-être aussi que cette espèce de bain rafraîchit le jeune oiseau, et lui donne assez de force pour briser sa coquille avec le bec. Il en est de même des pigeons, et probablement de plusieurs oiseaux utiles dont on pourra sauver un grand nombre par le procédé que je viens d'indiquer, ou par quelque autre procédé analogue.

Le mâle, qui n'a point pris de part au soin de couvrir les œufs, partage avec la mère celui d'élever les petits; ils les mènent en commun, les appellent sans cesse, leur montrent la nourriture qui leur convient, et leur apprennent à se la procurer en grattant la terre avec leurs ongles. Il n'est pas rare de les trouver accroupis l'un auprès de l'autre, et couvrant de leurs ailes leurs poussins, dont les têtes sortent de tous côtés avec des yeux fort vifs; dans ce cas, le père et la mère se déterminent difficilement à partir, et un chasseur qui aime la conservation du gibier se détermine encore plus difficilement à les troubler dans une fonc-

tion si intéressante : mais enfin si un chien s'emporte, et qu'il les approche de trop près, c'est toujours le mâle qui part le premier, en poussant des cris particuliers, réservés pour cette seule circonstance ; il ne manque guère de se poser à trente ou quarante pas ; et on en a vu plusieurs fois revenir sur le chien en battant des ailes : tant l'amour paternel inspire de courage aux animaux les plus timides ! Mais quelquefois il inspire encore à ceux-ci une sorte de prudence et des moyens combinés pour sauver leur couvée : on a vu le mâle, après s'être présenté, prendre la fuite, mais fuir pesamment et en traînant l'aile, comme pour attirer l'ennemi par l'espérance d'une proie facile, et fuyant toujours assez pour n'être point pris, mais pas assez pour décourager le chasseur ; il l'écarte de plus en plus de la couvée : d'autre côté, la femelle, qui part un instant après le mâle, s'éloigne beaucoup plus et toujours dans une autre direction ; à peine s'est-elle abattue, qu'elle revient sur-le-champ en courant le long des sillons, et s'approche de ses petits, qui se sont blottis, chacun de son côté, dans les herbes et dans les feuilles ; elle les rassemble promptement ; et, avant que le chien qui s'est emporté après le mâle ait eu le temps de revenir, elle les a déjà emmenés fort loin, sans que le chasseur ait entendu le moindre bruit. C'est une remarque assez généralement vraie parmi les animaux, que l'ardeur qu'ils éprouvent

pour l'acte de la génération est la mesure des soins qu'ils prennent pour le produit de cet acte : tout est conséquent dans la Nature, et la perdrix en est un exemple; car il y a peu d'oiseaux aussi lascifs, comme il en est peu qui soignent leurs petits avec une vigilance plus assidue et plus courageuse. Cet amour de la couvée dégénère quelquefois en fureur contre les couvées étrangères, que la mère poursuit souvent et maltraite à grands coups de bec.

Les perdreaux ont les pieds jaunes en naissant; cette couleur s'éclaircit ensuite et devient blanchâtre, puis elle brunit, et enfin devient tout-à-fait noire dans les perdrix de trois ou quatre ans. C'est un moyen de connoître toujours leur âge; on le connoît encore à la forme de la dernière plume de l'aile, laquelle est pointue après la première mue, et qui, l'année suivante, est entièrement arrondie.

La première nourriture des perdreaux ce sont les œufs de fourmis, les petits insectes qu'ils trouvent sur la terre et les herbes; ceux qu'on nourrit dans les maisons refusent la graine assez longtemps, et il y a apparence que c'est leur dernière nourriture : à tout âge ils préfèrent la laitue, la chicorée, le mouron, le laiteron, le seneçon, et même la pointe des blés verts; dès le mois de novembre on leur en trouve le jabot rempli, et pendant l'hiver ils savent bien l'aller chercher sous la

neige; lorsqu'elle est endurcie par la gelée, ils sont réduits à aller auprès des fontaines chaudes qui ne sont point glacées, et à vivre des herbes qui croissent sur leurs bords, et qui leur sont très-contraires : en été, on ne les voit pas boire.

Ce n'est qu'après trois mois passés que les jeunes perdreaux poussent le rouge; car les perdrix grises ont aussi du rouge à côté des tempes entre l'œil et l'oreille, et le moment où ce rouge commence à paroître est un temps de crise pour ces oiseaux, comme pour tous les autres qui sont dans le cas : cette crise annonce l'âge adulte. Avant ce temps, ils sont délicats, ont peu d'aile et craignent beaucoup l'humidité : mais, après qu'il est passé, ils deviennent robustes, commencent à avoir de l'aile, à partir tous ensemble, à ne se plus quitter; et si on est parvenu à disperser la compagnie, ils savent se réunir malgré toutes les précautions du chasseur.

C'est en se rappelant qu'ils se réunissent. Tout le monde connoît le chant des perdrix, qui est fort peu agréable : c'est moins un chant ou un ramage qu'un cri aigre imitant assez bien le bruit d'une scie; et ce n'est pas sans intention que les mythologistes ont métamorphosé en perdrix l'inventeur de cet instrument. Le chant du mâle ne diffère de celui de la femelle qu'en ce qu'il est plus fort et plus traînant; le mâle se distingue encore de la femelle par un éperon obtus

qu'il a à chaque pied, et par une marque noire, en forme de fer à cheval, qu'il a sous le ventre, et que la femelle n'a pas.

Dans cette espèce comme dans beaucoup d'autres, il naît plus de mâles que de femelles, et il importe pour la réussite des couvées de détruire les mâles surnuméraires, qui ne font que troubler les paires assorties et nuire à la propagation. La manière la plus usitée de les prendre, c'est de les faire rappeler au temps de la pariade par une femelle à qui, dans cette circonstance, on donne le nom de *chanterelle* : la meilleure pour cet usage est celle qui a été prise vieille; les mâles accourent à sa voix et se livrent aux chasseurs, ou donnent dans les pièges qu'on leur a tendus; cet appeau naturel les attire si puissamment, qu'on en a vu venir sur le toit des maisons, et jusque sur l'épaule de l'oiseleur. Parmi les pièges qu'on peut leur tendre pour s'en rendre maître, le plus sûr et le moins sujet à inconvénients, c'est la tonnelle, espèce de grande nasse où sont poussées les perdrix par un homme déguisé à peu près en vache, et pour que l'illusion soit plus complète, tenant en sa main une de ces petites clochettes qu'on met au cou du bétail; lorsqu'elles sont engagées dans les filets, on choisit à la main les mâles superflus, quelquefois même tous les mâles, et on donne la liberté aux femelles.

Les perdrix grises sont oiseaux sédentaires, qui

non-seulement restent dans le même pays, mais qui s'écartent le moins qu'ils peuvent du canton où ils ont passé leur jeunesse, et qui y reviennent toujours. Elles craignent beaucoup l'oiseau de proie; lorsqu'elles l'ont aperçu, elles se mettent en tas les unes contre les autres et tiennent ferme, quoique l'oiseau qui les voit aussi fort bien, les approche de très-près en rasant la terre, pour tâcher d'en faire partir quelqu'une et de la prendre au vol. Au milieu de tant d'ennemis et de dangers, on sent bien qu'il en est peu qui vivent âge de perdrix. Quelques-uns fixent la durée de leur vie à sept années, et prétendent que la force de l'âge et le temps de la pleine ponte est de deux à trois ans, et qu'à six elles ne pondent plus. Olina dit qu'elles vivent douze ou quinze ans.

On a tenté avec succès de les multiplier dans les parcs, pour en peupler ensuite les terres qui en étoient dénuées, et l'on a reconnu qu'on pouvoit les élever, à très-peu près, comme nous avons dit qu'on élevoit les faisans; seulement il ne faut pas compter sur les œufs des perdrix domestiques. Il est rare qu'elles pondent dans cet état, encore plus rare qu'elles s'apparient et s'accouplent; mais on ne les a jamais vues couver en prison, je veux dire renfermées dans ces parquets où les faisans multiplient si aisément. On est donc réduit à faire chercher par la campagne des œufs de perdrix sauvages, et à les faire couver par des poules

ordinaires. Chaque poule peut en faire éclore environ deux douzaines, et mener pareil nombre de petits après qu'ils sont éclos : ils suivront cette étrangère comme ils auroient suivi leur propre mère, mais ils ne reconnoissent pas si bien sa voix; ils la reconnoissent cependant jusqu'à un certain point, et une perdrix ainsi élevée en conserve toute sa vie l'habitude de chanter aussitôt qu'elle entend des poules.

Les perdreaux gris sont beaucoup moins délicats à élever que les rouges, et moins sujets aux maladies, au moins dans notre pays; ce qui feroit croire que c'est leur climat naturel. Il n'est pas même nécessaire de leur donner des œufs de fourmis, et l'on peut les nourrir, comme les poulets ordinaires, avec la mie de pain, les œufs durs, etc. Lorsqu'ils sont assez forts et qu'ils commencent à trouver par eux-mêmes leur subsistance, on les lâche dans l'endroit même où on les a élevés, et dont, comme je l'ai dit, ils ne s'éloignent jamais beaucoup.

La chair de la perdrix grise est connue depuis très-long-temps pour être une nourriture exquise et salubre; elle a deux bonnes qualités qui sont rarement réunies, c'est d'être succulente sans être grasse. Ces oiseaux ont vingt-deux plumes à chaque aile, et dix-huit à la queue, dont les quatre du milieu sont de la couleur du dos.

Les ouvertures des narines, qui se trouvent à la

base du bec, sont plus qu'à demi recouvertes par un opercule de même couleur que le bec, mais d'une substance plus molle, comme dans les poules. L'espace sans plumes qui est entre l'œil et l'oreille est d'un rouge plus vif dans le mâle que dans la femelle.

Le tube intestinal a environ deux pieds et demi de long, les deux *cæcum* cinq à six pouces chacun. Le jabot est fort petit, et le gésier se trouve plein de graviers mêlés avec la nourriture, comme c'est l'ordinaire dans les granivores.

DE LA PERDRIX GRISE-BLANCHE.

Cette perdrix a été connue d'Aristote, et observée par Scaliger, puisque tous deux parlent de perdrix blanche, et on ne peut point soupçonner que ni l'un ni l'autre ait voulu parler du lagopède, appelé mal à propos *perdrix blanche* par quelques-uns : car, pour ce qui regarde Aristote, il ne pouvoit avoir en vue le lagopède, qui est étranger à la Grèce, à l'Asie, et à tous les pays où il avoit des correspondances; et ce qui le prouve, c'est qu'il n'a jamais parlé de la propriété caractéristique de cet oiseau, qui est d'avoir les pieds velus jusque sous les doigts; et à l'égard de Scaliger, il n'a pu confondre ces deux espèces, puisque, dans le même chapitre où il parle de la perdrix blanche qu'il a mangée, il parle un peu plus bas et

fort au long du *lagopus* de Pline, qui a les pieds couverts de plumes, et qui est notre vrai lagopède.

Au reste, il s'en faut bien que la perdrix grise-blanche soit aussi blanche que le lagopède; il n'y a que le fond de son plumage qui soit de cette couleur; et l'on voit sur ce fond blanc les mêmes mouchetures que dans la perdrix grise, et distribuées dans le même ordre: mais ce qui achève de démontrer que cette différence dans la couleur du plumage n'est qu'une altération accidentelle, un effet particulier, en un mot, une variété proprement dite, et qui n'empêche point qu'on ne doive regarder la perdrix blanche comme appartenant à l'espèce de la perdrix grise, c'est que, selon les naturalistes, et même selon les chasseurs, elle se mêle et va de compagnie avec elle. Un de mes amis en a vu une compagnie de dix ou douze qui étoient toutes blanches, et les a aussi vues se mêler avec les grises au temps de la parade. Ces perdrix blanches avoient les yeux ou plutôt les prunelles rouges, comme les ont les lapins blancs, les souris blanches, etc.; son bec et ses pieds étoient de couleur de plomb.

DE LA PETITE PERDRIX GRISE.

J'appelle ainsi la perdrix de Damas d'Aldrovande, qui est probablement la même que la perdrix

de passage qui se montre de temps en temps en différentes provinces de France.

Elle ne diffère pas seulement de la perdrix grise par sa taille, qui est constamment plus petite, mais encore par son bec, qui est plus allongé, par la couleur jaune de ses pieds, et surtout par l'habitude qu'elle a de changer de lieu et de voyager. On en voit quelquefois dans la Brie et ailleurs passer par bandes très-nombreuses, et poursuivre leur chemin sans s'arrêter. Un chasseur des environs de Montbard, qui chassoit à la chanterelle au mois de mars 1770, en vit une volée de cent cinquante ou deux cents, qui parut se détourner, attirée par le cri de la chanterelle, mais qui, dès le lendemain, avoit entièrement disparu. Ce seul fait, qui est très-certain, annonce et les rapports et les différences qu'il y a entre ces deux perdrix : les rapports, puisque ces perdrix étrangères furent attirées par le chant d'une perdrix grise; les différences, puisque ces étrangères traversèrent si rapidement un pays qui convient aux perdrix grises et même aux rouges, les unes et les autres y demeurant toute l'année : et ces différences supposent un autre instinct, et par conséquent une autre organisation, et au moins une autre race.

Il ne faut pas confondre cette perdrix de Damas ou de Syrie avec la *syroperdix* d'Élien, que l'on trouvoit aux environs d'Antioche, qui avoit le plumage noir, le bec de couleur fauve, la chair plus

compacte et de meilleur goût, et le naturel plus sauvage que les autres perdrix : car les couleurs, comme l'on voit, ne se rapportent point ; et Élien ne dit pas que sa *syroperdix* soit un oiseau de passage : il ajoute, comme une singularité, qu'elle mangeoit des pierres ; ce qui cependant est assez ordinaire dans les granivores. Scaliger rapporte, comme témoin oculaire, un fait beaucoup plus singulier, qui a rapport à celui-ci ; c'est que dans un canton de la Gascogne où le terrain est fort sablonneux, la chair des perdrix étoit remplie d'une quantité de petits grains de sable fort incommodes.

DE LA PERDRIX DE MONTAGNE.

Je fais une race distincte de cette perdrix, parce qu'elle ne ressemble ni à l'espèce grise ni à la rouge : mais il seroit difficile d'assigner celle de ces deux espèces à laquelle elle doit se rapporter ; car si, d'un côté, l'on assure qu'elle se mêle quelquefois avec les perdrix grises, d'un autre côté sa demeure ordinaire sur les montagnes, et la couleur du rouge de son bec et de ses pieds, la rapprochent aussi beaucoup des perdrix rouges, avec qui je soupçonne fort qu'elle se mêle comme avec les grises ; et par ces raisons je suis porté à la regarder comme une race intermédiaire entre ces deux espèces principales. Elle est à peu près de la

grosseur de la perdrix grise, et elle a vingt plumes à la queue.

DES PERDRIX ROUGES.

DE LA BARTAVELLE OU PERDRIX GRECQUE.

C'est aux perdrix rouges, et principalement à la bartavelle, que doit se rapporter tout ce que les anciens ont dit de la perdrix. Aristote devoit mieux connoître la perdrix grecque qu'aucune autre, et ne pouvoit guère connoître que des perdrix rouges, puisque ce sont les seules qui se trouvent dans la Grèce, dans les îles de la Méditerranée, et, selon toute apparence, dans la partie de l'Asie conquise par Alexandre, laquelle est à peu près située sous le même climat que la Grèce et la Méditerranée, et qui étoit probablement celle où Aristote avoit ses principales correspondances. A l'égard des naturalistes qui sont venus depuis, tels que Plin, Athénée, etc., on voit assez clairement que, quoiqu'ils connussent en Italie des perdrix autres que des rouges, ils se sont contentés de copier ce qu'Aristote avoit dit des perdrix rouges. Il est vrai que ce dernier reconnoît une différence dans le chant des perdrix; mais on ne peut en conclure légitimement une différence dans l'espèce : car la diversité du chant dépend souvent de celle de l'âge et du sexe; elle a lieu quelquefois dans le mé-

me individu, elle peut être l'effet de quelque cause particulière, et même de l'influence du climat, selon les anciens eux-mêmes, puisque Athénée prétend que les perdrix qui passaient de l'Attique dans la Béotie se reconnoissoient à ce qu'elles avoient changé de cri. D'ailleurs Théophraste, qui remarque aussi quelques variétés dans la voix des perdrix, relativement aux pays qu'elles habitent, suppose expressément que toutes ces perdrix ne sont point d'espèces différentes, puisqu'il parle de leurs différentes voix dans son livre *De variâ voce avium ejusdem generis*.

En examinant ce que les anciens ont dit ou répété de cet oiseau, j'y ai trouvé un assez grand nombre de faits vrais et d'observations exactes, mêlés d'exagérations et de fables, dont quelques modernes se sont moqués, ce qui n'étoit pas difficile, mais dont je me propose ici de rechercher le fondement dans les mœurs et le naturel même de la perdrix.

Aristote, après avoir dit que c'est un oiseau pulvérateur, qui a un jabot, un gésier et de très-petits *cæcum*; qui vit quinze ans et davantage; qui, de même que tous les autres oiseaux qui ont le vol pesant, ne construit point de nid, mais pond ses œufs à plate terre, sur un peu d'herbe ou de feuilles arrangées négligemment, et cependant en un lieu bien exposé et défendu contre les oiseaux de proie; que dans cette espèce, qui est très-las-

cive, les mâles se battent entre eux avec acharnement dans la saison de l'amour, et ont alors les testicules très-apparens, tandis qu'ils sont à peine visibles en hiver; que les femelles pondent des œufs sans avoir eu commerce avec le mâle; que le mâle et la femelle s'accouplent en ouvrant le bec et tirant la langue; que leur ponte ordinaire est de douze ou quinze œufs; qu'elles sont quelquefois si pressées de pondre, que leurs œufs leur échappent partout où elles se trouvent : Aristote, dis-je, après avoir dit toutes ces choses, qui sont incontestables et confirmées par le témoignage de nos observateurs, ajoute plusieurs circonstances où le vrai paroît être mêlé avec le faux, et qu'il suffit d'analyser pour en tirer la vérité pure de tout mélange.

Il dit donc, 1° que les perdrix femelles déposent la plus grande partie de leurs œufs dans un lieu caché, pour les garantir de la pétulance du mâle, qui cherche à les détruire, comme faisant obstacle à ses plaisirs; ce qui a été traité de fable par Willughby, mais, à mon avis, un peu trop absolument, puisqu'en distinguant le physique du moral, et séparant le fait observé de l'intention supposée, ce qu'Aristote a dit se trouve vrai à la lettre, et se réduit à ceci : que la perdrix a, comme presque toutes les autres femelles parmi les oiseaux, l'instinct de cacher son nid, et que les mâles, surtout les surnuméraires, cherchant à s'ac-

coupler au temps de l'incubation, ont porté plus d'une fois un préjudice notable à la couvée. sans autre intention que celle de jouir de la couveuse : c'est par cette raison que de tout temps on a recommandé la destruction de ces mâles surnuméraires, comme un des moyens les plus efficaces de favoriser la multiplication de l'espèce non-seulement des perdrix, mais de plusieurs autres oiseaux sauvages.

Aristote ajoute, en second lieu, que la perdrix femelle partage les œufs d'une seule ponte en deux couvées; qu'elle se charge de l'une et le mâle de l'autre, jusqu'à la fin de l'éducation des petits qui en proviennent; et cela contredit positivement l'instinct qu'il suppose au mâle, comme nous venons de le voir, de chercher à casser les œufs de sa femelle. Mais en conciliant Aristote avec lui-même et avec la vérité, on peut dire que, comme la perdrix femelle ne pond pas tous ses œufs dans le même endroit, puisqu'ils lui échappent souvent malgré elle partout où elle se trouve, et comme le mâle partage apparemment dans cette espèce, ou du moins dans quelques races de cette espèce, ainsi que dans la grise, le soin de l'éducation des petits, on aura pu croire qu'il partageoit aussi ceux de l'incubation, et qu'il couvoit à part tous les œufs qui n'étoient point sous la femelle.

Aristote dit, en troisième lieu, que les mâles se cochent les uns les autres, et même qu'ils cochent

leurs petits aussitôt qu'ils sont en état de marcher, et l'on a mis cette assertion au rang des absurdités : cependant j'ai eu occasion de citer plus d'un exemple avéré de cet excès de Nature, par lequel un mâle se sert d'un autre mâle, et même de tout autre meuble, comme d'une femelle; et ce désordre doit avoir lieu (à plus forte raison) parmi des oiseaux aussi lascifs que les perdrix, dont les mâles, lorsqu'ils sont bien animés, ne peuvent entendre le cri de leurs femelles sans répandre leur liqueur séminale, et qui sont tellement transportés et comme enivrés dans cette saison d'amour, que, malgré leur naturel sauvage, ils viennent quelquefois se poser jusque sur l'oiseleur : et combien leur ardeur n'est-elle pas plus vive dans un climat aussi chaud que celui de la Grèce, et lorsqu'ils ont été privés long-temps de femelles, comme cela arrive au temps de l'incubation !

Aristote dit, en quatrième lieu, que les perdrix femelles conçoivent et produisent des œufs lorsqu'elles se trouvent sous le vent de leurs mâles, ou lorsque ceux-ci passent au-dessus d'elles en volant, et même lorsqu'elles entendent leur voix; et on a répandu du ridicule sur les paroles du philosophe grec, comme si elles eussent signifié qu'un courant d'air imprégné par les corpuscules fécondants du mâle, ou seulement mis en vibration par le son de sa voix, suffisoit pour féconder réellement une femelle; tandis qu'elles ne veulent dire

autre chose, sinon que les perdrix femelles ayant le tempérament assez chaud pour produire des œufs d'elles-mêmes et sans commerce avec le mâle, comme je l'ai remarqué ci-dessus, tout ce qui peut exciter leur tempérament doit augmenter encore en elles cette puissance; et l'on ne niera point que ce qui leur annonce la présence du mâle ne puisse et ne doive avoir cet effet, lequel d'ailleurs peut être produit par un simple moyen mécanique qu'Aristote nous enseigne ou par le seul frottement qu'elles éprouvent en se vautrant dans la poussière.

D'après ces faits, il est aisé de concevoir que, quelque passion qu'ait la perdrix pour couver, elle en a quelquefois encore plus pour jouir, et que, dans certaines circonstances, elle préférera le plaisir de se joindre à son mâle, au devoir de faire éclore ses petits; il peut même arriver qu'elle quitte la couvée par amour pour la couvée même; ce sera lorsque, voyant son mâle attentif à la voix d'une autre perdrix qui le rappelle et prêt à l'aller trouver, elle vient s'offrir à ses désirs pour prévenir une inconstance qui seroit nuisible à la famille; elle tâche de le rendre fidèle en le rendant heureux.

Élien a dit encore que, lorsqu'on vouloit faire combattre les mâles avec plus d'ardeur, c'étoit toujours en présence de leurs femelles, parce qu'un mâle, ajoute-t-il, aimeroit mieux mourir que de

montrer de la lâcheté en présence de sa femelle, ou que de paroître devant elle après avoir été vaincu : mais c'est encore ici le cas de séparer le fait de l'intention. Il est certain que la présence de la femelle anime les mâles au combat, non pas en leur inspirant un certain point d'honneur, mais parce qu'elle exalte en eux la jalousie, toujours proportionnée dans les animaux au besoin de jouir; et nous venons de voir combien ce besoin est pressant dans les perdrix.

C'est ainsi qu'en distinguant le physique du moral, et les faits réels des suppositions précaires, on retrouve la vérité, trop souvent défigurée dans l'histoire des animaux par les fictions de l'homme, et par la manie qu'il a de prêter à tous les autres êtres sa nature propre et sa manière de voir et de sentir.

Comme les bartavelles ont beaucoup de choses communes avec les perdrix grises, il suffira, pour achever leur histoire, d'ajouter ici les principales différences par lesquelles elles se distinguent des dernières. Belon, qui avoit voyagé dans leur pays natal, nous apprend qu'elles ont le double de grosseur de nos perdrix; qu'elles sont fort communes, et plus communes qu'aucun autre oiseau, dans la Grèce, les îles Cyclades, et principalement sur les côtes de l'île de Crète (aujourd'hui Candie); qu'elles chantent au temps de l'amour; qu'elles prononcent à peu près le mot *chacabis*, d'où les

Latins ont fait sans doute le mot *cacabare* pour exprimer ce cri, et qui peut-être a eu quelque influence sur la formation des noms *cubeth*, *cubata*, *cubeji*, etc., par lesquels on a désigné la perdrix rouge dans les langues orientales.

Belon nous apprend encore que les bartavelles se tiennent ordinairement parmi les rochers; mais qu'elles ont l'instinct de descendre dans la plaine pour y faire leur nid, afin que leurs petits trouvent en naissant une substance facile; qu'elles pondent de huit jusqu'à seize œufs de la grosseur d'un petit œuf de poule, blancs, marqués de petits points rougeâtres, et dont le jaune, qu'il appelle *moyeu*, ne se peut durcir. Enfin, ce qui persuade à cet observateur que sa perdrix de Grèce est d'autre espèce que notre perdrix rouge, c'est qu'il y a en Italie des lieux où elles sont connues l'une et l'autre, et ont chacune un nom différent; la perdrix de Grèce celui de *cothurno*, et l'autre celui de *perdice*: comme si le peuple qui impose les noms, n'avoit pu se méprendre, ou même distinguer par deux dénominations différentes deux races distinctes appartenant à une seule et même espèce. Enfin il conjecture, et non sans fondement, que c'est cette grosse perdrix qui, suivant Aristote, s'est mêlée avec la poule ordinaire, et a produit avec elle des individus féconds; ce qui n'arrive que rarement, selon le philosophe grec, et n'a lieu que dans les espèces les plus lascives, telles que celles

du coq et de la perdrix, ou de la bartavelle, qui est la perdrix d'Aristote : celle-ci a encore une nouvelle analogie avec la poule ordinaire, c'est de couvrir des œufs étrangers à défaut des siens. Il y a long-temps que cette remarque a été faite, puisqu'il en est question dans les livres sacrés.

Aristote a remarqué que les perdrix mâles chantoient ou crioient principalement dans la saison de l'amour, lorsqu'ils se battent entre eux, et même avant de se battre : l'ardeur qu'ils ont pour leur femelle se tourne alors en rage contre leurs rivaux ; et de là tous ces cris, ces combats, cette espèce d'ivresse, cet oubli d'eux-mêmes, cet abandon de leur propre conservation qui les a précipités plus d'une fois, je ne dis pas dans les pièges, mais jusque dans les mains de l'oiseleur.

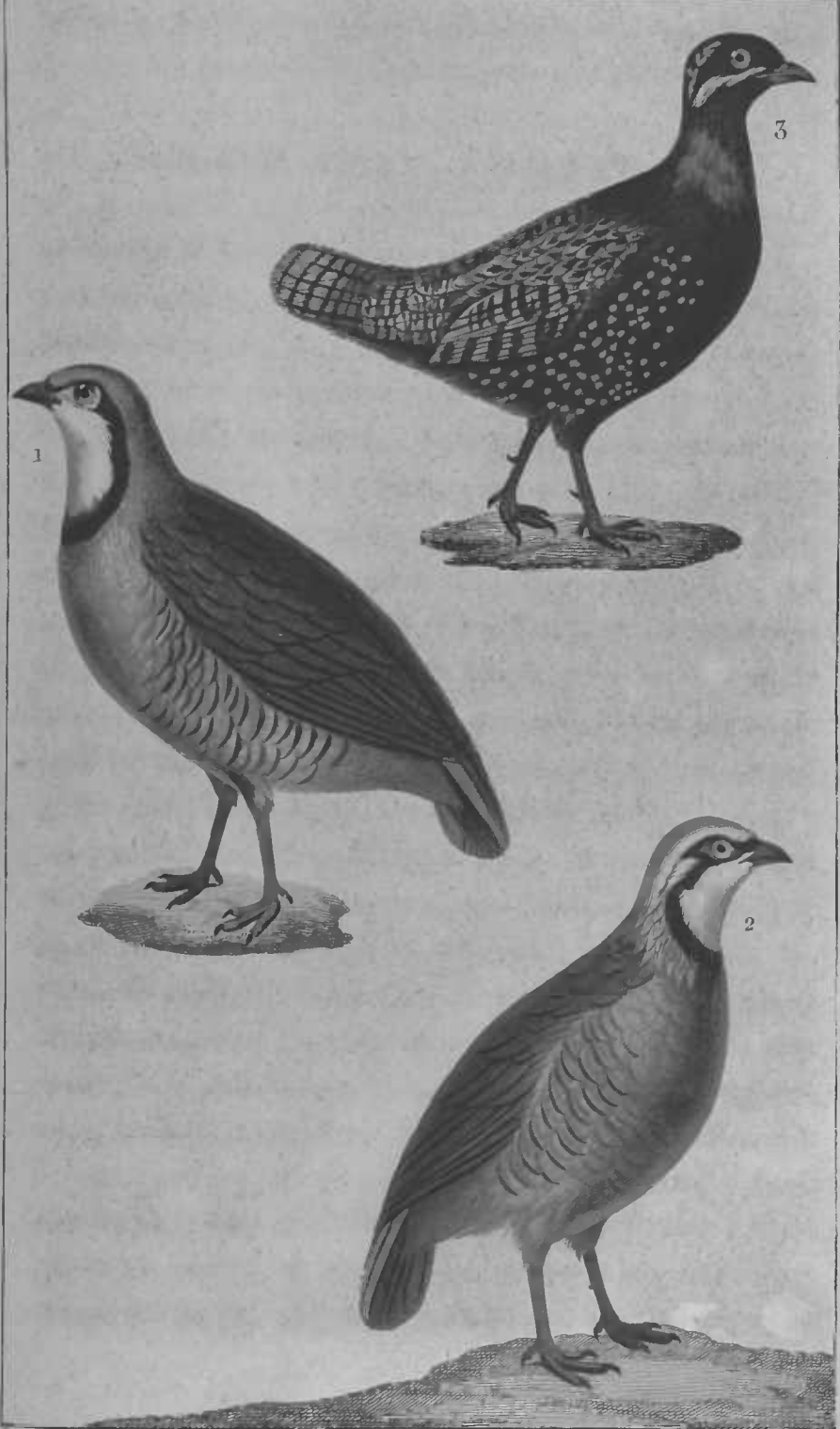
On a profité de la connoissance de leur naturel pour les attirer dans le piège, soit en leur présentant une femelle vers laquelle ils accourent pour en jouir, soit en leur présentant un mâle sur lequel ils fondent pour le combattre ; et l'on a encore tiré parti de cette haine violente des mâles contre les mâles pour en faire une sorte de spectacle, où ces animaux, ordinairement si timides et si pacifiques, se battent entre eux avec acharnement ; et on n'a pas manqué de les exciter, comme je l'ai dit, par la présence de leurs femelles. Cet usage est encore très-commun aujourd'hui dans l'île de Chypre ; et nous voyons dans Lam-

pridius que l'empereur Alexandre Sévère s'amusoit beaucoup de ce genre de combat.

DE LA PERDRIX ROUGE D'EUROPE.

Cette perdrix tient le milieu pour la grosseur entre la bartavelle et la perdrix grise : elle n'est pas aussi répandue que cette dernière, et tout climat ne lui est pas bon. On la trouve dans la plupart des pays montagneux et tempérés de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique; mais elle est rare dans les pays bas, dans plusieurs parties de l'Allemagne et de la Bohême, où l'on a tenté inutilement de la multiplier, quoique les faisans y eussent bien réussi. On n'en voit point du tout en Angleterre ni dans certaines îles des environs de Lemnos; tandis qu'une seule paire portée dans la petite île d'*Anaphe* (aujourd'hui Nanfio) y pullula tellement, que les habitants furent sur le point de leur céder la place. Ce séjour leur est si favorable, qu'encore aujourd'hui l'on est obligé de détruire leurs œufs par milliers vers les fêtes de Pâques, de peur que les perdrix qui en viendroient ne détruisissent entièrement les moissons; et ces œufs, accommodés à toutes sauces, nourrissent les insulaires pendant plusieurs jours.

Les perdrix rouges se tiennent sur les montagnes qui produisent beaucoup de bruyères et de broussailles, et quelquefois sur les mêmes monta-



Frétre pinx.
 1. La Bartavelle
 2. La Perdrix rouge

Page 313
 322

3 Le Francolin .

Al. Massard sc.

. 327

gnes où se trouvent certaines gélinottes, mal à propos appelées *perdrix blanches*, mais dans des parties moins élevées, et par conséquent moins froides et moins sauvages. Pendant l'hiver, elles se recèlent sous des abris de rochers bien exposés, et se répandent peu : le reste de l'année, elles se tiennent dans les broussailles, s'y font chercher longtemps par les chasseurs, et partent difficilement. On m'assure qu'elles résistent souvent mieux que les grises aux rigueurs de l'hiver, et que, bien qu'elles soient plus aisées à prendre dans les différents pièges que les grises, il s'en trouve toujours à peu près le même nombre au printemps dans les endroits qui leur conviennent. Elles vivent de grains, d'herbes, de limaces, de chenilles, d'œufs de fourmis et d'autres insectes; mais leur chair se sent quelquefois des aliments dont elles vivent. Élien rapporte que les perdrix de Cyrtha, ville maritime de la Phocide, sur le golfe de Corinthe, sont de mauvais goût, parce qu'elles se nourrissent d'ail.

Elles volent pesamment et avec effort, comme font les grises; et on peut les reconnoître de même sans les voir, au seul bruit qu'elles font avec leurs ailes en prenant leur volée. Leur instinct est de plonger dans les précipices lorsqu'on les surprend sur les montagnes, et de regagner le sommet lorsqu'on va à la remise. Dans les plaines, elles filent droit et avec roideur : lorsqu'elles sont

suivies de près et poussées vivement, elles se réfugient dans les bois, se perchent même sur les arbres, et se terrent quelquefois; ce que ne font point les perdrix grises.

Les perdrix rouges diffèrent encore des grises par le naturel et les mœurs, elles sont moins sociables : à la vérité, elles vont par compagnies; mais il ne règne pas dans ces compagnies une union aussi parfaite. Quoique nées, quoique élevées ensemble, les perdrix rouges se tiennent plus éloignées les unes des autres; elles ne partent point ensemble, ne vont pas toutes du même côté, et ne se rappellent pas ensuite avec le même empressement, si ce n'est au temps de l'amour; et alors même chaque paire se réunit séparément. Enfin, lorsque cette saison est passée et que la femelle est occupée à couvrir, le mâle la quitte, et la laisse seule chargée du soin de la famille; en quoi nos perdrix rouges paroissent aussi différer des perdrix rouges de l'Égypte, puisque les prêtres égyptiens avoient choisi pour l'emblème d'un bon ménage deux perdrix, l'une mâle et l'autre femelle, couvant chacune de son côté.

Par une suite de leur naturel sauvage, les perdrix rouges que l'on tâche de multiplier dans les parcs, et que l'on élève à peu près comme les faisans, sont encore plus difficiles à élever, exigent plus de soins et de précautions pour les accoutumer à la captivité, ou, pour mieux dire, elles ne

s'y accoutument jamais, puisque les petits perdreaux rouges qui sont éclos dans la faisanderie, et qui n'ont jamais connu la liberté, languissent dans cette prison, qu'on cherche à leur rendre agréable de toutes manières, et meurent bientôt d'ennui ou d'une maladie qui en est la suite, si on ne les lâche dans le temps où ils commencent à avoir la tête garnie de plumes.

Ces faits, qui m'ont été fournis par M. Leroy, paroissent contredire ce qu'on rapporte des perdrix d'Asie et de quelques îles de l'Archipel, et même de Provence, où on en a vu des troupes nombreuses qui obéissoient à la voix de leur conducteur avec une docilité singulière. Porphyre parle d'une perdrix privée venant de Carthage, qui accouroit à la voix de son maître, le caressoit, et exprimoit son attachement par des inflexions de voix que le sentiment sembloit produire, et qui étoient toutes différentes de son cri ordinaire. Mundella et Gesner en ont élevé eux-mêmes qui étoient devenues très-familières : il paroît même, par plusieurs passages des anciens, qu'on en étoit venu jusqu'à leur apprendre à chanter ou à perfectionner leur chant naturel, qui, du moins dans certaines races, passoit pour un ramage agréable.

Mais tout cela peut se concilier en disant que cet oiseau est moins ennemi de l'homme que de l'esclavage; qu'il est des moyens d'appivoiser et

de subjuguier l'animal le plus sauvage, c'est-à-dire le plus amoureux de sa liberté, et que ce moyen est de le traiter selon sa nature en lui laissant autant de liberté qu'il est possible. Sous ce point de vue, la société de la perdrix apprivoisée avec l'homme qui sait s'en faire obéir est du genre le plus intéressant et le plus noble : elle n'est fondée ni sur le besoin, ni sur l'intérêt, ni sur une douceur stupide, mais sur la sympathie, le goût réciproque, le choix volontaire; il faut même, pour bien réussir, qu'elle soit absolument volontaire et libre. La perdrix ne s'attache à l'homme, ne se soumet à ses volontés, qu'autant que l'homme lui laisse perpétuellement le pouvoir de le quitter; et lorsqu'on veut lui imposer une loi trop dure, une contrainte au-delà de ce qu'exige toute société, en un mot lorsqu'on veut la réduire à l'esclavage domestique, son naturel si doux se révolte, et le regret profond de sa liberté perdue étouffe en elle les plus forts penchants de la Nature : celui de se conserver, on l'a vue souvent se tourmenter dans sa prison jusqu'à se casser la tête et mourir; celui de se reproduire, elle y montre une répugnance invincible; et si quelquefois on la vit, cédant à l'ardeur du tempérament et à l'influence de la saison, s'accoupler et pondre en cage, jamais on ne l'a vue s'occuper efficacement, dans la volière la plus commode et la plus spacieuse, à perpétuer une race esclave.

DE LA PERDRIX ROUGE-BLANCHE.

Dans la race de la perdrix rouge, la blancheur du plumage est, comme dans la race de la perdrix grise, un effet accidentel de quelque cause particulière, et qui prouve l'analogie des deux races. Cette blancheur n'est cependant point universelle, car la tête conserve ordinairement sa couleur, le bec et les pieds restent rouges; et comme d'ailleurs on la trouve ordinairement avec les perdrix rouges, on est fondé à la regarder comme une variété individuelle de cette race de perdrix.

DU FRANCOLIN.

Ce nom de *francolin* est encore un de ceux qui ont été appliqués à des oiseaux fort différents: nous avons déjà vu ci-dessus qu'il avoit été donné à l'attagas; et il paroît, par un passage de Gesner, que l'oiseau connu à Venise sous le nom de *francolin* est une espèce de gélinotte (*hazel-huhn*).

Le francolin de Naples est plus gros qu'une poule ordinaire; et, à vrai dire, la longueur de ses pieds, de son bec et de son cou, ne permettent point d'en faire une gélinotte ni un francolin.

Tout ce qu'on dit du francolin de Ferrare, c'est qu'il a les pieds rouges et vit de poissons. L'oiseau du Spitzberg, auquel on a donné le nom de *francolin*, s'appelle aussi *coureur de rivage*, parce qu'il

ne s'éloigne jamais beaucoup de la côte, où il trouve la nourriture qui lui convient, savoir, des vers gris et des chevrettes : mais il n'est pas plus gros qu'une alouette. Le francolin dont Olina donne la description et la figure est celui dont il s'agit ici : celui de M. Edwards en diffère en quelques points, et paroît être exactement le même oiseau que le francolin de M. de Tournefort, qui se rapproche aussi de celui de Ferrare, en ce qu'il se plaît sur les côtes de la mer et dans les lieux marécageux.

Enfin le nôtre paroît différer de ces trois derniers, et même de celui de M. Brisson, soit par la couleur du plumage et même du bec, soit par les dimensions et le port de la queue, qui est plus longue dans la figure de M. Brisson, plus épanouie dans la nôtre, et tombante dans celles de M. Edwards et d'Olina ; mais, malgré cela, je crois que le francolin d'Olina, celui de M. de Tournefort, celui d'Edwards, celui de M. Brisson et le mien sont tous de la même espèce, attendu qu'ils ont beaucoup de choses communes, et que les petites différences qu'on a observées entre eux ne sont pas assez caractérisées pour constituer des espèces diverses, et peuvent d'ailleurs être relatives à l'âge, au sexe, au climat, ou à d'autres causes particulières.

Il est certain que le francolin a beaucoup de rapports avec la perdrix ; et c'est ce qui a porté Olina, Linnæus et Brisson, à le ranger parmi les per-

drix. Pour moi, après avoir examiné de près et comparé ces deux sortes d'oiseaux, j'ai cru avoir observé entre eux assez de différences pour les séparer. En effet, le francolin diffère des perdrix non-seulement par les couleurs du plumage, par la forme totale, par le port de la queue et par son cri, mais encore parce qu'il a un éperon à chaque jambe, tandis que la perdrix mâle n'a qu'un tubercule calleux au lieu d'éperon.

Le francolin est aussi beaucoup moins répandu que la perdrix. Il paroît qu'il ne peut guère subsister que dans les pays chauds : l'Espagne, l'Italie et la Sicile, sont presque les seuls pays de l'Europe où il se trouve; on en voit aussi à Rhodes, dans l'île de Chypre, à Samos, dans la Barbarie, et surtout aux environs de Tunis, en Égypte, sur les côtes d'Asie et au Bengale. Dans tous ces pays, on trouve des francolins et des perdrix qui ont chacun leurs noms distinctifs et leur espèce séparée.

La rareté de ces oiseaux en Europe, jointe au bon goût de leur chair, ont donné lieu aux défenses rigoureuses qui ont été faites en plusieurs pays de les tuer; et de là on prétend qu'ils ont eu le nom de *francolin*, comme jouissant d'une sorte de franchise sous la sauvegarde de ces défenses.

On sait peu de chose de cet oiseau au-delà de ce que montre la figure. Son plumage est fort beau; il a un collier très-remarquable de couleur orangée : sa grosseur surpasse un peu celle de la per-

drix grise. La femelle est un peu plus petite que le mâle, et les couleurs de son plumage sont plus foibles et moins variées.

Ces oiseaux vivent de grains : on peut les élever dans des volières; mais il faut avoir l'attention de leur donner à chacun une petite loge où ils puissent se tapir et se cacher, et de répandre dans la volière du sable et quelques pierres de tuf.

Leur cri est moins un chant qu'un sifflement très-fort, qui se fait entendre de fort loin.

Les francolins vivent à peu près autant que les perdrix : leur chair est exquise; elle est quelquefois préférée à celle des perdrix et des faisans.

M. Linnæus prend la perdrix de Damas de Willughby pour le francolin; sur quoi il y a deux remarques à faire : la première, que cette perdrix de Damas est plutôt celle de Belon, qui en a parlé le premier, que celle de Willughby, qui n'en a parlé que d'après Belon; la seconde, que cette perdrix de Damas diffère du francolin, et par sa petitesse, puisqu'elle est moins grosse que la perdrix grise, selon Belon, et par son plumage et par ses pieds velus, qui ont empêché Belon de la ranger parmi les râles de genêt ou les pluviers.

M. Linnæus auroit dû reconnoître le francolin de Tournefort dans celui d'Olina, dont Willughby fait mention; enfin le naturaliste suédois se trompe encore en fixant exclusivement l'Orient pour le climat du francolin, puisque cet oiseau se

trouve, comme je l'ai déjà remarqué, en Sicile, en Italie, en Espagne, en Barbarie, et dans quelques autres contrées qui n'appartiennent point à l'Orient.

Aristote met l'attagen, que Belon regarde comme le francolin, au rang des oiseaux pulvérateurs et frugivores : Belon lui fait dire de plus que cet oiseau pond un grand nombre d'œufs, quoique cela ne se trouve point à l'endroit cité; mais c'est une conséquence que l'on peut tirer, dans les principes d'Aristote, de ce que cet oiseau est frugivore et pulvérateur. Belon dit encore, d'après les anciens, que le francolin est fréquent dans la campagne de Marathon, parce qu'il se plaît dans les lieux marécageux; et cela s'accorde très-bien avec ce que M. Tournefort rapporte des francolins de Samos.

DU BIS-ERGOT.

La première espèce qui nous paroît voisine du francolin, c'est l'oiseau qui nous a été donné sous le nom de *perdrix du Sénégal*. Cet oiseau a à chaque pied deux ergots, ou plutôt deux tubercules de chair dure et calleuse; et comme c'est une espèce ou race particulière, nous lui avons donné le nom de *bis-ergot*, à cause de ce caractère de deux ergots qu'il a à chaque pied. Je le place à la suite des francolins, parce qu'il me paroît avoir plus de rapports avec eux qu'avec les perdrix, soit

par sa grosseur, soit par la longueur du bec et des ailes, soit par ses éperons.

DU GORGE-NUE,

ET DE LA PERDRIX ROUGE D'AFRIQUE.

Cet oiseau, que nous avons vu vivant à Paris chez feu M. le marquis de Montmirail, a le dessous du cou et de la gorge dénué de plumes, et simplement couvert d'une peau rouge : le reste du plumage est beaucoup moins varié et moins agréable que celui du francolin. Le gorge-nue se rapproche de cette espèce par ses pieds rouges et sa queue épanouie, et de l'espèce précédente, qui est celle du bis-ergot, par le double éperon qu'il a pareillement à chaque pied.

Le défaut d'observations nous met hors d'état de juger à laquelle de ces deux espèces elle ressemble le plus par ses mœurs ou par ses habitudes. M. Aublet m'assure que c'est un oiseau qui se perche.

La perdrix rouge d'Afrique est plus rouge que nos perdrix rouges, à cause d'une large tache de cette couleur qu'elle a sous la gorge ; mais le reste de son plumage est beaucoup moins agréable. Elle diffère des trois espèces précédentes par deux caractères fort apparents : ses éperons plus longs et plus pointus, et sa queue plus épanouie que ne l'ont ordinairement les perdrix. Le défaut d'observations

nous met hors d'état de juger si elle en diffère aussi par ses mœurs ou par ses habitudes.

OISEAUX ÉTRANGERS

QUI ONT RAPPORT AUX PERDRIX.

I. *La perdrix rouge de Barbarie*, donnée par M. Edwards, nous paroît être une espèce différente de notre perdrix rouge d'Europe; elle est plus petite que notre perdrix grise. Elle a le bec, le tour des yeux et les pieds rouges, comme la bartavelle; mais elle a sur le haut des ailes des plumes d'un beau bleu bordé de rouge brun, et autour du cou une espèce de collier formé par des taches blanches, répandues sur un fond brun; ce qui, joint à sa petitesse, distingue cette espèce des deux races de perdrix rouges qui sont connues en Europe.

II. *La perdrix de roche, ou de la Gambra*. Cette perdrix prend son nom des lieux où elle a coutume de se tenir par préférence; elle se plaît, comme les perdrix rouges, parmi les rochers et les précipices : sa couleur générale est un brun obscur, et elle a sur la poitrine une tache couleur de tabac d'Espagne. Au reste, ces perdrix se rapprochent encore de la perdrix rouge par la couleur des pieds, du bec et du tour des yeux. Elles sont moins grosses que les nôtres, et retroussent la queue en courant; mais, comme elles, elles cou-

rent très-vite, et ont en gros la même forme. Leur chair est excellente.

III. *La perdrix perlée de la Chine.* Cette perdrix, qui n'est connue que par la description de M. Brisson, paroît propre à l'extrémité orientale de l'ancien continent. Elle est un peu plus grosse que notre perdrix rouge; elle a la forme, le port de la queue, la brièveté des ailes et toute la tournure de la perdrix. Elle a de notre rouge ordinaire la gorge blanche, et de celle d'Afrique les éperons plus longs et plus pointus : mais elle n'a pas, comme elle, le bec et les pieds rouges; ceux-ci sont roux, et le bec est noirâtre, ainsi que les ongles : le fond de son plumage est de couleur obscure, égayée sur la poitrine et les côtés par une quantité de petites taches rondes de couleur plus claire; d'où j'ai pris occasion de la nommer *perdrix perlée*. Elle a outre cela quatre bandes remarquables, qui partent de la base du bec et se prolongent sur les côtés de la tête : ces bandes sont alternativement de couleur claire et rembrunie.

IV. *La perdrix de la Nouvelle-Angleterre.* Je mets cet oiseau d'Amérique et les suivants à la suite des perdrix, non que je les regarde comme de véritables perdrix, mais tout au plus comme leurs représentants, parce que ce sont ceux des oiseaux du Nouveau-Monde qui ont le plus de

rapport avec les perdrix, lesquelles certainement n'ont pas l'aile assez forte ni le vol assez élevé pour avoir pu traverser les mers qui séparent le vieux continent du nouveau.

L'oiseau dont il s'agit ici est plus petit que la perdrix grise; il a l'iris jaune, le bec noir, la gorge blanche, et deux bandes de la même couleur, qui vont de la base du bec jusque derrière la tête en passant sur les yeux : il a aussi quelques taches blanches au haut du cou. Le dessous du corps est jaunâtre rayé de noir, et le dessus d'un brun tirant au roux, à peu près comme dans la perdrix rouge, mais bigarré de noir. Cet oiseau a la queue courte comme toutes les perdrix. Il se trouve non-seulement dans la Nouvelle-Angleterre, mais encore à la Jamaïque, quoique ces deux climats soient différents.

M. Albin en a nourri assez long-temps avec du blé et du chenevis.

DE LA CAILLE.¹

THÉOPHRASTE trouvoit une si grande ressemblance entre les perdrix et les cailles, qu'il donnoit à ces dernières le nom de *perdrix naines*; et c'est sans doute par une suite de cette méprise.

¹ En latin, *coturnix*; en espagnol, *cuaderviz*; en italien, *quaglia*; en allemand, *wachtel*; en anglais, *quail*.

ou par une erreur semblable, que les Portugais ont appelé la perdrix *codornix*, et que les Italiens ont appliqué le nom de *coturnice* à la bartavelle ou perdrix grecque. Il est vrai que les perdrix et les cailles ont beaucoup de rapport entre elles : les unes et les autres sont des oiseaux pulvérateurs, à ailes et à queue courtes, et courant fort vite, à bec de gallinacés, à plumage gris moucheté de brun et quelquefois tout blanc; du reste, se nourrissant, s'accouplant, construisant leur nid, couvant leurs œufs, menant leurs petits, à peu près de la même manière, et toutes deux ayant le tempérament fort lascif, et les mâles une grande disposition à se battre : mais, quelque nombreux que soient ces rapports, ils se trouvent balancés par un nombre presque égal de dissemblances, qui font de l'espèce des cailles une espèce tout-à-fait séparée de celle des perdrix. En effet, 1° les cailles sont constamment plus petites que les perdrix, en comparant les plus grandes races des unes aux plus grandes races des autres, et les plus petites aux plus petites; 2° elles n'ont point derrière les yeux cet espace nu et sans plumes qu'ont les perdrix, ni ce fer à cheval que les mâles de celles-ci ont sur la poitrine, et jamais on n'a vu de véritables cailles à bec et pieds rouges; 3° leurs œufs sont plus petits et d'une tout autre couleur; 4° leur voix est aussi différente, et quoique les unes et les autres fassent entendre leur cri d'a-

mour à peu près dans le même temps, il n'en est pas de même du cri de colère, car la perdrix le fait entendre avant de se battre, et la caille en se battant; 5° la chair de celle-ci est d'une saveur et d'une texture toute différente, et elle est beaucoup plus chargée de graisse; 6° sa vie est plus courte; 7° elle est moins rusée que la perdrix, et plus facile à attirer dans le piège, surtout lorsqu'elle est encore jeune et sans expérience. Elle a les mœurs moins douces et le naturel plus rétif; car il est extrêmement rare d'en voir de privées : à peine peut-on les accoutumer à venir à la voix, étant renfermées de jeunesse dans une cage. Elle a les inclinations moins sociales; car elle ne se réunit guère par compagnies, si ce n'est lorsque la couvée, encore jeune, demeure attachée à la mère, dont les secours lui sont nécessaires, ou lorsqu'une même cause agissant sur toute l'espèce à la fois et dans le même temps, on en voit des troupes nombreuses traverser les mers et aborder dans le même pays : mais cette association forcée ne dure qu'autant que la cause qui l'a produite; car dès que les cailles sont arrivées dans le pays qui leur convient, et qu'elles peuvent vivre à leur gré, elles vivent solitairement. Le besoin de l'amour est le seul lien qui les réunit : encore ces sortes d'unions sont-elles sans consistance pendant leur courte durée; car les mâles, qui recherchent les femelles avec tant d'ardeur, n'ont d'attachement de préférence

pour aucune en particulier. Dans cette espèce, les accouplements sont fréquents, mais l'on ne voit pas un seul couple : lorsque le désir de jouir a cessé, toute société est rompue entre les deux sexes; le mâle alors non-seulement quitte et semble fuir ses femelles, mais il les repousse à coups de bec, et ne s'occupe en aucune façon du soin de la famille. De leur côté, les petits sont à peine adultes qu'ils se séparent; et si on les réunit par force dans un lieu fermé, ils se battent à outrance les uns contre les autres, sans distinction de sexe, et ils finissent par se détruire.

L'inclination de voyager et de changer de climat dans certaines saisons de l'année est, comme je l'ai dit ailleurs, l'une des affections les plus fortes de l'instinct des cailles.

La cause de ce désir ne peut être qu'une cause très-générale, puisqu'elle agit non-seulement sur toute l'espèce, mais sur les individus même séparés, pour ainsi dire, de leur espèce, et à qui une étroite captivité ne laisse aucune communication avec leurs semblables. On a vu de jeunes cailles élevées dans des cages presque depuis leur naissance, et qui ne pouvoient ni connoître ni regretter la liberté, éprouver régulièrement deux fois par an, pendant quatre années, une inquiétude et des agitations singulières dans les temps ordinaires de la passe; savoir, au mois d'avril et au mois de septembre : cette inquiétude duroit environ trente

jours à chaque fois, et recommençoit tous les jours une heure avant le coucher du soleil; on voyoit alors ces cailles prisonnières aller et venir d'un bout de la cage à l'autre, puis s'élaner contre le filet qui lui servoit de couvercle, et souvent avec une telle violence, qu'elles retomboient tout étourdies; la nuit se passoit presque entièrement dans ces agitations; le jour suivant elles paroissent tristes, abattues, fatiguées et endormies. On a remarqué que les cailles qui vivent dans l'état de liberté dorment aussi une grande partie de la journée; et si l'on ajoute à tous ces faits, qu'il est très-rare de les voir arriver de jour, on sera, ce me semble, fondé à conclure que c'est pendant la nuit qu'elles voyagent, et que ce désir de voyager est inné chez elles, soit qu'elles craignent les températures excessives, puisqu'elles se rapprochent constamment des contrées septentrionales pendant l'été, et des méridionales pendant l'hiver; ou, ce qui semble plus vraisemblable, qu'elles n'abandonnent successivement les différents pays que pour passer de ceux où les récoltes sont déjà faites, dans ceux où elles sont encore à faire, et qu'elles ne changent ainsi de demeure que pour trouver toujours une nourriture convenable pour elles et pour leur couvée.

Je dis que cette dernière cause est la plus vraisemblable; car, d'un côté, il est acquis par l'observation que les cailles peuvent très-bien résister

au froid, puisqu'il s'en trouve en Islande, selon M. Horrebow, et qu'on en a conservé plusieurs années de suite dans une chambre sans feu, et qui même étoit tournée au nord, sans que les hivers les plus rigoureux aient paru les incommoder, ni même apporter le moindre changement à leur manière de vivre. D'un autre côté, il semble qu'une des choses qui les fixent dans un pays, c'est l'abondance de l'herbe, puisque, selon la remarque des chasseurs, lorsque le printemps est sec, et que par conséquent l'herbe est moins abondante, il y a aussi beaucoup moins de cailles le reste de l'année : d'ailleurs le besoin actuel de nourriture est une cause plus déterminante, plus analogue à l'instinct borné de ces petits animaux, et suppose en eux moins de cette prévoyance que les philosophes accordent trop libéralement aux bêtes. Lorsqu'ils ne trouvent point de nourriture dans un pays, il est tout simple qu'ils en aillent chercher dans un autre : ce besoin essentiel les avertit, les presse, met en action toutes leurs facultés ; ils quittent une terre qui ne produit plus rien pour eux ; ils s'élèvent en l'air, vont à la découverte d'une contrée moins dénuée, s'arrêtent où ils trouvent à vivre ; et l'habitude se joignant à l'instinct qu'ont tous les animaux, et surtout les animaux ailés, d'éventer de loin leur nourriture, il n'est pas surprenant qu'il en résulte une affection, pour ainsi dire, innée, et que les mêmes cailles

reviennent tous les ans dans les mêmes endroits; au lieu qu'il seroit dur de supposer, avec Aristote, que c'est d'après une connoissance réfléchie des saisons qu'elles changent deux fois par an de climat, pour trouver toujours la température qui leur convient, comme faisoient autrefois les rois de Perse; encore plus dur de supposer, avec Catesby, Belon et quelques autres, que lorsqu'elles changent de climat, elles passent sans s'arrêter dans les lieux qui pourroient leur convenir en-deçà de la ligne, pour aller chercher aux antipodes précisément le même degré de latitude auquel elles étoient accoutumées de l'autre côté de l'équateur; ce qui supposeroit des connoissances, ou plutôt des erreurs scientifiques auxquelles l'instinct brut est beaucoup moins sujet que la raison cultivée.

Quoi qu'il en soit, lorsque les cailles sont libres, elles ont un temps pour arriver et un temps pour repartir : elles quittoient la Grèce, suivant Aristote, au mois *boedromion*, lequel comprenoit la fin d'août et le commencement de septembre; en Silésie, elles arrivent au mois de mai, et s'en vont sur la fin d'août; nos chasseurs disent qu'elles arrivent dans notre pays vers le 10 ou le 12 de mai; Aloysius Mundella dit qu'on les voit paroître dans les environs de Venise vers le milieu d'avril; Olina fixe leur arrivée dans la Campagne de Rome aux premiers jours d'avril : mais presque tous con-

viennent qu'elles s'en vont à la première gelée d'automne, dont l'effet est d'altérer la qualité des herbes et de faire disparaître les insectes; et si les gelées du mois de mai ne les déterminent point à retourner vers le sud, c'est une nouvelle preuve que ce n'est point le froid qu'elles évitent, mais qu'elles cherchent de la nourriture dont elles ne sont point privées par les gelées du mois de mai. Au reste, il ne faut pas regarder ces temps marqués par les observateurs comme des époques fixes auxquelles la Nature daigne s'assujettir; ce sont au contraire des termes mobiles qui varient entre certaines limites d'un pays à l'autre, suivant la température du climat, et même d'une année à l'autre, dans le même pays, suivant que le chaud et le froid commencent plus tôt ou plus tard, et que par conséquent la maturité des récoltes et la génération des insectes qui servent de nourriture aux cailles sont plus ou moins avancées.

Les anciens et les modernes se sont beaucoup occupés de ce passage des cailles et des autres oiseaux voyageurs : les uns l'ont chargé de circonstances plus ou moins merveilleuses; les autres, considérant combien ce petit oiseau vole difficilement et pesamment, l'ont révoqué en doute, et ont eu recours, pour expliquer la disparition régulière des cailles en certaines saisons de l'année, à des suppositions beaucoup plus révoltantes. Mais il faut avouer qu'aucun des anciens n'avoit élevé

ce doute : cependant ils savoient bien que les cailles sont des oiseaux lourds, qui volent très-peu et presque malgré eux; que, quoique très-ardents pour leurs femelles, les mâles ne se servent pas toujours de leurs ailes pour accourir à leur voix, mais qu'ils font souvent plus d'un quart de lieue à travers l'herbe la plus serrée pour les venir trouver; enfin qu'ils ne prennent l'essor que lorsqu'ils sont tout-à-fait pressés par les chiens ou par les chasseurs. Les anciens savoient tout cela, et néanmoins il ne leur est pas venu dans l'esprit que les cailles se retirassent aux approches des froids dans des trous pour y passer l'hiver, dans un état de torpeur et d'engourdissement, comme font les loirs, les hérissons, les marmottes, les chauve-souris, etc. C'étoit une absurdité réservée à quelques modernes, qui ignoroient sans doute que la chaleur intérieure des animaux sujets à l'engourdissement étant beaucoup moindre qu'elle ne l'est communément dans les autres quadrupèdes, et à plus forte raison dans les oiseaux, elle avoit besoin d'être aidée par la chaleur extérieure de l'air, comme je l'ai dit ailleurs; et que lorsque ce secours vient à leur manquer, ils tombent dans l'engourdissement, et meurent même bientôt, s'ils sont exposés à un froid trop rigoureux. Or, certainement cela n'est point applicable aux cailles, en qui l'on a même reconnu généralement plus de chaleur que dans les autres oiseaux, au point

▼

qu'en France elle a passé en proverbe, et qu'à la Chine on se sert de ces oiseaux pour se tenir chaud en les portant tout vivants dans les mains. D'ailleurs on s'est assuré, par observation continuée pendant plusieurs années, qu'elles ne s'engourdisent point, quoique tenues pendant tout l'hiver dans une chambre exposée au nord et sans feu, ainsi que je l'ai dit ci-dessus, d'après plusieurs témoins oculaires et très-dignes de foi qui me l'ont assuré. Or, si les cailles ne se cachent ni ne s'engourdisent pendant l'hiver, comme il est sûr qu'elles disparaissent dans cette saison, on ne peut douter qu'elles ne passent d'un pays dans un autre; et c'est ce qui est prouvé par un grand nombre d'autres observations.

Belon, se trouvant en automne sur un navire qui passoit de Rhodes à Alexandrie, vit des cailles qui alloient du septentrion au midi; et plusieurs de ces cailles ayant été prises par les gens de l'équipage, on trouva dans leur jabot des grains de froment bien entiers. Le printemps précédent, le même observateur, passant de l'île de Zante dans la Morée, en avoit vu un grand nombre qui alloient du midi au septentrion; et il dit qu'en Europe, comme en Asie, les cailles sont généralement oiseaux de passage.

M. le commandeur Godeheu les a vues constamment passer à Malte au mois de mai, par certains vents, et repasser au mois de septembre.

Plusieurs chasseurs m'ont assuré que, pendant les belles nuits du printemps, on les entend arriver, et que l'on distingue très-bien leur cri, quoiqu'elles soient à une très-grande hauteur : ajoutez à cela qu'on ne fait nulle part une chasse aussi abondante de ce gibier que sur celles de nos côtes qui sont opposées à celles d'Afrique ou d'Asie, et dans les îles qui se trouvent entre deux, puisque toutes celles de l'Archipel, et jusqu'aux écueils, en sont couverts, selon M. de Tournefort, dans certaines saisons de l'année; et plus d'une de ces îles en a pris le nom d'*Ortygia*. Dès le siècle de Varron, l'on avoit remarqué qu'au temps de l'arrivée et du départ des cailles on en voyoit une multitude prodigieuse dans les îles de Pontia, Pandataria et autres qui avoisinent la partie méridionale de l'Italie, et où elles faisoient apparemment une station pour se reposer. Vers le commencement de l'automne, on en prend une si grande quantité dans l'île de Caprée, à l'entrée du golfe de Naples, que le produit de cette chasse fait le principal revenu de l'évêque de l'île, appelé par cette raison *l'évêque des cailles*. On en prend aussi beaucoup dans les environs de Pesaro, sur le golfe Adriatique, vers la fin du printemps, qui est la saison de leur arrivée. Enfin il en tombe une quantité si prodigieuse sur les côtes occidentales du royaume de Naples, aux environs de Nettuno, que, sur une étendue de côte de quatre ou cinq

milles, on en prend quelquefois jusqu'à cent milliers dans un jour, et qu'on les donne pour quinze jules le cent (un peu moins de huit livres de notre monnaie), à des espèces de courtiers qui les font passer à Rome, où elles sont beaucoup moins communes. Il en arrive aussi des nuées au printemps sur les côtes de Provence, particulièrement dans les terres de M. l'évêque de Fréjus, qui avoisinent la mer; elles sont si fatiguées, dit-on, de la traversée, que les premiers jours on les prend à la main.

Mais, dira-t-on toujours, comment un oiseau si petit, si foible, qui a le vol si pesant et si bas, peut-il, quoique pressé par la faim, traverser de grandes étendues de mer? J'avoue que, quoique ces grandes étendues de mer soient interrompues de distance en distance par plusieurs îles où les cailles peuvent se reposer, telles que Minorque, la Corse, la Sardaigne, la Sicile, les îles de Malte, de Rhodes, toutes les îles de l'Archipel; j'avoue, dis-je, que, malgré cela, il leur faut encore du secours : et Aristote l'avoit fort bien senti; il savoit même quel étoit celui dont elles usent le plus communément; mais il s'étoit trompé, ce me semble, sur la manière dont elles s'en aidoient : « Lors-
 » que le vent du nord souffle, dit-il, les cailles
 voyagent heureusement; mais si c'est le vent du
 » midi, comme son effet est d'appesantir et d'hu-
 » mecter, elles volent alors plus difficilement, et

» elles expriment la peine et l'effort par les cris
» qu'elles font entendre en volant. » Je crois, en effet, que c'est le vent qui aide les cailles à faire leur voyage, non pas le vent du nord, mais le vent favorable; de même que ce n'est point le vent du sud qui retarde leur course, mais le vent contraire; et cela est vrai dans tous les pays où ces oiseaux ont un trajet considérable à faire par-dessus les mers.

M. le commandeur Godeheu a très-bien remarqué qu'au printemps les cailles n'abordent à Malte qu'avec le nord-ouest, qui leur est contraire pour gagner la Provence, et qu'à leur retour c'est le sud-est qui les amène dans cette île, parce qu'avec ce vent elles ne peuvent aborder en Barbarie. Nous voyons même que l'auteur de la Nature s'est servi de ce moyen, comme le plus conforme aux lois générales qu'il avoit établies, pour envoyer de nombreuses volées de cailles aux Israélites dans le désert; et ce vent, qui étoit le sud-ouest, passoit en effet en Égypte, en Éthiopie, sur les côtes de la mer Rouge, et, en un mot, dans les pays où les cailles sont en abondance.

Des marins que j'ai eu occasion de consulter m'ont assuré que, quand les cailles étoient surprises dans leur passage par le vent contraire, elles s'abattoient sur les vaisseaux qui se trouvoient à leur portée, comme Pline l'a remarqué, et tomboient souvent dans la mer, et qu'alors on les

voyoit flotter et se débattre sur les vagues, une aile en l'air, comme pour prendre le vent; d'où quelques naturalistes ont pris occasion de dire qu'en partant elles se munissoient d'un petit morceau de bois qui pût leur servir d'une espèce de point d'appui ou de radeau, sur lequel elles se délassoient de temps en temps, en voguant sur les flots, de la fatigue de voguer dans l'air : on leur a fait aussi porter à chacune trois petites pierres dans le bec, selon Pline, pour se soutenir contre le vent, et selon Oppien, pour reconnoître, en les laissant tomber une à une, si elles avoient dépassé la mer; et tout cela se réduit à quelques petites pierres que les cailles avalent avec leur nourriture, comme tous les granivores. En général, on leur a prêté des vues, une sagacité, un discernement, qui feroient presque douter que ceux qui leur ont fait honneur de ces qualités en aient fait beaucoup d'usage eux-mêmes. On a observé que d'autres oiseaux voyageurs, tels que le râle terrestre, accompagnoient les cailles, et que l'oiseau de proie ne manquoit pas d'en attraper quelque une à leur arrivée : de là on a prétendu qu'elles avoient de bonnes raisons pour se choisir un guide ou chef d'une autre espèce, que l'on a appelé *roi des cailles* (*ortygometra*); et cela, parce que la première arrivante devant être la proie de l'oiseau carnassier, elles tâchoient de détourner ce malheur sur une tête étrangère.

Au reste, quoiqu'il soit vrai en général que les cailles changent de climat, il en reste toujours quelques-unes qui n'ont pas la force de suivre les autres, soit qu'elles aient été blessées à l'aile, soit qu'elles soient surchargées de graisse, soit que, provenant d'une seconde ponte, elles soient trop jeunes et trop foibles au temps du départ; et ces cailles traîneuses tâchent de s'établir dans les meilleures expositions du pays où elles sont contraintes de rester. Le nombre en est fort petit dans nos provinces; mais les auteurs de la *Zoologie britannique* assurent qu'une partie seulement de celles qu'on voit en Angleterre quitte entièrement l'île, et que l'autre partie se contente de changer de quartier, passant, vers le mois d'octobre, de l'intérieur des terres dans les provinces maritimes, et principalement dans celle d'Essex, où elles restent tout l'hiver : lorsque la gelée ou la neige les oblige de quitter les jachères et les terres cultivées, elles gagnent les côtes de la mer, où elles se tiennent parmi les plantes maritimes, cherchant les meilleurs abris, et vivant de ce qu'elles peuvent attraper sur les algues, entre les limites de la haute et basse mer. Ces mêmes auteurs ajoutent que leur première apparition dans le comté d'Essex se rencontre exactement chaque année avec leur disparition du milieu des terres. On dit aussi qu'il en reste un assez bon nombre en Espagne et dans le sud de l'Italie, où l'hiver n'est

presque jamais assez rude pour faire périr ou dis paroître entièrement les insectes ou les graines qui leur servent de nourriture.

A l'égard de celles qui passent les mers, il n'y a que celles qui sont secondées par un vent favorable qui arrivent heureusement; et si ce vent favorable souffle rarement au temps de la passe, il en arrive beaucoup moins dans les contrées où elles vont passer l'été : dans tous les cas, on peut juger assez sûrement du lieu d'où elles viennent par la direction du vent qui les apporte.

Aussitôt que les cailles sont arrivées dans nos contrées, elles se mettent à pondre : elles ne s'apparient point, comme je l'ai déjà remarqué; et cela seroit difficile, si le nombre des mâles est, comme on l'assure, beaucoup plus grand que celui des femelles : la fidélité, la confiance, l'attachement personnel, qui seroient des qualités estimables dans les individus, seroient nuisibles à l'espèce; la foule des mâles célibataires troubleroit tous les mariages, et finiroit par les rendre stériles; au lieu que n'y ayant point de mariage, ou plutôt n'y en ayant qu'un seul de tous les mâles avec toutes les femelles, il y a moins de jalousie, moins de rivalité, et, si l'on veut, moins de moral dans leurs amours : mais aussi il y a beaucoup de physique; on a vu un mâle réitérer dans un jour jusqu'à douze fois ses approches avec plusieurs femelles indistinctement. Ce n'est que dans ce sens qu'on a pu dire

que chaque mâle suffisoit à plusieurs femelles; et la Nature, qui leur inspire cette espèce de libertinage, en tire parti pour la multiplication de l'espèce : chaque femelle dépose de quinze à vingt œufs dans un nid qu'elle sait creuser dans la terre avec ses ongles, qu'elle garnit d'herbes et de feuilles, et qu'elle dérobe autant qu'elle peut à l'œil perçant de l'oiseau de proie; ces œufs sont mouchés de brun sur un fond grisâtre : elle les couve pendant environ trois semaines; l'ardeur des mâles est un bon garant qu'ils sont tous fécondés, et il est rare qu'il s'en trouve de stériles.

Les auteurs de la *Zoologie britannique* disent que les cailles en Angleterre pondent rarement plus de six ou sept œufs. Si ce fait est général et constant, il faut en conclure qu'elles y sont moins fécondes qu'en France, en Italie, etc.; reste à observer si cette moindre fécondité tient à la température plus froide, ou à quelque autre qualité du climat.

Les cailleteaux sont en état de courir presque en sortant de la coque, ainsi que les perdreaux; mais ils sont plus robustes à quelques égards, puisque, dans l'état de liberté, ils quittent la mère beaucoup plus tôt, et que même dès le huitième jour on peut entreprendre de les élever sans son secours. Cela a donné lieu à quelques personnes de croire que les cailles faisoient deux couvées par été : mais j'en doute fort, si ce n'est peut-être

celles qui ont été troublées et dérangées dans leur première ponte; il n'est pas même avéré qu'elles en recommencent une autre lorsqu'elles sont arrivées en Afrique au mois de septembre, quoique cela soit plus vraisemblable, puisqu'au moyen de leurs migrations régulières elles ignorent l'automne et l'hiver, et que l'année n'est composée pour elles que de deux printemps et de deux étés, comme si elles ne changeoient de climat que pour se trouver perpétuellement dans la saison de l'amour et de la fécondité.

Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elles quittent leurs plumes deux fois par an, à la fin de l'hiver et à la fin de l'été : chaque mue dure un mois; et lorsque leurs plumes sont revenues, elles s'en servent aussitôt pour changer de climat si elles sont libres; et si elles sont en cage, c'est le temps où se marquent ces inquiétudes périodiques qui répondent au temps du passage.

Il ne faut aux cailleteaux que quatre mois pour prendre leur accroissement et se trouver en état de suivre leurs pères et mères dans leurs voyages.

La femelle diffère du mâle en ce qu'elle est un peu plus grosse, selon Aldrovande (d'autres la font égale, et d'autres plus petite); qu'elle a la poitrine blanchâtre, parsemée de taches noires et presque rondes, tandis que le mâle l'a roussâtre, sans mélange d'autres couleurs. Il a aussi le bec noir, ainsi que la gorge et quelques poils autour de la ba-

se du bec supérieur. Enfin on a remarqué qu'il avoit les testicules très-gros, relativement au volume de son corps; mais cette observation a sans doute été faite dans la saison de l'amour, temps où en général les testicules des oiseaux grossissent considérablement.

Le mâle et la femelle ont chacun deux cris, l'un plus éclatant et plus fort, l'autre plus foible. Le mâle fait *ouan, ouan, ouan, ouan*; il ne donne sa voix sonore que lorsqu'il est éloigné des femelles, et il ne la fait jamais entendre en cage pour peu qu'il ait une compagne avec lui. La femelle a un cri que tout le monde connoît, qui ne lui sert que pour rappeler son mâle; et quoique ce cri soit foible, et que nous ne puissions l'entendre qu'à une petite distance, les mâles y accourent de près d'une demi-lieue : elle a aussi un petit son tremblotant *cri, cri*. Le mâle est plus ardent que la femelle; car celle-ci ne court point à la voix du mâle, comme le mâle accourt à la voix de la femelle dans le temps de l'amour, et souvent avec une telle précipitation, un tel abandon de lui-même, qu'il vient la chercher jusque dans la main de l'oiseleur.

La caille, ainsi que la perdrix et beaucoup d'autres animaux, ne produit que lorsqu'elle est en liberté : on a beau fournir à celles qui sont prisonnières dans des cages tous les matériaux qu'elles emploient ordinairement dans la construction de

leurs nids, elles ne nichent jamais, et ne prennent aucun soin des œufs qui leur échappent et qu'elles semblent pondre malgré elles.

On a débité plusieurs absurdités sur la génération des cailles. On a dit d'elles comme des perdrix, qu'elles étoient fécondées par le vent : cela veut dire qu'elles pondent quelquefois sans le secours du mâle. On a dit qu'elles s'engendroient des thons que la mer agitée rejette quelquefois sur les côtes de Libye; qu'elles paroisoient d'abord sous la forme de vers, ensuite sous celle de mouches, et que, grossissant par degrés, elles devenoient bientôt des sauterelles, et enfin des cailles : c'est-à-dire que des gens grossiers ont vu des couvées de cailles chercher, dans les cadavres de ces thons laissés par la mer, quelques insectes qui y étoient éclos, et qu'ayant quelques notions vagues des métamorphoses des insectes, ils ont cru qu'une sauterelle pouvoit se changer en caille, comme un ver se change en un insecte ailé. Enfin on a dit que le mâle s'accouplait avec le crapaud femelle; ce qui n'a pas même d'apparence de fondement.

Les cailles se nourrissent de blé, de millet, de chenevis, d'herbe verte, d'insectes, de toutes sortes de graines, même de celles d'ellébore; ce qui avoit donné aux anciens de la répugance pour leur chair, joint à ce qu'ils croyoient que c'étoit le seul animal avec l'homme qui fût sujet au mal

caduc : mais l'expérience a détruit ces préjugés.

En Hollande, où il y a beaucoup de ces oiseaux, principalement sur les côtes, on appelle les baies de bryone ou couleuvrée, *baies aux cailles* ; ce qui suppose en elles un appétit de préférence pour cette nourriture.

Il semble que le boire ne leur soit pas absolument nécessaire : car des chasseurs m'ont assuré qu'on ne les voyoit jamais aller à l'eau ; et d'autres, qu'ils en avoient nourri pendant une année entière avec des graines sèches et sans aucune sorte de boisson, quoiqu'elles boivent assez fréquemment lorsqu'elles en ont la commodité ; ce retranchement de toute boisson est même le seul moyen de les guérir lorsqu'elles *rendent leur eau*, c'est-à-dire lorsqu'elles sont attaquées d'une espèce de maladie dans laquelle elles ont presque toujours une goutte d'eau au bout du bec.

Quelques-uns ont cru remarquer qu'elles troubloient l'eau avant que de boire, et l'on n'a pas manqué de dire que c'étoit par un motif d'envie ; car on ne finit pas sur les motifs des bêtes. Elles se tiennent dans les champs, les prés, les vignes, mais très-rarement dans les bois, et elles ne se perchent jamais sur les arbres. Quoi qu'il en soit, elles prennent beaucoup plus de graisse que les perdrix : on croit que ce qui y contribue, c'est l'habitude où elles sont de passer la plus grande partie de la chaleur du jour sans mouvement ; el-

les se cachent alors dans l'herbe la plus serrée, et on les voit quelquefois demeurer quatre heures de suite dans la même place, couchées sur le côté et les jambes étendues : il faut que le chien tombe absolument dessus pour les faire partir.

On dit qu'elles ne vivent guère au-delà de quatre ou cinq ans ; et Olina regarde la brièveté de leur vie comme une suite de leur disposition à s'engraisser : Artémidore l'attribue à leur caractère triste et querelleur : et tel est en effet leur caractère ; aussi n'a-t-on pas manqué de les faire battre en public pour amuser la multitude. Solon vouloit même que les enfants et les jeunes gens vissent ces sortes de combats, pour y prendre des leçons de courage ; et il falloit bien que cette sorte de gymnastique, qui nous semble puérile, fût en honneur parmi les Romains, et qu'elle tînt à la politique, puisque nous voyons qu'Auguste punit de mort un préfet d'Égypte pour avoir acheté et fait servir sur sa table un de ces oiseaux qui avoit acquis de la célébrité par ses victoires. Encore aujourd'hui on voit de ces espèces de tournois dans quelques villes d'Italie : on prend deux cailles à qui on donne à manger largement ; on les met ensuite vis-à-vis l'une de l'autre, chacune au bout opposé d'une longue table, et l'on jette entre deux quelques grains de millet (car parmi les animaux il faut un sujet réel pour se battre) ; d'abord elles se lancent des regards menaçants ; puis, partant comme un éclair,

elles se joignent, s'attaquent à coups de bec, et ne cessent de se battre, en dressant la tête et s'élevant sur leurs ergots, jusqu'à ce que l'une cède à l'autre le champ de bataille. Autrefois on a vu ces espèces de duels se passer entre une caille et un homme. La caille étant mise dans une grande caisse, au milieu d'un cercle qui étoit tracé sur le fond, l'homme lui frappoit la tête ou le bec avec un seul doigt, ou bien lui arrachoit quelques plumes : si la caille en se défendant ne sortoit point du cercle tracé, c'étoit son maître qui gagnoit la gageure; mais si elle mettoit un pied hors de la circonférence, c'étoit son digne antagoniste qui étoit déclaré vainqueur, et les cailles qui avoient été souvent victorieuses se vendoient fort cher. Il est à remarquer que ces oiseaux, de même que les perdrix et plusieurs autres, ne se battent ainsi que contre ceux de leur espèce; ce qui suppose en eux plus de jalousie que de courage ou même de colère.

On juge bien qu'avec l'habitude de changer de climat, et de s'aider du vent pour faire ses grandes traversées, la caille doit être un oiseau fort répandu : et en effet, on la trouve au cap de Bonne-Espérance et dans toute l'Afrique habitable, en Espagne, en Italie, en France, en Suisse, dans les Pays-Bas et en Allemagne, en Angleterre, en Écosse, en Suède, et jusqu'en Islande, et du côté de l'est, en Pologne, en Russie, en Tartarie, et

jusqu'à la Chine. Il est même très-probable qu'elle a pu passer en Amérique, puisqu'elle se répand chaque année assez près des cercles polaires, qui sont les points où les deux continents se rapprochent le plus; et en effet, on en trouve dans les îles Malouines, comme nous le dirons plus bas. En général, on en voit toujours plus sur les côtes de la mer et aux environs que dans l'intérieur des terres.

La caille se trouve donc partout, et partout on la regarde comme un fort bon gibier, dont la chair est de bon goût et aussi saine que peut l'être une chair aussi grasse : Aldrovande nous apprend même qu'on en fait fondre la graisse à part, et qu'on la garde pour servir d'assaisonnement; et nous avons vu plus haut que les Chinois se servoient de l'oiseau vivant pour s'échauffer les mains.

On se sert aussi de la femelle, ou d'un appeau qui imite son cri, pour attirer les mâles dans le piège; on dit même qu'il ne faut que leur présenter un miroir avec un filet au-devant, où ils se prennent en accourant à leur image, qu'ils prennent pour un autre oiseau de leur espèce : à la Chine, on les prend au vol avec des troubles légères que les Chinois manient fort adroitement; et, en général, tous les pièges qui réussissent pour les autres oiseaux sont bons pour les cailles, surtout pour les mâles, qui sont moins défiants et plus ardents que leurs femelles et que l'on mène

partout où l'on veut en imitant la voix de celles-ci.

Cette ardeur des cailles a donné lieu d'attribuer à leurs œufs, à leur graisse, etc., la propriété de relever les forces abattues et d'exciter les tempéraments fatigués; on a même été jusqu'à dire que la seule présence d'un de ces oiseaux dans une chambre procuroit aux personnes qui y couchoient des songes vénériens. Il faut citer les erreurs, afin qu'elles se détruisent elles-mêmes.

DU CHROKIEL,

OU GRANDE CAILLE DE POLOGNE.

Nous ne connoissons cette caille que par le jésuite Rzaczynski, auteur polonais, et qui mérite d'autant plus de confiance sur cet article qu'il parle d'un oiseau de son pays. Elle paroît avoir la même forme, le même instinct, que la caille ordinaire, dont elle ne diffère que par sa grandeur: c'est pourquoi je la considère simplement comme une variété de cette espèce.

Jobson dit que les cailles de la Gambia sont aussi grosses que nos bécasses. Si le climat n'étoit pas aussi différent, je croirois que ce seroit le même oiseau que celui de cet article.

DE LA CAILLE BLANCHE.

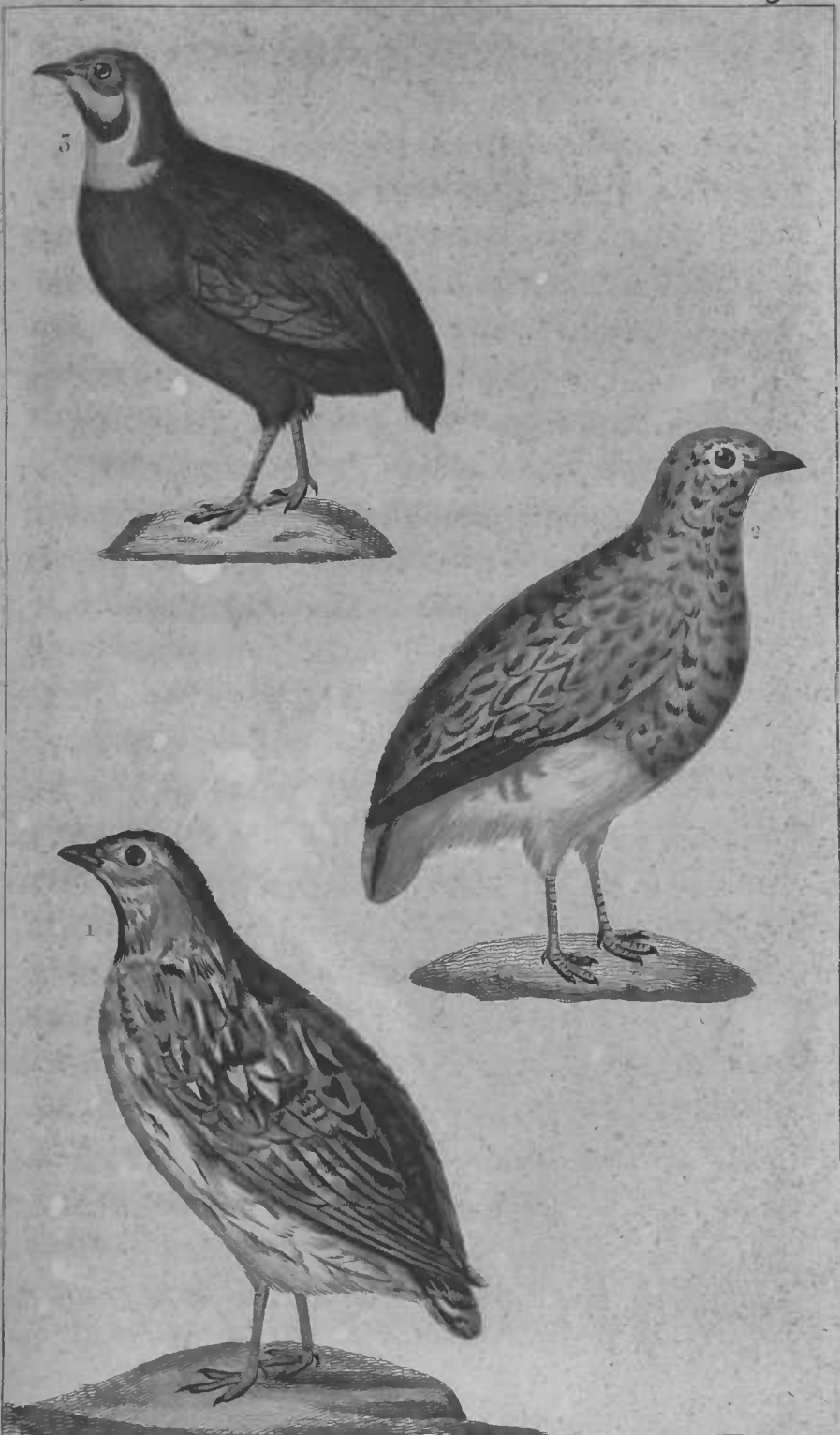
Aristote est le seul qui ait parlé de cette caille, qui doit faire variété dans l'espèce des cailles, comme la perdrix grise-blanche et la perdrix rouge-blanche font variétés dans ces deux espèces de perdrix, l'alouette blanche dans celle des alouettes, etc.

Martin Cramer parle de cailles aux pieds verdâtres (*virentibus pedibus*). Est-ce une variété de l'espèce, ou simplement un accident individuel?

DE LA CAILLE DES ILES MALOUINES.

On pourroit encore regarder cette espèce comme une variété de l'espèce commune qui est répandue en Afrique et en Europe, ou du moins comme une espèce très-voisine; car elle n'en paroît différer que par la couleur plus brune de son plumage, et par son bec qui est un peu plus fort.

Mais ce qui s'oppose à cette idée, c'est le grand intervalle de mer qui sépare les continents vers le Midi; et il faudroit que nos cailles eussent fait un très-grand voyage, si l'on supposoit qu'ayant passé par le nord de l'Europe en Amérique elles se retrouvent jusqu'au détroit de Magellan : je ne décide donc pas si cette caille des îles Malouines est de la même espèce que notre caille, ni si elle en provient originairement, ou si ce n'est pas plu-



Grèbe pinx.

1 La Caille

Page 335.

2 La Caille des îles Malouines .360.

3. La Caille de la Chine

361.

Al. Massard sc.

tôt une espèce propre et particulière au climat des îles Malouines.

DE LA FRAISE, OU CAILLE DE LA CHINE.

Cet oiseau est aussi décrit sous le nom de *caille des Philippines*, parce qu'elle a été envoyée de ces îles au Cabinet; mais elle se trouve aussi à la Chine, et je l'ai appelée *la fraise*, à cause de l'espèce de fraise blanche qu'elle a sous la gorge, et qui tranche d'autant plus que son plumage est d'un brun noirâtre. Elle est une fois plus petite que la nôtre. M. Edwards a donné la figure du mâle, planche CCXLVII : il diffère de la femelle, en ce qu'il est un peu plus gros, quoiqu'il ne le soit pas plus qu'une alouette; en ce qu'il a plus de caractère dans la physionomie, les couleurs du plumage plus vives et plus variées, et les pieds plus forts. Le sujet dessiné et décrit par M. Edwards avoit été apporté vivant de Nan-Kin en Angleterre.

Ces petites cailles ont cela de commun avec celles de nos climats, qu'elles se battent à outrance les unes contre les autres, surtout les mâles; et que les Chinois font à cette occasion des gageures considérables, chacun pariant pour son oiseau, comme on fait en Angleterre pour les coqs : on ne peut donc guère douter qu'elles ne soient du même genre que nos cailles, mais c'est probablement une espèce différente de l'espèce commune; et c'est

par cette raison que j'ai cru devoir lui donner un nom propre et particulier.

DU TURNIX, OU CAILLE DE MADAGASCAR.

Nous avons donné à cette caille le nom de *turnix*, par contraction de celui de *coturnix*, pour la distinguer de la caille ordinaire, dont elle diffère à bien des égards : car, premièrement, elle est plus petite; en second lieu, elle a le plumage différent, tant pour le fond des couleurs que pour l'ordre de leur distribution; enfin elle n'a que trois doigts antérieurs à chaque pied, comme les outardes, et n'en a point de postérieur.

DU RÉVEIL-MATIN, OU CAILLE DE JAVA.

Cet oiseau, qui n'est pas beaucoup plus gros que notre caille, lui ressemble parfaitement par les couleurs du plumage, et chante aussi par intervalles : mais il s'en distingue par des différences nombreuses et considérables : 1° par le son de sa voix qui est très-grave, très-fort, et assez semblable à cette espèce de mugissement que poussent les butors enfonçant leur bec dans la vase des marais.

2°. Par la douceur de son naturel, qui la rend susceptible d'être apprivoisée au même degré que nos poules domestiques.

3° Par les impressions singulières que le froid

fait sur son tempérament : elle ne chante, elle ne vit que lorsqu'elle voit le soleil; dès qu'il est couché, elle se retire à l'écart dans quelque trou, où elle s'enveloppe, pour ainsi dire, de ses ailes pour y passer la nuit; et dès qu'il se lève, elle sort de sa léthargie pour célébrer son retour par des cris d'allégresse qui réveillent toute la maison. Enfin, lorsqu'on la tient en cage, si elle n'a pas continuellement le soleil, et qu'on n'ait pas l'attention de couvrir sa cage avec une couche de sable sur du linge, pour conserver la chaleur, elle languit, dépérit et meurt bientôt.

4°. Par son instinct; car il paroît, par la relation de Bontius, qu'elle l'a fort social, et qu'elle va par compagnie. Bontius ajoute qu'elle se trouve dans les forêts de l'île de Java : or nos cailles vivent isolées, et ne se trouvent jamais dans les bois.

5°. Enfin, par la forme de son bec, qui est un peu plus allongé.

Au reste, cette espèce a néanmoins un trait de conformité avec notre caille et avec beaucoup d'autres espèces; c'est que les mâles se battent entre eux avec acharnement, et jusqu'à ce que mort s'ensuive : mais on ne peut pas douter qu'elle ne soit très-différente de l'espèce commune, et c'est par cette raison que je lui ai donné un nom particulier.

OISEAUX ÉTRANGERS

QUI PAROISSENT AVOIR DU RAPPORT AVEC
LES PERDRIX ET AVEC LES CAILLES.

Les colins sont des oiseaux du Mexique, qui ont été indiqués plutôt que décrits par Fernandès, et au sujet desquels il a échappé à ceux qui ont copié cet écrivain plus d'une méprise qu'il est à propos de rectifier avant tout.

Premièrement, Nieremberg, qui fait profession de ne parler que d'après les autres, et qui ne parle ici des colins que d'après Fernandès, ne fait aucune mention du cacacolin du chapitre cxxxiv, quoique ce soit un oiseau de même espèce que les colins.

En second lieu, Fernandès parle de deux acolins ou cailles d'eau, aux chapitres x et cxxxI. Nieremberg fait mention du premier, et fort mal à propos, à la suite des colins, puisque c'est un oiseau aquatique, ainsi que celui du chapitre cxxxI, dont il ne dit rien.

Troisièmement, il ne parle point de l'ococolin du chapitre lxxxv de Fernandès, lequel est une perdrix du Mexique, et par conséquent fort approchant des colins, qui sont aussi des perdrix, suivant Fernandès, comme nous l'allons voir.

En quatrième lieu, M. Ray copiant Nieremberg, copiste de Fernandès, au sujet du *coyolcozque*,

change son expression, et altère, à mon avis, le sens de la phrase : car Nieremberg dit que ce coyolcozque est semblable aux cailles ainsi appelées par nos Espagnols (lesquelles sont certainement les colins), et finit par dire qu'il est une espèce de perdrix d'Espagne; et M. Ray lui fait dire qu'il est semblable aux cailles d'Europe, et supprime ces mots, *est enim species perdicis hispanicæ* : cependant ces derniers mots sont essentiels, et renferment la véritable opinion de Fernandès sur l'espèce à laquelle ces oiseaux doivent se rapporter, puisqu'au chapitre xxxix, qui roule tout entier sur les colins, il dit que les Espagnols les appellent des *cailles*, parce qu'ils ont de la ressemblance avec les cailles d'Europe, quoique cependant ils appartiennent très-certainement au genre des perdrix. Il est vrai qu'il répète encore dans ce même chapitre que tous les colins sont rapportés aux cailles; mais il est aisé de voir, au milieu de toutes ces incertitudes, que lorsque cet auteur donne aux colins le nom de *cailles*, c'est d'après le vulgaire, qui, dans l'imposition des noms, se détermine souvent par des rapports superficiels, et que son opinion réfléchie est que ce sont des espèces de perdrix. J'aurois donc pu, m'en rapportant à Fernandès, le seul observateur qui ait vu ces oiseaux, placer les colins à la suite des perdrix; mais j'ai mieux aimé me prêter, autant qu'il étoit possible, à l'opinion vulgaire, qui n'est pas dénuée

de tout fondement, et mettre ces oiseaux à la suite des cailles, comme ayant rapport aux cailles et aux perdrix.

Suivant Fernandès, les colins sont fort communs dans la Nouvelle-Espagne; leur chant, plus ou moins agréable, approche beaucoup de celui de nos cailles; leur chair est un manger très-bon et très-sain, même pour les malades, lorsqu'elle est gardée quelques jours : ils se nourrissent de grains, et on les tient communément en cage; ce qui me feroit croire qu'ils sont d'un naturel différent de nos cailles et même de nos perdrix. Nous allons donner des indications particulières de ces oiseaux dans les articles suivants.

I. *Le Zonécolin*. Ce nom, abrégé du nom mexicain *quanhezonecolin*, désigne un oiseau de grandeur médiocre, et dont le plumage est de couleur obscure; mais ce qui le distingue, c'est son cri, qui est assez flatteur, quoiqu'un peu plaintif, et la huppe dont sa tête est ornée.

Fernandès reconnoît dans le même chapitre un autre colin de même plumage, mais moins gros et sans huppe. Ce pourroit bien être la femelle du précédent, dont il ne se distingue que par des caractères accidentels, qui sont sujets à varier d'un sexe à l'autre.

II. *Le grand Colin*. C'est ici la plus grande espè-

ce de tous ces colins. Fernandès ne nous apprend point son nom : il dit seulement que le fauve est sa couleur dominante, que la tête est variée de blanc et de noir, et qu'il y a aussi du blanc sur le dos et au bout des ailes; ce qui doit contraster agréablement avec la couleur noire des pieds et du bec.

III. *Le Cacolin*. Cet oiseau, appelé *cacacolin* par Fernandès, est, selon lui, une espèce de caille, c'est-à-dire de colin, de même grandeur, de même forme, ayant le même chant, se nourrissant de même, et ayant le plumage peint presque des mêmes couleurs que ces cailles mexicaines. Nie-remberg, Ray, ni M. Brisson, n'en parlent point.

IV. *Le Coyalcos*. C'est ainsi que j'adoucis le nom mexicain *coyolcozque*. Cet oiseau ressemble, par son chant, sa grosseur, ses mœurs, sa manière de vivre et de voler, aux autres colins; mais il en diffère par son plumage : le fauve mêlé de blanc est la couleur dominante du dessus du corps, et le fauve seul celle du dessous et des pieds; le sommet de la tête est noir et blanc, et deux bandes de la même couleur descendent des yeux sur le cou : il se tient dans les terres cultivées. Voilà ce que dit Fernandès; et c'est faute de l'avoir lu avec assez d'attention, ou plutôt c'est pour avoir suivi M. Ray, que M. Brisson dit que le *coyalcos* ressemble

à notre caille par son chant, son vol, etc.; tandis que Fernandès assure positivement qu'il ressemble aux cailles ainsi appelées par le vulgaire, c'est-à-dire aux colins, et que c'est en effet une espèce de perdrix.

V *Le Colenicui*. Frisch donne la figure d'un oiseau qu'il appelle *petite poule de bois d'Amérique*, et qui ressemble, selon lui, aux gélinottes par le bec et les pieds, et par sa forme totale, quoique cependant elle n'ait ni les pieds garnis de plumes, ni les doigts bordés de dentelures, ni les yeux ornés de sourcils rouges, ainsi qu'il paroît par sa figure. M. Brisson, qui regarde cet oiseau comme le même que le *colenicuiltic* de Fernandès, l'a rangé parmi les cailles, sous le nom de *caille de la Louisiane*, et en a donné la figure : mais, en comparant les figures ou les descriptions de M. Brisson, de Frisch et de Fernandès, j'y trouve de trop grandes différences pour convenir qu'elles puissent se rapporter toutes au même oiseau; car, sans m'arrêter aux couleurs du plumage, si difficiles à bien peindre dans une description, et encore moins à l'attitude, qui n'est que trop arbitraire, je remarque que le bec et les pieds sont gros et jaunâtres selon M. Frisch, rouges et de médiocre grosseur selon M. Brisson, et que les pieds sont bleus selon Fernandès.

Que si je m'arrête à l'idée que l'aspect de cet

oiseau a fait naître chez ces trois naturalistes, l'embarras ne fait qu'augmenter; car M. Frisch n'y a vu qu'une poule de bois, M. Brisson qu'une caille, et Fernandès qu'une perdrix : car quoique celui-ci dise, au commencement du chapitre xxv, que c'est une espèce de caille, il est visible qu'il se conforme en cet endroit au langage vulgaire; car il finit ce même chapitre en assurant que le colonicultic ressemble, par sa grosseur, son chant, ses mœurs, et par tout le reste (*ceteris cunctis*), à l'oiseau du chapitre xxiv : or, cet oiseau du chapitre xxiv est le coyolcozque, espèce de colin; et Fernandès, comme nous l'avons vu, met les colins au nombre des perdrix.

Je n'insiste sur tout ceci que pour faire sentir et éviter, s'il est possible, un grand inconvénient de nomenclature. Un méthodiste ne veut pas qu'une seule espèce, quelque anormale qu'elle soit, échappe à sa méthode; il lui assigne donc parmi ses classes et ses genres la place qu'il croit lui convenir le mieux : un autre qui a imaginé un autre système, en fait autant avec le même droit; et, pour peu que l'on connoisse le procédé des méthodes et la marche de la Nature, on comprendra facilement qu'un même oiseau pourra très-bien être placé par trois méthodistes dans trois classes différentes, et n'être nulle part à sa place.

Lorsque nous aurons vu l'oiseau ou les oiseaux dont il s'agit ici, et surtout lorsque nous aurons

l'occasion de les voir vivants, nous les rapprochons des espèces avec lesquelles ils nous paroîtront avoir le plus de rapport, soit par la forme extérieure, soit par les mœurs et les habitudes naturelles.

Au reste, le colenicui est de la grosseur de notre caille, selon M. Brisson; mais il paroît avoir les ailes un peu plus longues. Il est brun sur le corps, gris sale et noir par-dessous; il a la gorge blanche et des espèces de sourcils blancs.

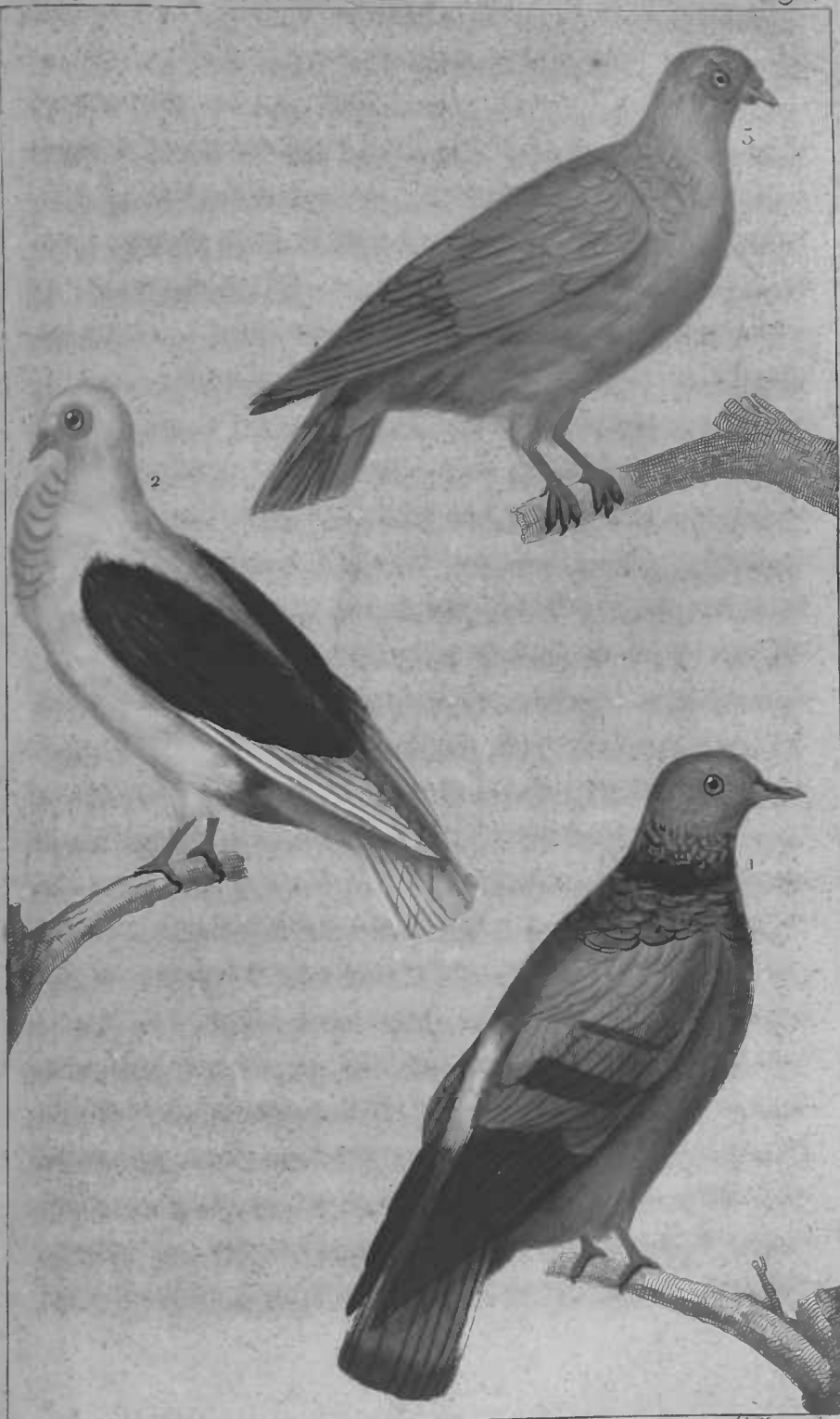
VI. *L'Ococolin, ou perdrix de montagne du Mexique.* Cette espèce, que M. Seba a prise pour le rolhier huppé du Mexique, s'éloigne encore plus de la caille, et même de la perdrix, que le précédent; elle est beaucoup plus grosse, et sa chair n'est pas moins bonne que celle de la caille, quoique fort au-dessous de celle de la perdrix. L'ococolin se rapproche un peu de la perdrix rouge par la couleur de son plumage de son bec et de ses pieds: celle du corps est un mélange de brun, de gris clair et de fauve; celle de la partie inférieure des ailes est cendrée; leur partie supérieure est semée de taches obscures, blanches et fauves, de même que la tête et le cou. Il se plaît dans les climats tempérés et même un peu froids, et ne sauroit vivre ni se perpétuer dans les climats brûlants. Fernandès parle encore d'un autre ococolin, mais qui est un oiseau tout différent.

DU PIGEON.

IL étoit aisé de rendre domestiques des oiseaux pesants, tels que les coqs, les dindons et les paons; mais ceux qui sont légers et dont le vol est rapide demandoient plus d'art pour être subjugués. Une chaumière basse dans un terrain clos suffit pour contenir, élever et faire multiplier nos volailles; il faut des tours, des bâtiments élevés, faits exprès, bien enduits en dehors, et garnis en dedans de nombreuses cellules, pour attirer, retenir et loger les pigeons. Ils ne sont réellement ni domestiques comme les chiens et les chevaux, ni prisonniers comme les poules; ce sont plutôt des captifs volontaires, des hôtes fugitifs, qui ne se tiennent dans le logement qu'on leur offre qu'autant qu'ils s'y plaisent, autant qu'ils y trouvent la nourriture abondante, le gîte agréable, et toutes les commodités, toutes les aisances nécessaires à la vie. Pour peu que quelque chose leur manque ou leur déplaise, ils quittent et se dispersent pour aller ailleurs : il y en a même qui préfèrent constamment les trous poudreux des vieilles murailles aux bou-lins les plus propres de nos colombiers; d'autres qui se gîtent dans des fentes et des creux d'arbre; d'autres qui semblent fuir nos habitations, et que rien ne peut y attirer, tandis qu'on en voit au contraire qui n'osent les quitter, et qu'il faut nourrir

autour de leur volière, qu'ils n'abandonnent jamais. Ces habitudes opposées, ces différences de mœurs, sembleroient indiquer qu'on comprend sous le nom de *pigeons* un grand nombre d'espèces diverses, dont chacune auroit son naturel propre et différent de celui des autres; et ce qui sembleroit confirmer cette idée, c'est l'opinion de nos nomenclateurs modernes qui comptent, indépendamment d'un grand nombre de variétés, cinq espèces de pigeons, sans y comprendre ni les ramiers ni les tourterelles. Nous séparerons d'abord ces deux dernières espèces de celle des pigeons; et comme ce sont en effet des oiseaux qui diffèrent spécifiquement les uns des autres, nous traiterons de chacun dans un article séparé.

Les cinq espèces de pigeons indiquées par nos nomenclateurs sont, 1° le pigeon domestique; 2° le pigeon romain, sous l'espèce duquel ils comprennent seize variétés; 3° le pigeon biset; 4° le pigeon de roche avec une variété; 5° le pigeon sauvage. Or ces cinq espèces, à mon avis, n'en font qu'une, et voici la preuve: le pigeon domestique et le pigeon romain avec toutes ses variétés, quoique différents par la grandeur et par les couleurs, sont certainement de la même espèce, puisqu'ils produisent ensemble des individus féconds et qui se reproduisent. On ne doit donc pas regarder les pigeons de volière et les pigeons de colombier, c'est-à-dire les grands et les petits pigeons domes-



Prêtre pinx.
 1. Le Pigeon Biset.
 2. Le Pigeon-Cravate

Page 372 | 3. Le Pigeon Polonais.
 393.

Al. Massard sc.
 ibid.

tiques, comme deux espèces différentes; et il faut se borner à dire que ce sont deux races dans une seule espèce, dont l'une est plus domestique et plus perfectionnée que l'autre : de même, le pigeon biset, le pigeon de roche et le pigeon sauvage, sont trois espèces nominales qu'on doit réduire à une seule, qui est celle du biset, dans laquelle le pigeon de roche et le pigeon sauvage ne font que des variétés très-légères, puisque, de l'aveu même de nos nomenclateurs, ces trois oiseaux sont à peu près de la même grandeur, que tous trois sont de passage, se perchent, ont en tout les mêmes habitudes naturelles, et ne diffèrent entre eux que par quelques teintes de couleurs.

Voilà donc nos cinq espèces nominales déjà réduites à deux, savoir, le biset et le pigeon, entre lesquelles deux il n'y a de différence réelle, sinon que le premier est sauvage et le second est domestique. Je regarde le biset comme la souche première de laquelle tous les autres pigeons tirent leur origine, et duquel ils diffèrent plus ou moins, selon qu'ils ont été plus ou moins maniés par les hommes : quoique je n'aie pas été à portée d'en faire l'épreuve, je suis persuadé que le biset et le pigeon de nos colombiers produiroient ensemble s'ils étoient unis; car il y a moins loin de notre petit pigeon domestique au biset qu'aux gros pigeons patus ou romains, avec lesquels néanmoins il s'unit et produit. D'ailleurs nous voyons dans

cette espèce toutes les nuances du sauvage au domestique se présenter successivement et comme par ordre de généalogie, ou plutôt de dégénération. Le biset nous est représenté, d'une manière à ne pouvoir s'y méprendre, par ceux de nos pigeons fuyards qui désertent nos colombiers et prennent l'habitude de se percher sur les arbres : c'est la première et la plus forte nuance de leur retour à l'état de Nature. Ces pigeons, quoique élevés dans l'état de domesticité, quoique en apparence accoutumés comme les autres à un domicile fixe, à des habitudes communes, quittent ce domicile, rompent toute société, et vont s'établir dans les bois ; ils retournent donc à leur état de Nature, poussés par leur seul instinct. D'autres, apparemment moins courageux, moins hardis, quoique également amoureux de leur liberté, fuient de nos colombiers pour aller habiter solitairement quelques trous de muraille, ou bien en petit nombre se réfugient dans une tour peu fréquentée ; et malgré les dangers, la disette et la solitude de ces lieux, où ils manquent de tout, où ils sont exposés à la belette, aux rats, à la fouine, à la chouette, et où ils sont forcés de subvenir en tout temps à leurs besoins par leur seule industrie, ils restent néanmoins constamment dans ces habitations incommodes, et les préfèrent pour toujours à leur premier domicile, où cependant ils sont nés, où ils ont été élevés, où tous les exemples de la so-

ciété auroient dû les retenir : voilà la seconde nuance. Ces pigeons de muraille ne retournent pas en entier à l'état de Nature; ils ne se perchent pas comme les premiers, et sont néanmoins beaucoup plus près de l'état libre que de la condition domestique. La troisième nuance est celle de nos pigeons de colombier, dont tout le monde connoît les mœurs, et qui, lorsque leur demeure convient, ne l'abandonnent pas, ou ne la quittent que pour en prendre une qui convient encore mieux, et ils n'en sortent que pour aller s'égayer ou se pourvoir dans les champs voisins. Or, comme c'est parmi ces pigeons mêmes que se trouvent les fuyards et les déserteurs dont nous venons de parler, cela prouve que tous n'ont pas encore perdu leur instinct d'origine, et que l'habitude de la libre domesticité dans laquelle ils vivent n'a pas entièrement effacé les traits de leur première nature, à laquelle ils pourroient encore remonter. Mais il n'en est pas de même de la quatrième et dernière nuance dans l'ordre de dégénération : ce sont les gros et petits pigeons de volière, dont les races, les variétés, les mélanges, sont presque innumérables, parce que, depuis un temps immémorial, ils sont absolument domestiques; et l'homme, en perfectionnant les formes extérieures, a en même temps altéré leurs qualités intérieures, et détruit jusqu'au germe du sentiment de la liberté. Ces oiseaux, la plupart plus grands, plus beaux que les

pigeons communs, ont encore l'avantage pour nous d'être plus féconds, plus gras, de meilleur goût; et c'est par toutes ces raisons qu'on les a soignés de plus près, et qu'on a cherché à les multiplier, malgré toutes les peines qu'il faut se donner pour leur éducation et pour le succès de leur nombreux produit et de leur pleine fécondité. Dans ceux-ci aucun ne remonte à l'état de Nature, aucun même ne s'élève à celui de liberté; ils ne quittent jamais les alentours de leur volière, il faut les y nourrir en tout temps : la faim la plus pressante ne les détermine pas à aller chercher ailleurs; ils se laissent mourir d'inanition plutôt que de quêter leur subsistance; accoutumés à la recevoir de la main de l'homme, ou à la trouver toute préparée, toujours dans le même lieu, ils ne savent vivre que pour manger, et n'ont aucune des ressources, aucun des petits talents que le besoin inspire à tous les animaux. On peut donc regarder cette dernière classe, dans l'ordre des pigeons, comme absolument domestique, captive sans retour, entièrement dépendante de l'homme; et comme il a créé tout ce qui dépend de lui, on ne peut douter qu'il ne soit l'auteur de toutes ces races esclaves, d'autant plus perfectionnées pour nous, qu'elles sont plus dégénérées, plus viciées pour la Nature.

Supposant une fois nos colombiers établis et peuplés, ce qui étoit le premier point et le plus difficile à remplir pour obtenir quelque empire

sur une espèce aussi fugitive, aussi volage, on se sera bientôt aperçu que dans le grand nombre de jeunes pigeons que ces établissements nous produisent à chaque saison, il s'en trouve quelques-uns qui varient pour la grandeur, la forme et les couleurs. On aura donc choisi les plus gros, les plus singuliers, les plus beaux; on les aura séparés de la troupe commune pour les élever à part avec des soins plus assidus et dans une captivité plus étroite : les descendants de ces esclaves choisis auront encore présenté de nouvelles variétés, qu'on aura distinguées, séparées des autres, unissant constamment et mettant ensemble ceux qui ont paru les plus beaux ou les plus utiles. Le produit en grand nombre est la première source des variétés dans les espèces : mais le maintien de ces variétés, et même leur multiplication, dépend de la main de l'homme; il faut recueillir de celle de la Nature les individus qui se ressemblent le plus, les séparer des autres, les unir ensemble, prendre les mêmes soins pour les variétés qui se trouvent dans les nombreux produits de leurs descendants; et par ces attentions suivies, on peut, avec le temps, créer à nos yeux, c'est-à-dire amener à la lumière, une infinité d'êtres nouveaux, que la Nature seule n'auroit jamais produits. Les semences de toute matière vivante lui appartiennent; elle en compose tous les germes des êtres organisés : mais la combinaison, la succession, l'assortiment, la

réunion ou la séparation de chacun de ces êtres, dépendent souvent de la volonté de l'homme : dès lors il est le maître de forcer la Nature par ses combinaisons, et de la fixer par son industrie; de deux individus singuliers qu'elle aura produits comme par hasard, il en fera une race constante et perpétuelle, et de laquelle il tirera plusieurs autres races qui, sans ses soins, n'auroient jamais vu le jour.

Si quelqu'un vouloit donc faire l'histoire complète et la description détaillée des pigeons de volière, ce seroit moins l'histoire de la Nature que celle de l'art de l'homme : et c'est par cette raison que nous croyons devoir nous borner ici à une simple énumération, qui contiendra l'exposition des principales variétés de cette espèce, dont le type est moins fixe et la forme plus variable que dans aucun autre animal.

Le biset, ou pigeon sauvage, est la tige primitive de tous les autres pigeons : communément il est de la même grandeur et de la même forme, mais d'une couleur plus bise que le pigeon domestique; et c'est de cette couleur que lui vient son nom. Cependant il varie quelquefois pour les couleurs et la grosseur; car le pigeon dont Frisch a donné la figure sous le nom de *columba agrestis*, n'est qu'un biset blanc à tête et queue rousses; et celui que le même auteur a donné sous la dénomination de *vinago, sive columba montana*, n'est

encore qu'un biset noir-bleu : c'est le même qu'Albin a décrit sous le nom de *pigeon ramier*, qui ne lui convient pas; et le même encore dont Belon parle sous le nom de *pigeon fuyard*, qui lui convient mieux; car on peut présumer que l'origine de cette variété dans les bisets vient de ces pigeons dont j'ai parlé, qui fuient et désertent nos colombiers pour se rendre sauvages, d'autant que ces bisets noirs-bleus nichent non-seulement dans les arbres creux, mais aussi dans les trous des bâtiments ruinés et les rochers qui sont dans les forêts, ce qui leur a fait donner, par quelques naturalistes, le nom de *pigeons de roche* ou *roche-raies*; et comme ils aiment aussi les terres élevées et les montagnes, d'autres les ont appelés *pigeons de montagne*. Nous remarquerons même que les anciens ne connoissoient que cette espèce de pigeon sauvage, qu'ils appeloient *Oivâz* ou *vinago*, et qu'ils ne font nulle mention de notre biset, qui néanmoins est le seul pigeon vraiment sauvage, et qui n'a pas passé par l'état de domesticité. Un fait qui vient à l'appui de mon opinion sur ce point, c'est que dans tous les pays où il y a des pigeons domestiques, on trouve aussi des *œnas*, depuis la Suède jusque dans les pays chauds; au lieu que les bisets ne se trouvent pas dans les pays froids, et ne restent que pendant l'été dans nos pays tempérés : ils arrivent par troupes en Bourgogne, en Champagne, et dans les autres provinces septen-

trionales de la France, vers la fin de février et au commencement de mars; ils s'établissent dans les bois, y nichent dans des creux d'arbre, pondent deux ou trois œufs au printemps, et vraisemblablement font une seconde ponte en été; à chaque ponte ils n'élèvent que deux petits, et s'en retournent dans le mois de novembre; ils prennent leur route du côté du Midi, et se rendent probablement en Afrique par l'Espagne pour y passer l'hiver.

Le biset ou pigeon sauvage, et l'*œnas* ou le pigeon déserteur, qui retourne à l'état de sauvage, se perchent, et par cette habitude se distinguent du pigeon de muraille, qui déserte aussi nos colombiers, mais qui semble craindre de retourner dans les bois, et ne se perche jamais sur les arbres. Après ces trois pigeons, dont les deux derniers sont plus ou moins près de l'état de Nature, vient le pigeon¹ de nos colombiers, qui, comme nous l'avons dit, n'est qu'à demi domestique, et retient encore de son premier instinct l'habitude de voler en troupe : s'il a perdu le courage intérieur d'où dépend le sentiment de l'indépendance, il a acquis d'autres qualités qui, quoique moins nobles, paroissent plus agréables par leurs effets. Ils produisent souvent trois fois l'année, et les pi-

¹ En latin, *columba*; en espagnol, *paloma*; en italien, *colombo*, *colomba*; en allemand, *taube* ou *tauben*; en anglais, *dove*, *common dove*, *house-pigeon*.

geons de volière produisent jusqu'à dix et douze fois, au lieu que le biset ne produit qu'une ou deux fois tout au plus : combien de plaisirs de plus suppose cette différence, surtout dans une espèce qui semble les goûter dans toutes leurs nuances, et en jouir plus pleinement qu'aucune autre ! Ils pondent, à deux jours de distance, presque toujours deux œufs, rarement trois, et n'élèvent presque jamais que deux petits, dont ordinairement l'un se trouve mâle et l'autre femelle : il y en a même plusieurs, et ce sont les plus jeunes, qui ne pondent qu'une fois ; car le produit du printemps est toujours plus nombreux, c'est-à-dire la quantité de pigeonneaux dans le même colombier plus abondante qu'en automne, du moins dans ces climats. Les meilleurs colombiers où les pigeons se plaisent et multiplient le plus ne sont pas ceux qui sont trop voisins de nos habitations : placez-les à quatre ou cinq cents pas de distance de la ferme, sur la partie la plus élevée de votre terrain, et ne craignez pas que cet éloignement nuise à leur multiplication ; ils aiment les lieux paisibles, la belle vue, l'exposition au levant, la situation élevée, où ils puissent jouir des premiers rayons du soleil. J'ai souvent vu les pigeons de plusieurs colombiers situés dans le bas d'un vallon, en sortir avant le lever du soleil pour gagner un colombier situé au-dessus de la colline, et s'y rendre en si grand nombre, que le toit étoit entière-

ment couvert de ces pigeons étrangers, auxquels les domiciliés étoient obligés de faire place, et quelquefois même forcés de la céder. C'est surtout au printemps et en automne qu'ils semblent rechercher les premières influences du soleil, la pureté de l'air et les lieux élevés. Je puis ajouter à cette remarque une autre observation, c'est que le peuplement de ces colombiers isolés, élevés et situés haut, est plus facile, et le produit bien plus nombreux que dans les autres colombiers. J'ai vu tirer quatre cents paires de pigeonneaux d'un de mes colombiers qui, par sa situation et la hauteur de sa bâtisse, étoit élevé d'environ deux cents pieds au-dessus des autres colombiers, tandis que ceux-ci ne produisent que le quart ou le tiers tout au plus, c'est-à-dire cent ou cent trente paires : il faut seulement avoir soin de veiller à l'oiseau de proie, qui fréquente de préférence ces colombiers élevés et isolés, et qui ne laisse pas d'inquiéter les pigeons, sans néanmoins en détruire beaucoup, car il ne peut saisir que ceux qui se séparent de la troupe.

Après le pigeon de nos colombiers, qui n'est qu'à demi domestique, se présentent les pigeons de volière, qui le sont entièrement, et dont nous avons si fort favorisé la propagation des variétés, les mélanges et la multiplication des races, qu'elles demanderoient un volume d'écriture et un autre de planches, si nous voulions les décrire et les

représenter toutes; mais, comme je l'ai déjà fait sentir, ceci est plutôt un objet de curiosité et d'art qu'un sujet d'histoire naturelle, et nous nous bornerons à indiquer les principales branches de cette famille immense, auxquelles on pourra rapporter les rameaux et les rejetons des variétés secondaires.

Les curieux en ce genre donnent le nom de *bisets* à tous les pigeons qui vont prendre leur vie à la campagne, et qu'on met dans de grands colombiers : ceux qu'ils appellent *pigeons domestiques* ne se tiennent que dans de petits colombiers ou volières, et ne se répandent pas à la campagne. Il y en a de plus grands et de plus petits, par exemple, les pigeons culbutants et les pigeons tournants, qui sont les plus petits de tous les pigeons de volière, le sont plus que le pigeon de colombier; ils sont aussi plus légers de vol et plus dégagés de corps; et quand ils se mêlent avec les pigeons de colombier, ils perdent l'habitude de tourner et de culbuter. Il semble que ce soit l'état de captivité forcée qui leur fait tourner la tête, et qu'elle reprend son assiette dès qu'ils recouvrent leur liberté.

Les races pures, c'est-à-dire les variétés principales de pigeons domestiques, avec lesquelles on peut faire les variétés secondaires de chacune de ces races, sont, 1° les pigeons appelés *grosses-gorges*, parce qu'ils ont la faculté d'enfler prodigieu-

sement leur jabot en aspirant et retenant l'air; 2° les pigeons mondains, qui sont les plus recommandables par leur fécondité, ainsi que les pigeons romains, les pigeons patus et les nonnains; 3° les pigeons-paons, qui élèvent et étalent leur large queue comme le dindon ou le paon; 4° le pigeon-cravate ou à gorge frisée; 5° le pigeon-coquille hollandais; 6° le pigeon-hirondelle; 7° le pigeon-carme; 8° le pigeon heurté; 9° les pigeons suisses; 10° le pigeon culbutant; 11° le pigeon tournant.

La race du pigeon grosse-gorge est composée des variétés suivantes:

1°. Le pigeon grosse-gorge soupe-en-vin, dont les mâles sont très-beaux, parce qu'ils sont panachés, et dont les femelles ne panachent point.

2°. Le pigeon grosse-gorge chamois panaché: la femelle ne panache point. C'est à cette variété qu'on doit rapporter le pigeon de Frisch, que les Allemands appellent *kropf-taube* ou *krouper*, et que cet auteur a indiqué sous la dénomination de *columba strumosa, seu columba œsophago inflato*.

3°. Le pigeon grosse-gorge, blanc comme un cygne.

4°. Le pigeon grosse-gorge blanc, patu, et à longues ailes qui se croisent sur la queue, dans lequel la boule de la gorge paroît fort détachée.

5°. Le pigeon grosse-gorge gris panaché, et le gris doux, dont la couleur est douce et uniforme par tout le corps.

6°. Le pigeon grosse-gorge gris de fer, gris barré et à rubans.

7°. Le pigeon grosse-gorge gris piqué, comme argenté.

8°. Le pigeon grosse-gorge jacinthe, d'une couleur bleue ouvragée en blanc.

9°. Le pigeon grosse-gorge couleur de feu : il y a sur toutes ses plumes une barre bleue et une barre rouge, et la plume est terminée par une barre noire.

10°. Le pigeon grosse-gorge couleur de bois de noyer.

11°. Le pigeon grosse-gorge couleur de marron, avec les plumes de l'aile toutes blanches.

12°. Le pigeon grosse-gorge maurin, d'un beau noir velouté, avec les dix plumes de l'aile blanches comme dans le grosse-gorge marron : ils ont tous deux la bavette ou le mouchoir blanc sous le cou ; et dans ces dernières races à vol blanc et à grosse-gorge, la femelle est semblable au mâle. Au reste, dans toutes les races de grosses-gorges d'origine pure, c'est-à-dire de couleur uniforme, les dix plumes sont toutes blanches jusqu'à la moitié de l'aile, et on peut regarder ce caractère comme général.

13°. Le pigeon grosse-gorge ardoisé, avec le vol blanc et la cravate blanche : la femelle est semblable au mâle.

Voilà les races principales des pigeons à grosse

gorge; mais il y en a encore plusieurs autres moins belles, comme les rouges, les olives, les couleur de nuit, etc.

Tous les pigeons en général ont plus ou moins la faculté d'enfler leur jabot en aspirant l'air; on peut de même le faire enfler en soufflant de l'air dans leur gosier : mais cette race de pigeons grosse-gorge ont cette même faculté d'enfler leur jabot si supérieurement, qu'elle doit dépendre d'une conformation particulière dans les organes; ce jabot, presque aussi gros que tout le reste de leur corps, et qu'ils tiennent continuellement enflé, les oblige à retirer leur tête, et les empêche de voir devant eux : aussi, pendant qu'ils se rengorgent, l'oiseau de proie les saisit sans qu'ils l'aperçoivent. On les élève donc plutôt par curiosité que pour l'utilité.

Une autre race est celle des pigeons mondains; c'est la plus commune, et en même temps la plus estimée, à cause de sa grande fécondité.

Le mondain est à peu près d'une moitié plus fort que le biset; la femelle ressemble assez au mâle : ils produisent presque tous les mois de l'année, pourvu qu'ils soient en petit nombre dans la même volière; et il leur faut au moins à chacun trois ou quatre paniers, ou plutôt des trous un peu profonds, formés comme des cases, avec des planches, afin qu'ils ne se voient pas lorsqu'ils couvent; car chacun de ces pigeons défend non-seu-

lement son panier, et se bat contre les autres qui veulent en approcher, mais même il se bat aussi pour tous les paniers qui sont de son côté.

Par exemple, il ne faut que huit paires de ces pigeons mondains dans un espace carré de huit pieds de côté; et les personnes qui en ont élevé assurent qu'avec six paires on pourroit avoir tout autant de produit: plus on augmente leur nombre dans un espace donné, plus il y a de combats, de tapage et d'œufs cassés. Il y a dans cette race assez souvent des mâles stériles, et aussi des femelles infécondes et qui ne pondent pas.

Ils sont en état de produire à huit ou neuf mois d'âge; mais ils ne sont en pleine ponte qu'à la troisième année: cette pleine ponte dure jusqu'à six ou sept ans, après quoi le nombre des pontes diminue, quoiqu'il y en ait qui pondent encore à l'âge de douze ans. La ponte des deux œufs se fait quelquefois en vingt-quatre heures, et dans l'hiver en deux jours; en sorte qu'il y a un intervalle de temps différent, suivant la saison, entre la ponte de chaque œuf. La femelle tient chaud son premier œuf, sans néanmoins le couvrir assidument; elle ne commence à couvrir constamment qu'après la ponte du second œuf: l'incubation dure ordinairement dix-huit jours, quelquefois dix-sept, surtout en été, et jusqu'à dix-neuf ou vingt jours en hiver. L'attachement de la femelle à ses œufs est si grand, si constant, qu'on

en a vu souffrir les incommodités les plus grandes et les douleurs les plus cruelles, plutôt que de les quitter : une femelle entre autres, dont les pates gelèrent et tombèrent, et qui, malgré cette souffrance et cette perte de membres, continua sa couvée jusqu'à ce que ses petits fussent éclos; ses pates avoient gelé, parce que son panier étoit tout près de la fenêtre de sa volière.

Le mâle, pendant que sa femelle couve, se tient sur le panier le plus voisin; et au moment que, pressée par le besoin de manger, elle quitte ses œufs pour aller à la trémie, le mâle, qu'elle a appelé auparavant par un petit roucoulement, prend sa place, couve ses œufs; et cette incubation du mâle dure deux ou trois heures chaque fois, et se renouvelle ordinairement deux fois en vingt-quatre heures.

On peut réduire les variétés de la race des pigeons mondains à trois pour la grandeur, qui toutes ont pour caractère commun un filet rouge autour des yeux.

1°. Les premiers mondains sont des oiseaux lourds, et à peu près gros comme de petites poules : on ne les recherche qu'à cause de leur grandeur, car ils ne sont pas bons pour la multiplication.

2°. Les bagadais sont de gros mondains avec un tubercule au-dessus du bec en forme d'une petite morille, et un ruban rouge beaucoup plus large

autour des yeux, c'est-à-dire une seconde paupière charnue rougeâtre, qui leur tombe même sur les yeux lorsqu'ils sont vieux, et les empêche alors de voir. Ces pigeons ne produisent que difficilement et en petit nombre.

Les bagadais ont le bec courbé et crochu, et ils présentent plusieurs variétés; il y en a de blancs, de noirs, de rouges, de minimes, etc.

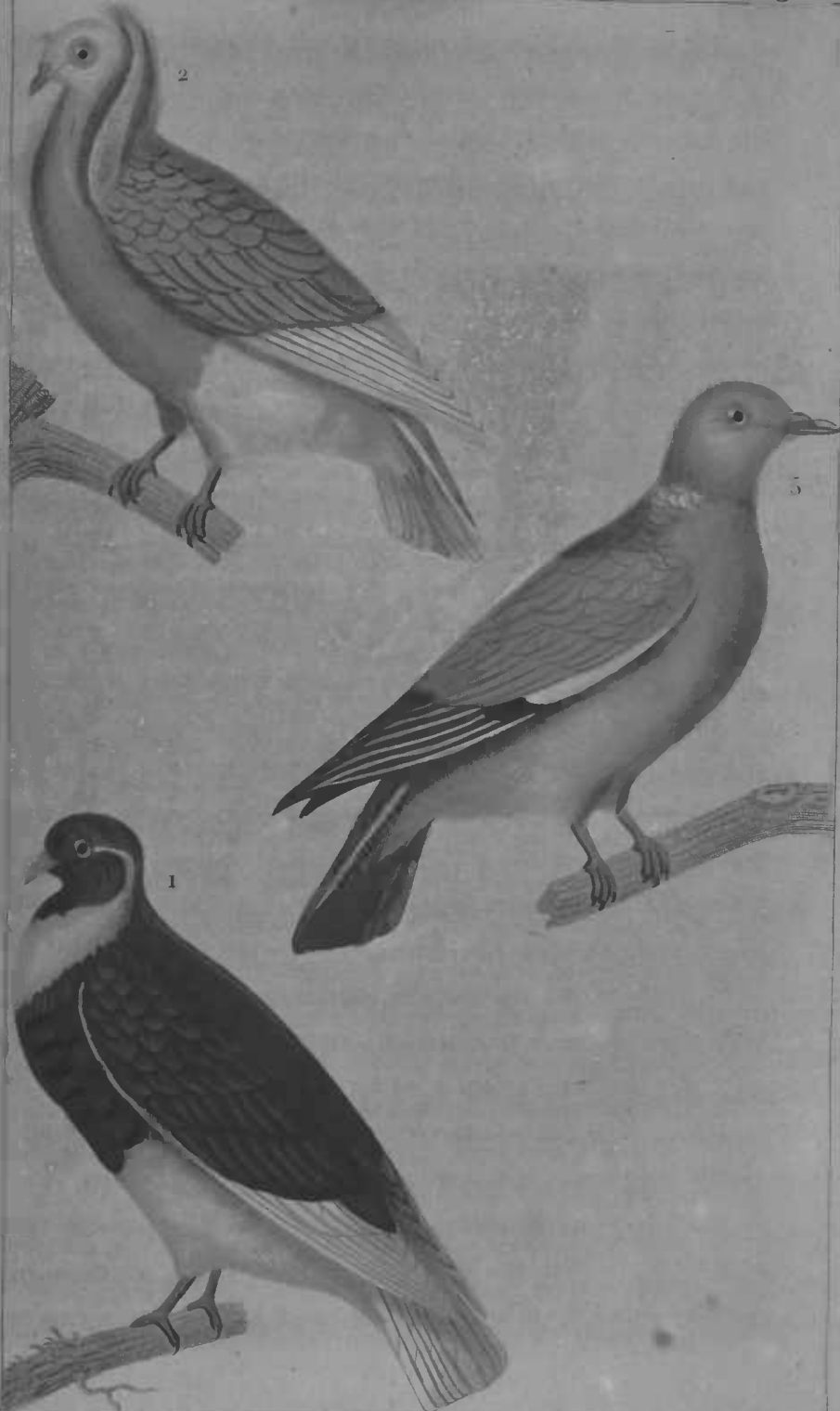
3°. Le pigeon espagnol, qui est encore un pigeon mondain, aussi gros qu'une poule, et qui est très-beau; il diffère du bagadais en ce qu'il n'a point de morille au-dessus du bec, que la seconde paupière charnue est moins saillante, et que le bec est droit au lieu d'être courbé : on le mêle avec le bagadais, et le produit est un très-gros et très-grand pigeon.

4°. Le pigeon turc, qui a, comme le bagadais, une grosse excroissance au-dessus du bec, avec un ruban rouge qui s'étend depuis le bec autour des yeux. Ce pigeon turc est très-gros, huppé, bas de cuisses, large de corps et de vol : il y en a de minimes ou bruns presque noirs, tels que celui de Frisch; d'autres dont la couleur est gris de fer, gris de lin, chamois et soupe-en-vin. Ces pigeons sont très-lourds et ne s'écartent pas de leur volière.

5°. Les pigeons romains, qui ne sont pas tout-à-fait aussi grands que les turcs, mais qui ont le vol aussi étendu, n'ont point de huppe : il y en a de noirs, de minimes et de tachetés.

Ce sont là les plus gros pigeons domestiques ; il y en a d'autres de moyenne grandeur, et d'autres plus petits. Dans les pigeons patus, qui ont les pieds couverts de plumes jusque sur les ongles, on distingue le patu sans huppe, dont Frisch a donné la figure, sous la dénomination de *trummeltaube* en allemand, et de *columba tympanisans* en latin, *pigeon-tambour* en français ; et le patu huppé, dont le même auteur a donné la figure, sous le nom de *montaube* en allemand, et sous la dénomination latine *columba menstrua, seu cristata pedibus plumosis*. Ce pigeon patu, que l'on appelle *pigeon-tambour*, se nomme aussi *pigeon-glouglou*, parce qu'il répète souvent ce son, et que sa voix imite le bruit du tambour entendu de loin. Le pigeon patu huppé est aussi appelé *pigeon de mois*, parce qu'il produit tous les mois, et qu'il n'attend pas que ses petits soient en état de manger seuls pour couvrir de nouveau. C'est une race recommandable par son utilité, c'est-à-dire par sa grande fécondité, qui cependant ne doit pas se compter de douze fois par an, mais communément de huit et neuf pontes ; ce qui est encore un très-grand produit.

Dans les races moyennes et petites de pigeons domestiques, on distingue le pigeon-nonnain, dont il y a plusieurs variétés ; savoir, le soupe-en-vin, le rouge panaché, le chamois panaché, mais dont les femelles de tous trois ne sont jamais panachées.



1 La Grosse gorge
 2 Le Nonain

Page 384 | 3 Le Ramier
 590

467

Il y a aussi dans la race des nonnains une variété qu'on appelle *pigeon maurin*, qui est tout noir, avec la tête blanche et le bout des ailes aussi blanc; et c'est à cette variété qu'on doit rapporter le pigeon de la planche CL de Frisch, auquel il donne en allemand le nom de *schleyer* ou *parruquen taube*, et en latin, *columba galerita*, et qu'il traduit en français par *pigeon coiffé*: mais en général tous les nonnains, soit maurins ou autres, sont coiffés, ou plutôt ils ont comme un demi-capuchon sur la tête, qui descend le long du cou, et s'étend sur la poitrine en forme de cravate composée de plumes redressées. Cette variété est voisine de la race du pigeon grosse-gorge; car ce pigeon coiffé est de la même grandeur, et sait aussi enfler un peu son jabot. Il ne produit pas autant que les autres nonnains, dont les plus parfaits sont tout blancs, et sont ceux qu'on regarde comme les meilleurs de la race: tous ont le bec très-court; ceux-ci produisent beaucoup, mais les pigeonneaux sont très-petits.

Le pigeon-paon est un peu plus gros que le pigeon-nonnain: on l'appelle *pigeon-paon*, parce qu'il peut redresser sa queue et l'étaler comme le paon. Les plus beaux de cette race ont jusqu'à trente-deux plumes à la queue, tandis que les pigeons d'autres races n'en ont que douze: lorsqu'ils redressent leur queue, ils la poussent en avant; et comme ils retirent en même temps la tête en arrière, elle touche à la queue. Ils tremblent aussi

pendant tout le temps de cette opération, soit par la forte contraction des muscles, soit par quelque autre cause; car il y a plus d'une race de pigeons trembleurs.¹ C'est ordinairement quand ils sont en amour qu'ils étalent ainsi leur queue; mais ils le font aussi dans d'autres temps. La femelle relève et étale sa queue comme le mâle, et l'a tout aussi belle. Il y en a de tout blancs, d'autres blancs avec la tête et la queue noires; et c'est à cette seconde variété qu'il faut rapporter le pigeon de Frisch, qu'il appelle en allemand *pfau-taube* ou *humreschwantz*, et en latin *columba caudata*. Cet auteur remarque que, dans le même temps que le pigeon-paon étale sa queue, il agite fièrement et constamment sa tête et son cou, à peu près comme l'oiseau appelé *torcol*. Ces pigeons ne volent pas aussi bien que les autres; leur large queue est cause qu'ils sont souvent emportés par le vent, et qu'ils tombent à terre : ainsi on les élève plutôt par curiosité que pour l'utilité. Au reste, ces pigeons, qui par eux-mêmes ne peuvent

¹ On connoît, en effet, un pigeon trembleur, différent du pigeon-paon, en ce qu'il n'a pas la queue si large à beaucoup près. Le pigeon-paon a été indiqué par Willughby et Ray, sous la dénomination de *columba tremula laticauda*; et le pigeon trembleur, sous celle de *columba tremula angusticauda seu acuticauda* : celui-ci, sans relever ou étaler sa queue, tremble, dit-on, presque continuellement.

faire de longs voyages, ont été transportés fort loin par les hommes. Il y a aux Philippines, dit Gemelli Carreri, des pigeons qui relèvent et étalent leur queue comme le paon.

Les pigeons polonais sont plus gros que les pigeons-paons; ils ont pour caractère d'avoir le bec très-gros et très-court, les yeux bordés d'un large cercle rouge, les jambes très-basses : il y en a de différentes couleurs, beaucoup de noirs, des roux, des chamois, des gris piqués et de tout blancs.

Le pigeon-cravate est l'un des plus petits pigeons; il n'est guère plus gros qu'une tourterelle; et en les appariant ensemble, ils produisent des mullets ou métis. On distingue le pigeon-cravate du pigeon-nonnain, en ce que le pigeon-cravate n'a point de demi-capuchon sur la tête et sur le cou, et qu'il n'a précisément qu'un bouquet de plumes qui semble se rebrousser sur la poitrine et sous la gorge. Ce sont de très-jolis pigeons, bien faits, qui ont l'air très-propre, et dont il y en a de soupe-en-vin, de chamois, de panachés, de roux et de gris, de tout blancs et de tout noirs, et d'autres blancs avec des manteaux noirs : c'est à cette dernière variété qu'on peut rapporter le pigeon de Frisch, sous le nom allemand *mowchen*, et la dénomination latine *columba collo hirsuto*. Ce pigeon ne s'apparie pas volontiers avec les autres pigeons, et n'est pas d'un grand produit : d'ailleurs il est petit, et se laisse aisément prendre par l'oiseau de

proie; c'est par toutes ces raisons qu'on n'en élève guère.

Les pigeons qu'on appelle *coquille hollandais*, parce qu'ils ont derrière la tête des plumes à rebours qui forment comme une espèce de coquille, sont aussi de petite taille. Ils ont la tête noire, le bout de la queue et le bout des ailes aussi noirs, tout le reste du corps blanc. Il y en a aussi à tête rouge, à tête bleue et à tête et queue jaunes; et ordinairement la queue est de la même couleur que la tête, mais le vol est toujours tout blanc. La première variété, qui a la tête noire, ressemble si fort à l'hirondelle de mer, que quelques-uns lui ont donné ce nom, avec d'autant plus d'analogie, que ce pigeon n'a pas le corps rond comme la plupart des autres, mais allongé et fort dégagé.

Il y a, indépendamment des tête et queue bleues qui ont la coquille, dont nous venons de parler, d'autres pigeons qui ont simplement le nom de *tête et queue bleues*, d'autres de *tête et queue noires*, d'autres de *tête et queue rouges*, et d'autres encore *tête et queue jaunes*, et qui tous quatre ont l'extrémité des ailes de la même couleur que la tête; ils sont à peu près gros comme les pigeons-paons : leur plumage est très-propre et bien arrangé.

Il y en a qu'on appelle aussi *pigeons-hirondelles*, qui ne sont pas plus gros que des tourterelles, ayant le corps allongé de même, et le vol très-lé-

ger : tout le dessous de leur corps est blanc, et ils ont toutes les parties supérieures du corps, ainsi que le cou, la tête et la queue, noires, ou rouges, ou bleues, ou jaunes, avec un petit casque de ces mêmes couleurs sur la tête; mais le dessous de la tête est toujours blanc comme le dessous du cou. C'est à cette variété qu'il faut rapporter le pigeon cuirassé de Jonston et de Willughby, qui a pour caractère particulier d'avoir les plumes de la tête, celles de la queue et les pennes des ailes, toujours de la même couleur, et le corps d'une couleur différente; par exemple, le corps blanc, et la tête, la queue et les ailes noires ou de quelque autre couleur que ce soit.

Le pigeon-carme, qui fait une autre race, est peut-être le plus bas et le plus petit de tous nos pigeons; il paroît accroupi comme l'oiseau que l'on appelle *le crapaud volant*; il est aussi très-patu, ayant les pieds fort courts et les plumes des jambes très-longues. Les femelles et les mâles se ressemblent, ainsi que dans la plupart des autres races : on y compte aussi quatre variétés, qui sont les mêmes que dans les races précédentes, savoir, les gris de fer, les chamois, les soupe-en-vin et les gris-doux; mais ils ont tout le dessous du corps et des ailes blanc, tout le dessus de leur corps étant des couleurs que nous venons d'indiquer. Ils sont encore remarquables par leur bec, qui est plus petit que celui d'une tourterelle; et ils ont

aussi une petite aigrette derrière la tête, qui pousse en pointe comme celle de l'alouette huppée.

Le pigeon-tambour ou *glouglou*, dont nous avons parlé, que l'on appelle ainsi parce qu'il forme ce son *glouglou*, qu'il répète fort souvent lorsqu'il est auprès de sa femelle, est aussi un pigeon fort bas et fort patu; mais il est plus gros que le pigeon-carme, et à peu près de la taille du pigeon polonais.

Le pigeon heurté, c'est-à-dire masqué comme d'un coup de pinceau noir, bleu, jaune ou rouge, au-dessus du bec seulement et jusqu'au milieu de la tête, avec la queue de la même couleur, et tout le reste du corps blanc, est un pigeon fort recherché des curieux; il n'est point patu, et est de la grosseur des pigeons mondains ordinaires.

Les pigeons suisses sont plus petits que les pigeons ordinaires, et pas plus gros que les pigeons bisets, ils sont de même tout aussi légers de vol. Il y en a de plusieurs sortes; savoir, des panachés de rouge, de bleu, de jaune, sur un fond blanc satiné, avec un collier qui vient former un plastron sur la poitrine, et qui est d'un rouge rembruni. Ils ont souvent deux rubans sur les ailes, de la même couleur que celle du plastron.

Il y a d'autres pigeons suisses qui ne sont point panachés, et qui sont ardoisés de couleur uniforme sur tout le corps, sans collier ni plastron; d'autres qu'on appelle *colliers jaunes jaspés*, col-

liers jaunes maillés; d'autres *colliers jaunes fort maillés*, etc., parce qu'ils portent des colliers de cette couleur.

Il y a encore dans cette race de pigeons suisses une autre variété qu'on appelle *pigeon azuré*, parce qu'il est d'une couleur plus bleue que les ardoisés.

Le pigeon culbutant est encore un des plus petits pigeons. Celui que M. Frisch a fait représenter, sous les noms de *tummel taube*, *tumler columba gestuosa seu gesticularia*, est d'un roux brun; mais il y en a de gris et de variés de roux et de gris. Il tourne sur lui-même en volant, comme un corps qu'on jetteroit en l'air, et c'est par cette raison qu'on l'a nommé *pigeon culbutant*. Il semble que tous ses mouvements supposent des vertiges qui, comme je l'ai dit, peuvent être attribués à la captivité. Il vole très-vite, s'élève le plus haut de tous, et ses mouvements sont très-précipités et fort irréguliers. Frisch dit que, comme par ses mouvements il imite en quelque façon les gestes et les sauts des danseurs de corde et des voltigeurs, on lui a donné le nom de pigeon pantomime, *columba gestuosa*. Au reste sa forme est assez semblable à celle du biset, et l'on s'en sert ordinairement pour attirer les pigeons des autres colombiers, parce qu'il vole plus haut, plus loin et plus long-temps que les autres, et qu'il échappe plus aisément à l'oiseau de proie.

Il en est de même du pigeon tournant, que M. Brisson, d'après Willughby, a appelé *le pigeon batteur*. Il tourne en rond lorsqu'il vole, et bat si fortement des ailes, qu'il fait autant de bruit qu'une claquette, et souvent il se rompt quelques plumes de l'aile par la violence de ce mouvement, qui semble tenir de la convulsion. Ces pigeons tournants ou batteurs sont communément gris, avec des taches noires sur les ailes.

Je ne dirai qu'un mot de quelques autres variétés équivoques ou secondaires dont les nomenclateurs ont fait mention, et qui ressortissent sans doute aux races que nous venons d'indiquer, mais qu'on auroit quelque peine à y rapporter directement et sûrement, d'après les descriptions de ces auteurs. Tels sont, par exemple, 1° le pigeon de Norwège, indiqué par Schwenckfeld, qui est blanc comme neige, et qui pourroit bien être un pigeon patu huppé plus gros que les autres.

2° Le pigeon de Crète, suivant Aldrovande, ou de Barbarie, selon Willughby, qui a le bec très-court et les yeux entourés d'une large bande de peau nue, le plumage bleuâtre et marqué de deux taches noirâtres sur chaque aile.

3°. Le pigeon frisé de Schwenckfeld et d'Aldrovande, qui est tout blanc et frisé sur tout le corps.

4°. Le pigeon messenger de Willughby, qui ressemble beaucoup au pigeon turc, tant par son plumage brun que par ses yeux entourés d'une peau

nue, et ses narines couvertes d'une membrane épaisse; on s'est, dit-on, servi de ces pigeons pour porter promptement des lettres au loin, ce qui leur a fait donner le nom de *messagers*.

5°. Le pigeon cavalier de Willughby et d'Albin, qui provient, dit-on, du pigeon grosse-gorge et du pigeon messenger, participant de l'un et de l'autre; car il a la faculté d'enfler beaucoup son jabot comme le pigeon grosse-gorge, et il porte sur ses narines des membranes épaisses, comme le pigeon messenger: mais il y a apparence qu'on pourroit également se servir de tout autre pigeon pour porter de petites choses, ou plutôt les rapporter de loin; il suffit pour cela de les séparer de leur femelle, et de les transporter dans le lieu d'où l'on veut recevoir des nouvelles; ils ne manqueront pas de revenir auprès de leur femelle dès qu'ils seront mis en liberté.

On voit que ces cinq races de pigeons ne sont que des variétés secondaires des premières que nous avons indiquées d'après les observations de quelques curieux qui ont passé leur vie à élever des pigeons, et particulièrement du sieur Fournier, qui en fait commerce, et qui a été chargé, pendant quelques années, du soin des volières et des basses-cours de S. A. S. monseigneur le comte de Clermont. Ce prince, qui de très-bonne heure s'est déclaré le protecteur des arts, toujours animé du goût des belles connoissances, a voulu sa-

voir jusqu'où s'étendoient en ce genre les forces de la Nature : on a rassemblé, par ses ordres, toutes les espèces, toutes les races connues des oiseaux domestiques ; on les a multipliées et variées à l'infini ; l'intelligence, les soins et la culture ont ici, comme en tout, perfectionné ce qui étoit connu, et développé ce qui ne l'étoit pas ; on a fait éclore jusqu'aux arrière-germes de la Nature ; on a tiré de son sein toutes les productions ultérieures qu'elle seule et sans aide n'auroit pu amener à la lumière ; en cherchant à épuiser les trésors de sa fécondité, on a reconnu qu'ils étoient inépuisables, et qu'avec un seul de ses modèles, c'est-à-dire avec une seule espèce, telle que celle du pigeon ou de la poule, on pouvoit faire un peuple composé de mille familles différentes, toutes reconnoissables, toutes nouvelles, toutes plus belles que l'espèce dont elles tirent leur première origine.

Dès le temps des Grecs on connoissoit les pigeons de volière, puisque Aristote dit qu'ils produisent dix et onze fois l'année, et que ceux d'Égypte produisent jusqu'à douze fois. L'on pourroit croire néanmoins que les grands colombiers où les pigeons ne produisent que deux ou trois fois par an, n'étoient pas fort en usage du temps de ce philosophe : il compose le genre *columbace* de quatre espèces, savoir, le ramier (*palumbes*), la tourterelle (*turtur*), le biset (*vinago*), et le pigeon (*co-*

lumbus); et c'est de ce dernier dont il dit que le produit est de dix pontes par an : or, ce produit si fréquent ne se trouve que dans quelques races de nos pigeons de volière. Aristote n'en distingue pas les différences, et ne fait aucune mention des variétés de ces pigeons domestiques : peut-être ces variétés n'existoient qu'en petit nombre; mais il paroît qu'elles s'étoient bien multipliées du temps de Pline, qui parle des grands pigeons de Campanie et des curieux en ce genre, qui achetoient à un prix excessif une paire de beaux pigeons, dont ils racontoient l'origine et la noblesse, et qu'ils élevoient dans des tours placées au-dessus du toit de leurs maisons. Tout ce que nous ont dit les anciens au sujet des mœurs et des habitudes des pigeons doit donc se rapporter aux pigeons de volière plutôt qu'à ceux de nos colombiers, qu'on doit regarder comme une espèce moyenne entre les pigeons domestiques et les pigeons sauvages, et qui participent en effet des mœurs des uns et des autres.

Tous ont de certaines qualités qui leur sont communes : l'amour de la société, l'attachement à leurs semblables, la douceur des mœurs; la chasteté, c'est-à-dire la fidélité réciproque, et l'amour sans partage du mâle et de la femelle; la propreté, le soin de soi-même qui suppose l'envie de plaire; l'art de se donner des grâces, qui le suppose encore plus, les caresses tendres, les mouve-

ments doux, les baisers timides, qui ne deviennent intimes et pressants qu'au moment de jouir; ce moment même ramène quelques instants après par de nouveaux désirs, de nouvelles approches également nuancées, également senties; un feu toujours durable, un goût toujours constant, et, pour plus grand bien encore, la puissance d'y satisfaire sans cesse; nulle humeur, nul dégoût, nulle querelle; tout le temps de la vie employé au service de l'amour et au soin de ses fruits; toutes les fonctions pénibles également réparties; le mâle aimant assez pour les partager et même se charger des soins maternels, couvant régulièrement à son tour et les œufs et les petits, pour en épargner la peine à sa compagne, pour mettre entre elle et lui cette égalité dont dépend le bonheur de toute union durable : quels modèles pour l'homme, s'il pouvoit ou savoit les imiter!

OISEAUX ÉTRANGERS

QUI ONT RAPPORT AU PIGEON.

Il y a peu d'espèces qui soient aussi généralement répandues que celle du pigeon; comme il a l'aile très-forte et le vol soutenu, il peut faire aisément de longs voyages : aussi la plupart des races sauvages ou domestiques se trouvent dans tous les climats. De l'Égypte jusqu'en Norwège, on élève des pigeons de volière; et quoiqu'ils prospè-

rent mieux dans les climats chauds, ils ne laissent pas de réussir dans les pays froids, tout dépendant des soins qu'on leur donne; et ce qui prouve que l'espèce en général ne craint ni le chaud ni le froid, c'est que le pigeon sauvage ou biset se trouve également dans presque toutes les contrées des deux continents.

Le pigeon brun de la Nouvelle-Espagne, indiqué par Fernandès sous le nom mexicain *cehoilotl*, qui est brun partout, excepté la poitrine et les extrémités des ailes, qui sont blanches, ne nous paroît être qu'une variété du biset. Cet oiseau du Mexique a le tour des yeux d'un rouge vif, l'iris noir et les pieds rouges. Celui que le même auteur indique sous le nom de *hoilotl*, qui est brun, marqué de taches noires, n'est vraisemblablement qu'une variété d'âge ou de sexe du précédent; et un autre du même pays, appelé *kacahoilotl*, qui est bleu sur toutes les parties supérieures, et rouge sur la poitrine et le ventre, n'est peut-être encore qu'une variété de notre pigeon sauvage, et tous trois me paroissent appartenir à l'espèce de notre pigeon d'Europe.

Le pigeon indiqué par M. Brisson, sous le nom de *pigeon violet de la Martinique*, qui est représenté sous ce même nom de *pigeon de la Martinique*, ne nous paroît être qu'une très-légère variété de notre pigeon commun. Celui que ce même auteur appelle simplement *pigeon de la Martini-*

que, et qui est représenté sous la dénomination de *pigeon roux de Cayenne*, ne forment ni l'un ni l'autre des espèces différentes de celle de notre pigeon; il y a même toute apparence que le dernier n'est que la femelle du premier, et qu'ils tirent leur origine de nos pigeons fuyards. On les appelle improprement *perdrix* à la Martinique, où il n'y a point de vraies perdrix : mais ce sont des pigeons qui ne ressemblent à la perdrix que par la couleur du plumage, et qui ne diffèrent pas assez de nos pigeons pour qu'on doive leur donner un autre nom; et comme l'un nous est venu de Cayenne et l'autre de la Martinique, on peut en inférer que l'espèce est répandue dans tous les climats chauds du nouveau continent.

Le pigeon décrit et dessiné par M. Edwards, sous la dénomination de *pigeon brun des Indes orientales*, est de la même grosseur que notre pigeon biset; et comme il n'en diffère que par les couleurs, on peut le regarder comme une variété produite par l'influence du climat. Il est remarquable en ce que ses yeux sont entourés d'une peau d'un beau bleu, dénuée de plumes, et qu'il relève souvent et subitement sa queue, sans cependant l'étaler comme le pigeon-paon.

Il en est de même du pigeon d'Amérique, donné par Catesby sous le nom de *pigeon de passage*, et par Frisch sous celui de *columba americana*, qui ne diffère de nos pigeons fuyards et devenus

sauvages que par les couleurs et par les plumes de la queue, qu'il a plus longues; ce qui semble le rapprocher de la tourterelle : mais ces différences ne nous paroissent pas suffisantes pour en faire une espèce distincte et séparée de celle de nos pigeons.

Il en est encore de même du pigeon indiqué par Ray, appelé par les Anglais *pigeon-perroquet*, décrit ensuite par M. Brisson, et que nous avons indiqué sous la dénomination de *pigeon vert des Philippines*. Comme il est de la même grandeur que notre pigeon sauvage ou fuyard, et qu'il n'en diffère que par la force des couleurs, ce qu'on peut attribuer au climat chaud, nous ne le regarderons que comme une variété dans l'espèce de notre pigeon.

Il s'est trouvé, dans le Cabinet du Roi, un oiseau, sous le nom de *pigeon vert d'Amboine*, qui n'est pas celui que M. Brisson a donné sous ce nom. Cet oiseau est d'une race très-voisine de la précédente, et pourroit bien même n'en être qu'une variété de sexe ou d'âge.

Le pigeon vert d'Amboine, décrit par M. Brisson, est de la grosseur d'une tourterelle; et, quoique différent par la distribution des couleurs de celui auquel nous avons donné le même nom, il ne peut cependant être regardé que comme une autre variété de l'espèce de notre pigeon d'Europe, et il y a toute apparence que le pigeon vert de

l'île Saint-Thomas, indiqué par Marcgrave, qui est de la même grandeur et figure que notre pigeon d'Europe, mais qui en diffère, ainsi que de tous les autres pigeons, par ses pieds couleur de safran, est cependant encore une variété du pigeon sauvage. En général, les pigeons ont tous les pieds rouges; il n'y a de différence que dans l'intensité ou la vivacité de cette couleur, et c'est peut-être par maladie, ou par quelque cause accidentelle, que ce pigeon de Marcgrave les avoit jaunes; du reste, il ressemble beaucoup aux pigeons verts des Philippines et d'Amboine. Thévenot fait mention de ces pigeons verts dans les termes suivants: « Il se trouve aux Indes, à Agra, des pigeons tout » verts, et qui ne diffèrent des nôtres que par cette » couleur. Les chasseurs les prennent aisément » avec de la glu. »

Le pigeon de la Jamaïque, indiqué par Hans Sloane qui est d'un brun pourpré sur le corps, et blanc sous le ventre, et dont la grandeur est à peu près la même que celle de notre pigeon sauvage, doit être regardé comme une simple variété de cette espèce, d'autant plus qu'on ne le retrouve pas à la Jamaïque en toutes saisons, et qu'il n'y est que comme oiseau de passage.

Un autre qui se trouve dans le même pays de la Jamaïque, et qui n'est encore qu'une variété de notre pigeon sauvage, c'est celui qui a été indiqué par Hans Sloane, et ensuite par Catesby, sous la

dénomination de *pigeon à la couronne blanche*. Comme il est de la même grosseur que notre pigeon sauvage, et qu'il niche et multiplie de même dans les trous des rochers, on ne peut guère douter qu'il ne soit de la même espèce.

On voit par cette énumération que notre pigeon sauvage d'Europe se trouve au Mexique, à la Nouvelle - Espagne, à la Martinique, à Cayenne, à la Caroline, à la Jamaïque, c'est-à-dire dans toutes les contrées chaudes et tempérées des Indes occidentales; et qu'on le retrouve aux Indes orientales, à Amboine, et jusqu'aux Philippines.

DU RAMIER.¹

Comme cet oiseau est beaucoup plus gros que le biset, et que tous deux tiennent de très-près au pigeon domestique, on pourroit croire que les petites races de nos pigeons de volière sont issues des bisets, et que les plus grandes viennent des ramiers, d'autant plus que les anciens étoient dans l'usage d'élever des ramiers, de les engraisser et de les faire multiplier : il se peut donc que nos grands pigeons de volière, et particulièrement les gros patus, viennent originairement des ramiers.

¹ En latin, *patumbes*; en italien, *colombo torquato*; en espagnol, *paloma torcatz*; en allemand, *ringel taube*; en anglais, *ring-dove*, et dans le nord de l'Angleterre, *cushat*.

La seule chose qui paroîtroit s'opposer à cette idée, c'est que nos petits pigeons domestiques produisent avec les grands, au lieu qu'il ne paroît pas que le ramier produise avec le biset, puisque tous deux fréquentent les mêmes lieux sans se mêler ensemble : la tourterelle, qui s'apprivoise encore plus aisément que le ramier, et que l'on peut facilement élever et nourrir dans les maisons, pourroit, à égal titre, être regardée comme la tige de quelques-unes de nos races de pigeons domestiques, si elle n'étoit pas, ainsi que le ramier, d'une espèce particulière et qui ne se mêle pas avec les pigeons sauvages ; mais on peut concevoir que des animaux qui ne se mêlent pas dans l'état de Nature, parce que chaque mâle trouve une femelle de son espèce, doivent se mêler dans l'état de captivité s'ils sont privés de leur femelle propre et quand on ne leur offre qu'une femelle étrangère. Le biset, le ramier et la tourterelle ne se mêlent pas dans les bois, parce que chacun y trouve la femelle qui lui convient le mieux, c'est-à-dire celle de son espèce propre : mais il est possible qu'étant privés de leur liberté et de leur femelle, ils s'unissent avec celles qu'on leur présente ; et comme ces trois espèces sont fort voisines, les individus qui résultent de leur mélange doivent se trouver féconds, et produire par conséquent des races ou variétés constantes : ce ne seront pas des mulets stériles, comme ceux qui proviennent de

l'ânesse et du cheval; mais des métis féconds, comme ceux que produit le bouc avec la brebis. A juger du genre *columbace* par toutes les analogies, il paroît que dans l'état de Nature il y a, comme nous l'avons dit, trois espèces principales, et deux autres qu'on peut regarder comme intermédiaires. Les Grecs avoient donné à chacune de ces cinq espèces des noms différents; ce qu'ils ne faisoient jamais que dans l'idée qu'il y avoit en effet diversité d'espèces : la première et la plus grande est le *phassa*, ou *phatta*, qui est notre ramier; la seconde est le *peleias*, qui est notre biset; la troisième, le *trugon*, ou la tourterelle; la quatrième, qui fait la première des intermédiaires, est l'*ænas*, qui, étant un peu plus grand que le biset, doit être regardé comme une variété dont l'origine peut se rapporter aux pigeons fuyards ou déserteurs de nos colombiers; enfin la cinquième est le *phaps*, qui est un ramier plus petit que le *phassa*, et qu'on a par cette raison appelé *palumbus minor*, mais qui ne nous paroît faire qu'une variété dans l'espèce du ramier; car on a observé que, suivant les climats, les ramiers sont plus ou moins grands. Ainsi toutes les espèces nominales, anciennes et modernes, se réduisent toujours à trois, c'est-à-dire à celles du biset, du ramier et de la tourterelle, qui peut-être ont contribué toutes trois à la variété presque infinie qui se trouve dans nos pigeons domestiques.

Les ramiers arrivent dans nos provinces au printemps, un peu plus tôt que les bisets, et partent en automne un peu plus tard. C'est au mois d'août qu'on trouve en France les ramereaux en plus grande quantité; et il paroît qu'ils viennent d'une seconde ponte, qui se fait sur la fin de l'été; car la première ponte, qui se fait de très-bonne heure au printemps, est souvent détruite, parce que le nid, n'étant pas encore couvert par les feuilles, est trop exposé. Il reste des ramiers pendant l'hiver dans la plupart de nos provinces. Ils perchent comme les bisets : mais ils n'établissent pas, comme eux, leurs nids dans des trous d'arbres : ils les placent à leur sommet, et les construisent assez légèrement avec des bûchettes : ce nid est plat, et assez large pour recevoir le mâle et la femelle. Je suis assuré qu'elle pond de très-bonne heure au printemps deux et souvent trois œufs; car on m'a apporté plusieurs nids où il y avoit deux et quelquefois trois ramereaux déjà forts au commencement d'avril. Quelques gens ont prétendu que dans notre climat ils ne produisent qu'une fois l'année, à moins qu'on ne prenne leurs petits ou leurs œufs; ce qui, comme l'on sait, force tous les oiseaux à une seconde ponte. Cependant Frisch assure qu'ils couvent deux fois par an : ce qui nous paroît très-vrai. Comme il y a constance et fidélité dans l'union du mâle et de la femelle, cela suppose que le sentiment d'amour et le soin des pe-

tits durent toute l'année. Or la femelle pond quatorze jours après les approches du mâle; elle ne couve que pendant quatorze autres jours, et il ne faut qu'autant de temps pour que les petits puissent voler et se pourvoir d'eux-mêmes. Ainsi il y a toute apparence qu'ils produisent plutôt deux fois qu'une par an : la première, comme je l'ai dit, au commencement du printemps; et la seconde au solstice d'été, comme l'ont remarqué les anciens. Il est très-certain que cela est ainsi dans tous les climats chauds et tempérés, et très-probable qu'il en est à peu près de même dans les pays froids. Ils ont un roucoulement plus fort que celui des pigeons, mais qui ne se fait entendre que dans la saison des amours et dans les jours serrens; car dès qu'il pleut, ces oiseaux se taisent, et on ne les entend que très-rarement en hiver. Ils se nourrissent de fruits sauvages, de glands, de fânes, de fraises dont ils sont très-avides, et aussi de fèves et de grains de toute espèce : ils font un grand dégât dans les blés lorsqu'ils sont versés; et quand ces aliments leur manquent, ils mangent de l'herbe. Ils boivent à la manière des pigeons, c'est-à-dire de suite et sans relever la tête qu'après avoir avalé toute l'eau dont ils ont besoin. Comme leur chair, et surtout celle des jeunes, est excellente à manger, on recherche soigneusement leurs nids, et on en détruit ainsi une grande quantité : cette dévastation, jointe au pe-

tit produit, qui n'est que de deux ou trois œufs à chaque ponte, fait que l'espèce n'est nombreuse nulle part. On en prend, à la vérité, beaucoup avec des filets dans les lieux de leur passage, surtout dans nos provinces voisines des Pyrénées; mais ce n'est que dans une saison et pendant peu de jours.

Il paroît que, quoique le ramier préfère les climats chauds et tempérés, il habite quelquefois dans les pays septentrionaux, puisque M. Linnæus le met dans la liste des oiseaux qui se trouvent en Suède; et il paroît aussi qu'ils ont passé d'un continent à l'autre, car il nous est arrivé des provinces méridionales de l'Amérique, ainsi que des contrées les plus chaudes de notre continent, plusieurs oiseaux qu'on doit regarder comme des variétés ou des espèces très-voisines de celle du ramier, et dont nous allons faire mention dans l'article suivant.

OISEAUX ÉTRANGERS

QUI ONT RAPPORT AU RAMIER.

I. *Le pigeon ramier des Moluques*, indiqué sous ce nom par M. Brisson, représenté avec une noix muscade dans le bec, parce qu'il se nourrit de ce fruit. Quelque éloigné que soit le climat des Moluques de celui de l'Europe, cet oiseau ressemble si fort à notre ramier par la grandeur et la figu-

re, que nous ne pouvons le regarder que comme une variété produite par l'influence du climat.

Il en est de même de l'oiseau indiqué et décrit par M. Edwards, qu'il dit se trouver dans les provinces méridionales de la Guinée. Comme il est à demi patu et à peu près de la grandeur du ramier d'Europe, nous le rapporterons à cette espèce comme simple variété, quoiqu'il en diffère par les couleurs, étant marqué de taches triangulaires sur les ailes, et qu'il ait tout le dessous du corps gris, les yeux entourés d'une peau rouge et nue, l'iris d'un beau jaune, le bec noirâtre : mais toutes ces différences de couleur dans le plumage, le bec et les yeux, peuvent être regardées comme des variétés produites par le climat.

Une troisième variété du ramier, qui se trouve dans l'autre continent, c'est le pigeon à queue anelée de la Jamaïque, indiqué par Hans Sloane et Browne, qui, étant de la grandeur à peu près du ramier d'Europe, peut y être rapporté plutôt qu'à aucune autre espèce : il est remarquable par la bande noire qui traverse sa queue bleue, par l'iris des yeux, qui est d'un rouge plus vif que celui de l'œil du ramier, et par deux tubercules qu'il a près de la base du bec.

II. *Le founingo*. L'oiseau appelé à Madagascar *founingomena-rabou*, et auquel nous conserverons partie de ce nom, parce qu'il nous paroît être d'u-

ne espèce particulière, et qui, quoique voisine de celle du ramier, en diffère trop par la grandeur pour qu'on puisse le regarder comme une simple variété. M. Brisson a indiqué le premier cet oiseau, et nous l'avons décrit sous la dénomination de *pigeon-ramier bleu de Madagascar*. Il est beaucoup plus petit que notre ramier d'Europe, et de la même grandeur à peu près qu'un autre pigeon du même climat, qui paroît avoir été indiqué par Bontius, et qui a été ensuite décrit par M. Brisson sur un individu venant de Madagascar, où il s'appelle *founingo maïtsou*; ce qui paroît prouver que, malgré la différence de la couleur du vert au bleu; ces deux oiseaux sont de la même espèce, et qu'il n'y a peut-être entre eux d'autre différence que celle du sexe ou de l'âge.

III. *Le ramiret*. L'oiseau désigné sous le nom de *pigeon-ramier de Cayenne*, dont l'espèce est nouvelle, et n'a été indiquée par aucun des naturalistes qui nous ont précédés. Comme elle nous a paru différente de celle du ramier d'Europe et de celle du *founingo* d'Afrique, nous avons cru devoir lui donner un nom propre, et nous l'avons appelé *ramiret*, parce qu'il est plus petit que notre ramier. C'est un des plus jolis oiseaux de ce genre, et qui tient un peu à celui de la tourterelle par la forme de son cou et l'ordonnance des couleurs, mais qui en diffère par la grandeur et par plusieurs carac-

tères qui le rapprochent plus des ramiers que d'aucune autre espèce d'oiseau.

IV. Le pigeon des îles Nincombar ou plutôt Nicobar, décrit et dessiné par Albin, qui, selon lui, est de la grandeur de notre ramier d'Europe, dont la tête et la gorge sont d'un noir bleuâtre, le ventre d'un brun noirâtre, et les parties supérieures du corps et des ailes, variées de bleu, de rouge, de pourpre, de jaune et de vert. Selon M. Edwards, qui a donné, depuis Albin, une très-bonne description et une excellente figure de cet oiseau, il ne paroît que de la grosseur d'un pigeon ordinaire..... Les plumes sur le cou sont longues et pointues comme celles d'un coq de basse-cour; elles ont de très-beaux reflets de couleurs variées de bleu, de rouge, d'or et de couleur de cuivre; le dos et le dessus des ailes sont verts avec des reflets d'or et de cuivre.... J'ai, ajoute M. Edwards, trouvé dans Albin des figures qu'il appelle le *coq* et la *poule de cette espèce*; je les ai examinées ensuite chez le chevalier Sloane, et je n'ai pu y trouver aucune différence de laquelle on pourroit conclure que ces oiseaux étoient le mâle et la femelle..... Albin l'appelle *pigeon ninkcombar*: le vrai nom de l'île d'où cet oiseau a été apporté est Nicobar.... Il y a plusieurs petites îles qui portent ce nom, et qui sont situées au nord de Sumatra.

V. L'oiseau nommé par les Hollandais *crown vogel*, donné par M. Edwards, sous le nom de *gros pigeon couronné des Indes*, et par M. Brisson, sous celui de *faisan couronné des Indes*.

Quoique cet oiseau soit aussi gros qu'un dindon, il paroît certain qu'il appartient au genre du pigeon; il en a le bec, la tête, le cou, toute la forme du corps, les jambes, les pieds, les ongles, la voix, le roucoulement, les mœurs, etc. C'est parce qu'on a été trompé par sa grosseur qu'on n'a pas songé à le comparer au pigeon, et que M. Brisson et ensuite un autre dessinateur l'ont appelé *faisan*. Le dernier volume *des Oiseaux* de M. Edwards n'avoit pas encore paru; mais voici ce qu'en dit cet habile ornithologiste : « Il est de la famille » des pigeons, quoique aussi gros qu'un dindon de » médiocre grandeur.... M. Loten a rapporté des » Indes plusieurs de ces oiseaux vivants..... Il est » natif de l'île de Banda..... M. Loten m'a assuré » que c'est proprement un pigeon, et qu'il en a » tous les gestes et tous les tons ou roucoulements » en caressant sa femelle. J'avoue que je n'aurois » jamais songé à trouver un pigeon dans un oiseau » de cette grosseur, sans une telle information. »

Il est arrivé à Paris tout nouvellement, à M. le prince de Soubise, cinq de ces oiseaux vivants; ils sont tous cinq si ressemblants les uns aux autres par la grosseur et la couleur, qu'on ne peut distinguer les mâles et les femelles; d'ailleurs ils

ne pondent pas; et M. Mauduit, très-habile naturaliste, nous a assuré en avoir vu plusieurs en Hollande, où ils ne pondent pas plus qu'en France. Je me souviens d'avoir lu dans quelques voyages qu'aux grandes Indes on élève et nourrit ces oiseaux dans des basses-cours, à peu près comme les poules.

DE LA TOURTERELLE.

La tourterelle aime peut-être plus qu'aucun autre oiseau la fraîcheur en été et la chaleur en hiver; elle arrive dans notre climat fort tard au printemps, et le quitte dès la fin du mois d'août: au lieu que les bisets et les ramiers arrivent un mois plus tôt, et ne partent qu'un mois plus tard; plusieurs même restent pendant l'hiver. Toutes les tourterelles, sans en excepter une, se réunissent en troupe, arrivent, partent et voyagent ensemble; elles ne séjournent ici que quatre ou cinq mois: pendant ce court espace de temps, elles s'appariaient, nichent, pondent et élèvent leurs petits au point de pouvoir les emmener avec elles. Ce sont les bois les plus sombres et les plus frais qu'elles préfèrent pour s'y établir; elles placent leur nid, qui est presque tout plat, sur les plus hauts ar-

¹ En latin, *turtur*; en espagnol, *tortota* ou *tortora*; en italien, *tortora* ou *tortorella*; en allemand, *turtel*, *turtel-taube*; en anglais, *turtle*, *turtledove*.

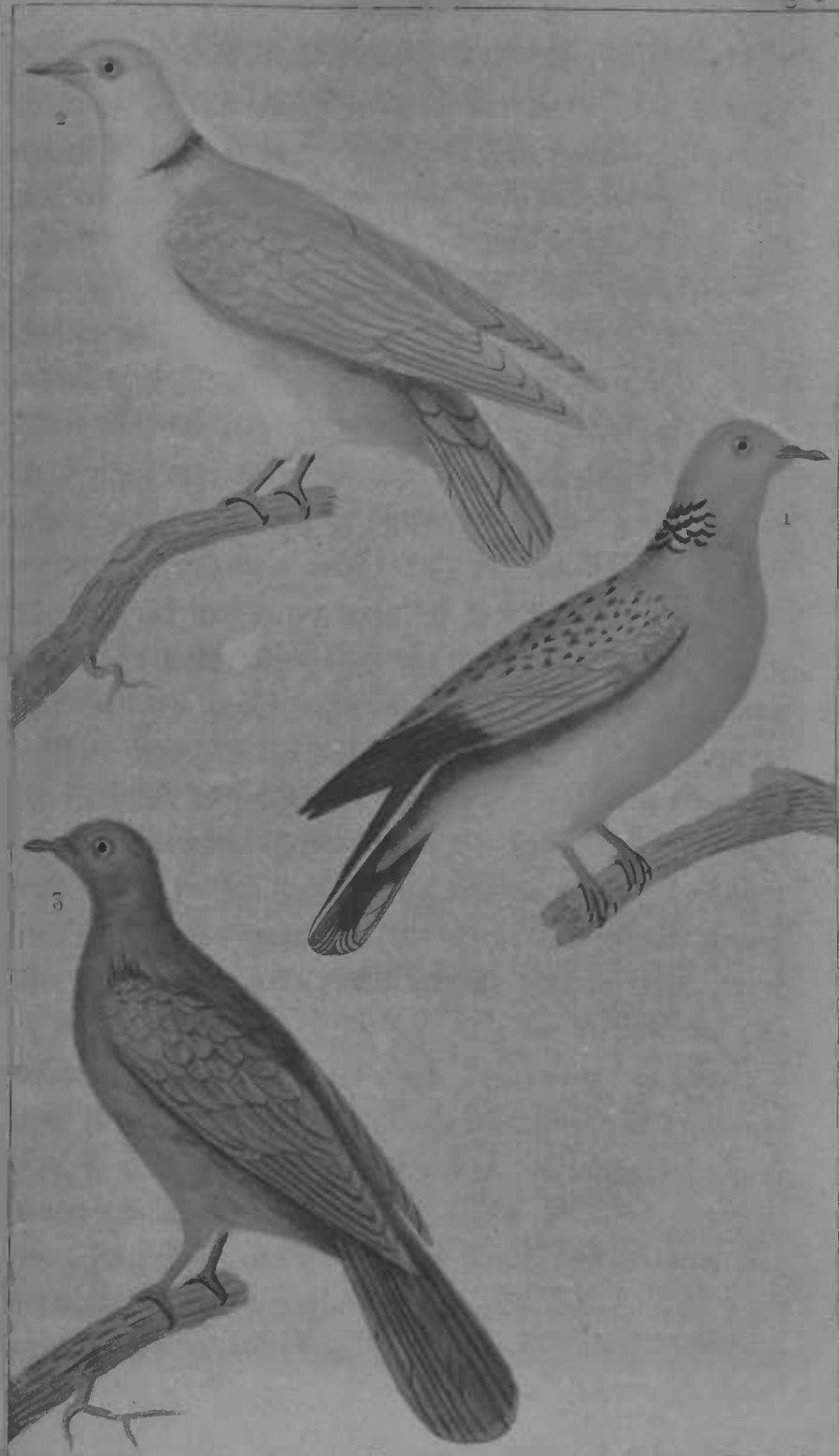
bres, dans les lieux les plus éloignés de nos habitations. En Suède, en Allemagne, en France, en Italie, en Grèce, et peut-être encore dans des pays plus froids et plus chauds, elles ne séjournent que pendant l'été et quittent également avant l'automne : seulement Aristote nous apprend qu'il en reste quelques-unes en Grèce, dans les endroits les plus abrités; cela semble prouver qu'elles cherchent les climats très-chauds pour y passer l'hiver. On les trouve presque partout dans l'ancien continent; on les retrouve dans le nouveau, et jusque dans les îles de la mer du Sud. Elles sont, comme les pigeons, sujettes à varier; et quoique naturellement plus sauvages, on peut néanmoins les élever de même, et les faire multiplier dans des volières. On unit aisément ensemble les différentes variétés; on peut même les unir au pigeon, et leur faire produire des métis ou des mulets, et former ainsi de nouvelles races ou de nouvelles variétés individuelles. « J'ai vu, m'écrivit un témoin digne de » foi, dans le Bugey, chez un chartreux, un oiseau » né du mélange d'un pigeon avec une tourterelle; » il étoit de la couleur d'une tourterelle de Fran- » ce; il tenoit plus de la tourterelle que du pigeon; » il étoit inquiet, et troubloit la paix dans la vo- » lière. Le pigeon-père étoit d'une très-petite es- » pèce, d'un blanc parfait, avec les ailes noires. » Cette observation, qui n'a pas été suivie jusqu'au point de savoir si le métis provenant du pigeon et

de la tourterelle étoit fécond, ou si ce n'étoit qu'un mulot stérile; cette observation, dis-je, prouve au moins la très-grande proximité de ces deux espèces. Il est donc fort possible, comme nous l'avons déjà insinué, que les bisets, les ramiers et les tourterelles dont les espèces paroissent se soutenir séparément et sans mélange dans l'état de Nature, se soient néanmoins souvent unies dans celui de domesticité, et que de leur mélange soient issues la plupart des races de nos pigeons domestiques, dont quelques-uns sont de la grandeur du ramier, et d'autres ressemblent à la tourterelle par la petitesse, par la figure, etc., et dont plusieurs enfin tiennent du biset ou participent de tous trois.

Et ce qui semble confirmer la vérité de notre opinion sur ces unions qu'on peut regarder comme illégitimes, puisqu'elles ne sont pas dans le cours ordinaire de la Nature, c'est l'ardeur excessive que ces oiseaux ressentent dans la saison de l'amour. La tourterelle est encore plus tendre, disons plus lascive, que le pigeon, et met aussi dans ses amours des préludes plus singuliers. Le pigeon mâle se contente de tourner en rond, autour de sa femelle, en piaffant et se donnant des grâces. Le mâle tourterelle, soit dans les bois, soit dans une volière, commence par saluer la sienne, en se prosternant devant elle dix-huit ou vingt fois de suite; il s'incline avec vivacité et si bas, que son bec touche à chaque fois la terre ou la bran-

che sur laquelle il est posé; il se relève de même; les gémissements les plus tendres accompagnent ces salutations : d'abord la femelle y paroît insensible; mais bientôt l'émotion intérieure se déclare par quelques sons doux, quelques accents plaintifs qu'elle laisse échapper; et lorsqu'une fois elle a senti le feu des premières approches, elle ne cesse de brûler, elle ne quitte plus son mâle, elle lui multiplie les baisers, les caresses, l'excite à la jouissance et l'entraîne aux plaisirs jusqu'au temps de la ponte, où elle se trouve forcée de partager son temps et de donner des soins à sa famille. Je ne citerai qu'un fait qui prouve assez combien ces oiseaux sont ardents : c'est qu'en mettant ensemble dans une cage des tourterelles mâles, et dans une autre des tourterelles femelles, on les verra se joindre et s'accoupler comme s'ils étoient de sexe différent; seulement cet excès arrive plus promptement et plus souvent aux mâles qu'aux femelles. La contrainte et la privation ne servent donc souvent qu'à mettre la Nature en désordre, et non pas à l'éteindre.

Nous connoissons, dans l'espèce de la tourterelle, deux races ou variétés constantes : la première est la tourterelle commune, la seconde s'appelle la *tourterelle à collier*, parce qu'elle porte sur le cou une sorte de collier noir : toutes deux se trouvent dans notre climat; et lorsqu'on les unit ensemble, elles produisent un métis. Celui que



1. La Tourterelle.

2. La Tourterelle à colier.

Page 417

. 420.

3. Le Tourrocco

Le Tourrocco

422

Schwenkfeld décrit, et qu'il appelle *turtur mixtus*, provenoit d'un mâle de tourterelle commune et d'une femelle de tourterelle à collier, et tenoit plus de la mère que du père : je ne doute pas que ces métis ne soient féconds, et qu'ils ne remontent à la race de la mère dans la suite des générations. Au reste, la tourterelle à collier est un peu plus grosse que la tourterelle commune, et ne diffère en rien pour le naturel et les mœurs : on peut même dire qu'en général les pigeons, les ramiers et les tourterelles se ressemblent encore plus par l'instinct et les habitudes naturelles que par la figure ; ils mangent et boivent de même sans relever la tête qu'après avoir avalé toute l'eau qui leur est nécessaire ; ils volent de même en troupe : dans tous, la voix est plutôt un gros murmure ou un gémissement plaintif, qu'un chant articulé ; tous ne produisent que deux œufs, quelquefois trois, et tous peuvent produire plusieurs fois l'année dans des pays chauds ou dans des volières.

OISEAUX ÉTRANGERS

QUI ONT RAPPORT A LA TOURTERELLE.

I. La tourterelle, comme le pigeon et le ramier, a subi des variétés dans les différents climats, et se trouve de même dans les deux continents. Celle qui a été indiquée par M. Brisson sous le nom

de *tourterelle du Canada*, est un peu plus grande, et a la queue plus longue que notre tourterelle d'Europe; mais ces différences ne sont pas assez considérables pour qu'on en doive faire une espèce distincte et séparée. Il me paroît qu'on peut y rapporter l'oiseau donné par M. Edwards sous le nom de *pigeon à longue queue*, et que M. Brisson a appelé *tourterelle d'Amérique*. Ces oiseaux se ressemblent beaucoup; et comme ils ne diffèrent de notre tourterelle que par leur longue queue, nous ne les regardons que comme des variétés produites par l'influence du climat.

II. La tourterelle du Sénégal et la tourterelle à collier du Sénégal, toutes deux indiquées par M. Brisson, et dont la seconde n'est qu'une variété de la première, comme la tourterelle à collier d'Europe n'est qu'une variété de l'espèce commune, ne nous paroissent pas être d'une espèce réellement différente de celle de nos tourterelles, étant à peu près de la même grandeur, et n'en différant guère que par les couleurs; ce qui doit être attribué à l'influence du climat.

Nous présumons même que la tourterelle à gorge tachetée du Sénégal, étant de la même grandeur et du même climat que les précédentes, n'en est encore qu'une variété.

III. *Le Tourocco*. Mais il y a dans cette même

contrée du Sénégal un oiseau qui n'a été indiqué par aucun des naturalistes qui nous ont précédés, que nous décrivons sous la dénomination de *tourterelle à large queue du Sénégal*, nous ayant été donné sous ce nom par M. Adanson. Néanmoins, comme cette espèce nouvelle nous paroît réellement différente de celle de la tourterelle d'Europe, nous avons cru devoir lui donner le nom propre de *tourocco*, parce que cet oiseau ayant le bec et plusieurs autres caractères de la tourterelle, porte sa queue comme le hocco.

IV. *La Tourtelette*. Un autre oiseau qui a rapport à la tourterelle est celui qui a été indiqué par M. Brisson et que nous indiquerons sous la dénomination de *tourterelle à cravate noire du cap de Bonne-Espérance*. Nous croyons devoir lui donner un nom propre, parce qu'il nous paroît être d'une espèce particulière et différente de celle de la tourterelle; nous l'appelons donc *tourtelette*, parce qu'il est beaucoup plus petit que notre tourterelle : il en diffère aussi en ce qu'il a la queue bien plus longue, quoique moins large que celle du tourocco; il n'y a que les deux plumes du milieu de la queue qui soient très-longues. Le mâle diffère de la femelle en ce qu'il porte une espèce de cravate d'un noir brillant sous le cou et sur la gorge, au lieu que la femelle n'a que du gris mêlé de brun sur ces mêmes parties. Cet oiseau se trou-

ve au Sénégal comme au cap de Bonne-Espérance, et probablement dans toutes les contrées méridionales de l'Afrique.

V *Le Turvert*. Nous donnons le nom de *turvert* à un oiseau vert qui a du rapport avec la tourterelle, mais qui nous paroît être d'une espèce distincte et séparée de toutes les autres. Nous comprenons sous cette espèce du turvert, trois oiseaux : le premier a été indiqué par M. Brisson sous la dénomination de *tourterelle verte d'Amboine* : le second, sous le nom de *tourterelle de Batavia*, n'a été indiqué par aucun naturaliste; nous ne le regardons pas comme formant une espèce différente du turvert; on peut présumer qu'étant du même climat, et peu différent par la grandeur, la forme et les couleurs, ce n'est qu'une variété peut-être de sexe ou d'âge : le troisième, que nous nommons *tourterelle de Java*, parce qu'on nous a dit qu'il venoit de cette île, ainsi que le précédent, ne nous paroît encore être qu'une simple variété du turvert, mais plus caractérisée que la première par la différence de la couleur sous les parties inférieures du corps.

VI. Ce ne sont pas là les seules espèces ou variétés du genre des tourterelles : car, sans sortir de l'ancien continent, on trouve la tourterelle de Portugal, qui est brune avec des taches noires et

blanches de chaque côté et vers le milieu du cou; la tourterelle rayée de la Chine, qui est un bel oiseau dont la tête et le cou sont rayés de jaune, de rouge et de blanc; la tourterelle rayée des Indes, qui n'est pas rayée longitudinalement sur le cou comme la précédente, mais transversalement sur le corps et les ailes; la tourterelle d'Amboine, aussi rayée transversalement de lignes noires sur le cou et la poitrine, avec la queue très-longue; mais comme nous n'avons vu aucun de ces quatre oiseaux en Nature, et que les auteurs qui les ont décrits les nomment *colombes* ou *pigeons*, nous ne devons pas décider si tous appartiennent plus à la tourterelle qu'au pigeon.

VII. *La Tourte*. Dans le nouveau continent, on trouve d'abord la tourterelle de Canada, qui, comme je l'ai dit, est de la même espèce que notre tourterelle d'Europe.

Un autre oiseau qu'avec les voyageurs nous appellerons *tourte*, est celui qui a été donné par Catesby sous le nom de *tourterelle de la Caroline*. La seule différence qu'il y ait entre ces deux oiseaux est une tache couleur d'or, mêlée de vert et de cramoisi, qui, dans l'oiseau de Catesby, se trouve au-dessous des yeux, sur les côtés du cou, et qui ne se voit pas dans le nôtre; ce qui nous fait croire que le premier est le mâle, et le second la femelle. On peut avec quelque fondement rappor-

ter à cette espèce le picacuroba du Brésil, indiqué par Marcgrave.

Je présume aussi que la tourterelle de la Jamaïque, indiquée par Albin, et ensuite par M. Brisson, étant du même climat que la précédente, et n'en différant pas assez pour faire une espèce à part, doit être regardée comme une variété dans l'espèce de la tourte; et c'est par cette raison que nous ne lui avons pas donné de nom propre et particulier.

Au reste, nous observerons que cet oiseau a beaucoup de rapport avec celui donné par M. Edwards, et que le sien pourroit bien être la femelle du nôtre. La seule chose qui s'oppose à cette présomption fondée sur les ressemblances, c'est la différence des climats. On a dit à M. Edwards que son oiseau venoit des Indes orientales, et le nôtre se trouve en Amérique; ne se pourroit-il pas qu'il y eût erreur sur le climat dans M. Edwards? Ces oiseaux se ressemblent trop entre eux, et ne sont pas assez différents de la tourte, pour qu'on puisse se persuader qu'ils sont de climats si éloignés; car nous sommes assurés que celui dont nous parlons a été envoyé de la Jamaïque au Cabinet du Roi.

VIII. *Le Cocotzin*. L'oiseau d'Amérique indiqué par Fernandès sous le nom de *cocotzin*, que nous lui conserverons, parce qu'il est d'une espèce différente de tous les autres; et comme il est aussi

plus petit qu'aucune des tourterelles, plusieurs naturalistes l'ont désigné par ce caractère, en l'appelant *petite tourterelle*; d'autres l'ont appelé *ortolan*, parce que n'étant guère plus gros que cet oiseau, il est de même très-bon à manger. On l'a voit décrit sous les dénominations de *petite tourterelle de Saint-Domingue*, et *petite tourterelle de la Martinique*. Mais, après les avoir examinés et comparés en Nature, nous présumons que tous deux ne font que la même espèce d'oiseau. Il paroît aussi qu'on doit y rapporter le picuipinima de Pison et de Marcgrave, et la petite tourterelle d'Acapulco, dont parle Gemelli Carreri. Ainsi cet oiseau se trouve dans toutes les parties méridionales du nouveau continent.

DU CRAVE OU CORACIAS.¹

QUELQUES auteurs ont confondu cet oiseau avec le choquard, appelé communément *choucas des*

¹ *Crave* est le nom qu'on lui donne en Picardie, suivant Belon; en latin, selon Campden, *avis incendiaria*; en italien, *spelviero, taccola, tatula, pazon, zort, cutta*; en français, *chouette* et *choucas rouge*; dans le Valais, *choquard* et *chouette*; en allemand, *steintaken* (choucas de roche), *steintulen, steinkrahe*; en anglais, *cornish-chough, Cornwall-kahe, kitlegrew*. En comparant ces noms divers avec ceux du *choquard* ou *choucas des Alpes*, on en trouvera qui sont les mêmes; effet de la méprise qui a fait confondre ces deux espèces en une seule.

Alpes : cependant il en diffère d'une manière assez marquée par ses proportions totales et par les dimensions, la forme et la couleur de son bec, qu'il a plus long, plus menu, plus arqué et de couleur rouge; il a aussi la queue plus courte, les ailes plus longues, et, par une conséquence naturelle, le vol plus élevé; enfin ses yeux sont entourés d'un petit cercle rouge.

Il est vrai que le crave ou coracias se rapproche du choquard par la couleur et par quelques-unes de ses habitudes naturelles. Ils ont tous deux le plumage noir, avec des reflets verts, bleus, pourpres, qui jouent admirablement sur ce fond obscur. Tous deux se plaisent sur le sommet des plus hautes montagnes, et descendent rarement dans la plaine, avec cette différence néanmoins que le premier paroît beaucoup plus répandu que le second.

Le coracias est un oiseau d'une taille élégante, d'un naturel vif, inquiet, turbulent, et qui cependant se prive à un certain point. Dans les commencements on le nourrit d'une espèce de pâtée faite avec du lait, du pain, des grains, etc.; et dans la suite il s'accommode de tous les mets qui se servent sur nos tables.

Aldrovande en a vu un à Bologne en Italie qui avoit la singulière habitude de casser les carreaux de vitres de dehors en dedans, comme pour entrer dans les maisons par la fenêtré : habitude qui

tenoit sans doute au même instinct qui porte les corneilles, les pies et les choucas à s'attacher aux pièces de métal et à tout ce qui est luisant; car le coracias est attiré, comme ces oiseaux, par ce qui brille, et, comme eux, cherche à se l'approprier.

On l'a vu même enlever du foyer de la cheminée des morceaux de bois tout allumés, et mettre ainsi le feu dans la maison; en sorte que ce dangereux oiseau joint la qualité d'incendiaire à celle de voleur domestique. Mais on pourroit, ce me semble, tourner contre lui-même cette mauvaise habitude, et la faire servir à sa propre destruction, en employant les miroirs pour l'attirer dans les pièges, comme on les emploie pour attirer les alouettes.

M. Salerne dit avoir vu à Paris deux coracias qui vivoient en fort bonne intelligence avec des pigeons de volière : mais apparemment il n'avoit pas vu le corbeau sauvage de Gesner, ni la description qu'en donne cet auteur, lorsqu'il a dit, d'après M. Ray, qu'il s'accordoit en tout, excepté pour la grandeur, avec le coracias; soit qu'il voulût parler, sous ce nom de *coracias*, de l'oiseau dont il s'agit dans cet article; soit qu'il entendît notre choquard ou le *pyrrhocorax* de Plin, car le chocard est absolument différent : et Gesner, qui avoit vu le coracias de cet article et son corbeau sauvage, n'a eu garde de confondre ces deux espèces; il savoit que le corbeau sauvage diffère

du coracias par sa huppe, par le port de son corps, par la forme et la longueur de son bec, par la brièveté de sa queue, par le bon goût de sa chair, du moins de celle de ses petits, enfin parce qu'il est moins criard, moins sédentaire, et qu'il change plus régulièrement de demeure en certains temps de l'année, sans parler de quelques autres différences qui le distinguent de chacun de ces deux oiseaux en particulier.

Le coracias a le cri aigre, quoique assez sonore, et fort semblable à celui de la pie de mer; il le fait entendre presque continuellement : aussi Olin remarque-t-il que si on l'élève, ce n'est point pour sa voix, mais pour son beau plumage. Cependant Belon et les auteurs de la *Zoologie britannique* disent qu'il apprend à parler.

La femelle pond quatre ou cinq œufs blancs, tachetés de jaune sale : elle établit son nid au haut des vieilles tours abandonnées et des rochers escarpés, mais non pas indistinctement; car, selon M. Edwards, ces oiseaux préfèrent les rochers de la côte occidentale d'Angleterre à ceux des côtes orientale et méridionale, quoique celles-ci présentent à peu près les mêmes sites et les mêmes expositions.

Un autre fait de même genre, que je dois à un observateur digne de confiance, c'est que ces oiseaux, quoique habitants des Alpes, des montagnes de Suisse, de celles d'Auvergne, etc., ne pa-

roissent pas néanmoins sur les montagnes du Bugy, ni dans toute la chaîne qui borde le pays de Gex jusqu'à Genève. Belon, qui les avoit vus sur le mont Jura en Suisse, les a retrouvés dans l'île de Crète, et toujours sur la cime des rochers. Mais M. Hasselquist assure qu'ils arrivent et se répandent en Égypte vers le temps où le Nil débordé est prêt à rentrer dans son lit. En admettant ce fait, quoique contraire à tout ce que l'on sait d'ailleurs de la nature de ces oiseaux, il faut donc supposer qu'ils sont attirés en Égypte par une nourriture abondante, telle qu'en peut produire un terrain gras et fertile, au moment où, sortant de dessous les eaux, il reçoit la puissante influence du soleil. Et en effet, les craves se nourrissent d'insectes et de grains nouvellement semés ramollis par le premier travail de la végétation.

Il résulte de tout cela que ces oiseaux ne sont point attachés absolument et exclusivement aux sommets des montagnes et des rochers, puisqu'il y en a qui paroissent régulièrement en certains temps de l'année dans la Basse-Égypte; mais qu'ils ne se plaisent pas également sur les sommets de tout rocher et de toute montagne, et qu'ils préfèrent constamment les uns aux autres, non point à raison de leur hauteur ou de leur exposition, mais à raison de certaines circonstances qui ont échappé jusqu'à présent aux observateurs.

Il est probable que le *coracias* d'Aristote est le

même que celui de cet article, et non le *pyrrhocorax* de Pline, dont il diffère en grosseur, comme aussi par la couleur du bec, que le *pyrrhocorax* a jaune. D'ailleurs le crave ou coracias à bec et pieds rouges ayant été vu par Belon sur les montagnes de Crète, il étoit plus à portée d'être connu d'Aristote que le *pyrrhocorax*, lequel passoit chez les anciens pour être propre et particulier aux montagnes des Alpes, et qu'en effet Belon n'a point vu dans la Grèce.

Je dois avouer cependant qu'Aristote fait de son *coracias* une espèce de choucas (κολοιός), comme nous en faisons une du *pyrrhocorax* de Pline; ce qui semble former un préjugé en faveur de l'identité ou du moins de la proximité de ces deux espèces : mais comme dans le même chapitre je trouve un palmipède joint aux choucas, comme étant de même genre, il est visible que ce philosophe confond des oiseaux de nature différente, ou plutôt que cette confusion résulte de quelques fautes de copistes, et qu'on ne doit pas se prévaloir d'un texte probablement altéré, pour fixer l'analogie des espèces, mais qu'il est plus sûr d'établir cette analogie d'après les vrais caractères de chaque espèce. Ajoutez à cela que le nom de *pyrrhocorax*, qui est tout grec, ne se trouve nulle part dans les livres d'Aristote; que Pline, qui connoissoit bien ces livres, n'y avoit point aperçu l'oiseau qu'il désigne par ce nom, et qu'il ne par-

le point du *pyrrhocorax* d'après ce que le philosophe grec a dit du *coracias*, comme il est aisé de s'en convaincre en comparant les passages.

Celui qui a été observé par les auteurs de la *Zoologie britannique*, et qui étoit un véritable coracias, pesoit treize onces, avoit environ deux pieds et demi de vol, la langue presque aussi longue que le bec, un peu fourchue, et les ongles noirs, forts et crochus.

M. Gerini fait mention d'un coracias à bec et pieds noirs; qu'il regarde comme une variété de l'espèce dont il s'agit dans cet article, ou comme la même espèce différente d'elle-même par quelques accidents de couleur, suivant l'âge, le sexe, etc.

DU CORACIAS HUPPÉ, OU SONNEUR.¹

J'adopte ce nom, que quelques-uns ont donné à l'oiseau dont il s'agit dans cet article, à cause du rapport qu'ils ont trouvé entre son cri et le son de ces clochettes qu'on attache au cou du bétail.

Le sonneur est de la grosseur d'une poule; son plumage est noir, avec des reflets d'un beau vert, et variés à peu près comme dans le crave ou cora-

¹ A Zurich, *scheller, waldt-rapp, stein-rapp*; et en Bavière, comme en Stirie, *clauss-rapp*; en italien, *corvo spitato*; en polonais, *kruk-lesny, nocny*; en anglais, *wood-crow from Switzerland*.

cias, dont nous venons de parler : il a aussi, comme lui, le bec et les pieds rouges; mais son bec est encore plus long, plus menu, et fort propre à s'insinuer dans les fentes de rochers, dans les crevasses de la terre, et dans les trous d'arbres et de murailles, pour y chercher les vers et les insectes dont il fait sa principale nourriture. On a trouvé dans son estomac des débris de grillons-taupes, vulgairement appelés *courtillères*. Il mange aussi des larves de hannetons, et se rend utile par la guerre qu'il fait à ces insectes destructeurs.

Les plumes qu'il a sur le sommet de la tête sont plus longues que les autres, et lui forment une espèce de huppe pendante en arrière : mais cette huppe, qui ne commence à paroître que dans les oiseaux adultes, disparoît dans les vieux; et c'est de là sans doute qu'ils ont été appelés, en certains endroits, du nom de *corbeaux chauves*, et que, dans quelques descriptions, ils sont représentés comme ayant la tête jaune, marquée de taches rouges. Ces couleurs sont apparemment celles de la peau, lorsqu'au temps de la vieillesse elle est dépouillée de ses plumes.

Cette huppe qui a valu au sonneur le nom de *huppe de montagne*, n'est pas la seule différence qui le distingue du crave ou coracias : il a encore le cou plus grêle et plus allongé, la tête plus petite, la queue plus courte, etc. De plus, il n'est connu que comme oiseau de passage, au lieu que

le crave ou coracias n'est oiseau de passage qu'en certains pays et certaines circonstances, comme nous l'avons vu plus haut. C'est d'après ces traits de dissemblance que Gesner en a fait deux espèces diverses, et que je me suis cru fondé à les distinguer par des noms différents.

Les sonneurs ont le vol très-élevé, et vont presque toujours par troupes; ils cherchent souvent leur nourriture dans les prés et dans les lieux marécageux, et ils nichent toujours au haut des vieilles tours abandonnées, ou dans des fentes de rochers escarpés et inaccessibles, comme s'ils sentoient que leurs petits sont un mets délicat et recherché, et qu'ils voulussent les mettre hors de la portée des hommes : mais il se trouve toujours des hommes qui ont assez de courage ou de mépris d'eux-mêmes pour exposer leur vie par l'appât du plus vil intérêt; et l'on en voit beaucoup dans la saison, qui, pour dénicher ces petits oiseaux, se hasardent à se laisser couler le long d'une corde fixée au haut des rochers où sont les nids, et qui, suspendus ainsi au-dessus des précipices, font la plus vaine et la plus périlleuse de toutes les récoltes.

Les femelles pondent deux ou trois œufs par couvée; et ceux qui cherchent leurs petits laissent ordinairement un jeune oiseau dans chaque nid, pour s'assurer de leur retour pour l'année suivante. Lorsqu'on enlève la couvée, les père et mè-

re jettent un cri *ka-ka kœ-kœ*; le reste du temps ils se font rarement entendre. Les jeunes se pri-vent assez facilement, et d'autant plus facilement qu'on les a pris plus jeunes et avant qu'ils fussent en état de voler.

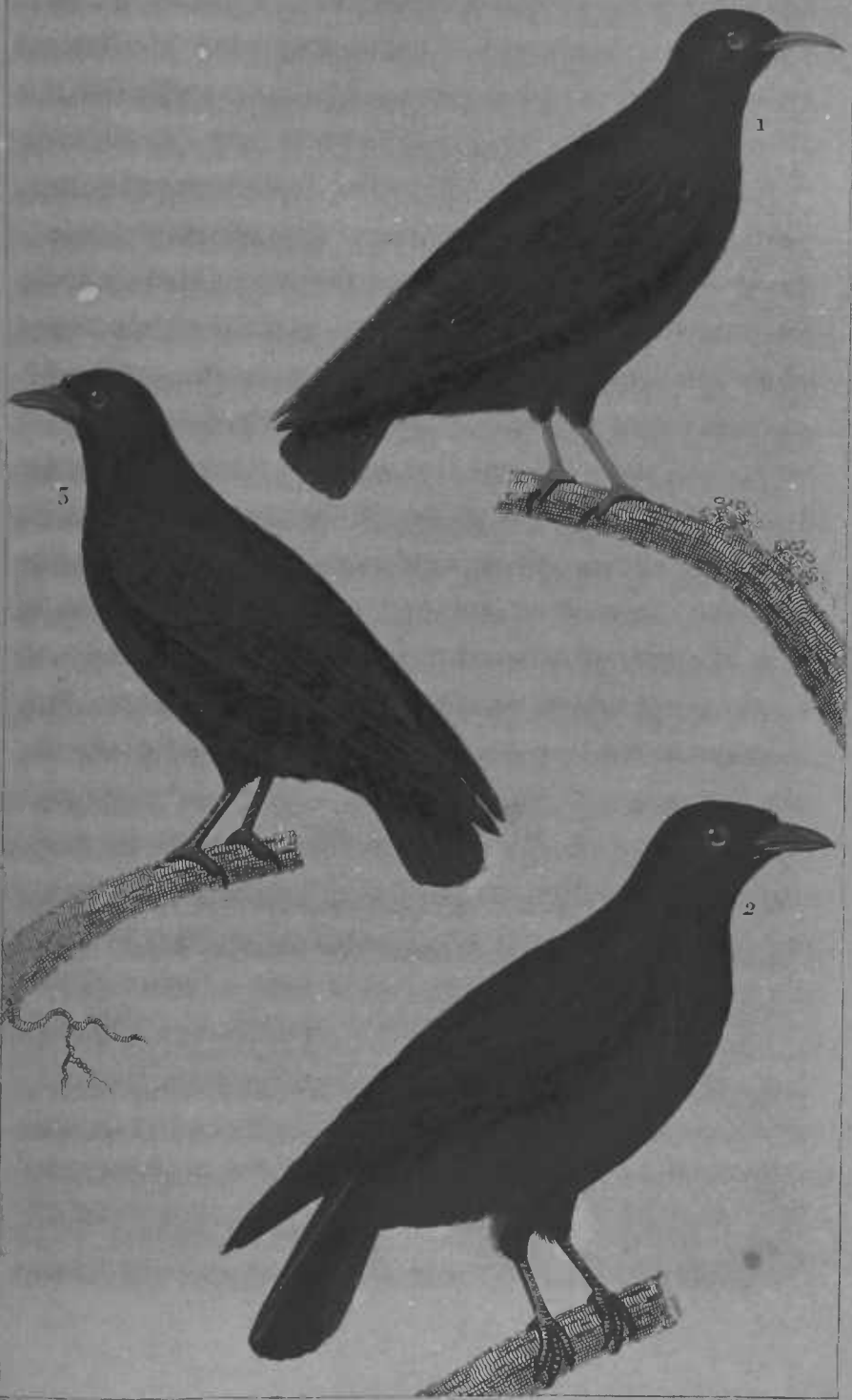
Ils arrivent dans le pays de Zurich vers le commencement d'avril, en même temps que les cigognes; on recherche leurs nids aux environs de la Pentecôte, et ils s'en vont au mois de juin avant tous les autres oiseaux. Je ne sais pourquoi M. Barrère en a fait une espèce de courlis.

Le sonneur se trouve sur les Alpes et sur les hautes montagnes d'Italie, de Stirie, de Suisse, de Bavière, et sur les hauts rochers qui bordent le Danube, aux environs de Passau et de Keilheim. Ces oiseaux choisissent pour leurs retraites certaines gorges bien exposées entre ces rochers, d'où leur est venu le nom de *klauss-rappen*, corbeaux des gorges.

DU CORBEAU.¹

Quoique le nom de *corbeau* ait été donné par les nomenclateurs à plusieurs oiseaux, tels que les

¹ En latin, *corvus*; en espagnol, *cucervo*; en italien, *corvo*; en allemand, *rabe, rave, kol-rave*; en anglais, *raven*; en suédois, *korp*; en polonais, *kruk*; en hébreu, *oreb*; en arabe, *gerabib*; en persan, *calak*; en vieux français, *corbin*; en Guienne, *escorbeau*. Ses petits se nomment *corbillats* et *corbillards*, et le mot *corbiner* exprimoit autrefois le cri des corbeaux et des corneilles, selon Cotgrave.



Psitt. pica
 1 Le Sonneur.
 2 Le Corbeau

Page 433 | 3. La Corbine.
 . 436

M. Misard sc.
 . 460

corneilles, les choucas, les craves ou coracias, etc., nous en restreindrons ici l'acception, et nous l'attribuerons exclusivement à la seule espèce du grand corbeau, du *corvus* des anciens, qui est assez différent de ces autres oiseaux par sa grosseur, ses mœurs, ses habitudes naturelles, pour qu'on doive lui appliquer une dénomination distinctive, et surtout lui conserver son ancien nom.

Cet oiseau a été fameux dans tous les temps : mais sa réputation est encore plus mauvaise qu'elle n'est étendue, peut-être par cela même qu'il a été confondu avec d'autres oiseaux, et qu'on lui a imputé tout ce qu'il y avoit de mauvais dans plusieurs espèces. On l'a toujours regardé comme le dernier des oiseaux de proie, et comme l'un des plus lâches et des plus dégoûtants. Les voiries infectes, les charognes pourries, sont, dit-on, le fonds de sa nourriture; s'il s'assouvit d'une chair vivante, c'est de celle des animaux foibles ou utiles, comme agneaux, levrauts, etc. On prétend même qu'il attaque quelquefois les grands animaux avec avantage, et que, suppléant à la force qui lui manque par la ruse et l'agilité, il se cramponne sur le dos des buffles, les ronge tout vifs et en détail, après leur avoir crevé les yeux; et ce qui rendroit cette férocité plus odieuse, c'est qu'elle seroit en lui l'effet non de la nécessité, mais d'un appétit de préférence pour la chair et le sang, d'autant qu'il peut vivre de tous les fruits, de tou-

tes les graines, de tous les insectes, et même des poissons morts, et qu'aucun autre animal ne mérite mieux la dénomination d'*omnivore*.

Cette violence et cette universalité d'appétit ou plutôt de voracité, tantôt l'a fait proscrire comme un animal nuisible et destructeur, et tantôt lui a valu la protection des lois, comme à un animal utile et bienfaisant : en effet, un hôte de si grosse dépense ne peut qu'être à charge à un peuple pauvre ou trop peu nombreux ; au lieu qu'il doit être précieux dans un pays riche et bien peuplé, comme consommant les immondices de toute espèce dont regorge ordinairement un tel pays. C'est par cette raison qu'il étoit autrefois défendu en Angleterre, suivant Belon, de lui faire aucune violence, et que dans l'île Feroé, dans celle de Malte, etc., on a mis sa tête à prix.

Si aux traits sous lesquels nous venons de représenter le corbeau on ajoute son plumage lugubre, son cri plus lugubre encore, quoique très-foible à proportion de sa grosseur, son port ignoble, son regard farouche, tout son corps exhalant l'infection, on ne sera pas surpris que, dans presque tous les temps, il ait été regardé comme un objet de dégoût et d'horreur : sa chair étoit interdite aux Juifs ; les sauvages n'en mangent jamais, et, parmi nous, les plus misérables n'en mangent qu'avec répugnance et après avoir enlevé la peau, qui est très-coriace. Partout on le met au nombre

des oiseaux sinistres, qui n'ont le pressentiment de l'avenir que pour annoncer des malheurs. De graves historiens ont été jusqu'à publier la relation de batailles rangées entre des armées de corbeaux et d'autres oiseaux de proie, et à donner ces combats comme un présage des guerres cruelles qui se sont allumées dans la suite entre les nations. Combien de gens encore aujourd'hui frémissent et s'inquiètent au bruit de son croassement ! Toute sa science de l'avenir se borne cependant, ainsi que celle des autres habitants de l'air, à connoître mieux que nous l'élément qu'il habite, à être plus susceptible de ses moindres impressions, à pressentir ses moindres changements, et à nous les annoncer par certains cris et certaines actions qui sont en lui l'effet naturel de ces changements. Dans les provinces méridionales de la Suède, dit M. Linnæus, lorsque le ciel est serein, les corbeaux volent très-haut en faisant un certain cri qui s'entend de fort loin. Les auteurs de la *Zoologie britannique* ajoutent que dans cette circonstance ils volent le plus souvent par paires. D'autres écrivains, moins éclairés, ont fait d'autres remarques mêlées plus ou moins d'incertitudes et de superstitions.

Dans le temps que les aruspices faisoient partie de la religion, les corbeaux, quoique mauvais prophètes, ne pouvoient qu'être des oiseaux fort intéressants ; car la passion de prévoir les événe-

ments futurs, même les plus tristes, est une ancienne maladie du genre humain : aussi s'attache-t-on beaucoup à étudier toutes leurs actions, toutes les circonstances de leur vol, toutes les différences de leur voix, dont on avoit compté jusqu'à soixante-quatre inflexions distinctes, sans parler d'autres différences plus fines et trop difficiles à apprécier; chacune avoit sa signification déterminée; il ne manqua pas de charlatans pour en procurer l'intelligence, ni de gens simples pour y croire. Pline lui-même, qui n'étoit ni charlatan ni superstitieux, mais qui travailla quelquefois sur de mauvais mémoires, a eu soin d'indiquer celle de toutes ces voix qui étoit la plus sinistre. Quelques-uns ont poussé la folie jusqu'à manger le cœur et les entrailles de ces oiseaux, dans l'espérance de s'approprier leur don de prophétie.

Non-seulement le corbeau a un grand nombre d'inflexions de voix répondant à ses différentes affections intérieures, il a encore le talent d'imiter le cri des autres animaux, et même la parole de l'homme; et l'on a imaginé de lui couper le filet, afin de perfectionner cette disposition naturelle. *Colas* est le mot qu'il prononce le plus aisément; et Scaliger en a entendu un qui, lorsqu'il avoit faim, appeloit distinctement le cuisinier de la maison, nommé Conrad. Ces mots ont en effet quelque rapport avec le cri ordinaire du corbeau.

On faisoit grand cas à Rome de ces oiseaux par-

leurs; et un philosophe n'a pas dédaigné de nous raconter assez au long l'histoire de l'un d'eux. Ils n'apprennent pas seulement à parler ou plutôt à répéter la parole humaine, mais ils deviennent familiers dans la maison : ils se privent, quoique vieux, et paroissent même capables d'un attachement personnel et durable.

Par une suite de cette souplesse de naturel, ils apprennent aussi, non pas à dépouiller leur voracité, mais à la régler et à l'employer au service de l'homme. Pline parle d'un certain Craterus d'Asie, qui s'étoit rendu fameux par son habileté à les dresser pour la chasse, et qui savoit se faire suivre, même par les corbeaux sauvages. Scaliger rapporte que le roi Louis (apparemment Louis XII) en avoit un ainsi dressé, dont il se servoit pour la chasse des perdrix. Albert en avoit vu un autre à Naples qui prenoit et des perdrix et des faisans, et même d'autres corbeaux : mais, pour chasser ainsi les oiseaux de son espèce, il falloit qu'il y fût excité et comme forcé par la présence du fauconnier. Enfin il semble qu'on lui ait appris quelquefois à défendre son maître, et à l'aider contre ses ennemis avec une sorte d'intelligence et par une manœuvre combinée, du moins si l'on peut croire ce que rapporte Aulu-Gelle du corbeau de Valerius.

Ajoutons à tout cela que le corbeau paroît avoir une grande sagacité d'odorat pour éventer de loin

les cadavres; Thucydide lui accorde même un instinct assez sûr pour s'abstenir de ceux des animaux qui sont morts de la peste : mais il faut avouer que ce prétendu discernement se dément quelquefois, et ne l'empêche pas toujours de manger des choses qui lui sont contraires, comme nous le verrons plus bas. Enfin c'est encore à l'un de ces oiseaux qu'on a attribué la singulière industrie, pour amener à sa portée l'eau qu'il avoit aperçue au fond d'un vase trop étroit, d'y laisser tomber une à une de petites pierres, lesquelles, en s'amoncelant, firent monter l'eau insensiblement, et le mirent à même d'étancher sa soif. Cette soif, si le fait est vrai, est un trait de dissemblance qui distingue le corbeau de la plupart des oiseaux de proie, surtout de ceux qui se nourrissent de proie vivante, lesquels n'aiment à se désaltérer que dans le sang, et dont l'industrie est beaucoup plus excitée par le besoin de manger que par celui de boire. Une autre différence, c'est que les corbeaux ont les mœurs plus sociales; mais il est facile d'en rendre raison : comme ils mangent de toutes sortes de nourritures, ils ont plus de ressources que les autres oiseaux carnassiers; ils peuvent donc subsister en plus grand nombre dans un même espace de terrain, et ils ont moins de raison de se fuir les uns les autres. C'est ici le lieu de remarquer que, quoique les corbeaux privés mangent de la viande crue et cuite, et qu'ils

passent communément pour faire, dans l'état de liberté, une grande destruction de mulots, de campagnols, etc., M. Hébert, qui les a observés longtemps et de fort près, ne les a jamais vus s'acharner sur les cadavres, en déchiqeter la chair, ni même se poser dessus; et il est fort porté à croire qu'ils préfèrent les insectes, et surtout les vers de terre, à toute autre nourriture : il ajoute qu'on trouve de la terre dans leurs excréments.

Les corbeaux, les vrais corbeaux de montagne ne sont point oiseaux de passage, et diffèrent en cela plus ou moins des corneilles, auxquelles on a voulu les associer. Ils semblent particulièrement attachés au rocher qui les a vus naître, ou plutôt sur lequel ils se sont appariés; on les y voit toute l'année en nombre à peu près égal, et ils ne l'abandonnent jamais entièrement. S'ils descendent dans la plaine, c'est pour chercher leur subsistance : mais ils y descendent plus rarement l'été que l'hiver, parce qu'ils évitent les grandes chaleurs; et c'est la seule influence que la différente température des saisons paroisse avoir sur leurs habitudes. Ils ne passent point la nuit dans les bois, comme font les corneilles; ils savent se choisir, dans leurs montagnes, une retraite à l'abri du nord, sous des voûtes naturelles, formées par des avances ou des enfoncements de rocher : c'est là qu'ils se retirent pendant la nuit, au nombre de quinze ou vingt. Ils dorment perchés sur les arbrisseaux qui

croissent entre les rochers : ils font leurs nids dans les crevasses de ces mêmes rochers, ou dans les trous de murailles, au haut des vieilles tours abandonnées, et quelquefois sur les hautes branches des grands arbres isolés. Chaque mâle a sa femelle, à qui il demeure attaché plusieurs années de suite : car ces oiseaux si odieux, si dégoûtants pour nous, savent néanmoins s'inspirer un amour réciproque et constant; ils savent aussi l'exprimer, comme la tourterelle, par des caresses graduées, et semblent connoître les nuances des préludes et la volupté des détails. Le mâle, si l'on en croit quelques anciens, commence toujours par une espèce de chant d'amour; ensuite on les voit approcher leurs becs, se caresser, se baiser; et l'on n'a pas manqué de dire, comme de tant d'autres oiseaux, qu'ils s'accouplent par le bec. Si cette absurde méprise pouvoit être justifiée, c'est parce qu'il est aussi rare de voir ces oiseaux s'accoupler réellement qu'il est commun de les voir se caresser : en effet, ils ne se joignent presque jamais de jour, ni dans un lieu découvert, mais au contraire dans les endroits les plus retirés et les plus sauvages, comme s'ils avoient l'instinct de se mettre en sûreté dans le secret de la Nature, pendant la durée d'une action qui, se rapportant tout entière à la conservation de l'espèce, semble suspendre dans l'individu le soin actuel de sa propre existence. Nous avons déjà vu le jean-le-blanc se cacher

pour boire, parce qu'en buvant il enfonce son bec dans l'eau jusqu'aux yeux, et par conséquent ne peut être alors sur ses gardes. Dans tous ces cas, les animaux sauvages se cachent par une sorte de prévoyance qui, ayant pour but immédiat le soin de leur propre conservation, paroît plus près de l'instinct des bêtes que tous les motifs de décence dont on a voulu leur faire honneur; et ici le corbeau a d'autant plus besoin de cette prévoyance, qu'ayant moins d'ardeur et de force pour l'acte de la génération, son accouplement doit probablement avoir une certaine durée.

La femelle se distingue du mâle, selon Barrère, en ce qu'elle est d'un noir moins décidé, et qu'elle a le bec plus foible; et, en effet, j'ai bien observé dans certains individus des becs plus forts et plus convexes que dans d'autres, et différentes teintes de noir et même de brun dans le plumage : mais ceux qui avoient le bec le plus fort étoient d'un noir moins décidé, soit que cette couleur fût naturelle, soit qu'elle fût altérée par le temps et par les précautions qu'on a coutume de prendre pour la conservation des oiseaux desséchés. Cette femelle pond, aux environs du mois de mars, jusqu'à cinq ou six œufs, d'un vert pâle et bleuâtre, marquetés d'un grand nombre de taches et de traits de couleur obscure. Elle les couve pendant environ vingt jours, et, pendant ce temps, le mâle a soin de pourvoir à sa nourriture : il y pour-

voit même largement; car les gens de la campagne trouvent quelquefois dans les nids des corbeaux, ou aux environs, des amas assez considérables de grains, de noix et d'autres fruits. Il est vrai qu'on a soupçonné que ce n'étoit pas seulement pour la subsistance de la couveuse au temps de l'incubation, mais pour celle de tous deux pendant l'hiver. Quoi qu'il en soit de leur intention, il est certain que cette habitude de faire ainsi des provisions et de cacher ce qu'ils peuvent attraper, ne se borne pas aux comestibles, ni même aux choses qui peuvent leur être utiles, elle s'étend encore à tout ce qui se trouve à leur bienséance; et il paroît qu'ils préfèrent les pièces de métal et tout ce qui brille aux yeux. On en a vu un à Erfort, qui eut bien la patience de porter une à une, et de cacher sous une pierre, dans un jardin, une quantité de petites monnoies, jusqu'à concurrence de cinq ou six florins; et il n'y a guère de pays qui n'ait son histoire de pareils vols domestiques.

Quand les petits viennent d'éclorre, il s'en faut bien qu'ils soient de la couleur des père et mère; ils sont plutôt blancs que noirs, au contraire des jeunes cygnes, qui doivent être un jour d'un si beau blanc, et qui commencent par être bruns. Dans les premiers jours, la mère semble un peu négliger ses petits; elle ne leur donne à manger que lorsqu'ils commencent à avoir des plumes; et

l'on n'a pas manqué de dire qu'elle ne commençoit que de ce moment à les reconnoître à leur plumage naissant, et à les traiter véritablement comme siens. Pour moi, je ne vois dans cette diète des premiers jours que ce que l'on voit plus ou moins dans presque tous les autres animaux, et dans l'homme lui-même; tous ont besoin d'un peu de temps pour s'accoutumer à un nouvel élément, à une nouvelle existence. Pendant ce temps de diète, le petit oiseau n'est pas dépourvu de toute nourriture : il en trouve une au dedans de lui-même, et qui lui est très-analogue; c'est le restant du jaune que renferme l'*abdomen*, et qui passe insensiblement dans les intestins par un conduit particulier. La mère, après ces premiers temps, nourrit ses petits avec des aliments convenables, qui ont déjà subi une préparation dans son jabot, et qu'elle leur dégorge dans le bec, à peu près comme font les pigeons.

Le mâle ne se contente pas de pourvoir à la subsistance de la famille, il veille aussi pour sa défense; et s'il s'aperçoit qu'un milan, ou tel autre oiseau de proie, s'approche du nid, le péril de ce qu'il aime le rend courageux; il prend son essor, gagne le dessus, et se rabattant sur l'ennemi, il le frappe violemment de son bec. Si l'oiseau de proie fait des efforts pour reprendre le dessus, le corbeau en fait de nouveaux pour conserver son avantage; et ils s'élèvent quelquefois si haut, qu'on

les perd absolument de vue, jusqu'à ce que, excédés de fatigue, l'un ou l'autre, ou tous les deux, se laissent tomber du haut des airs.

Aristote, et beaucoup d'autres d'après lui, prétendent que lorsque les petits commencent à être en état de voler, le père et la mère les obligent à sortir du nid et à faire usage de leurs ailes; que bientôt même ils les chassent totalement du district qu'ils se sont approprié, si ce district, trop stérile ou trop resserré, ne suffit pas à la subsistance de plusieurs couples; et en cela ils se montreroient véritablement oiseaux de proie : mais ce fait ne s'accorde point avec les observations que M. Hébert a faites sur les corbeaux des montagnes du Bugey, lesquels prolongent l'éducation de leurs petits, et continuent de pourvoir à leur subsistance bien au-delà du terme où ceux-ci sont en état d'y pourvoir par eux-mêmes. Comme l'occasion de faire de telles observations, et le talent de les faire aussi bien, ne se rencontrent pas souvent, j'ai cru devoir en rapporter ici le détail dans les propres termes de l'observateur.

« Les petits corbeaux éclosent de fort bonne
» heure, et dès le mois de mai ils sont en état de
» quitter le nid. Il en naissoit chaque année une
» famille en face de mes fenêtres, sur des rochers
» qui bornoient la vue. Les petits, au nombre de
» quatre ou cinq, se tenoient sur de gros blocs é-
» boulés à une hauteur moyenne, où il étoit facile

» de les voir; et ils se faisoient d'ailleurs assez re-
 » marquer par un piaulement presque continuel.
 » Chaque fois que le père ou la mère leur appor-
 » toient à manger, ce qui arrivoit plusieurs fois le
 » jour, ils les appeloient par un cri *crau, crau,*
 » *crau*, très-différent de leur piaulement. Quelque-
 » fois il n'y en avoit qu'un seul qui prît l'essor, et,
 » après un léger essai de ses forces, il revenoit se po-
 » ser sur son rocher; presque toujours il en restoit
 » quelqu'un, et c'est alors que son piaulement de-
 » venoit continuel. Lorsque les petits avoient l'aile
 » assez forte pour voler, c'est-à-dire quinze jours
 » au moins après leur sortie du nid, les père et mè-
 » re les emmenoit tous les matins avec eux et les
 » ramenoient tous les soirs. C'étoit toujours sur les
 » cinq ou six heures après midi que toute la ban-
 » de revenoit au gîte, et le reste de la soirée se pas-
 » soit en criailleries très-incommodes. Ce manège
 » duroit tout l'été; ce qui donne lieu de croire
 » que les corbeaux ne font pas deux couvées par
 » an.»

Gesner a nourri de jeunes corbeaux avec de la chair crue, de petits poissons et du pain trempé dans l'eau. Ils sont fort friands de cerises, et ils les avalent avidement avec les queues et les noyaux; mais ils ne digèrent que la pulpe, et deux heures après ils rendent par le bec les noyaux et les queues. On dit qu'ils rejettent aussi les os des animaux qu'ils ont avalés avec la chair, de même que la

crécérelle, les oiseaux de proie nocturnes, les oiseaux pêcheurs, etc., rendent les parties dures et indigestes des animaux ou des poissons qu'ils ont dévorés. Pline dit que les corbeaux sont sujets tous les étés à une maladie périodique de soixante jours, dont, selon lui, le principal symptôme est une grande soif : mais je soupçonne que cette maladie n'est autre chose que la mue, laquelle se fait plus lentement dans le corbeau que dans plusieurs autres oiseaux de proie.

Aucun observateur, que je sache, n'a déterminé l'âge auquel les jeunes corbeaux, ayant pris la plus grande partie de leur accroissement, sont vraiment adultes et en état de se reproduire; et si chaque période de la vie étoit proportionnée dans les oiseaux, comme dans les animaux quadrupèdes, à la durée de la vie totale, on pourroit soupçonner que les corbeaux ne deviendroient adultes qu'au bout de plusieurs années; car, quoiqu'il y ait beaucoup à rabattre sur la longue vie qu'Hésiode accorde aux corbeaux, cependant il paroît assez avéré que cet oiseau vit quelquefois un siècle et davantage : on en a vu, dans plusieurs villes de France, qui avoient atteint cet âge; et dans tous les pays et tous les temps, il a passé pour un oiseau très-vivace : mais il s'en faut bien que le terme de l'âge adulte, dans cette espèce, soit retardé en proportion de la durée totale de la vie; car sur la fin du premier été, lorsque toute la famille

vole de compagnie, il est déjà difficile de distinguer à la taille les vieux d'avec les jeunes; et dès-lors il est très-probable que ceux-ci sont en état de se reproduire dès la seconde année.

Nous avons remarqué plus haut que le corbeau n'étoit pas noir en naissant : il ne l'est pas non plus en mourant, du moins quand il meurt de vieillesse; car, dans ce cas, son plumage change sur la fin, et devient jaune par défaut de nourriture : mais il ne faut pas croire qu'en aucun temps cet oiseau soit d'un noir pur et sans mélange d'aucune autre teinte; la Nature ne connoît guère cette uniformité absolue. En effet, le noir qui domine dans cet oiseau paroît mêlé de violet sur la partie supérieure du corps, de cendré sur la gorge, et de vert sous le corps, sur les pennes de la queue, et sur les plus grandes pennes des ailes et les plus éloignées du dos. Il n'y a que les pieds, les ongles et le bec qui soient absolument noirs, et ce noir du bec semble pénétrer jusqu'à la langue, comme celui des plumes semble pénétrer jusqu'à la chair, qui en a une forte teinte. La langue est cylindrique à sa base, aplatie et fourchue à son extrémité, et hérissée de petites pointes sur ses bords. L'organe de l'ouïe est fort compliqué, et peut-être plus que dans les autres oiseaux. Il faut qu'il soit aussi plus sensible, si l'on peut ajouter foi à ce que dit Plutarque, qu'on a vu des corbeaux tomber comme étourdis par les cris d'une multitude

nombreuse et agitée de quelque grand mouvement.

L'œsophage se dilate à l'endroit de sa jonction avec le ventricule, et forme, par sa dilatation, une espèce de jabot qui n'avoit point échappé à Aristote. La face intérieure du ventricule est sillonnée de rugosités; la vésicule du fiel est fort grosse, et adhérente aux intestins; Redi a trouvé des vers dans la cavité de l'*abdomen*. La longueur de l'intestin est à peu près double de celle de l'oiseau, même prise du bout du bec au bout des ongles, c'est-à-dire qu'elle est moyenne entre la longueur des intestins des véritables carnivores et celle des intestins des véritables granivores; en un mot, telle qu'il convient pour un oiseau qui vit de chair et de fruits.

Cet appétit du corbeau, qui s'étend à tous les genres de nourritures, se tourne souvent contre lui-même, par la facilité qu'il offre aux oiseleurs de trouver des appâts qui lui conviennent. La poudre de noix vomique, qui est un poison pour un grand nombre d'animaux quadrupèdes, en est aussi un pour le corbeau : elle l'enivre au point qu'il tombe bientôt après qu'il en a mangé; il faut saisir le moment où il tombe, car cette ivresse est quelquefois de courte durée, et il reprend souvent assez de force pour aller mourir ou languir sur son rocher. On le prend aussi avec plusieurs sortes de filets, de lacets et de pièges, et même à la pipée,

comme les petits oiseaux; car il partage avec eux leur antipathie pour le hibou, et il n'aperçoit jamais cet oiseau, ni la chouette, sans jeter un cri. On dit qu'il est aussi en guerre avec le milan, le vautour, la pie de mer : mais ce n'est autre chose que l'effet de cette antipathie nécessaire qui est entre tous les animaux carnassiers, ennemis nés de tous les foibles qui peuvent devenir leur proie, et de tous les forts qui peuvent la leur disputer.

Les corbeaux, lorsqu'ils se posent à terre, marchent et ne sautent point. Ils ont, comme les oiseaux de proie, les ailes longues et fortes (à peu près trois pieds et demi d'envergure); elles sont composées de vingt pennes, dont les deux ou trois premières sont plus courtes que la quatrième, qui est la plus longue de toutes, et dont les moyennes ont une singularité, c'est que l'extrémité de leur côte se prolonge au-delà des barbes et finit en pointe. La queue a douze pennes d'environ huit pouces, cependant un peu inégales, les deux du milieu étant les plus longues, et ensuite les plus voisines de celles-là; en sorte que le bout de la queue paroît un peu arrondi sur son plan horizontal : c'est ce que j'appellerai dans la suite *queue étagée*.

De la longueur des ailes on peut presque toujours conclure la hauteur du vol : aussi les corbeaux ont-ils le vol très-élevé, comme nous l'avons dit, et il n'est pas surprenant qu'on les ait vus

dans les temps de nuées et d'orage traverser les airs ayant le bec chargé de feu. Ce feu n'étoit autre chose sans doute que celui des éclairs mêmes, je veux dire, qu'une aigrette lumineuse formée à la pointe de leur bec par la matière électrique, qui, comme on sait, remplit la région supérieure de l'atmosphère dans ces temps d'orage : et pour le dire en passant, c'est peut-être quelque observation de ce genre qui a valu à l'aigle le titre de *ministre de la foudre*; car il est peu de fables qui ne soient fondées sur la vérité.

De ce que le corbeau a le vol élevé, comme nous venons de le voir, et de ce qu'il s'accommode à toutes les températures, comme chacun sait, il s'en suit que le monde entier lui est ouvert, et qu'il ne doit être exclu d'aucune région. En effet, il est répandu depuis le cercle polaire jusqu'au cap de Bonne-Espérance et à l'île de Madagascar, plus ou moins abondamment, selon que chaque pays fournit plus ou moins de nourriture, et des rochers qui soient plus ou moins à son gré. Il passe quelquefois des côtes de Barbarie dans l'île de Ténériffe. On le retrouve encore au Mexique, à Saint-Domingue, au Canada, et sans doute dans les autres parties du nouveau continent et dans les îles adjacentes. Lorsqu'une fois il est établi dans un pays et qu'il y a pris ses habitudes, il ne le quitte guère pour passer dans un autre. Il reste même attaché au nid qu'il construit, et il s'en sert plu-

sieurs années de suite, comme nous l'avons vu ci-dessus.

Son plumage n'est pas le même dans tous les pays. Indépendamment des causes particulières qui peuvent en altérer la couleur ou la faire varier du noir au brun et même au jaune, comme je l'ai remarqué plus haut, il subit encore plus ou moins les influences du climat : il est quelquefois blanc en Norwège et en Islande, où il y a aussi des corbeaux tout-à-fait noirs, et en assez grand nombre. D'un autre côté, on en trouve de blancs au centre de la France et de l'Allemagne, dans des nids où il y en a aussi de noirs. Le corbeau du Mexique, appelé *cacalotl* par Fernandès, est varié de ces deux couleurs; celui de la baie de Saldagne a un collier blanc; celui de Madagascar, appelé *coach* selon Flaccourt, a du blanc sous le ventre; et l'on retrouve le même mélange de blanc et de noir dans quelques individus de la race qui réside en Europe, même dans celui à qui M. Brisson a donné le nom de *corbeau blanc du Nord*, et qu'il eût été plus naturel, ce me semble, d'appeler *corbeau noir et blanc*, puisqu'il a le dessus du corps noir, le dessous blanc, et la tête blanche et noire, ainsi que le bec, les pieds, la queue et les ailes. Celles-ci ont vingt et une pennes, et la queue en a douze, dans lesquelles il y a une singularité à remarquer; c'est que les correspondantes de chaque côté, je veux dire les pennes qui, de chaque côté,

sont à égale distance des deux du milieu, et qui sont ordinairement semblables entre elles pour la forme et pour la distribution des couleurs, ont, dans l'individu décrit par M. Brisson, plus ou moins de blanc, et distribué d'une manière différente : ce qui me feroit soupçonner que le blanc est ici une altération de la couleur naturelle, qui est le noir; un effet accidentel de la température excessive du climat, laquelle, comme cause extérieure, n'agit pas toujours uniformément en toutes saisons ni en toutes circonstances, et dont les effets ne sont jamais aussi réguliers que ceux qui sont produits par la constante activité du moule intérieur; et si ma conjecture est vraie, il n'y a aucune raison de faire une espèce particulière, ni même une race ou variété permanente, de cet oiseau, lequel ne diffère d'ailleurs de notre corbeau ordinaire que par ses ailes un peu plus longues; de même que tous les autres animaux des pays du Nord ont le poil plus long que ceux de même espèce qui habitent des climats tempérés.

Au reste, les variations dans le plumage d'un oiseau aussi généralement, aussi profondément noir que le corbeau, variations produites par la seule différence de l'âge, du climat, ou par d'autres causes purement accidentelles, sont une nouvelle preuve ajoutée à tant d'autres, que la couleur ne fit jamais un caractère constant, et que dans aucun cas elle ne doit être regardée comme attribut essentiel.

•

Outre cette variété de couleur, il y a aussi dans l'espèce des corbeaux variété de grandeur; ceux du mont Jura, par exemple, ont paru à M. Hébert, qui a été à portée de les observer, plus grands et plus forts que ceux des montagnes du Bugey; et Aristote nous apprend que les corbeaux et les éperviers sont plus petits dans l'Égypte que dans la Grèce.

OISEAUX ÉTRANGERS

QUI ONT RAPPORT AU CORBEAU.

Le corbeau des Indes de Bontius. Cet oiseau se trouve aux îles Moluques, et principalement dans celle de Banda. Nous ne le connoissons que par une description incomplète et par une figure très-mauvaise; en sorte qu'on ne peut déterminer que par conjecture celui de nos oiseaux d'Europe auquel il doit être rapporté. Bontius, le premier et je crois le seul qui l'ait vu, l'a regardé comme un corbeau; en quoi il a été suivi par Ray, Willughby et quelques autres : mais M. Brisson en a fait un *calao*. J'avoue que je suis de l'avis des premiers, et voici mes raisons en peu de mots.

Cet oiseau a, suivant Bontius, le bec et la démarche de notre corbeau, et en conséquence il lui en a donné le nom, malgré son cou un peu long, et la petite protubérance que la figure fait paroître sur le bec; preuve certaine qu'il ne con-

noissoit aucun autre oiseau avec lequel celui-ci eût plus de rapports, et néanmoins il connoissoit le calao des Indes. Bontius ajoute, à la vérité, qu'il se nourrit de noix muscades, et M. Willughby a regardé cela comme un trait marqué de dissemblance avec nos corbeaux : cependant nous avons vu que ceux-ci mangent les noix du pays, et qu'ils ne sont pas aussi carnassiers qu'on le croit communément. Or cette différence, étant ainsi réduite à sa juste valeur, laisse au sentiment de l'unique observateur qui a vu et nommé l'oiseau toute son autorité.

D'un autre côté, ni la description de Bontius, ni la figure, ne présentent le moindre vestige de cette dentelure du bec dont M. Brisson a fait un des caractères de la famille des calaos ; et la petite protubérance qui paroît sur le bec dans la figure ne semble point avoir de rapport avec celle du bec du calao. Enfin le calao n'a ni ces tempes mouchetées, ni ces plumes du cou noirâtres dont il est parlé dans la description de Bontius ; et il a lui-même un bec si singulier, qu'on ne peut, ce me semble, supposer qu'un observateur l'ait vu et n'en ait rien dit, et surtout qu'il l'ait pris pour un bec de corbeau ordinaire.

La chair du corbeau des Indes de Bontius a un fumet aromatique très-agréable, qu'il doit aux muscades, dont l'oiseau fait sa principale nourriture ; et il y a toute apparence que si notre cor-

beau se nourrissoit de même, il perdrait sa mauvaise odeur.

Il faudroit avoir vu le corbeau du désert (*graabel Zahara*), dont parle le docteur Shaw, pour le rapporter sûrement à l'espèce de notre pays dont il se rapproche le plus. Tout ce qu'en dit ce docteur, c'est qu'il est un peu plus gros que notre corbeau, et qu'il a le bec et les pieds rouges. Cette rougeur des pieds et du bec est ce qui a déterminé M. Shaw à le regarder comme un grand coracias. A la vérité, l'espèce du coracias n'est point étrangère à l'Afrique, comme nous l'avons vu plus haut; mais un coracias plus grand qu'un corbeau! Quatre lignes de description bien faite dissiperoient toute cette incertitude; et c'est pour obtenir ces quatre lignes de quelque voyageur instruit, que je fais ici mention d'un oiseau dont j'ai si peu à dire.

Je trouve encore dans Kœmpfer deux oiseaux auxquels il donne le nom de *corbeaux*, sans indiquer aucun caractère qui puisse justifier cette dénomination. L'un est, selon lui, d'une grosseur médiocre, mais extrêmement fier; on l'avoit apporté de la Chine au Japon pour en faire présent à l'empereur: l'autre, qui fut aussi offert à l'empereur du Japon, étoit un oiseau de Corée, fort rare, appelé *coreigaras*, c'est-à-dire *corbeau de Corée*. Kœmpfer ajoute qu'on ne trouve point au Japon les corbeaux qui sont communs en Europe,

non plus que les perroquets et quelques autres oiseaux des Indes.

Ce seroit ici le lieu de placer l'oiseau d'Arménie, que M. de Tournefort a appelé *roi des corbeaux*, si cet oiseau étoit en effet un corbeau, ou seulement s'il approchoit de cette famille. Mais il ne faut que jeter les yeux sur le dessin en miniature qui le représente, pour juger qu'il a beaucoup plus de rapports avec les paons et les faisans par sa belle aigrette, par la richesse de son plumage, par la brièveté de ses ailes, par la forme de son bec, quoiqu'il soit un peu plus allongé, et quoiqu'on remarque d'autres différences dans la forme de la queue et des pieds. Il est nommé avec raison sur ce dessin, *avis Persica pavoni congener*; et c'est aussi parmi les oiseaux étrangers analogues aux faisans et aux paons que j'en aurois parlé, si ce même dessin fût venu plus tôt à ma connoissance.

DE LA CORBINE OU CORNEILLE NOIRE.

Quoique cette corneille diffère à beaucoup d'égards du grand corbeau, surtout par la grosseur et par quelques-unes de ses habitudes naturelles, cependant il faut avouer que, d'un autre côté, el-

¹ En italien, *cornice, cornacchia, cornacchio, gracchia*; en espagnol, *corneia*; en allemand, *krahe, schwartz krahe*; en anglais, *a crow*.

le a assez de rapports avec lui, tant de conformation et de couleur que d'instinct, pour justifier la dénomination de *corbine*, qui est en usage dans plusieurs endroits, et que j'adopte par la raison qu'elle est en usage.

Ces corbines passent l'été dans les grandes forêts, d'où elles ne sortent de temps en temps que pour chercher leur subsistance et celle de leur couvée. Le fonds principal de cette subsistance au printemps, ce sont les œufs de perdrix, dont elles sont très-friandes, et qu'elles savent même percer fort adroitement pour les porter à leurs petits sur la pointe de leur bec. Comme elles en font une grande consommation, et qu'il ne leur faut qu'un moment pour détruire l'espérance d'une famille entière, on peut dire qu'elles ne sont pas les moins nuisibles des oiseaux de proie, quoiqu'elles soient les moins sanguinaires. Heureusement il n'en reste pas un grand nombre pendant l'été; on en trouveroit difficilement plus de deux douzaines de paires dans une forêt de cinq ou six lieues de tour aux environs de Paris.

En hiver elles vivent avec les mantelées, les frayonnes ou les freux, et à peu près de la même manière : c'est alors que l'on voit, autour des lieux habités, des volées nombreuses, composées de toutes les espèces de corneilles, se tenant presque toujours à terre pendant le jour, errant pêle-mêle avec nos troupeaux et nos bergers, voltigeant sur

les pas de nos laboureurs, et sautant quelquefois sur le dos des cochons et des brebis avec une familiarité qui les feroit prendre pour des oiseaux domestiques et apprivoisés. La nuit, elles se retirent dans les forêts sur de grands arbres qu'elles paroissent avoir adoptés, et qui sont des espèces de rendez-vous, des points de ralliement, où elles se rassemblent le soir de tous côtés, quelquefois de plus de trois lieues à la ronde, et d'où elles se dispersent tous les matins : mais ce genre de vie, qui est commun aux trois espèces de corneilles, ne réussit pas également à toutes ; car les corbines et les mantelées deviennent prodigieusement grasses, au contraire des frayonnes qui sont presque toujours maigres ; et ce n'est pas la seule différence qui se remarque entre ces espèces. Sur la fin de l'hiver, qui est le temps de leurs amours, tandis que les frayonnes vont nicher dans d'autres climats, les corbines, qui disparaissent en même temps de la plaine, s'éloignent beaucoup moins : la plupart se réfugient dans les grandes forêts qui sont à portée ; et c'est alors qu'elles rompent la société générale pour former des unions plus intimes et plus douces : elles se séparent deux à deux, et semblent se partager le terrain, qui est toujours une forêt, de manière que chaque paire occupe son district d'environ un quart de lieue de diamètre, dont elle exclut toute autre paire, et d'où elle ne s'absente que pour aller à la provision. On

assure que ces oiseaux restent constamment appariés toute leur vie; on prétend même que, lorsque l'un des deux vient à mourir, le survivant lui demeure fidèle, et passe le reste de ses jours dans une irréprochable viduité.

On reconnoît la femelle à son plumage, qui a moins de lustre et de reflets. Elle pond cinq ou six œufs; elle les couve environ trois semaines; et, pendant qu'elle les couve, le mâle lui apporte à manger.

J'ai eu occasion d'examiner un nid de corbine, qui m'avoit été apporté dans les premiers jours du mois de juillet. On l'avoit trouvé sur un chêne à la hauteur de huit pieds, dans un bois en coteau où il y avoit d'autres chênes plus grands. Ce nid pesoit deux ou trois livres : il étoit fait en dehors de petites branches et d'épines entrelacées grossièrement et mastiquées avec de la terre et du crottin de cheval; le dedans étoit plus mollet, et construit plus soigneusement avec du chevelu de racines. J'y trouvai six petits éclos; ils étoient encore vivants, quoiqu'ils eussent été vingt-quatre heures sans manger : ils n'avoient pas les yeux ouverts; on ne leur apercevoit aucune plume, si ce n'est les penne de l'aile qui commençoient à poindre : tous avoient la chair mêlée de jaune et de noir, le bout du bec et des ongles jaune, les coins de la bouche d'un blanc sale, le reste du bec et des pieds rougeâtre.

Lorsqu'une buse ou une crécerelle vient à passer près du nid, le père et la mère se réunissent pour l'attaquer, et ils se jettent sur elles avec tant de fureur, qu'ils les tuent quelquefois en leur crevant la tête à coups de bec. Ils se battent aussi avec les pie-grièches; mais celles-ci, quoique plus petites, sont si courageuses qu'elles viennent souvent à bout de les vaincre, de les chasser et d'enlever toute la couvée.

Les anciens assurent que les corbines, ainsi que les corbeaux, continuent leurs soins à leurs petits bien au-delà du temps où ils sont en état de voler. Cela me paroît vraisemblable : je suis même porté à croire qu'ils ne se séparent point du tout la première année; car ces oiseaux étant accoutumés à vivre en société, et cette habitude, qui n'est interrompue que par la ponte et ses suites, devant bientôt les réunir avec des étrangers, n'est-il pas naturel qu'ils continuent la société commencée avec leur famille, et qu'ils la préfèrent même à toute autre?

La corbine apprend à parler comme le corbeau, et comme lui elle est omnivore : insectes, vers, œufs d'oiseaux, voiries, poissons, grains, fruits, toute nourriture lui convient; elle sait aussi casser les noix en les laissant tomber d'une certaine hauteur. Elle visite les lacets et les pièges, et fait son profit des oiseaux qu'elle y trouve engagés; elle attaque même le petit gibier affoibli ou bles-

sé, ce qui a donné l'idée dans quelques pays de l'élever pour la fauconnerie : mais, par une juste alternative, elle devient à son tour la proie d'un ennemi plus fort, tel que le milan, le grand duc, etc.

Son poids est d'environ dix ou douze onces. Elle a douze pennes à la queue, toutes égales; vingt à chaque aile, dont la première est la plus courte, et la quatrième la plus longue; environ trois pieds de vol; l'ouverture des narines ronde et recouverte par des espèces de soies dirigées en avant; quelques grains noirs autour des paupières; le doigt extérieur de chaque pied uni à celui du milieu jusqu'à la première articulation; la langue fourchue et même effilée; le ventricule peu musculéux; les intestins roulés en un grand nombre de circonvolutions; les *cæcum* longs d'un demi-pouce; la vésicule du fiel grande et communiquant au tube intestinal par un double conduit; enfin le fond des plumes, c'est-à-dire la partie qui ne paroît point au dehors, d'un cendré foncé.

Comme cet oiseau est fort rusé, qu'il a l'odorat très-subtil, et qu'il vole ordinairement en grandes troupes, il se laisse difficilement approcher, et ne donne guère dans les pièges des oiseleurs. On en attrape cependant quelques-uns à la pipée, en imitant le cri de la chouette et tendant les gluaux sur les plus hautes branches, ou bien en les attirant à la portée du fusil ou même de la sarbacane, par le moyen d'un grand duc ou de tel autre

oiseau de nuit qu'on élève sur des juchoirs dans un lieu découvert. On les détruit en leur jetant des fèves de marais, dont elles sont très-friandes, et que l'on a eu la précaution de garnir en dedans d'aiguilles rouillées. Mais la façon la plus singulière de les prendre est celle-ci que je rapporte, parce qu'elle fait connoître le naturel de l'oiseau. Il faut avoir une corbine vivante : on l'attache solidement contre terre, les pieds en haut, par le moyen de crochets qui saisissent de chaque côté l'origine des ailes; dans cette situation pénible, elle ne cesse de s'agiter et de crier : les autres corneilles ne manquent pas d'accourir de toutes parts à sa voix, comme pour lui donner du secours; mais la prisonnière, cherchant à s'accrocher à tout pour se tirer d'embarras, saisit avec le bec et les griffes, qu'on lui a laissés libres, toutes celles qui s'approchent, et les livre ainsi à l'oiseleur. On les prend encore avec des cornets de papier appâtés de viande crue. Lorsque la corneille introduit sa tête pour saisir l'appât qui est au fond, les bords du cornet, qu'on a eu la précaution d'engluer, s'attachent aux plumes de son cou; elle en demeure coiffée, et, ne pouvant se débarrasser de cet incommode bandeau qui lui couvre entièrement les yeux, elle prend l'essor et s'élève en l'air presque perpendiculairement (direction la plus avantageuse pour éviter les chocs), jusqu'à ce qu'ayant épuisé ses forces, elle retombe de lassitude, et tou-

jours fort près de l'endroit d'où elle étoit partie. En général, quoique ces corneilles n'aient le vol ni léger ni rapide, elles montent cependant à une très-grande hauteur; et lorsqu'une fois elles y sont parvenues, elles s'y soutiennent long-temps, et tournent beaucoup.

Comme il y a des corbeaux blancs et des corbeaux variés, il y a aussi des corbines blanches et des corbines variées de noir et de blanc, lesquelles ont les mêmes mœurs, les mêmes inclinations que les noires.

Frisch dit avoir vu une seule fois une troupe d'hirondelles voyageant avec une bande de corneilles variées, et suivant la même route : il ajoute que ces corneilles variées passent l'été sur les côtes de l'Océan, vivant de tout ce que rejette la mer; que l'automne elles se retirent du côté du Midi; qu'elles ne vont jamais par grandes troupes; et que, bien qu'en petit nombre, elles se tiennent à une certaine distance les unes des autres; en quoi elles ressemblent tout-à-fait à la corneille noire, dont elles ne sont apparemment qu'une variété constante, ou, si l'on veut, une race particulière.

Il est fort probable que les corneilles des Maldives, dont parle François Pyrard, ne sont pas d'une autre espèce, puisque ce voyageur, qui les a vues de fort près, n'indique aucune différence; seulement elles sont plus familières et plus hardies que les nôtres : elles entrent dans les maisons

pour prendre ce qui les accommode, et souvent la présence d'un homme ne leur en impose point. Un autre voyageur ajoute que ces corneilles des Indes se plaisent à faire dans une chambre, lorsqu'elles peuvent y pénétrer, toutes les malices qu'on attribue aux singes; elles dérangent les meubles, les déchirent à coups de bec, renversent les lampes, les encriers, etc.

Enfin, selon Dampier, il y a à la Nouvelle-Hollande et à la Nouvelle-Guinée beaucoup de corneilles qui ressemblent aux nôtres; il y en a aussi à la Nouvelle-Bretagne : mais il paroît que, quoiqu'il y en ait beaucoup en France, en Angleterre et dans une partie de l'Allemagne, elles sont beaucoup moins répandues dans le nord de l'Europe; car M. Klein dit que la corbine est rare dans la Prusse; et il faut qu'elle ne soit point commune en Suède, puisqu'on ne trouve pas même son nom dans le dénombrement qu'a donné M. Linnæus des oiseaux de ce pays. Le P. du Tertre assure aussi qu'il n'y en a point aux Antilles, quoique, suivant un autre voyageur, elles soient fort communes à la Louisiane.

DU FREUX OU FRAYONNE.

Le freux est d'une grosseur moyenne entre le corbeau et la corbine, et il a la voix plus grave que les autres corneilles. Son caractère le plus frappant et le plus distinctif, c'est une peau nue, blanche, farineuse, et quelquefois galeuse, qui environne la base de son bec, à la place des plumes noires et dirigées en avant qui, dans les autres espèces de corneilles, s'étendent jusque sur l'ouverture des narines : il a aussi le bec moins gros, moins fort, et comme râpé. Ces disparités, si superficielles en apparence, en supposent de plus réelles et de plus considérables.

Le freux n'a le bec ainsi râpé, et sa base dégarinée de plumes, que parce que, vivant principalement de grains, de petites racines et de vers, il a coutume d'enfoncer son bec fort avant dans la terre pour chercher la nourriture qui lui convient; ce qui ne peut manquer à la longue de rendre le bec raboteux, et de détruire les germes des plumes de sa base, lesquelles sont exposées à un frottement continuel. Cependant il ne faut pas croire que cette peau soit absolument nue : on y aper-

· En latin, *frugilega*, *cornix frugivora*; *gracculus*, suivant Belon; en allemand, *roeck*, peut-être à cause de son bec inégal et raboteux; en anglais, *rook*; en hollandais, *koore-kraey*.

çoit souvent de petites plumes isolées; preuve très-forte qu'elle n'étoit point chauve dans le principe, mais qu'elle l'est devenue par une cause étrangère: en un mot, que c'est une espèce de difformité accidentelle, qui s'est changée en un vice héréditaire par les lois connues de la génération.

L'appétit du freux pour les grains, les vers et les insectes, est un appétit exclusif; car il ne touche point aux voiries ni à aucune chair: il a de plus le ventricule musculeux et les amples intestins des granivores.

Ces oiseaux vont par troupes très-nombreuses, et si nombreuses, que l'air en est quelquefois obscurci. On imagine tout le dommage que ces hordes de moissonneurs peuvent causer dans les terres nouvellement ensemencées, ou dans les moissons qui approchent de la maturité: aussi, dans plusieurs pays, le gouvernement a-t-il pris des mesures pour les détruire. La *Zoologie britannique* réclame contre cette proscription, et prétend qu'ils font plus de bien que de mal, en ce qu'ils consomment une grande quantité de ces larves de hannetons et d'autres scarabées qui rongent les racines des plantes utiles, et qui sont si redoutées des laboureurs et des jardiniers. C'est un calcul à faire.

Non-seulement le freux vole par troupes, mais il niche aussi, pour ainsi dire, en société avec ceux de son espèce, non sans faire grand bruit; car ce sont des oiseaux très-criards, et principalement

quand ils ont des petits. On voit quelquefois dix ou douze de leurs nids sur le même chêne, et un grand nombre d'arbres ainsi garnis dans la même forêt, ou plutôt dans le même canton. Ils ne cherchent pas les lieux solitaires pour couvrir; ils semblent, au contraire, s'approcher, dans cette circonstance, des endroits habités; et Schwenckfeld remarque qu'ils préfèrent communément les grands arbres qui bordent les cimetières, peut-être parce que ce sont des lieux fréquentés, ou parce qu'ils y trouvent plus de vers qu'ailleurs; car on ne peut soupçonner qu'ils y soient attirés par l'odeur des cadavres, puisque, comme nous l'avons dit, ils ne touchent point à la chair. Frisch assure que si dans le temps de la ponte on s'avance sous les arbres où ils sont ainsi établis, on est bientôt inondé de leur fiente.

Une chose qui pourra paroître singulière, quoique assez conforme à ce qui se passe tous les jours entre des animaux d'autre espèce, c'est que, lorsqu'un couple apparié travaille à faire son nid, il faut que l'un des deux reste pour le garder, tandis que l'autre va chercher des matériaux convenables. Sans cette précaution, et s'ils s'absentoient tous deux à la fois, on prétend que leur nid seroit pillé et détruit dans un instant par les autres freux habitants du même arbre, chacun d'eux emportant dans son bec son brin d'herbe ou de mousse pour l'employer à la construction de son propre nid.

Ces oiseaux commencent à nicher au mois de mars, du moins en Angleterre; ils pondent quatre ou cinq œufs plus petits que ceux du corbeau, mais ayant des taches plus grandes, surtout au gros bout. On dit que le mâle et la femelle couvent tour à tour : lorsque les petits sont éclos et en état de manger, ils leur dégorgent la nourriture, qu'ils savent tenir en réserve dans leur jabot, ou plutôt dans une espèce de poche formée par la dilatation de l'œsophage.

Je trouve dans la *Zoologie britannique* que, la ponte étant finie, ils quittent les arbres où ils avoient niché; qu'ils n'y reviennent qu'au mois d'août, et ne commencent à réparer leurs nids ou à les refaire qu'au mois d'octobre. Cela suppose qu'ils passent à peu près toute l'année en Angleterre; mais en France, en Silésie, et en beaucoup d'autres contrées. ils sont certainement oiseaux de passage, à quelques exceptions près, et avec cette différence, qu'en France ils annoncent l'hiver, au lieu qu'en Silésie ils sont les avant-coureurs de la belle saison.

Le freux habite en Europe, selon M. Linnæus; cependant il paroît qu'il y a quelques restrictions à faire à cela, puisque Aldrovande ne croyoit pas qu'il s'en trouvât en Italie.

On dit que les jeunes sont bons à manger, et que les vieux même ne sont pas mauvais, lorsqu'ils sont bien gras; mais il est fort rare que les

vieux prennent de la graisse. Les gens de la campagne ont moins de répugnance pour leur chair, sachant fort bien qu'ils ne vivent pas de charognes, comme la corneille et le corbeau.

DE LA CORNEILLE MANTELÉE.

Cet oiseau se distingue aisément de la corbine et de la frayonne ou freux, par les couleurs de son plumage. Il a la tête, la queue et les ailes d'un beau noir, avec des reflets bleuâtres; et ce noir tranche avec une espèce de scapulaire gris-blanc, qui s'étend par-devant et par-derrrière, depuis les épaules jusqu'à l'extrémité du corps. C'est à cause de cette espèce de scapulaire ou de manteau que les Italiens lui ont donné le nom de *monacchia* (moinesse), et les Français celui de *corneille mantelée*.

Elle va par troupes nombreuses, comme le freux, et elle est peut-être encore plus familière avec l'homme, s'approchant par préférence, surtout pendant l'hiver, des lieux habités, et vivant alors de ce qu'elle trouve dans les égouts, les fumiers, etc.

En latin, *cornix cinerea, varia, hyberna, silvestris, corvus semi-cinereus*; en italien, *mulacchia* ou *munacchia*, ou plutôt *monacchia*; en allemand, *holzkrae, schiltkrae, nabelkrae, bundtekrae, pundterkrae, winterkrae, asskrae, grauekrae*; en anglais, *royston-crow, sea-crow, hooded crow*.

Elle a encore cela de commun avec le freux, qu'elle change de demeure deux fois par an, et qu'elle peut être regardée comme un oiseau de passage : car nous la voyons chaque année arriver par très-grandes troupes sur la fin de l'automne, et repartir au commencement du printemps, dirigeant sa route au nord; mais nous ne savons pas précisément en quels lieux elle s'arrête. La plupart des auteurs disent qu'elle passe l'été sur les hautes montagnes, et qu'elle y fait son nid sur les pins et les sapins : il faut donc que ce soit sur des montagnes inhabitées et peu connues, comme celles des îles de Shetland, où l'on assure effectivement qu'elle fait sa ponte; elle niche aussi en Suède, dans les bois, et par préférence sur les aunes, et sa ponte est ordinairement de quatre œufs : mais elle ne niche point dans les montagnes de Suisse, d'Italie, etc.

Enfin, quoique, selon le plus grand nombre de naturalistes, elle vive de toute sorte de nourritures, entre autres de vers, d'insectes, de poissons, même de chair corrompue, et, par préférence à tout, de laitage; et quoique, d'après cela, elle dût être mise au rang des omnivores, cependant, comme ceux qui ont ouvert son estomac y ont trouvé de toutes sortes de grains mêlés avec de petites pierres, on peut croire qu'elle est plus granivore qu'autre chose; et c'est un troisième trait de conformité avec le freux. Dans tout le reste, elle

ressemble beaucoup à la corbine ou corneille noire; c'est à peu près la même taille, le même port, le même cri, le même son de voix, le même vol; elle a la queue et les ailes, le bec et les pieds, et presque tout ce que l'on connoît de ses parties intérieures, conformés de même dans les plus petits détails; ou si elle s'en éloigne en quelque chose, c'est pour se rapprocher de la nature du freux: elle va souvent avec lui, elle niche sur les arbres. Elle pond quatre ou cinq œufs, mange ceux des petits oiseaux, et quelquefois les petits oiseaux eux-mêmes.

Tant de rapports et de traits de ressemblance avec la corbine et avec le freux me feroient soupçonner que la corneille mantelée seroit une race métisse, produite par le mélange de ces deux espèces; et en effet, si elle étoit une simple variété de la corbine, d'où lui viendrait l'habitude de voler par troupes nombreuses, et de changer de demeure deux fois l'année? ce que ne fit jamais la corbine, comme nous l'avons vu; et si elle étoit une simple variété du freux, d'où lui viendroient tant d'autres rapports qu'elle a avec la corbine? au lieu que cette double ressemblance s'explique naturellement, en supposant que la corneille mantelée est le produit du mélange de ces deux espèces qu'elle représente par sa nature mixte, et qui tient de l'une et de l'autre. Cette opinion pourroit paroître vraisemblable aux philosophes qui savent

combien les analogies physiques sont d'un grand usage pour remonter à l'origine des êtres et renouer le fil des générations; mais on lui trouvera un nouveau degré de probabilité, si l'on considère que la corneille mantelée est une race nouvelle, qui ne fut ni connue ni nommée par les anciens, et qui, par conséquent, n'existoit pas encore de leur temps, puisque, lorsqu'il s'agit d'une race aussi multipliée et aussi familière que celle-ci, il n'y a point de milieu entre n'être point connue dans un pays, et n'y être point du tout : or, si elle est nouvelle, il faut qu'elle ait été produite par le mélange de deux autres races; et quelles peuvent être ces deux races, sinon celles qui paroissent avoir plus de rapports, d'analogie, de ressemblance avec elle?

Frisch dit que la corneille mantelée a deux cris: l'un plus grave, et que tout le monde connoît; l'autre plus aigu, et qui a quelque rapport avec celui du coq. Il ajoute qu'elle est fort attachée à sa couvée, et que, lorsqu'on coupe par le pied l'arbre où elle a fait son nid, elle se laisse tomber avec l'arbre, et s'expose à tout plutôt que d'abandonner sa géniture.

M. Linnæus semble lui appliquer ce que la *Zoologie britannique* dit du freux, qu'elle est utile par la consommation qu'elle fait des insectes destructeurs dont elle purge ainsi les pâturages : mais, encore une fois, ne doit-on pas craindre qu'elle

consomme elle-même plus de grains que n'auroient fait les insectes dont elle se nourrit? et n'est-ce pas pour cette raison qu'en plusieurs pays d'Allemagne on a mis sa tête à prix?

On la prend dans les mêmes pièges que les autres corneilles. Elle se trouve dans presque toutes les contrées de l'Europe, mais en différents temps. Sa chair a une odeur forte, et on en fait peu d'usage, si ce n'est parmi le petit peuple.

Je ne sais sur quel fondement M. Klein a paru ranger parmi les corneilles l'hoexototl ou oiseau des saules de Fernandès, si ce n'est sur le dire de Seba, qui, décrivant cet oiseau comme le même que celui dont parle Fernandès, le fait aussi gros qu'un pigeon ordinaire, tandis que Fernandès, à l'endroit même cité par Seba, dit que l'hoexototl est un petit oiseau de la grosseur d'un moineau, ayant à peu près le chant du chardonneret et la chair bonne à manger. Cela ne ressemble pas trop à une corneille; et de telles méprises, qui sont assez fréquentes dans l'ouvrage de Seba, ne peuvent que jeter beaucoup de confusion dans la nomenclature de l'histoire naturelle.

OISEAUX ÉTRANGERS

QUI ONT RAPPORT AUX CORNEILLES.

I. *La corneille du Sénégal.* A juger de cet oiseau par sa forme et par ses couleurs, qui est tout

ce que nous en connoissons, on peut dire que l'espèce de la corneille mantelée est celle avec qui il a plus de rapports extérieurs, ou plutôt que ce seroit une véritable corneille mantelée, si son scapulaire blanc n'étoit pas raccourci par-devant et beaucoup plus par-derrière. On aperçoit aussi quelques différences dans la longueur des ailes la forme du bec et la couleur des pieds. C'est une espèce nouvelle et peu connue.

II. *La corneille de la Jamaïque.* Cette corneille étrangère paroît modelée à peu près sur les mêmes proportions que les nôtres, à l'exception de la queue et du bec qu'elle a plus petits; son plumage est noir comme celui de la corbine. On a trouvé dans son estomac des baies rouges, des graines, des scarabées; ce qui fait connoître sa nourriture la plus ordinaire, et qui est aussi celle de notre freux et de notre mantelée. Elle a le ventricule musculéux et revêtu intérieurement d'une tunique très-forte. Cet oiseau abonde dans la partie septentrionale de l'île, et ne quitte pas les montagnes; en quoi il se rapproche de notre corbeau.

M. Klein caractérise cette espèce par la grandeur des narines; cependant M. Sloane, qu'il cite.

¹ Les Anglais de la Jamaïque l'appellent aussi *chattering* ou *gabbling crow* (corneille babillarde), et *cacowalke*, sans doute parce qu'elle se tient ordinairement sur les cacaotiers.

se contente de dire qu'elles sont passablement grandes.

D'après ce que l'on sait de cet oiseau, on peut bien juger qu'il approche fort de nos corneilles; mais il seroit difficile de le rapporter à l'une de ces espèces plutôt qu'à l'autre, vu qu'il réunit des qualités qui sont propres à chacune d'elles. Il diffère aussi de toutes par son cri, qu'il fait entendre continuellement.

DES CHOUCAS.

Ces oiseaux ont avec les corneilles plus de traits de conformité que de traits de dissemblance; et comme ce sont des espèces fort voisines, il est bon d'en faire une comparaison suivie et détaillée, pour répandre plus de jour sur l'histoire des uns et des autres.

Je remarque d'abord un parallélisme assez singulier entre ces deux genres d'oiseaux; car, de même qu'il y a trois espèces principales de corneilles, une noire (la corbine), une cendrée (la mantelée), et une chauve (le freux ou frayonne), je trouve aussi trois espèces ou races correspondan-

¹ En latin, *tupus, graccus, graccutus, monedula* (à *monetâ quam furatur*;) en espagnol, *graino, graina*; en italien, *ciagula, tattula, pola, monacchia*; en allemand, *tul* ou *duhl*, *thale* ou *dahle*, *thaleche* ou *dahlteke*, *tote* ou *dohle*, *grauedohle*; en hollandais, *kaw, chaw*; en anglais, *kae, caddo, chough, daw, jak-daw*.

tes de choucas, un noir (le choucas proprement dit), un cendré (le chouc), et enfin un choucas chauve. La seule différence est que ce dernier est d'Amérique, et qu'il a peu de noir dans son plumage, au lieu que les trois espèces de corneilles appartiennent toutes à l'Europe, et sont toutes noires ou noirâtres.

En général, les choucas sont plus petits que les corneilles. Leur cri, du moins celui de nos deux choucas d'Europe, les seuls dont l'histoire nous soit connue, est plus aigre, plus perçant; il a visiblement influé sur la plupart des noms qu'on leur a donnés en différentes langues, tels que ceux-ci, *choucas*, *graccus*, *kaw*, *klas*, etc. : mais ils n'ont pas pour une seule inflexion de voix; car on m'assure qu'on les entend quelquefois crier *tian*, *tian*, *tian*.

Ils vivent tous deux d'insectes, de grains, de fruits, et même de chair, quoique très-rarement: mais ils ne touchent point aux voiries, et ils n'ont pas l'habitude de se tenir sur les côtes pour se rassasier de poissons morts et autres cadavres rejetés par la mer; en quoi ils ressemblent plus aux freux, et même à la mantelée, qu'à la corbine: mais ils se rapprochent de celle-ci par l'habitude qu'ils ont d'aller à la chasse aux œufs de perdrix, et d'en détruire une grande quantité.

Ils volent en grandes troupes, comme le freux; comme lui, ils forment des espèces de peuplades,

et même de plus nombreuses, composées d'une multitude de nids, placés les uns près des autres, et comme entassés, ou sur un grand arbre, ou dans un clocher, ou dans le comble d'un vieux château abandonné. Le mâle et la femelle une fois appariés, ils restent long-temps fidèles, attachés l'un à l'autre; et par une suite de cet attachement personnel, chaque fois que le retour de la belle saison donne aux êtres vivants le signal d'une génération nouvelle, on les voit se rechercher avec empressement et se parler sans cesse; car alors le cri des animaux est un véritable langage, toujours bien parlé, toujours bien compris : on les voit se caresser de mille manières, joindre leurs becs comme pour se baiser, essayer toutes les façons de s'unir avant de se livrer à la dernière union, et se préparer à remplir le but de la Nature par tous les degrés du désir, par toutes les nuances de la tendresse. Ils ne manquent jamais à ces préliminaires, non pas même dans l'état de captivité. La femelle étant fécondée par le mâle, pond cinq ou six œufs marqués de quelques taches brunes sur un fond verdâtre; et lorsque ses petits sont éclos, elle les soigne, les nourrit, les élève avec une affection que le mâle s'empresse de partager. Tout cela ressemble assez aux corneilles, et même, à bien des égards, au grand corbeau : mais Charleton et Schwenckfeld assurent que les choucas font deux couvées par an; ce qui n'a jamais été

dit du corbeau ni des corneilles, mais qui d'ailleurs s'accorde très-bien avec l'ordre de la Nature, selon lequel les espèces les plus petites sont aussi les plus fécondes.

Les choucas sont des oiseaux de passage, non pas autant que le freux et la corneille mantelée, car il en reste toujours un assez bon nombre dans le pays pendant l'été; les tours de Vincennes en sont peuplées en tout temps, ainsi que tous les vieux édifices qui leur offrent la même sûreté et les mêmes commodités : mais on en voit toujours moins en France l'été que l'hiver. Ceux qui voyagent se réunissent en grandes bandes, comme la frayonne et la mantelée, quelquefois même ils ne font qu'une seule bande avec elles, et ils ne cessent de crier en volant : mais ils n'observent pas les mêmes temps en France et en Allemagne; car ils quittent l'Allemagne en automne avec leurs petits, et n'y reparoissent qu'au printemps, après avoir passé l'hiver chez nous; et Frisch a raison d'assurer qu'ils ne couvent point pendant leur absence, et qu'à leur retour ils ne ramènent point de petits avec eux; car les choucas ont cela de commun avec tous les autres oiseaux, qu'ils ne font point leur ponte en hiver.

A l'égard des parties internes, je remarquerai seulement qu'ils ont le ventricule musculéux, et près de son orifice supérieur une dilatation de l'œsophage qui leur tient lieu de jabot, comme

dans les corneilles, mais que la vésicule du fiel est plus allongée.

Du reste, on les prive facilement, on leur apprend à parler sans peine; ils semblent se plaire dans l'état de domesticité : mais ce sont des domestiques infidèles, qui, cachant la nourriture superflue qu'ils ne peuvent consommer, et emportant des pièces de monnaie et des bijoux qui ne leur sont d'aucun usage, appauvrissent le maître sans s'enrichir eux-mêmes.

Pour achever l'histoire des choucas, il ne s'agit plus que de comparer ensemble les deux races du pays, et d'ajouter à la suite, selon notre usage, les variétés et les espèces étrangères.

Le choucas. Nous n'avons en France que deux choucas. L'un, à qui je conserve le nom de *choucas* proprement dit, est de la grosseur d'un pigeon; il a l'iris blanchâtre, quelques traits blancs sous la gorge, quelques points de même couleur autour des narines, du cendré sur la partie postérieure de la tête et du cou : tout le reste est noir; mais cette couleur est plus foncée sur les parties supérieures, avec des reflets tantôt violets et tantôt verts.

Le chouc. L'autre espèce du pays, à laquelle je donne le nom de *chouc* d'après son nom anglais, ne diffère du précédent qu'en ce qu'il est un peu plus petit et peut-être moins commun, qu'il a l'iris bleuâtre comme le freux, que la couleur do-

minante de son plumage est le noir, sans aucun mélange de cendré, et qu'on lui remarque des points blancs autour des yeux. Du reste ce sont les mêmes mœurs, les mêmes habitudes, même port, même conformation, même cri, mêmes pieds, même bec; et l'on ne peut guère douter que ces deux races n'appartiennent à la même espèce, et qu'elles ne fussent en état de se mêler avec succès et de produire ensemble des individus féconds.

On sera peu surpris qu'une espèce qui a tant de rapports avec celles des corbeaux et des corneilles présente à peu près les mêmes variétés. Aldrovande a vu en Italie un choucas qui avoit un collier blanc; c'est apparemment celui qui se trouve dans quelques endroits de la Suisse, et que, par cette raison, les Anglais nomment *choucas de Suisse*.

Schwenckfeld a eu occasion de voir un choucas blanc qui avoit le bec jaunâtre. Ces choucas blancs sont plus communs en Norwège et dans les pays froids; quelquefois même dans des climats tempérés, tels que la Pologne, on a trouvé un petit choucas blanc dans un nid de choucas noirs: et, dans ce cas, la blancheur du plumage ne dépend pas, comme l'on voit, de l'influence du climat; mais c'est une monstruosité causée par quelque vice de nature, analogue à celui qui produit les corbeaux blancs en France et les Nègres blancs en Afrique.

Schwenckfeld parle, 1° d'un choucas varié qui ressemble au vrai choucas, à l'exception des ailes, qui sont blanches, et du bec, qui est crochu; 2° d'un autre choucas très-rare, qui ne diffère du choucas ordinaire que par son bec croisé : mais ce peuvent être des variétés individuelles, ou même des monstres faits à plaisir.

DU CHOQUARD, OU CHOUCAS DES ALPES.

Cet oiseau, que nous avons fait représenter sous le nom de *choucas des Alpes*, Pline l'appelle de celui de *pyrrhocorax*, et ce seul nom renferme une description en raccourci : *korax*, qui signifie *corbeau*, indique la noirceur du plumage, ainsi que l'analogie de l'espèce; *pyrrhos*, qui signifie *roux*, *orangé*, exprime la couleur du bec, qui varie en effet du jaune à l'orangé, et aussi celle des pieds, qui est encore plus variable que celle du bec, puisque dans l'individu observé par Gesner les pieds étoient rouges; qu'ils étoient noirs dans le sujet décrit par M. Brisson; que, selon cet auteur, ils sont quelquefois jaunes, et que, selon d'autres, ils sont jaunes l'hiver et rouges l'été. Ces pieds jaunes, ce bec de même couleur et plus petit que celui du choucas, ont donné lieu à quelques-uns de prendre le choquard pour un merle, et de le nommer *le grand merle des Alpes*. Cependant, en l'observant et le comparant, on trouvera

qu'il approche beaucoup plus des choucas par la grosseur de son corps, par la longueur de ses ailes, et même par la forme de son bec, quoique plus menu; et par ses narines recouvertes de plumes, quoique ces plumes soient moins fermes que dans le choucas.

J'ai indiqué, à l'article *du crave ou coracias*, les différences qui sont entre ces deux oiseaux, dont Belon et quelques autres, qui ne les avoient pas vus, n'ont fait qu'une seule espèce.

Pline croyoit son *pyrrhocorax* propre et particulier aux montagnes des Alpes : cependant Gesner, qui le distingue très-bien d'avec le crave ou coracias, dit qu'il y a certaines contrées du pays des Grisons où cet oiseau ne se montre que l'hiver, d'autres où il paroît à peu près toute l'année; mais que son vrai domicile, son domicile de préférence, celui où il se trouve toujours par grandes bandes, c'est le sommet des hautes montagnes. Ces faits modifient, comme l'on voit, l'opinion de Pline un peu trop absolue; mais ils la confirment en la modifiant.

La grosseur du choquard est moyenne entre celle du choucas et celle de la corneille; il a le bec plus petit et plus arqué que l'un et l'autre la voix plus aiguë, plus plaintive que celle des choucas, et fort peu agréable.

Il vit principalement de grains, et fait grand tort aux récoltes; sa chair est un manger très-mé-

diocre. Les montagnards tirent de sa façon de voler des présages météorologiques : si son vol est élevé, on dit qu'il annonce le froid, et que, lorsqu'il est bas, il promet un temps plus doux.

OISEAUX ÉTRANGERS

QUI ONT RAPPORT AUX CHOUCAS.

I. *Le Choucas moustache.* Cet oiseau, qui se trouve au cap de Bonne-Espérance, est à peu près de la grosseur du merle; il a le plumage noir et changeant des choucas, et la queue plus longue à proportion qu'aucun d'entre eux; toutes les penes qui la composent sont égales, et les ailes étant pliées n'atteignent qu'à la moitié de sa longueur. Ce sont les quatrième et cinquième penes de l'aile qui sont les plus longues de toutes; elles ont deux pouces et demi de plus que la première.

Il y a deux choses à remarquer dans l'extérieur de cet oiseau : 1° ces poils noirs, longs et flexibles, qui naissent de la base du bec supérieur, et qui sont une fois plus longs que le bec, outre plusieurs autres poils plus courts, plus roides, et dirigés en avant, qui environnent cette même base jusqu'aux coins de la bouche; 2° ces plumes longues et étroites de la partie supérieure du cou, lesquelles glissent et jouent sur le dos, suivant que le cou prend différentes situations, et qui forment à l'oiseau une espèce de crinière.

II. *Le Choucas chauve*. Ce singulier choucas, qui se trouve dans l'île de Cayenne, est celui qui peut, comme je l'ai dit, faire pendant avec notre corneille chauve, qui est le freux : il a en effet la partie antérieure de la tête nue, comme le freux, et la gorge peu garnie de plumes. Il se rapproche des choucas en général par ses longues ailes, par la forme des pieds, par son port, par sa grosseur, par ses larges narines à peu près rondes : mais il en diffère en ce que ses narines ne sont point recouvertes de plumes, et qu'elles se trouvent placées dans un enfoncement assez profond creusé de chaque côté du bec ; en ce que son bec est plus large à la base, et qu'il est échancré sur ses bords. A l'égard de ses mœurs, je n'en peux rien dire, cet oiseau étant du grand nombre de ceux qui attendent le coup d'œil de l'observateur. On ne le trouve pas même nommé dans aucune ornithologie.

III. *Le Choucas de la Nouvelle-Guinée*. La place naturelle de cet oiseau est entre nos choucas de France et celui que j'ai nommé *colnud*. Il a le port de nos choucas, et le plumage gris de l'un d'eux (même un peu plus gris), au moins quant à la partie supérieure du corps : mais il est moins gros et a le bec plus large à sa base, en quoi il se rapproche du *colnud*. Il s'en éloigne par la longueur de ses ailes, qui atteignent presque l'extrémité de

sa queue, et il s'éloigne du colnud et des choucas par les couleurs du dessous du corps, lesquelles consistent en une rayure noire et blanche qui s'étend jusque sous les ailes, et qui a quelque rapport avec celle des pics variés.

IV. *Le Choucari de la Nouvelle-Guinée.* La couleur dominante de cet oiseau (car nous n'en connoissons que la superficie), est un gris cendré, plus foncé sur la partie supérieure, plus clair sur la partie inférieure, et se dégradant presque jusqu'au blanc sous le ventre et ses entours. Les deux seules exceptions qu'il y ait à faire à cette espèce d'uniformité de plumage, c'est, 1° une bande noire qui environne la base du bec, et se prolonge jusqu'aux yeux; 2° les grandes pennes des ailes, qui sont d'un brun noirâtre.

Le choucarri a les narines recouvertes en entier, comme les choucas; il a aussi le bec conformé à peu près de même, si ce n'est que l'arête de la pièce supérieure est, non pas arrondie comme dans le choucas, mais anguleuse comme dans le colnud. Il a encore d'autres rapports avec cette dernière espèce, et lui ressemble par les proportions relatives de ses ailes, qui ne s'étendent pas au-delà de la moitié de la queue, par ses petits pieds, par ses ongles courts; en sorte qu'on ne peut se dispenser de le placer, ainsi que le précédent, entre le colnud et le choucas. Sa longueur, prise de

la pointe du bec au bout de la queue, est d'environ onze pouces.

Nous sommes redevables de cette espèce nouvelle, ainsi que de la précédente, à M. Sonnerat.

V. *Le Colnud de Cayenne.* Je mets le colnud de Cayenne à la suite des choucas, quoiqu'il en diffère à plusieurs égards; mais, à tout prendre, il m'a paru en différer moins que de tout autre oiseau de notre continent.

Il a, comme celui ci-dessus, le bec fort large à sa base; et il a encore avec lui un autre trait de conformité, en ce qu'il est chauve: mais il l'est d'une autre manière; c'est le cou qu'il a presque nu et sans plumes. La tête est couverte, depuis et compris les narines, d'une espèce de calotte de velours noir, composée de petites plumes droites, courtes, serrées, et très-douces au toucher: ces plumes deviennent plus rares sous le cou, et bien plus encore sur ses côtés et à sa partie postérieure.

Le colnud est à peu près de la grosseur de nos choucas, et on peut ajouter qu'il porte leur livrée; car tout son plumage est noir, à l'exception de quelques-unes des couvertures et des plumes de l'aile, qui sont d'un gris blanchâtre.

A voir les pieds de celui que j'ai observé, on jugeroit que le doigt postérieur a été tourné par force en arrière; mais que naturellement et de lui-même il se tourne en avant, comme dans les mar-

tinets. J'ai même remarqué qu'il étoit lié par une membrane avec le doigt intérieur de chaque pied. C'est une espèce nouvelle.

VI. *Le Balicase des Philippines.* Je répugne à donner à cet oiseau étranger le nom de *choucas*, parce qu'il est aisé de voir, par la description même de M. Brisson, qu'il diffère des choucas à plusieurs égards.

Il n'a que quinze à seize pouces de vol, et n'est guère plus gros qu'un merle; il a le bec plus gros et plus long à proportion que tous les choucas de notre Europe, les pieds plus grêles et la queue fourchue; enfin, au lieu de cette voix aigre et sinistre des choucas, il a le chant doux et agréable. Ces différences sont telles, qu'on doit s'attendre à en découvrir plusieurs autres lorsque cet oiseau sera mieux connu.

Au reste, il a le bec et les pieds noirs, et le plumage de la même couleur avec des reflets verts; en sorte que du moins il est choucas par la couleur.

DE LA PIE.

La pie a tant de ressemblance à l'extérieur avec la corneille, que M. Linnæus les a réunies toutes

¹ En latin, *pica*, *cissa*, *avis pluvia* selon quelques-uns; en italien, *gazza*, *ragazza*, *aregazza*, *gazzuola*, *gazzarra*, *pica*, *putta*; en espagnol, *pega*, *picata*, *pigazza*; en

deux dans le même genre, et que, suivant Belon, pour faire une corneille d'une pie, il ne faut que raccourcir la queue à celle-ci et faire disparaître le blanc de son plumage. En effet, la pie a le bec, les pieds, les yeux et la forme totale des corneilles et des choucas; elle a encore avec eux beaucoup d'autres rapports plus intimes dans l'instinct, les mœurs et les habitudes naturelles; car elle est omnivore comme eux, vivant de toutes sortes de fruits, allant sur les charognes, faisant sa proie des œufs et des petits des oiseaux foibles, quelquefois même des père et mère, soit qu'elle les trouve engagés dans les pièges, soit qu'elle les attaque à force ouverte : on en a vu une se jeter sur un merle pour le dévorer; une autre enlever une écrevisse, qui la prévint en l'étranglant avec ses pinces, etc.

On a tiré parti de son appétit pour la chair vivante, en la dressant à la chasse comme on y dresse les corbeaux. Elle passe ordinairement la belle saison, appariée avec son mâle, et occupée de la ponte et de ses suites. L'hiver elle vole par troupes, et s'approche d'autant plus des lieux habités, qu'elle y trouve plus de ressources pour vivre, et que la rigueur de la saison lui rend ces ressources plus nécessaires. Elle s'accoutume aisément à la vue de l'homme; elle devient bientôt familière

allemand, *aelster*, *atzel*, *aegerst*, *agelaster*, *atgaster*, *agerluster* (*quasi agritustra*); en anglais, *pye*, *piot*, *mag-pye*, *pianet*.

dans la maison, et finit par se rendre la maîtresse. J'en connois une qui passe les jours et les nuits au milieu d'une troupe de chats, et qui sait leur en imposer.

Elle jase à peu près comme la corneille, et apprend aussi à contrefaire la voix des autres animaux et la parole de l'homme. On en cite une qui imitoit parfaitement les cris du veau, du chevreau, de la brebis, et même le flageolet du berger; une autre qui répétoit en entier une fanfare de trompettes. M. Willughby en a vu plusieurs qui prononçoient des phrases entières. *Margot* est le nom qu'on a coutume de lui donner, parce que c'est celui qu'elle prononce le plus volontiers ou le plus facilement; et Pline assure que cet oiseau se plaît beaucoup à ce genre d'imitation, qu'il s'attache à bien articuler les mots qu'il a appris, qu'il cherche long-temps ceux qui lui ont échappé, qu'il fait éclater sa joie lorsqu'il les a retrouvés, et qu'il se laisse quelquefois mourir de dépit lorsque sa recherche est vaine, ou que sa langue se refuse à la prononciation de quelque mot nouveau.

La pie a le plus souvent la langue noire comme le corbeau; elle monte sur le dos des cochons et des brebis, comme font les choucas, et court après la vermine de ces animaux, avec cette différence que le cochon reçoit ce service avec complaisance, au lieu que la brebis, sans doute plus sensible, paroît le redouter. Elle happe aussi fort adroite-

ment les mouches et autres insectes ailés qui volent à sa portée.

Enfin on prend la pie dans les mêmes pièges et de la même manière que la corneille, et l'on a reconnu en elle les mêmes mauvaises habitudes, celles de voler et de faire des provisions, habitudes presque toujours inséparables dans les différentes espèces d'animaux. On croit aussi qu'elle annonce la pluie lorsqu'elle jase plus qu'à l'ordinaire. D'un autre côté, elle s'éloigne du genre des corbeaux et des corneilles par un assez grand nombre de différences.

Elle est beaucoup plus petite et même plus que le choucas, et ne pèse que huit à neuf onces. Elle a les ailes plus courtes et la queue plus longue à proportion ; par conséquent son vol est beaucoup moins élevé et moins soutenu : aussi n'entreprend-elle point de grands voyages ; elle ne fait guère que voltiger d'arbre en arbre, ou de clocher en clocher ; car, pour l'action de voler, il s'en faut bien que la longueur de la queue compense la brièveté des ailes. Lorsqu'elle est posée à terre, elle est toujours en action, et fait autant de sauts que de pas : elle a aussi dans la queue un mouvement brusque et presque continuel, comme la lavandière. En général, elle montre plus d'inquiétude et d'activité que les corneilles, plus de malice et de penchant à une sorte de moquerie. Elle met aussi plus de combinaisons et plus d'art

dans la construction de son nid, soit qu'étant très-ardente pour son mâle, elle soit aussi très-tendre pour ses petits, ce qui va ordinairement de pair dans les animaux; soit qu'elle sache que plusieurs oiseaux de rapine sont fort avides de ses œufs et de ses petits, et de plus, que quelques-uns d'entre eux sont avec elle dans le cas de la représaille. Elle multiplie les précautions en raison de sa tendresse et des dangers de ce qu'elle aime : elle place son nid au haut des plus grands arbres, ou du moins sur de hauts buissons, et n'oublie rien pour le rendre solide et sûr; aidée de son mâle, elle le fortifie extérieurement avec des bûchettes flexibles et du mortier de terre gâchée, et elle le recouvre en entier d'une enveloppe à claire-voie, d'une espèce d'abattis de petites branches épineuses et bien entrelacées; elle n'y laisse d'ouverture que dans le côté le mieux défendu, le moins accessible, et seulement ce qu'il en faut pour qu'elle puisse entrer et sortir. Sa prévoyance industrielle ne se borne pas à la sûreté, elle s'étend encore à la commodité, car elle garnit le fond du nid d'une espèce de matelas orbiculaire, pour que ses petits soient plus mollement et plus chaudement; et quoique ce matelas, qui est le nid véritable, n'ait qu'environ six pouces de diamètre, la masse entière, en y comprenant les ouvrages extérieurs et l'enveloppe épineuse, a au moins deux pieds en tout sens.

Tant de précautions ne suffisent point encore à sa tendresse, ou, si l'on veut, à sa défiance; elle a continuellement l'œil au guet sur ce qui se passe au dehors. Voit-elle approcher une corneille, elle vole aussitôt à sa rencontre, la harcèle et la poursuit sans relâche et avec de grands cris, jusqu'à ce qu'elle soit venue à bout de l'écarter. Si c'est un ennemi plus respectable, un faucon, un aigle, la crainte ne la retient point, et elle ose encore l'attaquer avec une témérité qui n'est pas toujours heureuse : cependant il faut avouer que sa conduite est quelquefois plus réfléchie, s'il est vrai ce qu'on dit, que lorsqu'elle a vu un homme observer trop curieusement son nid, elle transporte ses œufs ailleurs, soit entre ses doigts, soit d'une autre manière encore plus incroyable. Ce que les chasseurs racontent à ce sujet de ses connoissances arithmétiques n'est guère moins étrange, quoique ces prétendues connoissances ne s'étendent pas au-delà du nombre de cinq.

Elle pond sept ou huit œufs à chaque couvée, et ne fait qu'une seule couvée par an, à moins qu'on ne détruise ou qu'on ne dérange son nid, auquel cas elle en entreprend tout de suite un autre, et le couple y travaille avec tant d'ardeur, qu'il est achevé en moins d'un jour; après quoi elle fait une seconde ponte de quatre ou cinq œufs; et si elle est encore troublée, elle fera un troisième nid semblable aux deux premiers, et une troi-

sième ponte, mais toujours moins abondante. Ses œufs sont plus petits et d'une couleur moins foncée que ceux du corbeau, avec des taches brunes semées sur un fond vert-bleu, et plus fréquentes vers le gros bout. Jean Liébault, cité par M. Sallerne, est le seul qui dise que le mâle et la femelle couvent alternativement.

Les piats, ou les petits de la pie, sont aveugles et à peine ébauchés en naissant; ce n'est qu'avec le temps et par degrés que le développement s'achève et que leur forme se décide : la mère non-seulement les élève avec sollicitude, mais leur continue ses soins long-temps après qu'ils sont élevés. Leur chair est un manger médiocre; cependant on y a généralement moins de répugnance que pour celle des petits corneillons.

A l'égard de la différence qu'on remarque dans le plumage, je ne la regarde point absolument comme spécifique, puisque parmi les corbeaux, les corneilles et les choucas, on trouve des individus qui sont variés de noir et de blanc, comme la pie : cependant on ne peut nier que dans l'espèce du corbeau de la corneille et du choucas proprement dit, le noir ne soit la couleur ordinaire, comme le noir et le blanc est celle des pies; et que si l'on a vu des pies blanches, ainsi que des corbeaux et des choucas blancs, il ne soit très-rare de rencontrer des pies entièrement noires. Au reste, il ne faut pas croire que le noir et le blanc, qui

sont les couleurs principales de la pie, excluent tout mélange d'autres couleurs; en y regardant de près et à certains jours, on y aperçoit des nuances de vert, de pourpre, de violet, et l'on est surpris de voir un si beau plumage à un oiseau si peu renommé à cet égard. Mais ne sait-on pas que dans ce genre et dans bien d'autres la beauté est une qualité superficielle, fugitive, et qui dépend absolument du point de vue? Le mâle se distingue de la femelle par des reflets bleus, plus marqués sur la partie supérieure du corps, et non par la noirceur de la langue, comme quelques-uns l'ont dit.

La pie est sujette à la mue, comme les autres oiseaux; mais on a remarqué que ses plumes ne toiboient que successivement et peu à peu, excepté celles de la tête qui tombent toutes à la fois, en sorte que chaque année elle paroît chauve au temps de la mue. Les jeunes n'acquièrent leur longue queue que la seconde année, et sans doute ne deviennent adultes qu'à cette même époque.

Tout ce que je trouve sur la durée de la vie de la pie, c'est que le docteur Derham en a nourri une qui a vécu plus de vingt ans, mais qui à cet âge étoit tout-à-fait aveugle de vieillesse.

Cet oiseau est très-commun en France, en Angleterre, en Allemagne, en Suède, et dans toute l'Europe, excepté en Laponie et dans les pays de montagnes, où elle est rare : d'où l'on peut conclure qu'elle craint le grand froid. Je finis son his-

toire par une description abrégée, qui portera sur les seuls objets que la figure ne peut exprimer aux yeux, ou qu'elle n'exprime pas assez distinctement.

Elle a vingt plumes à chaque aile, dont la première est fort courte, et les quatrième et cinquième sont les plus longues; douze plumes inégales à la queue, et diminuant toujours de longueur, plus elles s'éloignent des deux du milieu, qui sont les plus longues de toutes; les narines rondes, la paupière interne des yeux marquée d'une tache jaune, la fente du palais hérissée de poils sur ses bords, la langue noirâtre et fourchue, les intestins longs de vingt-deux pouces, le *cæcum* d'un demi-pouce; l'œsophage dilaté et garni de glandes à l'endroit de sa jonction avec le ventricule, celui-ci peu musculéux, la rate oblongue, et une vésicule du fiel à l'ordinaire.

J'ai dit qu'il y avoit des pies blanches, comme il y a des corbeaux blancs; et quoique la principale cause de ce changement de plumage soit l'influence des climats septentrionaux, comme on le peut supposer à l'égard de la pie blanche de Wormius, qui venoit de Norwège, et même à l'égard de quelques-unes de celles dont parle Rzaczynski, cependant il faut avouer qu'on en trouve quelquefois dans les climats tempérés; témoin celle qui fut prise il y a quelques années en Sologne, et qui étoit toute blanche, à l'exception d'une seule plu-

me noire qu'elle avoit au milieu des ailes; soit qu'elle eût passé des pays du Nord en France après avoir subi l'influence du climat, soit qu'étant née en France, cette altération de couleur eût été produite par quelque cause particulière. Il faut dire la même chose des pies blanches que l'on voit quelquefois en Italie.

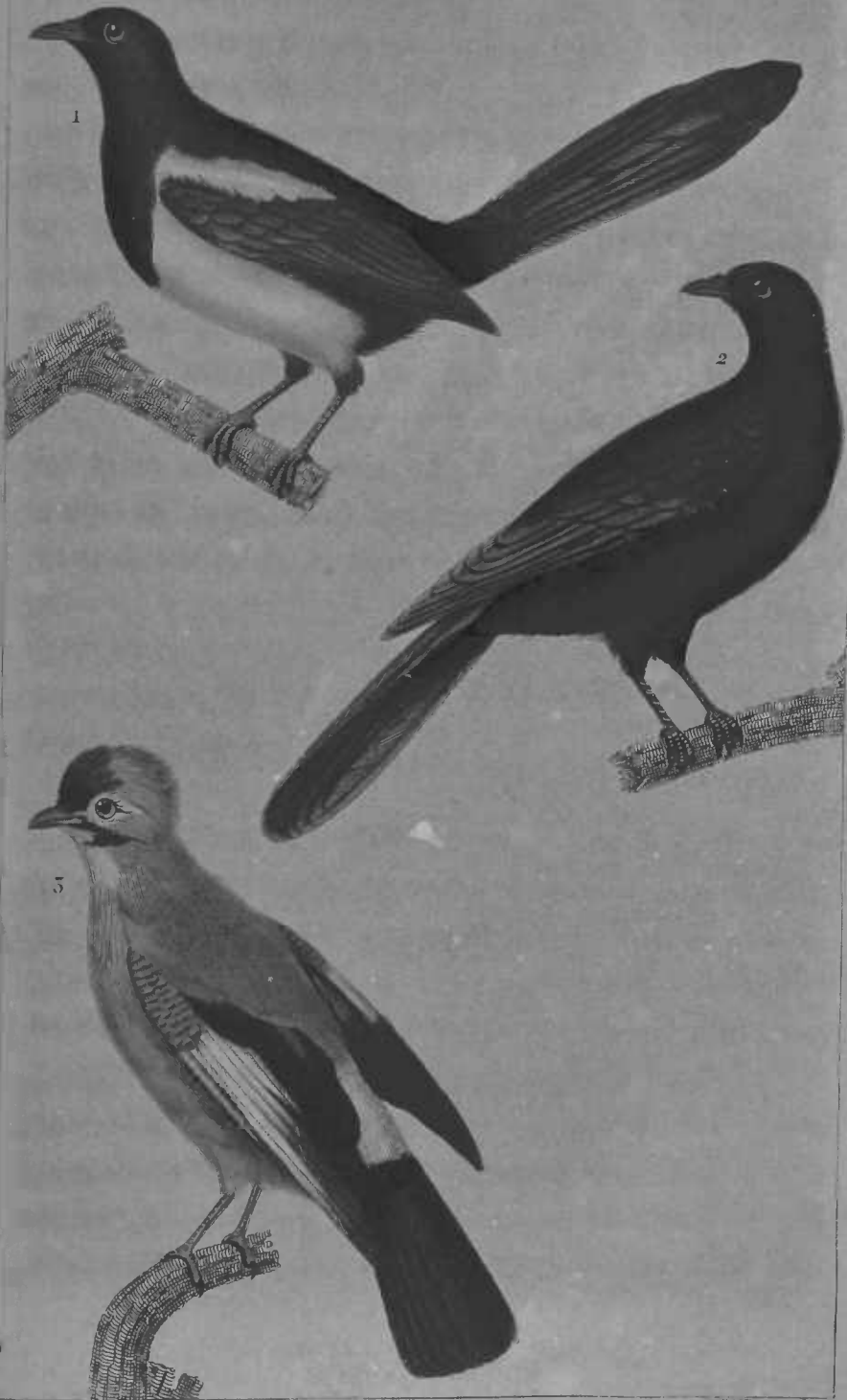
Wormius remarque que sa pie blanche avoit la tête lisse et dénuée de plumes; apparemment qu'il la vit au temps de la mue; et cela confirme ce que j'ai dit de celle des pies ordinaires.

Willughby a vu dans la ménagerie du roi d'Angleterre des pies brunes ou roussâtres, qui peuvent passer pour une seconde variété de l'espèce ordinaire.

OISEAUX ÉTRANGERS

QUI ONT RAPPORT A LA PIE.

I. *La pie du Sénégal.* Elle est un peu moins grosse que la nôtre, et cependant elle a presque autant d'envergure, parce que ses ailes sont plus longues à proportion; sa queue est au contraire plus courte, du reste conformée de même. Le bec, les pieds et les ongles sont noirs, comme dans la pie ordinaire: mais le plumage est très-différent; il n'y entre pas un seul atome de blanc, et toutes les couleurs en sont obscures. La tête, le cou, le dos et la poitrine sont noirs avec des reflets vio-



Prêtre pinar.

1 La Pie

2 La Pie du Sénégal

Page 491

500

3. Le Geai.

par Lassarard sc

508

lets; les plumes de la queue et les grandes plumes des ailes sont brunes : tout le reste est noirâtre plus ou moins foncé.

II. *La Pie de la Jamaïque.* Cet oiseau ne pèse que six onces, et il est d'environ un tiers plus petit que la pie commune, dont il a le bec, les pieds et la queue.

Le plumage du mâle est noir, avec des reflets pourpres; celui de la femelle est brun, plus foncé sur le dos et sur toute la partie supérieure du corps, moins foncé sous le ventre.

Ils font leur nid sur les branches des arbres. On en trouve dans tous les districts de l'île, mais plus abondamment dans les lieux les plus éloignés du bruit : c'est de là qu'après avoir fait leur ponte et donné naissance à une génération nouvelle pendant l'été, ils se répandent l'automne dans les habitations, et arrivent en si grand nombre, que l'air en est quelquefois obscurci. Ils volent ainsi en troupes l'espace de plusieurs milles; et partout où ils se posent, ils font un dommage considérable aux cultivateurs. Leur ressource pendant l'hiver est de venir en foule aux portes des granges. Tout cela donne lieu de croire qu'ils sont frugivores; cependant on remarque qu'ils ont l'odeur forte, que leur chair est noire et grossière, et qu'on en mange fort rarement.

Il suit de ce que je viens de dire, que cet oiseau

diffère de notre pie non-seulement par la façon de se nourrir, par sa taille et par son plumage, mais en ce qu'il a le vol plus soutenu, et par conséquent l'aile plus forte; qu'il va par troupes plus nombreuses; que sa chair est encore moins bonne à manger; enfin que dans cette espèce la différence du sexe en entraîne une plus grande dans les couleurs; en sorte qu'ajoutant à ces traits de dissemblance la difficulté qu'a dû rencontrer la pie d'Europe à passer en Amérique, vu qu'elle a l'aile trop courte et trop foible pour franchir les grandes mers qui séparent les deux continents sous les zones tempérées, et qu'elle fuit les pays septentrionaux où ce passage seroit plus facile, on est fondé à croire que ces prétendues pies américaines peuvent bien avoir quelques rapports avec les nôtres, et les représenter dans le nouveau continent, mais qu'elles ne descendent pas d'une souche commune.

Le tesquizana du Mexique paroît avoir beaucoup de ressemblance avec cette pie de la Jamaïque, puisque, suivant Fernandès, il a la queue fort longue; qu'il surpasse l'étourneau en grosseur; que le noir de son plumage a des reflets; qu'il vole en grandes troupes, lesquelles dévastent les terres cultivées où elles s'arrêtent; qu'il niche au printemps; que sa chair est dure et de mauvais goût; en un mot, qu'on peut le regarder comme une espèce d'étourneau ou de choucas : or,

l'on sait qu'au plumage près, un choucas qui a une longue queue ressemble beaucoup à une pie.

Il n'en est pas ainsi de l'isana du même Fernandès, quoique M. Brisson le confonde avec la pie de la Jamaïque. Cet oiseau a, à la vérité, le bec, les pieds et le plumage des mêmes couleurs : mais il paroît avoir le corps plus gros, et le bec du double plus long; outre cela il se plaît dans les contrées les plus froides du Mexique, et il a le naturel, les mœurs et le cri de l'étourneau. Il est difficile, ce me semble, de reconnoître à ces traits la pie de la Jamaïque de Catesby; et si l'on veut le rapporter au même genre, on ne peut au moins se dispenser d'en faire une espèce séparée, d'autant plus que Fernandès, le seul naturaliste qui l'ait vu, lui trouve plus d'analogie avec l'étourneau qu'avec la pie; et ce témoignage doit être de quelque poids auprès de ceux qui ont éprouvé combien le premier coup d'œil d'un observateur exercé, qui saisit rapidement le caractère naturel de la physionomie d'un animal, est plus décisif et plus sûr pour le rapporter à sa véritable espèce, que l'examen détaillé des caractères de pure convention, que chaque méthodiste établit à son gré.

Au reste, il est très-facile et très-excusable de se tromper en parlant de ces espèces étrangères, qui ne sont connues que par des descriptions incomplètes et par de mauvaises figures.

Je dois ajouter que l'isana a cette sorte de ris

moqueur, ordinaire à la plupart des oiseaux qu'on appelle des *pies* en Amérique.

III. *La Pie des Antilles*. M. Brisson a mis cet oiseau parmi les rolliers : je ne vois pas qu'il ait eu d'autres raisons, sinon que, dans la figure donnée par Aldrovande, les narines sont découvertes ; ce que M. Brisson établit en effet pour un des caractères du rollier. Mais, 1° ce n'est qu'avec beaucoup d'incertitude qu'on peut attribuer ce caractère à l'oiseau dont il s'agit ici, d'après une figure qui n'a point paru exacte à M. Brisson lui-même, et qu'on doit supposer encore moins exacte sur cet article que sur aucun autre, tout ce détail de petites plumes étant bien plus indifférent au peintre qui veut rendre la Nature dans ses principaux effets, qu'au naturaliste qui voudroit l'assujettir à sa méthode.

2° On peut opposer à cet attribut incertain, saisi dans une figure fautive, un attribut beaucoup plus marqué, plus évident, et qui n'a échappé ni au peintre ni aux observateurs qui ont vu l'oiseau même ; ce sont les longues pennes du milieu de la queue, attribut dont M. Brisson a fait le caractère distinctif de la pie.

3°. Ajoutez à cela que la pie des Antilles ressemble à la nôtre par son cri, par son naturel très-défiant, par son habitude de nicher sur les arbres et d'aller le long des rivières, par la qualité mé-

diocre de sa chair, en sorte que si l'on veut rapprocher cet oiseau étranger de l'espèce d'Europe avec laquelle il a le plus de rapports connus, il faut, ce me semble, le rapprocher de celle de la pie.

Il en diffère néanmoins par l'excès de longueur des deux pennes du milieu de la queue, lesquelles dépassent les latérales de huit ou dix pouces, et aussi par ses couleurs; car il a le bec et les pieds rouges, le cou bleu, avec un collier blanc, la tête de même couleur bleue, avec une tache blanche mouchetée de noir, qui s'étend depuis l'origine du bec supérieur jusqu'à la naissance du cou; le dos tanné, le croupion jaune, les deux longues pennes de la queue de couleur bleue avec du blanc au bout, et la tige blanche; les autres pennes de la queue rayées de bleu et de blanc, celles de l'aile mêlées de vert et de bleu, et le dessous du corps blanc.

En comparant la description de la pie des Antilles du P. du Tertre, avec celle de la pie des Indes à longue queue d'Aldrovande, on ne peut douter qu'elles n'aient été faites l'une et l'autre d'après un oiseau de la même espèce, et par conséquent que ce ne soit un oiseau d'Amérique, comme l'assure le P. du Tertre, qui l'a observé à la Guadeloupe, et non pas un oiseau du Japon, comme le dit Aldrovande d'après une tradition fort incertaine; à moins qu'on ne veuille supposer qu'il

s'est répandu du côté du Nord, d'où il aura pu passer d'un continent à l'autre.

IV. *L'hocisana*.¹ Quoique Fernandès donne à cet oiseau le nom de *grand étourneau*, cependant on peut le rapporter, d'après ce qu'il dit lui-même, au genre des pies : car il assure qu'il seroit exactement semblable au choucas ordinaire, s'il étoit moins gros, qu'il eût la queue et les ongles moins longs, et le plumage d'un noir plus franc et sans mélange de bleu. Or, la longue queue est un attribut, non de l'étourneau, mais de la pie, et celui par lequel elle diffère le plus à l'extérieur du choucas; et quant aux autres caractères par lesquels l'hocisana s'éloigne du choucas, ils sont autant ou plus étrangers à l'étourneau qu'à la pie.

D'ailleurs cet oiseau cherche les lieux habités, est familier comme la pie, jase de même, et a la voix perçante : sa chair est noire et de fort bon goût.

V. *La vardiole*.² Seba lui a donné le nom d'*oiseau de paradis*, comme il le donne à presque tous les oiseaux étrangers à longue queue; et à ce titre la vardiole le méritoit bien, puisque sa queue est

¹ Le nom mexicain est *hocitzanatl*. Cet oiseau s'appelle encore *caxcaxtototl* dans le pays.

² C'est la *pie de l'île Papoe* de M. Brisson. On l'appelle dans le pays *waygehoe* et *wardioe*, d'où j'ai fait *vardiole*.

plus de deux fois aussi longue que tout le reste de son corps, mesuré depuis la pointe du bec jusqu'à l'extrémité opposée : mais il faut avouer que cette queue n'est point faite comme dans l'oiseau de paradis, ses plus grandes plumes étant garnies de barbes dans toute leur longueur, sans parler de plusieurs autres différences.

Le blanc est la couleur dominante de cet oiseau : il ne faut excepter que la tête et le cou, qui sont noirs avec des reflets de pourpre très-vif ; les pieds, qui sont d'un rouge clair ; les ailes, dont les grandes plumes ont des barbes noires ; et les deux plumes du milieu de la queue, qui excèdent de beaucoup toutes les autres, et qui ont du noir le long de la côte, depuis leur base jusqu'à la moitié de leur longueur.

Les yeux de la vardiole sont vifs et entourés de blanc ; la base du bec supérieur est garnie de petites plumes noires piliformes, qui reviennent en avant et couvrent les narines ; ses ailes sont courtes et ne dépassent point l'origine de la queue : dans tout cela elle se rapproche de la pie ; mais elle en diffère par la brièveté de ses pieds, qu'elle a une fois plus courts à proportion, ce qui entraîne d'autres différences dans le port et dans la démarche.

On la trouve dans l'île de Papoe, selon Seba, dont la description, la seule qui soit originale, renferme tout ce que l'on sait de cet oiseau.

VI. *Le zanoé*. Fernandès compare cet oiseau du Mexique à la pie commune, pour la grosseur, pour la longueur de la queue, pour la perfection des sens, pour le talent de parler, pour l'instinct de dérober tout ce qu'elle trouve à sa bienséance : il ajoute qu'il a le cri comme plaintif et semblable à celui des petits étourneaux, et que son plumage est noir partout, excepté sur le cou et sur la tête, où l'on aperçoit une teinte de fauve.

DU GEAI.

Presque tout ce qui a été dit de l'instinct de la pie peut s'appliquer au geai; et ce sera assez faire connoître celui-ci que d'indiquer les différences qui le caractérisent.

L'une des principales, c'est cette marque bleue, ou plutôt émaillée de différentes nuances de bleu, dont chacune de ses ailes est ornée, et qui suffiroit seule pour le distinguer de presque tous les autres oiseaux de l'Europe. Il a de plus sur le front un toupet de petites plumes noires, bleues et blanches : en général, toutes ses plumes sont singulièrement douces et soyeuses au toucher, et

¹ En latin, *garrulus*; en espagnol, *gayo, cayo*; en italien, *ghiandaia, gaza, verta, berta, bertina, baretino*; en allemand, *haher, hatzler, baum-hatzel, eichen-heher, nuss-heher, nuss-hecker, jack, broe-kexter, marg-graff, marcolfus*; en anglais, *jay, ia ia*.

il sait, en relevant celles de sa tête, se faire une huppe qu'il rabaisse à son gré. Il est d'un quart moins gros que la pie; il a la queue plus courte et les ailes plus longues à proportion, et, malgré cela, il ne vole guère mieux qu'elle.

Le mâle se distingue de la femelle par la grosseur de la tête et par la vivacité des couleurs : les vieux diffèrent aussi des jeunes par le plumage; et de là, en grande partie, les variétés et le peu d'accord des descriptions : car il n'y a que les bonnes descriptions qui puissent s'accorder; et pour bien décrire une espèce, il faut avoir vu et comparé un grand nombre d'individus.

Les geais sont fort pétulants de leur nature; ils ont les sensations vives, les mouvements brusques; et dans leurs fréquents accès de colère, ils s'emportent et oublient le soin de leur propre conservation, au point de se prendre quelquefois la tête entre deux branches, et ils meurent ainsi suspendus en l'air : leur agitation perpétuelle prend encore un nouveau degré de violence lorsqu'ils se sentent gênés; et c'est la raison pourquoi ils deviennent tout-à-fait méconnoissables en cage, ne pouvant y conserver la beauté de leurs plumes, qui sont bientôt cassées, usées, déchirées, flétries par un frottement continuel.

Leur cri ordinaire est très-désagréable, et ils le font entendre souvent; ils ont aussi de la disposition à contrefaire celui de plusieurs oiseaux qui

ne chantent pas mieux, tels que la crécerelle, le chat-huant, etc. S'ils aperçoivent dans le bois un renard, ou quelque autre animal de rapine, ils jettent un certain cri très-perçant, comme pour s'appeler les uns les autres, et on les voit en peu de temps rassemblés en force, et se croyant en état d'en imposer par le nombre, ou du moins par le bruit. Cet instinct qu'ont les geais de se rappeler, de se réunir à la voix de l'un d'eux, et leur violente antipathie contre la chouette, offrent plus d'un moyen pour les attirer dans les pièges, et il ne se passe guère de pipée sans qu'on en prenne plusieurs; car, étant plus pétulants que la pie, il s'en faut bien qu'ils soient aussi défiants et aussi rusés. Ils n'ont pas non plus le cri naturel si varié, quoiqu'ils paroissent n'avoir pas moins de flexibilité dans le gosier, ni moins de disposition à imiter tous les sons, tous les bruits, tous les cris d'animaux qu'ils entendent habituellement, et même la parole humaine. Le mot *richard* est celui, dit-on, qu'ils articulent le plus facilement. Ils ont aussi, comme la pie et toute la famille des choucas, des corneilles et des corbeaux, l'habitude d'enfourer leurs provisions superflues, et celle de dérober tout ce qu'ils peuvent emporter : mais ils ne se souviennent pas toujours de l'endroit où ils ont enterré leur trésor; ou bien, selon l'instinct commun à tous les avarés, ils sentent plus la crainte de le diminuer que le désir d'en faire usage, en

sorte qu'au printemps suivant, les glands et les noisettes qu'ils avoient cachés et peut-être oubliés, venant à germer en terre et à pousser des feuilles au dehors, décèlent ces amas inutiles, et les indiquent, quoiqu'un peu tard, à qui en saura mieux jouir.

Les geais nichent dans les bois, et loin des lieux habités, préférant les chênes les plus touffus, et ceux dont le tronc est entouré de lierre; mais ils ne construisent pas leurs nids avec autant de précaution que la pie. On m'en a apporté plusieurs dans le mois de mai; ce sont des demi-sphères creuses formées de petites racines entrelacées, ouvertes par-dessus, sans matelas au dedans, sans défense au dehors : j'y ai toujours trouvé quatre ou cinq œufs; d'autres disent y en avoir trouvé cinq ou six. Ces œufs sont un peu moins gros que ceux de pigeon, d'un gris plus ou moins verdâtre, avec de petites taches foiblement marquées.

Les petits subissent leur première mue dès le mois de juillet; ils suivent leurs père et mère jusqu'au printemps de l'année suivante, temps où ils les quittent pour se réunir deux à deux et former de nouvelles familles : c'est alors que la plaque bleue des ailes qui s'étoit marquée de très-bonne heure paroît dans toute sa beauté.

Dans l'état de domesticité, auquel ils se font aisément, ils s'accoutument à toutes sortes de nourritures, et vivent ainsi huit à dix ans; dans

l'état de sauvage, ils se nourrissent non-seulement de glands et de noisettes, mais de châtaignes, de pois, de fèves, de sorbes, de groseilles, de cerises, de framboises, etc. Ils dévorent aussi les petits des autres oiseaux, quand ils peuvent les surprendre dans le nid en l'absence des vieux, et quelquefois les vieux, lorsqu'ils les trouvent pris au lacet; et dans cette circonstance, ils vont, suivant leur coutume, avec si peu de précaution, qu'ils se prennent quelquefois eux-mêmes, et dédommagent ainsi l'oiseleur du tort qu'ils ont fait à sa chasse; car leur chair, quoique peu délicate, est mangeable. surtout si on la fait bouillir d'abord, et ensuite rôtir : on dit que de cette manière elle approche de celle de l'oie rôtie.

Les geais ont la première phalange du doigt extérieur de chaque pied unie à celle du doigt du milieu; le dedans de la bouche noir; la langue de la même couleur, fourchue, mince, comme membraneuse et presque transparente; la vésicule du fiel oblongue; l'estomac moins épais et revêtu de muscles moins forts que le gésier des granivores. Il faut qu'ils aient le gosier fort large, s'ils avalent, comme on dit, des glands, des noisettes, et même des châtaignes tout entières, à la manière des ramiers : cependant je suis sûr qu'ils n'avalent jamais les calices d'œillets tout entiers, quoiqu'ils soient très-friands de la graine qu'ils renferment. Je me suis amusé quelquefois à considérer leur

manège : si on leur donne un œillet, ils le prennent brusquement; si on leur en donne un second, ils le prennent de même, et ils en prennent ainsi tout autant que leur bec en peut contenir, et même davantage; car il arrive souvent qu'en happant les nouveaux, ils laissent tomber les premiers, qu'ils sauront bien retrouver. Lorsqu'ils veulent commencer à manger, ils posent tous les autres œillets et n'en gardent qu'un seul dans leur bec; s'ils ne le tiennent pas d'une manière avantageuse, ils savent fort bien le poser pour le reprendre mieux; ensuite ils le saisissent sous le pied droit, et à coups de bec ils emportent en détail d'abord les pétales de la fleur, puis l'enveloppe du calice, ayant toujours l'œil au guet, et regardant de tous côtés : enfin, lorsque la graine est à découvert, ils la mangent avidement, et se mettent tout de suite à éplucher un second œillet.

On trouve cet oiseau en Suède, en Écosse, en Angleterre, en Allemagne, en Italie; et je ne crois pas qu'il soit étranger à aucune contrée de l'Europe, ni même à aucune des contrées correspondantes de l'Asie.

Pline parle d'un race de geai ou de pie à cinq doigts, laquelle apprenoit mieux à parler que les autres. Cette race n'a rien de plus extraordinaire que celle des poules à cinq doigts, qui est connue de tout le monde, d'autant plus que les geais deviennent encore plus familiers, plus domestiques

que les poules; et l'on sait que les animaux qui vivent le plus avec l'homme sont aussi les mieux nourris, conséquemment qu'ils abondent le plus en molécules organiques superflues, et qu'ils sont plus sujets à ces sortes de monstruosité par excès. C'en seroit une que les phalanges des doigts multipliées dans quelques individus au-delà du nombre ordinaire; ce qu'on a attribué trop généralement à toute l'espèce.

Mais une autre variété plus généralement connue dans l'espèce du geai, c'est le geai blanc; il a la marque bleue aux ailes, et ne diffère du geai ordinaire que par la blancheur presque universelle de son plumage, laquelle s'étend jusqu'au bec et aux ongles, et par ses yeux rouges, tels qu'en ont tant d'autres animaux blancs. Au reste, il ne faut pas croire que la blancheur de son plumage soit bien pure; elle est souvent altérée par une teinte jaunâtre plus ou moins foncée. Dans un individu que j'ai observé, les couvertures qui bordent les ailes pliées étoient ce qu'il y avoit de plus blanc : ce même individu me parut aussi avoir les pieds plus menus que le geai ordinaire.

OISEAUX ÉTRANGERS

QUI ONT RAPPORT AU GEAI.

I. *Le geai de la Chine à bec rouge.* Cette espèce nouvelle vient de paroître en France pour la première fois. Son bec rouge fait d'autant plus d'effet, que toute la partie antérieure de la tête, du cou, et même de la poitrine, est d'un beau noir velouté; le derrière de la tête et du cou est d'un gris tendre, qui se mêle par petites taches sur le sommet de la tête avec le noir de la partie antérieure; le dessus du corps est brun, et le dessous blanchâtre : mais, pour se former une idée juste de ces couleurs, il faut supposer une teinte de violet répandue sur toutes, excepté sur le noir, mais plus foncée sur les ailes, un peu moins sur le dos, et encore moins sous le ventre. La queue est étagée, les ailes ne passent pas le tiers de sa longueur, et chacune de ses plumes est marquée de trois couleurs; savoir, de violet clair à l'origine, de noir à la partie moyenne, et de blanc à l'extrémité : mais le violet tient plus d'espace que le noir, et celui-ci plus que le blanc.

Les pieds sont rouges comme le bec, les ongles blanchâtres à leur naissance, et bruns vers la pointe, du reste fort longs et fort crochus.

Ce geai est un peu plus gros que le nôtre, et pourroit bien n'être qu'une variété de climat.

II. *Le geai du Pérou.* Le plumage de cet oiseau, est d'une grande beauté; c'est un mélange des couleurs les plus distinguées, tantôt fondues avec un art inimitable, tantôt contrastées avec une dureté qui augmente l'effet. Le vert tendre, qui domine sur la partie supérieure du corps, s'étend d'une part sur les six pennes intermédiaires de la queue, et de l'autre va s'unir, en se dégradant par nuances insensibles et prenant en même temps une teinte bleuâtre, à une espèce de couronne blanche qui orne le sommet de la tête. La base du bec est entourée d'un beau bleu, qui reparoît derrière l'œil et dans l'espace au-dessous. Une sorte de pièce de corps de velours noir, qui couvre la gorge et embrasse tout le devant du cou, tranche par son bord supérieur avec cette belle couleur bleue, et par son bord inférieur avec le jaune jonquille qui règne sur la poitrine, le ventre, et jusque sur les trois pennes latérales de chaque côté de la queue. Cette queue est étagée, et plus étagée que celle du geai de Sibérie.

On ne sait rien des mœurs de cet oiseau, qui n'avoit point encore paru en Europe.

III. *Le geai brun du Canada.* S'il étoit possible de supposer que le geai eût pu passer en Amérique, je serois tenté de regarder celui-ci comme une variété de notre espèce d'Europe; car il en a le port, la physionomie, ces plumes douces et

soyeuses qui sont comme un attribut caractéristique du geai : il n'en diffère que par sa grosseur, qui est un peu moindre, par les couleurs de son plumage, par la longueur et la forme de sa queue, qui est étagée. Ces différences pourroient à toute force s'imputer à l'influence du climat : mais notre geai a l'aile trop foible et vole trop mal pour avoir pu traverser des mers; et en attendant qu'une connoissance plus détaillée des mœurs du geai brun du Canada, nous mette en état de porter un jugement solide sur sa nature, nous nous déterminons à le produire ici comme une espèce étrangère analogue à notre geai, et l'une de celles qui en approchent de plus près.

La dénomination de *geai brun* donne une idée assez juste de la couleur qui domine sur le dessus du corps : car le dessous, ainsi que le sommet de la tête, la gorge et le devant du cou, sont d'un blanc sale ; et cette dernière couleur se retrouve encore à l'extrémité de la queue et des ailes. Dans l'individu que j'ai observé, le bec et les pieds étoient d'un brun foncé, le dessous du corps plus rembruni, et le bec inférieur plus renflé que dans la figure; enfin les plumes de la gorge se portant en avant, formoient une espèce de barbe à l'oiseau.

IV *Le geai de Sibérie.* Les traits d'analogie par lesquels cette nouvelle espèce se rapproche de cel-

le de notre geai consistent en un certain air de famille, en ce que la forme du bec et des pieds et la disposition des narines sont à peu près les mêmes, et en ce que le geai de Sibérie a sur la tête, comme le nôtre, des plumes étroites, qu'il peut à son gré relever en manière de huppe.

Ses traits de dissemblance sont qu'il est plus petit, qu'il a la queue étagée, et que les couleurs de son plumage sont fort différentes, comme on pourra s'en assurer en comparant les figures qui représentent ces deux oiseaux. Les mœurs de celui de Sibérie nous sont absolument inconnues.

V. *Le blanche-coiffe, ou le geai de Cayenne.* Il est à peu près de la grosseur de notre geai commun : mais il a le bec plus court, les pieds plus hauts, la queue et les ailes plus longues à proportion ; ce qui lui donne un air moins lourd et une forme plus développée.

On peut lui trouver encore d'autres différences, principalement dans le plumage : le gris, le blanc, le noir, et différentes nuances de violet, font toute la variété de ses couleurs ; le gris sur le bec, les pieds et les ongles ; le noir sur le front, les côtés de la tête et la gorge ; le blanc autour des yeux, sur le sommet de la tête et le chignon jusqu'à la naissance du cou, et encore sur toute la partie inférieure du corps ; le violet plus clair sur le dos et les ailes, plus foncé sur la queue : celle-

ci est terminée de blanc, et composée de douze pennes, dont les deux du milieu sont un peu plus longues que les latérales.

Les petites plumes noires qu'il a sur le front sont courtes et peu flexibles : une partie, se dirigeant en avant, recouvre les narines ; l'autre partie, se relevant en arrière, forme une sorte de toupet hérissé.

VI. *Le garlu, ou le geai à ventre jaune de Cayenne.* C'est celui de tous les geais qui a les ailes les plus courtes, et qu'on peut le moins soupçonner d'avoir fait le trajet des mers qui séparent les deux continents, d'autant moins qu'il se tient dans les pays chauds. Il a les pieds courts et menus, et la physionomie caractérisée. Je n'ai rien à ajouter, l'on ne sait encore rien de ses mœurs ; on ne sait pas même s'il relève les plumes de sa tête en manière de huppe, comme font les autres geais. C'est une espèce nouvelle.

VII. *Le geai bleu de l'Amérique septentrionale.* Cet oiseau est remarquable par la belle couleur bleue de son plumage, laquelle domine avec quelque mélange de blanc, de noir et de pourpre, sur toute la partie supérieure de son corps, depuis le dessus de la tête jusqu'au bout de la queue.

Il a la gorge blanche avec une teinte de rouge ; au-

dessous de la gorge une espèce de hausse-col noir, et plus bas une zone rougeâtre, dont la couleur, se dégradant insensiblement, va se perdre dans le gris et le blanc qui règnent sur la partie inférieure du corps.

Les plumes du sommet de la tête sont longues, et l'oiseau les relève, quand il veut, en manière de huppe : cette huppe mobile est plus grande et plus belle que dans notre geai ; elle est terminée sur le front par une sorte de bandeau noir, qui, se prolongeant de part et d'autre sur un fond blanc jusqu'au chignon, va se rejoindre aux branches du hausse-col de la poitrine : ce bandeau est séparé de la base du bec supérieur par une ligne blanche formée de petites plumes qui couvrent les narines. Tout cela donne beaucoup de variété, de jeu et de caractère à la physionomie de cet oiseau.

La queue est presque aussi longue que l'oiseau même, et composée de douze pennes étagées.

M. Catesby remarque que ce geai d'Amérique a la même pétulance dans les mouvements que notre geai commun, que son cri est moins désagréable, et que la femelle ne se distingue du mâle que par ses couleurs moins vives. Cela étant, la figure qu'il a donnée doit représenter une femelle, et celle de M. Edwards un mâle. Mais l'âge de l'oiseau peut faire aussi beaucoup à la vivacité et à la perfection des couleurs.

Ce geai nous vient de la Caroline et du Canada; et il doit y être fort commun, car on en envoie souvent de ces pays-là.

DU CASSE-NOIX.¹

Cet oiseau diffère des geais et des pies par la forme du bec, qu'il a plus droit, plus obtus, et composé de deux pièces inégales; il en diffère encore par l'instinct, qui l'attache de préférence au séjour des hautes montagnes, et par son naturel, moins défiant et moins rusé. Du reste il a beaucoup de rapports avec ces deux espèces d'oiseaux; et la plupart des naturalistes qui n'ont pas été gênés par leur méthode, n'ont pas fait difficulté de le placer entre les geais et les pies, et même avec les choucas, qui, comme on sait, ressemblent beaucoup aux pies : mais on prétend qu'il est encore plus babillard que les uns et les autres.

M. Klein distingue deux variétés dans l'espèce du casse-noix : l'une, qui est mouchetée comme l'étourneau, qui a le bec anguleux et fort, la langue longue et fourchue, comme toutes les es-

¹ Il s'appelle en latin *nucifraga*, *ossifragus*, et par quelques-uns, *turdela saxatilis*, *merula saxatilis*, *pica abietum guttata*, *graculus alpinus*, *corvus cinereus*, etc.; en allemand, *nuss-bretscher*, *nuss-bicker*, etc.; *tannenheher*, *turckischer-holst-schreyer*; en anglais, *nut-cracker*.

pèces de pies; l'autre, qui est moins grosse, et dont le bec (car il ne dit rien du plumage), est plus menu, plus arrondi, composé de deux pièces inégales, dont la supérieure est la plus longue, et qui a la langue divisée profondément, très-courte, et comme perdue dans le gosier.

Selon le même auteur, ces deux oiseaux mangent des noisettes; mais le premier les casse, et l'autre les perce : tous deux se nourrissent encore de glands, de baies sauvages, de pignons, qu'ils épluchent fort adroitement, et même d'insectes : enfin tous deux cachent, comme les geais, les pies et les choucas, ce qu'ils n'ont pu consommer.

Les casse-noix, sans avoir le plumage brillant, l'ont remarquable par ses mouchetures blanches et triangulaires qui sont répandues partout, excepté sur la tête. Ces mouchetures sont plus petites sur la partie supérieure, plus larges sur la poitrine : elles font d'autant plus d'effet et sortent d'autant mieux qu'elles tranchent sur un fond brun.

Ces oiseaux se plaisent surtout, comme je l'ai dit ci-dessus, dans les pays montagneux. On en voit communément en Auvergne, en Savoie, en Lorraine, en Franche-Comté, en Suisse, dans le Bergamasque, en Autriche, sur les montagnes couvertes de forêts de sapins : on les retrouve jusqu'en Suède, mais seulement dans la partie méridionale de ce pays, et rarement au-delà. Le peu-

ple d'Allemagne leur a donné les noms d'*oiseaux de Turquie, d'Italie, d'Afrique*; et l'on sait que, dans la langue du peuple, ces noms signifient, non pas un oiseau venant réellement de ces contrées, mais un oiseau étranger dont on ignore le pays.

Quoique les casse-noix ne soient point oiseaux de passage, ils quittent quelquefois leurs montagnes pour se répandre dans les plaines. Frisch dit qu'on les voit de temps en temps arriver en troupes avec d'autres oiseaux en différents cantons de l'Allemagne, et toujours par préférence dans ceux où ils trouvent des sapins.

Cependant, en 1754, il en passa de grandes volées en France, et notamment en Bourgogne, où il y a peu de sapins. Ils étoient si fatigués en arrivant, qu'ils se laissoient prendre à la main. On en tua la même année au mois d'octobre, près de Mostyn en Flintshire, qu'on supposa venir d'Allemagne. Il faut remarquer que cette année avoit été fort sèche et fort chaude; ce qui avoit dû tarir la plupart des fontaines, et faire tort aux fruits dont les casse-noix font leur nourriture ordinaire: et d'ailleurs, comme en arrivant ils paroisoient affamés, donnant en foule dans tous les pièges, se laissant prendre à tous les appâts, il est vraisemblable qu'ils avoient été contraints d'abandonner leurs retraites par le manque de subsistance.

Une des raisons qui les empêchent de rester et

de se perpétuer dans les bons pays, c'est, dit-on, que, comme ils causent un grand préjudice aux forêts en perçant les gros arbres à la manière des pics, les propriétaires leur font une guerre continuelle, de manière qu'une partie est bientôt détruite, et que l'autre est obligée de se réfugier dans les forêts escarpées, où il n'y a point de gardes-bois.

Cette habitude de percer les arbres n'est pas le seul trait de ressemblance qu'ils ont avec les pics; ils nichent aussi comme eux dans des trous d'arbres, et peut-être dans des trous qu'ils ont faits eux-mêmes : car ils ont, comme les pics, les penes du milieu de la queue usées par le bout; ce qui suppose qu'ils grimpent aussi comme eux sur les arbres; en sorte que si on vouloit conserver au casse-noix la place qui paroît lui avoir été marquée par la Nature, ce seroit entre les pics et les geais; et il est singulier que Willughby lui ait donné précisément cette place dans son *Ornithologie*, quoique la description qu'il en a faite n'indique aucun rapport entre cet oiseau et les pics.

Il a l'iris couleur de noisette; le bec, les pieds et les ongles noirs; les narines rondes, ombragées par de petites plumes blanchâtres, étroites, peu flexibles, et dirigées en avant; les penes des ailes et de la queue noirâtres, sans mouchetures, mais seulement la plupart terminées de blanc, et non sans quelques variétés dans les différents indivi-

des et dans les différentes descriptions; ce qui semble confirmer l'opinion de M. Klein sur les deux races ou variétés qu'il admet dans l'espèce des casse-noix.

On ne trouve, dans les écrivains d'histoire naturelle, aucun détail sur leur ponte, leur incubation, l'éducation de leurs petits, la durée de leur vie... C'est qu'ils habitent, comme nous avons vu, des lieux inaccessibles, où ils sont, où ils seront long-temps inconnus, et d'autant plus en sûreté, d'autant plus heureux.

DES ROLLIERS.

Si l'on prend le rollier d'Europe pour type du genre, et que l'on choisisse pour son caractère distinctif, non pas une ou deux qualités superficielles, isolées, mais l'ensemble de ses qualités connues, dont peut-être aucune en particulier ne lui est absolument propre, mais dont la somme et la combinaison le caractérisent, on trouvera qu'il y a un changement considérable à faire au dénombrement des espèces dont M. Brisson a composé ce genre, soit en écartant celles qui n'ont point assez de rapports avec notre rollier, soit en rappelant à la même espèce les individus qui ont bien quelques différences, mais moindres cependant que celles que l'on observe souvent entre le mâle et la femelle d'une même espèce, ou entre l'oiseau

jeune et le même oiseau plus âgé, et encore entre l'individu habitant un pays chaud et le même individu transporté dans un pays froid, et enfin entre un individu sortant de la mue et le même individu ayant réparé ses pertes et refait des plumes nouvelles plus brillantes qu'auparavant.

D'après ces vues, qui me paroissent fondées, je me crois en droit de réduire d'abord à une seule et même espèce le rolhier d'Europe, et le shagrag de Barbarie, dont parle le docteur Shaw.

2°. Je réduis de même à une seule espèce le rolhier d'Abyssinie, et celui du Sénégal, que M. Brisson ne paroît pas avoir connus.

3°. Je réduis encore à une seule espèce le rolhier de Mindanao, celui d'Angola, dont M. Brisson a fait ses deuxième et troisième rolliers, et celui de Goa, dont M. Brisson n'a pas parlé : ces trois espèces n'en feront ici qu'une seule, par les raisons que je dirai à l'article des rolliers d'Angola et de Mindanao.

4°. Je me crois en droit d'exclure du genre des rolliers la cinquième espèce de M. Brisson, ou le rolhier de la Chine, parce que c'est un oiseau tout différent, et qui ressemble beaucoup plus au grivert de Cayenne, avec lequel je l'associerai sous la dénomination commune de *rolle*; et je les placerai tous deux avant les rolliers, parce que ces deux espèces me paroissent faire la nuance entre les geais et les rolliers,

5° J'ai renvoyé aux pies les rolliers des Antilles, qui est la sixième espèce de M. Brisson, et cela par les raisons que j'ai dites ci-dessus à l'article des pies.

6° Je laisse parmi les oiseaux de proie l'ysquauthli, dont M. Brisson a fait sa septième espèce de rollier, sous le nom de *rollier de la Nouvelle-Espagne*, et dont j'ai donné l'histoire à la suite des aigles et des balbuzards. En effet, selon Fernandès, qui est l'auteur original, et selon Seba lui-même, qui l'a copié, c'est un véritable oiseau de proie, qui donne la chasse aux lièvres et aux lapins, et qui par conséquent est très-différent des rolliers. Fernandès ajoute qu'il est propre à la fauconnerie, et que sa grosseur égale celle d'un béliet.

7° Je retranche encore le hoxetot ou rollier jaune du Mexique, qui est le neuvième rollier de M. Brisson, et que j'ai mis à la suite des pies, comme ayant plus de rapports avec cette espèce qu'avec aucune autre.

Enfin j'ai renvoyé ailleurs l'ococolin de Fernandès, par les raisons exposées ci-dessus à l'article *des cailles*, et je ne puis admettre dans le genre du rollier l'ococolin de Seba, très-différent de celui de Fernandès, quoi qu'il porte le même nom; car il a la taille du corbeau, le bec gros et court, les doigts et les ongles très-longs, les yeux entourés de mamelons rouges, etc. : en sorte qu'après cette réduction, qui me paroît aussi modérée que

nécessaire , et en ajoutant les espèces ou variétés nouvelles, inconnues à ceux qui nous ont précédés, et même le trente et unième troupiale de M. Brisson, que je regarde comme faisant la nuance entre les rolliers et les oiseaux de paradis, il reste deux espèces de rolles et sept espèces de rolliers avec leurs variétés.

DU ROLLE DE LA CHINE.

Il est vrai que cet oiseau a les narines découvertes comme les rolliers, et le bec fait à peu près comme eux : mais ces traits de ressemblance sont-ils assez décisifs pour qu'on ait dû le ranger parmi les rolliers? et ne sont-ils pas contre-balancés par des différences plus considérables et plus multipliées, soit dans les dimensions des pieds, que le rolle de la Chine a plus longs; soit dans les dimensions des ailes, qu'il a plus courtes, et composées d'ailleurs d'un moindre nombre de pennes, et de pennes autrement proportionnées; soit dans la forme de la queue, qu'il a étagée; soit enfin dans la forme de sa huppe, qui est une véritable huppe de geai, et tout-à-fait semblable à celle du geai bleu de Canada? C'est d'après ces différences, et surtout celle de la longueur des ailes, dont l'influence ne doit pas être médiocre sur les habitudes d'un oiseau, que je me suis cru en droit de séparer des rolliers le rolle de la Chine, et de

le placer entre cette espèce et celle du geai, d'autant que presque toutes les disparités qui l'éloignent des rolliers, semblent le rapprocher des geais; car, indépendamment de la huppe dont j'ai parlé, on sait que les geais ont aussi les pieds plus longs que les rolliers, les ailes plus courtes, les pennes de l'aile proportionnées comme dans le rolle de la Chine, et que plusieurs enfin ont la queue étagée, tels que le geai bleu de Canada, le geai brun du même pays, et le geai de la Chine.

DU GRIVERT OU ROLLE DE CAYENNE.

On ne doit pas séparer cet oiseau du rolle de la Chine, puisqu'il a comme lui le bec fort, les ailes courtes, les pieds longs et la queue étagée : il n'en diffère que par la petitesse de la taille et par les couleurs du plumage, qu'on a tâché d'indiquer dans le nom de *grivert*. A l'égard des mœurs de ces deux rolles, nous ne sommes point en état d'en faire la comparaison : mais il est probable que des oiseaux qui ont à peu près la même conformation de parties extérieures, surtout de celles qui servent aux fonctions principales, comme de marcher, de voler, de manger, ont à peu près les mêmes habitudes; et il me semble que l'analogie des espèces se décèle mieux par cette similitude de conformation dans les principaux organes, que par de petits poils qui naissent autour des narines.

DU ROLLIER D'EUROPE.

Les noms de *geai de Strasbourg*, de *pie de mer* ou *des bouleaux*, de *perroquet d'Allemagne*, sous lesquels cet oiseau est connu en différents pays, lui ont été appliqués sans beaucoup d'examen, et par une analogie purement populaire, c'est-à-dire très-superficielle : il ne faut qu'un coup d'œil sur l'oiseau, ou même sur une bonne figure coloriée, pour s'assurer que ce n'est point un perroquet, quoiqu'il ait du vert et du bleu dans son plumage; et en y regardant d'un peu plus près on jugera tout aussi sûrement qu'il n'est ni une pie ni un geai, quoiqu'il jase sans cesse comme ces oiseaux.

En effet, il a la physionomie et le port très-différents, le bec moins gros, les pieds beaucoup plus courts à proportion, plus courts même que le doigt du milieu, les ailes plus longues, et la queue faite tout autrement, les deux pennes extérieures dépassant de plus d'un demi-pouce (au moins dans quelques individus) les dix pennes intermédiaires, qui sont toutes égales entre elles. Il a de plus une espèce de verrue derrière l'œil, et

En latin, *mercolfus*, *garrulus*, *galgulus cornix cærulea*, *corvus dorso sanguineo*, *pica marina*, *coracias*, etc.; en allemand, *galgen-regel*, *halk-regel*, *gals-kregel*, *racher*; en anglais, *rotter*.

l'œil lui-même entouré d'un cercle de peau jaune et sans plumes.

Enfin, pour que la dénomination de *geai de Strasbourg* fût vicieuse à tous égards, il falloit que cet oiseau ne fût rien moins que commun dans les environs de Strasbourg; et c'est ce qui m'est assuré positivement par M. Hermann, professeur de médecine et d'histoire naturelle en cette ville : « Les rolliers y sont si rares, m'écrivait ce savant, » qu'à peine il s'y en égare trois ou quatre en vingt » ans. » Celui qui fut autrefois envoyé de Strasbourg à Gesner étoit sans doute un de ces égarés; et Gesner, qui n'en savoit rien, et qui crut apparemment qu'il y étoit commun, le nomma *geai de Strasbourg*, quoique, encore une fois, il ne fût point un geai, et qu'il ne fût point de Strasbourg.

D'ailleurs c'est un oiseau de passage, dont les migrations se font régulièrement chaque année dans les mois de mai et de septembre, et malgré cela il est moins commun que la pie et le geai. Je vois qu'il se trouve en Suède et en Afrique; mais il s'en faut bien qu'il se répande, même en passant, dans toutes les régions intermédiaires. Il est inconnu dans plusieurs districts considérables de l'Allemagne, de la France, de la Suisse, etc., d'où l'on peut conclure qu'il parcourt dans sa route une zone assez étroite, depuis la Smalande et la Scanie jusqu'en Afrique; il y a même assez de points donnés dans cette zone pour qu'on puisse

en déterminer la direction, sans beaucoup d'erreur, par la Saxe, la Franconie, la Souabe, la Bavière, le Tirol, l'Italie, la Sicile, et enfin par l'île de Malte, laquelle est comme un entrepôt général pour la plupart des oiseaux voyageurs qui traversent la Méditerranée. Celui qu'a décrit M. Edwards avoit été tué sur les rochers de Gibraltar, où il avoit pu passer des côtes d'Afrique; car ces oiseaux ont le vol fort élevé. On en voit aussi, quoique rarement, aux environs de Strasbourg, comme nous avons dit plus haut, de même qu'en Lorraine et dans le cœur de la France : mais ce sont apparemment des jeunes qui quittent le gros de la troupe, et s'égarerent en chemin.

Le rollier est aussi plus sauvage que le geai et la pie; il se tient dans les bois les moins fréquentés et les plus épais, et je ne sache pas qu'on ait jamais réussi à le priver et à lui apprendre à parler : cependant la beauté de son plumage est un sûr garant des tentatives qu'on aura faites pour cela; c'est un assemblage des plus belles nuances de bleu et de vert, mêlées avec du blanc, et relevées par l'opposition de couleurs plus obscures. Mais une figure bien enluminée donnera une idée plus juste de la distribution de ces couleurs que toutes les descriptions; seulement il faut savoir que les jeunes ne prennent leur bel azur que dans la seconde année, au contraire des geais, qui ont leurs belles plumes bleues avant de sortir du nid.

Les rolliers nichent, autant qu'ils peuvent, sur les bouleaux, et ce n'est qu'à leur défaut qu'ils s'établissent sur d'autres arbres; mais dans les pays où les arbres sont rares, comme dans l'île de Malte et en Afrique, on dit qu'ils font leur nid dans la terre. Si cela est vrai, il faut avouer que l'instinct des animaux, qui dépend principalement de leurs facultés tant internes qu'externes, est quelquefois modifié notablement par les circonstances, et produit des actions bien différentes, selon la diversité des lieux, des temps, et des matériaux que l'animal est forcé d'employer.

Klein dit que, contre l'ordinaire des oiseaux, les petits du rollier font leurs excréments dans le nid; et c'est peut-être ce qui aura donné lieu de croire que cet oiseau enduisoit son nid d'excréments humains, comme on l'a dit de la huppe : mais cela ne se concilieroit point avec son habitation dans les forêts les plus sauvages et les moins fréquentées.

On voit souvent ces oiseaux avec les pies et les corneilles dans les champs labourés qui se trouvent à portée de leurs forêts; ils y ramassent les petites graines, les racines et les vers que le soc a ramenés à la surface de la terre, et même les grains nouvellement semés. Lorsque cette ressource leur manque, ils se rabattent sur les baies sauvages, les scarabées, les sauterelles, et même les grenouilles. Schwenckfeld ajoute qu'ils vont quelquefois sur les charognes : mais il faut que ce soit pendant

l'hiver, et seulement dans les cas de disette absolue; car ils passent en général pour n'être point carnassiers, et Schwenckfeld remarque lui-même qu'ils deviennent fort gras l'automne, et qu'ils sont alors un bon manger; ce qu'on ne peut guère dire des oiseaux qui se nourrissent de voiries.

On a observé que le rolhier avoit les narines longues, étroites, placées obliquement sur le bec près de sa base, et découvertes, la langue noire, non fourchue, mais comme déchirée par le bout, et terminée en arrière par deux appendices fourchues, une de chaque côté; le palais vert, le gosier jaune, le ventricule couleur de safran, les intestins longs à peu près d'un pied, et les *cæcum* de vingt-sept lignes. On lui a trouvé environ vingt-deux pouces de vol, vingt pennes à chaque aile, et, selon d'autres, vingt-trois, dont la seconde est la plus longue de toutes; enfin on a remarqué que partout où ses pennes et celles de la queue ont du noir au dehors, elles ont du bleu par-dessous.

Aldrovande, qui paroît avoir bien connu ces oiseaux, et qui vivoit dans un pays où il y en a, prétend que la femelle diffère beaucoup du mâle, et par le bec, qu'elle a plus épais, et par le plumage, ayant la tête, le cou, la poitrine et le ventre couleur de marron tirant au gris cendré, tandis que dans le mâle ces mêmes parties sont d'une couleur d'aigue-marine plus ou moins foncée, avec des reflets d'un vert plus obscur en certains

endroits. Pour moi, je soupçonne que les deux longues plumes extérieures de la queue, et ces verrues derrière les yeux, lesquelles ne paroissent que dans quelques individus, sont les attributs du mâle, comme l'éperon l'est dans les gallinacés, la longue queue dans les paons, etc.

Variété du rollier. Le docteur Shaw fait mention, dans ses voyages, d'un oiseau de Barbarie appelé par les Arabes *shaga-rag*, lequel a la grosseur et la forme du geai, mais avec un bec plus petit et des pieds plus courts.

Cet oiseau a le dessus du corps brun, la tête, le cou et le ventre d'un vert clair, et sur les ailes, ainsi que sur la queue, des tâches d'un bleu foncé. M. Shaw ajoute qu'il fait son nid sur le bord des rivières, et que son cri est aigre et perçant.

Cette courte description convient tellement à notre rollier, qu'on ne peut douter que le *shaga-rag* n'appartienne à la même espèce; et l'analogie de son nom avec la plupart des noms allemands donnés au rollier d'après son cri, est une probabilité de plus.

OISEAUX ÉTRANGERS

QUI ONT RAPPORT AU ROLLIER.

I. *Le rollier d'Abyssinie.* Cette espèce ressemble beaucoup, par le plumage, à notre rollier d'Eu-

rope ; seulement les couleurs en sont plus vives et plus brillantes, ce qui peut s'attribuer à l'influence d'un climat plus sec et plus chaud. D'un autre côté, il se rapproche du rollier d'Angola par la longueur des deux pennes latérales de la queue, lesquelles dépassent toutes les autres de cinq pouces ; en sorte que la place de cet oiseau semble marquée entre le rollier d'Europe et celui d'Angola. La pointe du bec supérieur est très-crochue. C'est une espèce tout-à-fait nouvelle.

Variété du rollier d'Abyssinie. On doit regarder le rollier du Sénégal, comme une variété de celui d'Abyssinie. La principale différence que l'on remarque entre ces deux oiseaux d'Afrique, consiste en ce que dans celui d'Abyssinie la couleur orangée du dos ne s'étend pas, comme dans celui du Sénégal, jusque sur le cou et la partie supérieure de la tête : différence qui ne suffit pas, à beaucoup près, pour constituer deux espèces distinctes, et d'autant moins que les deux rolliers dont il s'agit ici appartiennent à peu près au même climat ; qu'ils ont l'un et l'autre à la queue ces deux pennes intermédiaires ; qu'ils ont tous deux les ailes plus courtes que celles de notre rollier d'Europe ; enfin qu'ils se ressemblent encore par les nuances, l'éclat et la distribution de leurs couleurs.

II. *Le rolhier d'Angola, et le cuit, ou le rolhier de Mindanao.* Ces deux rolhiers ont entre eux des rapports si frappants, qu'il n'est pas possible de les séparer. Celui d'Angola ne se distingue du cuit, ou rolhier de Mindanao, que par la longueur des penes extérieures de sa queue, double de la longueur des penes intermédiaires, et par de légers accidents de couleurs : mais on sait que de telles différences, et de plus grandes encore, sont souvent l'effet de celles du sexe, de l'âge, et même de la mue; et que cela soit ainsi à l'égard des deux rolhiers dont il est question, c'est ce qui paroîtra fort probable d'après la comparaison, et même d'après l'examen des descriptions faites par M. Brisson, qui ne peut être soupçonné d'avoir voulu favoriser mon opinion sur l'identité spécifique de ces deux oiseaux, puisqu'il en fait deux espèces distinctes et séparées. Tous deux ont à peu près la grosseur de notre rolhier d'Europe, sa forme totale, son bec un peu crochu, ses narines découvertes, ses pieds courts, ses longs doigts, ses longues ailes, et même les couleurs de son plumage, quoique distribuées un peu différemment : c'est toujours du bleu, du vert et du brun, tantôt séparés et tranchant l'un sur l'autre, tantôt mêlés, fondus ensemble, et formant plusieurs teintes intermédiaires différemment nuancées, et donnant des reflets différents, mais de manière que le vert bleuâtre ou vert de mer est répandu sur le sommet de

la tête; le brun plus ou moins foncé, plus ou moins verdâtre, sur tout le dessus du corps et toute la partie antérieure de l'oiseau, avec quelques teintes de violet sur la gorge; le bleu, le vert, et toutes les nuances qui résultent de leur mélange, sur le croupion, la queue, les ailes et le ventre. Seulement le rolhier de Mindanao a au-dessous de la poitrine une espèce de ceinture orangée que n'a point le rolhier d'Angola.

On objectera peut-être contre cette identité d'espèce, que le royaume d'Angola est loin du Bengale, et bien plus encore des Philippines..... Mais est-il impossible, n'est-il pas au contraire assez naturel, que ces oiseaux soient répandus en différentes parties du même continent, et dans des îles qui en sont peu éloignées ou qui y tiennent par une chaîne d'autres îles, surtout les climats étant à peu près sembables? D'ailleurs on sait qu'il ne faut pas toujours se fier sur tous les points au témoignage de ceux qui nous apportent les productions des pays éloignés, et que même, supposant ces personnes exactes et de bonne foi, elles peuvent très-bien, vu la communication perpétuelle que les vaisseaux européens établissent entre toutes les parties du monde, trouver en Afrique et apporter de Guinée ou d'Angola des oiseaux originaires des Indes-Orientales; et c'est à quoi ne prennent point assez garde la plupart des naturalistes, lorsqu'ils veulent fixer le climat natal

des espèces étrangères. Quoi qu'il en soit, si l'on veut attribuer les petites dissemblances qui sont entre le rollier de Mindanao et le rollier d'Angola à la différence de l'âge, c'est le dernier qui sera le plus vieux : que si on les attribue à la différence du sexe, ce sera encore lui qui sera le mâle ; car l'on sait que, dans les rolliers, les belles couleurs des plumes, et sans doute les longues penes de la queue, ne paroissent que la seconde année, et que, dans toutes les espèces, si le mâle diffère de la femelle, c'est toujours en plus par la surabondance des parties, ou par l'intensité plus grande des qualités semblables.

Variété des rolliers d'Angola et de Mindanao.
Il vient d'arriver de Goa au Cabinet du Roi un nouveau rollier qui a beaucoup de rapports avec celui de Mindanao : il en diffère seulement par sa grosseur et par une sorte de collier, couleur de lie de vin, qui n'embrasse que la partie postérieure du cou, un peu au-dessous de la tête. Il n'a pas, non plus que le rollier d'Angola, la ceinture orangée du Mindanao ; mais s'il s'éloigne en cela du dernier, il se rapproche d'autant du premier, qui est certainement de la même espèce.

III. *Le rollier des Indes.* Ce rollier, qui est le quatrième de M. Brisson, diffère moins de ceux dont nous avons parlé, par ses couleurs, qui sont

toujours le bleu, le vert, le brun, etc., que par l'ordre de leur distribution : mais en général son plumage est plus rembruni; son bec est aussi plus large à sa base, plus crochu, et de couleur jaune; enfin c'est de tous les rolliers celui qui a les ailes les plus longues.

M. Sonnerat a remis depuis peu au Cabinet du Roi un oiseau ressemblant presque en tout au rollier des Indes : il a seulement le bec encore plus large; aussi l'avoit-on étiqueté du nom de *grand' gueule de crapaud*. Mais ce nom conviendrait mieux au tette-chèvre.

IV *Le rollier de Madagascar*. Cette espèce diffère de toutes les précédentes par le bec, qui est plus épais à sa base; par les yeux, qui sont plus grands; par la longueur des ailes et de la queue, quoique cependant celle-ci n'ait point les plumes extérieures plus longues que les intermédiaires; enfin par l'uniformité du plumage, dont la couleur dominante est un brun pourpre : seulement le bec est jaune; les plus grandes plumes de l'aile sont noires; le bas-ventre est d'un bleu clair; la queue est de même couleur, bordée à son extrémité d'une bande de trois nuances, pourpre, bleu clair, et la dernière bleu foncé presque noir. Du reste, cet oiseau a tous les caractères apparents des rolliers, les pieds courts, les bords du bec supérieur échancrés vers la pointe, les petites plumes qui naissent

autour de sa base relevées en arrière, les narines découvertes, etc.

V. *Le rollier du Mexique*. C'est le merle du Mexique de Seba, dont M. Brisson a fait son huitième rollier. Il faudroit l'avoir vu pour le rapporter à sa véritable espèce; car cela seroit assez difficile d'après le peu qu'en a dit Seba, lequel est ici l'auteur original. Si je l'admets en ce moment parmi les rolliers, c'est que, n'ayant aucune raison décisive de lui donner l'exclusion, j'ai cru devoir m'en rapporter sur cela à l'avis de M. Brisson, jusqu'à ce qu'une connoissance plus exacte confirme ou détruisse cet arrangement provisionnel. Au reste, les couleurs de cet oiseau ne sont point du tout celles qui dominent ordinairement dans le plumage des rolliers : la partie supérieure du corps est d'un gris obscur mêlé d'une teinte de roux, et la partie plus inférieure d'un gris plus clair relevé par des marques couleur de feu.

VI. *Le rollier de Paradis*. Je place cet oiseau entre les rolliers et les oiseaux de paradis, comme faisant la nuance entre ces deux genres, parce qu'il me paroît avoir la forme des premiers, et se rapprocher des oiseaux de paradis par la petitesse et la situation des yeux au-dessus et fort près de la commissure des deux pièces du bec, et par l'espèce de velours naturel qui recouvre la gorge et une

partie de la tête. D'ailleurs les deux longues plumes de la queue qui se trouvent quelquefois dans notre rolhier d'Europe. et qui sont bien plus longues dans celui d'Angola, sont encore un trait d'analogie, qui rapproche le genre du rolhier de celui de l'oiseau de paradis.

L'oiseau dont il s'agit dans cet article a le dessus du corps d'un orangé vif et brillant, le dessous d'un beau jaune; il n'a de noir que sous la gorge, sur une partie du maniemment de l'aile et sur les pennes de la queue. Les plumes qui revêtent le cou par derrière sont longues, étroites, flexibles, et retombent un peu de chaque côté sur les parties latérales du cou et de la poitrine.

On avoit fait l'honneur au sujet décrit et dessiné par M. Edwards, de lui arracher les pieds et les jambes, comme à un véritable oiseau de paradis; et c'est sans doute ce qui avoit engagé M. Edwards à le rapporter à cette espèce, quoiqu'il n'en eût pas les principaux caractères. Les grandes pennes de l'aile manquoient aussi, mais celles de la queue étoient complètes; il y en avoit douze de couleur noire, comme j'ai dit, et terminées de jaune. M. Edwards soupçonne que les grandes pennes de l'aile devoient aussi être noires, soit parce qu'elles sont le plus souvent de la même couleur que celles de la queue, soit par cela même qu'elles manquoient dans l'individu qu'il a observé, les marchands qui trafiquent de ces oiseaux ayant

coutume, en les faisant sécher, d'arracher comme inutiles les plumes de mauvaise couleur, afin de laisser paroître les belles plumes, pour lesquelles seules ces oiseaux sont recherchés.

DE L'OISEAU DE PARADIS.

CETTE espèce est plus célèbre par les qualités fausses et imaginaires qui lui ont été attribuées, que par ses propriétés réelles et vraiment remarquables. Le nom d'*oiseau de paradis* fait naître encore dans la plupart des têtes l'idée d'un oiseau qui n'a point de pieds, qui vole toujours, même en dormant, ou se suspend tout au plus pour quelques instants aux branches des arbres, par le moyen des longs filets de sa queue; qui vole en s'accouplant, comme font certains insectes, et de plus en pondant et en couvant ses œufs, ce qui n'a point d'exemple dans la Nature; qui ne vit que de vapeurs et de rosée; qui a la cavité de l'*abdomen* uniquement remplie de graisse, au lieu

¹ En latin, *avis paradisea, paradisiaca et paradisi, apus indica, avis Dei, parvus pavo, pavo indicus, manucodiata* (nom que les Italiens ont adopté), *manucodiata rex, manucodiata longa, hippomanucodiata, hirundo Ternatensis* (Belon lui a mal appliqué le nom de *phœnix*); en allemand, *tuft-vogel, paradiss-vogel*; en anglais, *bird of paradise*.

d'estomac et d'intestins, lesquels lui seroient en effet inutiles par la supposition, puisque, ne mangeant rien, il n'auroit rien à digérer ni à évacuer; en un mot, qui n'a d'autre existence que le mouvement, d'autre élément que l'air, qui s'y soutient toujours tant qu'il respire, comme les poissons se soutiennent dans l'eau, et qui ne touche la terre qu'après sa mort.

Ce tissu d'erreurs grossières n'est qu'une chaîne de conséquences assez bien tirées de la première erreur, qui suppose que l'oiseau de paradis n'a point de pieds, quoiqu'il en ait d'assez gros; et cette erreur primitive vient elle-même de ce que les marchands indiens qui font le commerce des plumes de cet oiseau, ou les chasseurs qui les leur vendent, sont dans l'usage, soit pour les conserver et les transporter plus commodément, ou peut-être afin d'accréditer une erreur qui leur est utile, de faire sécher l'oiseau même en plumes, après lui avoir arraché les cuisses et les entrailles; et comme on a été fort long-temps sans en avoir qui ne fussent ainsi préparés, le préjugé s'est fortifié au point qu'on a traité de menteurs les premiers qui ont dit la vérité, comme c'est l'ordinaire.

Au reste, si quelque chose pouvoit donner une apparence de probabilité à la fable du vol perpétuel de l'oiseau de paradis, c'est sa grande légèreté produite par la quantité et l'étendue consi-



Prêtre p. n. r.

loutant se.

1. L'Oiseau du Paradis.

Page 543 | 2. Le Superbe

557.

dérable de ses plumes; car, outre celles qu'ont ordinairement les oiseaux, il en a beaucoup d'autres et de très-longues, qui prennent naissance de chaque côté dans les flancs entre l'aile et la cuisse, et qui, se prolongeant bien au-delà de la queue véritable, et se confondant, pour ainsi dire, avec elle, lui font une espèce de fausse queue à laquelle plusieurs observateurs se sont mépris. Ces plumes subalaires sont de celles que les naturalistes nomment *décomposées* : elles sont très-légères en elles-mêmes, et forment, par leur réunion, un tout encore plus léger, un volume presque sans masse et comme aérien, très-capable d'augmenter la grosseur apparente de l'oiseau, de diminuer sa pesanteur spécifique, et de l'aider à se soutenir dans l'air, mais qui doit aussi quelquefois mettre obstacle à la vitesse du vol et nuire à sa direction, pour peu que le vent soit contraire : aussi a-t-on remarqué que les oiseaux de paradis cherchent à se mettre à l'abri des grands vents, et choisissent pour leur séjour ordinaire les contrées qui y sont le moins exposées.

Ces plumes sont au nombre de quarante ou cinquante de chaque côté, et de longueurs inégales; la plus grande partie passe sous la véritable queue, et d'autres passent par-dessus sans la cacher, parce que leurs barbes effilées et séparées composent, par leurs entrelacements divers, un tissu à lar-

ges mailles, et, pour ainsi dire, transparent; effet très-difficile à bien rendre dans une figure.

On fait grand cas de ces plumes dans les Indes, et elles y sont fort recherchées. Il n'y a guère qu'un siècle qu'on les employoit aussi en Europe aux mêmes usages que celles d'autruche; et il faut convenir qu'elles sont très-propres, soit par leur légèreté, soit par leur éclat, à l'ornement et à la parure : mais les prêtres du pays leur attribuent je ne sais quelles vertus miraculeuses qui leur donnent un nouveau prix aux yeux du vulgaire, et qui ont valu à l'oiseau auquel elles appartiennent le nom d'*oiseau de Dieu*.

Ce qu'il y a de plus remarquable après cela dans l'oiseau de paradis, ce sont les deux longs filets qui naissent au-dessus de la queue véritable, et qui s'étendent plus d'un pied au-delà de la fausse queue formée par les plumes subalaires. Ces filets ne sont effectivement des filets que dans leur partie intermédiaire : encore cette partie elle-même est-elle garnie de petites barbes très-courtes, ou plutôt de naissances de barbes; au lieu que ces mêmes filets sont revêtus, vers leur origine et leur extrémité, de barbes d'une longueur ordinaire. Celles de l'extrémité sont plus courtes dans la femelle; et c'est, suivant M. Brisson, la seule différence qui la distingue du mâle.

La tête et la gorge sont couvertes d'une espèce de velours formé par de petites plumes droites,

courtes, fermes et serrées; celles de la poitrine et du dos sont plus longues, mais toujours soyeuses et douces au toucher. Toutes ces plumes sont de diverses couleurs, comme on le voit dans la figure, et ces couleurs sont changeantes et donnent différents reflets, selon les différentes incidences de la lumière; ce que la figure ne peut exprimer.

La tête est fort petite à proportion du corps; les yeux sont encore plus petits et placés très-près de l'ouverture du bec. Enfin Clusius assure qu'il n'y a que dix pennes à la queue; mais sans doute il ne les avoit pas comptées sur un sujet vivant; et il est douteux que ceux qui nous viennent de si loin aient le nombre de leurs plumes bien complet, d'autant que cette espèce est sujette à une mue considérable et qui dure plusieurs mois chaque année. Ils se cachent pendant ce temps-là, qui est la saison des pluies pour le pays qu'ils habitent : mais au commencement du mois d'août, c'est-à-dire après la ponte, leurs plumes reviennent; et pendant les mois de septembre et d'octobre, qui sont un temps de calme, ils vont par troupes, comme font les étourneaux en Europe.

Ce bel oiseau n'est pas fort répandu; on ne le trouve guère que dans les parties de l'Asie où croissent les épiceries, et particulièrement dans les îles d'Arou : il n'est point inconnu dans la partie de la Nouvelle-Guinée qui est voisine de ces îles, puis-

qu'il y a un nom; mais ce nom même, qui est *burung-arou*, semble porter l'empreinte du pays originaire.

L'attachement exclusif de l'oiseau de paradis pour les contrées où croissent les épiceries donne lieu de croire qu'il rencontre sur ces arbres aromatiques la nourriture qui lui convient le mieux; du moins est-il certain qu'il ne vit pas uniquement de la rosée. J. Otton-Helbigius, qui a voyagé aux Indes, nous apprend qu'il se nourrit de baies rouges que produit un arbre fort élevé : Linnæus dit qu'il fait sa proie des grands papillons; et Bontius, qu'il donne quelquefois la chasse aux petits oiseaux et les mange. Les bois sont sa demeure ordinaire; il se perche sur les arbres, où les Indiens l'attendent cachés dans des huttes légères qu'ils savent attacher aux branches, et d'où ils le tirent avec leurs flèches de roseau. Son vol ressemble à celui de l'hirondelle, ce qui lui a fait donner le nom d'*hirondelle de Ternate*; d'autres disent qu'il a en effet la forme de l'hirondelle, mais qu'il a le vol plus élevé, et qu'on le voit toujours au haut de l'air.

Quoique Marcgrave place la description de cet oiseau parmi les descriptions des oiseaux du Brésil, on ne doit point croire qu'il existe en Amérique, à moins que les vaisseaux européens ne l'y aient transporté; et je fonde mon assertion non-seulement sur ce que Marcgrave n'indique point

son nom brésilien, comme il a coutume de faire à l'égard de tous les oiseaux du Brésil, et sur le silence de tous les voyageurs qui ont parcouru le nouveau continent et les îles adjacentes, mais encore sur la loi du climat; cette loi ayant été établie d'abord pour les quadrupèdes, s'est ensuite appliquée d'elle-même à plusieurs espèces d'oiseaux, et s'applique particulièrement à celle-ci, comme habitant les contrées voisines de l'équateur, d'où la traversée est beaucoup plus difficile, et comme n'ayant pas l'aile assez forte, relativement au volume de ses plumes : car la légèreté seule ne suffit point pour faire une telle traversée; elle est même un obstacle dans le cas des vents contraires, ainsi que je l'ai dit. D'ailleurs comment ces oiseaux se seroient-ils exposés à franchir des mers immenses pour gagner le nouveau continent, tandis que même dans l'ancien ils se sont resserrés volontairement dans un espace assez étroit, et qu'ils n'ont point cherché à se répandre dans des contrées contiguës qui sembloient leur offrir la même température, les mêmes commodités et les mêmes ressources ?

Il ne paroît pas que les anciens aient connu l'oiseau de paradis. Les caractères si frappants et si singuliers qui le distinguent de tous les autres oiseaux, ces longues plumes subalaires, ces longs filets de la queue, ce velours naturel dont la tête est revêtue, etc., ne sont nulle part indiqués dans leurs

ouvrages; et c'est sans fondement que Belon a prétendu y retrouver le phénix des anciens, d'après une foible analogie qu'il a cru apercevoir, moins entre les propriétés de ces deux oiseaux, qu'entre les fables qu'on a débitées de l'un et de l'autre. D'ailleurs on ne peut nier que leur climat propre ne soit absolument différent, puisque le phénix se trouvoit en Arabie, et quelquefois en Égypte, au lieu que l'oiseau de paradis ne s'y montre jamais, et qu'il paroît attaché, comme nous venons de le voir, à la partie orientale de l'Asie, laquelle étoit fort peu connue des anciens.

Clusius rapporte, sur le témoignage de quelques marins, lesquels n'étoient instruits eux-mêmes que par des ouï-dire, qu'il y a deux espèces d'oiseaux de paradis : l'une constamment plus belle et plus grande, attachée à l'île d'Arou; l'autre plus petite et moins belle, attachée à la partie de la terre des Papoux qui est voisine de Gilolo. Helbigius, qui a ouï dire la même chose dans les îles d'Arou, ajoute que les oiseaux de paradis de la Nouvelle-Guinée, ou de la terre des Papoux, diffèrent de ceux de l'île d'Arou, non-seulement par la taille, mais encore par les couleurs du plumage, qui est blanc et jaunâtre. Malgré ces deux autorités, dont l'une est trop suspecte et l'autre trop vague pour qu'on puisse en tirer rien de précis, il me paroît que tout ce qu'on peut dire de raisonnable d'après les faits les plus avérés, c'est que les oiseaux

de paradis qui nous viennent des Indes ne sont pas tous également conservés ni tous parfaitement semblables; qu'on trouve en effet de ces oiseaux plus petits ou plus grands, d'autres qui ont les plumes subalaires et les filets de la queue plus ou moins longs, plus ou moins nombreux; d'autres qui ont ces filets différemment posés, différemment conformés, ou qui n'en ont point du tout; d'autres enfin qui diffèrent entre eux par les couleurs du plumage, par des huppés ou touffes de plumes, etc.; mais que, dans le vrai, il est difficile, parmi ces différences aperçues dans des individus presque tous mutilés, défigurés, ou du moins mal desséchés, de déterminer précisément celles qui peuvent constituer des espèces diverses, et celles qui ne sont que des variétés d'âge, de sexe, de saison, de climat, d'accident, etc.

D'ailleurs il faut remarquer que les oiseaux de paradis étant fort chers comme marchandise, à raison de leur célébrité, on tâche de faire passer sous ce nom plusieurs oiseaux à longue queue et à beau plumage, auxquels on retranche les pieds et les cuisses pour en augmenter la valeur. Nous en avons vu ci-dessus un exemple dans le rolier de paradis, cité par M. Edwards, planche cxii, et auquel on avoit accordé les honneurs de la mutilation. J'ai vu moi-même des perruches, des promérops, d'autres oiseaux, qu'on avoit ainsi traités; et l'on en peut voir plusieurs autres exemples

dans Aldrovande et dans Seba. On trouve même assez communément de véritables oiseaux de paradis qu'on a tâché de rendre plus singuliers et plus chers en les défigurant de différentes façons. Je me contenterai donc d'indiquer à la suite des deux espèces principales, les oiseaux qui m'ont paru avoir assez de traits de conformité avec elles pour y être rapportés, et assez de traits de dissemblance pour en être distingués, sans oser décider, faute d'observations suffisantes, s'ils appartiennent à l'une ou à l'autre, ou s'ils forment des espèces séparées de tous les deux.

Des dix oiseaux représentés et décrits par Seba sous le nom d'*oiseaux de paradis*, il n'y en a que quatre qui puissent être rapportés à ce genre; savoir, ceux des planches xxxviii, fig. 5, lx, fig. 1, et lxiii, fig. 1 et 2. Celui de la planche xxx, fig. 5, n'est point un oiseau de paradis, et n'a aucun de ses attributs distinctifs, non plus que ceux des planches xlvi et lii. Ce dernier est la vardiole dont j'ai parlé à l'article des pies. Ces trois espèces ont à la queue deux plumes excédantes très-longues, mais qui, étant emplumées dans toute leur longueur, ressemblent peu aux filets de l'oiseau de paradis. Les deux de la planche lx, fig. 2 et 3, ont aussi les deux longues plumes excédantes et garnies de barbes dans toute leur longueur; et de plus, ils ont le bec de perroquet; ce qui n'a pas empêché qu'on ne leur ait arraché les pieds, comme à des oiseaux de paradis. Enfin celui de la planche lxvi non-seulement n'est point un oiseau de paradis, mais n'est pas même du pays de ces oiseaux, puisqu'il étoit venu à Seba des îles Barbades.

DU MANUCODE.¹

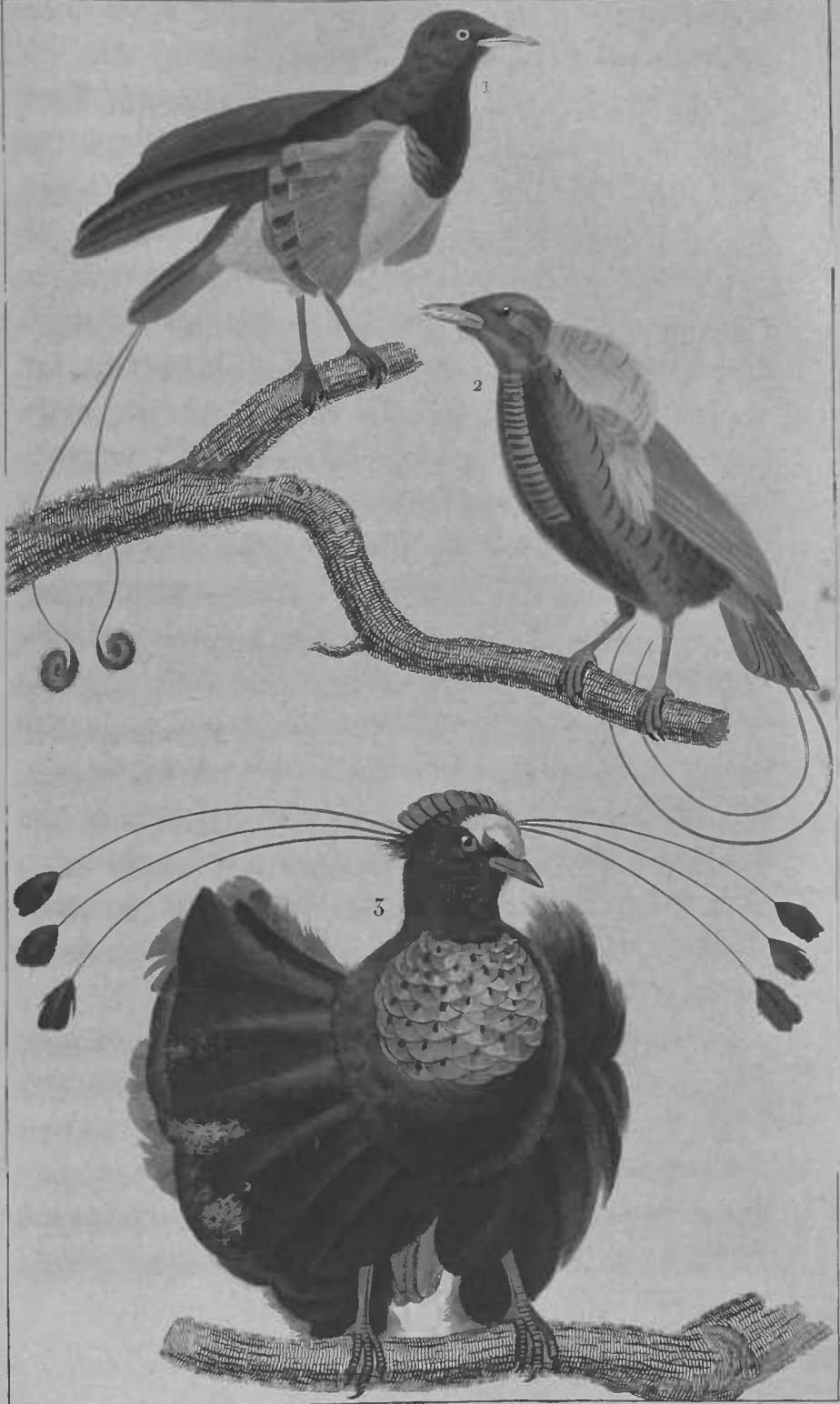
Le manucode, que je nomme ainsi d'après son nom indien ou plutôt superstitieux *manucodiata*, qui signifie *oiseau de Dieu*, est appelé communément *le roi des oiseaux de paradis*; mais c'est par un préjugé qui tient aux fables dont on a chargé l'histoire de cet oiseau. Les marins dont Clusius tira ses principales observations avoient ouï dire dans le pays que chacune des deux espèces d'oiseaux de paradis avoit son roi, à qui tous les autres paroisoient obéir avec beaucoup de soumission et de fidélité; que ce roi voloit toujours au-dessus de la troupe, et planoit sur ses sujets; que de là il leur donnoit ses ordres pour aller reconnoître les fontaines où on pouvoit aller boire sans danger, pour en faire l'épreuve sur eux-mêmes, etc.; et cette fable, conservée par Clusius, quoique non moins absurde qu'aucune autre, étoit la seule chose qui consolât Nieremberg de toutes celles dont Clusius avoit purgé l'histoire des oiseaux de paradis; ce qui, pour le dire en passant, doit fixer le degré de confiance que nous pouvons avoir en la critique de ce compilateur. Quoi qu'il en soit, ce prétendu roi a plusieurs traits de res-

¹ En latin, *manucodiata rex, rex paradisi, rex avium paradisearum, avis regia*; en anglais, *king of birds of paradise*.

semblance avec l'oiseau de paradis, et il s'en distingue aussi par plusieurs différences.

Il a, comme lui, la tête petite et couverte d'une espèce de velours, les yeux encore plus petits, situés au-dessus de l'angle de l'ouverture du bec, les pieds assez longs et assez forts, les couleurs du plumage changeantes, deux filets à la queue à peu près semblables, excepté qu'ils sont plus courts, que leur extrémité, qui est garnie de barbes, fait la boucle en se roulant sur elle-même, et qu'elle est ornée de miroirs semblables en petit à ceux du paon. Il a aussi sous l'aile, de chaque côté, un paquet de sept ou huit plumes plus longues que dans la plupart des oiseaux, mais moins longues et d'une autre forme que dans l'oiseau de paradis, puisqu'elles sont garnies dans toute leur longueur de barbes adhérentes entre elles. On a disposé la figure de manière que ces plumes subalaires peuvent être aperçues. Les autres différences sont que le manucode est plus petit, qu'il a le bec blanc et plus long à proportion, les ailes aussi plus longues, la queue plus courte et les narines couvertes de plumes.

Clusius n'a compté que treize pennes à chaque aile, et sept ou huit à la queue, mais il n'a vu que des individus desséchés, et qui pouvoient n'avoir pas toutes leurs plumes. Ce même auteur remarque, comme une singularité, que dans quelques sujets les deux filets de la queue se croisent : mais



Bretre pinx.

Chouant sc.

1. Le Manucode .

Page 553

3. Le Siflet

559.

2. Le Magnifique

553

cela doit arriver souvent et très-naturellement dans le même individu à deux filets longs, flexibles et posés à côté l'un de l'autre.

DU MAGNIFIQUE DE LA NOUVELLE-GUINÉE,

OU MANUCODE A BOUQUETS.

Les deux bouquets dont j'ai fait le caractère distinctif de cet oiseau se trouvent derrière le cou et à sa naissance. Le premier est composé de plusieurs plumes étroites, de couleur jaunâtre, marquées près de la pointe d'une petite tache noire, et qui, au lieu d'être couchées comme à l'ordinaire, se relèvent sur leur base, les plus proches de la tête jusqu'à l'angle droit, et les suivantes de moins en moins.

Au-dessous de ce premier bouquet, on en voit un second plus considérable, mais moins relevé et plus incliné en arrière. Il est formé de longues barbes détachées qui naissent de tuyaux fort courts, et dont quinze ou vingt se réunissent ensemble, pour former des espèces de plumes couleur de paille. Ces plumes semblent avoir été coupées carrément par le bout, et font des angles plus ou moins aigus avec le plan des épaules.

Ce second bouquet est accompagné, de droite et de gauche, de plumes ordinaires, variées de brun et d'orangé, et il est terminé en arrière, je veux dire du côté du dos, par une tache d'un brun

rougeâtre et luisant, de forme triangulaire, dont la pointe ou le sommet est tourné vers la queue, et dont les plumes sont décomposées comme celles du second bouquet.

Un autre trait caractéristique de cet oiseau, ce sont les deux filets de la queue : ils sont longs d'environ un pied, large d'une ligne, d'un bleu changeant en vert éclatant, et prennent naissance au-dessus du croupion. Dans tout cela ils ressemblent fort aux filets de l'espèce précédente : mais ils en diffèrent par leur forme; car ils se terminent en pointe, et n'ont de barbes que sur la partie moyenne du côté intérieur seulement.

Le milieu du cou et de la poitrine est marqué depuis la gorge par une rangée de plumes très-courtes, présentant une suite de petites lignes transversales qui sont alternativement d'un beau vert clair changeant en bleu, et d'un vert canard foncé.

Le brun est la couleur dominante du bas-ventre, du croupion et de la queue; le jaune roussâtre est celle des pennes des ailes et de leurs couvertures : mais les pennes ont de plus une tache brune à leur extrémité; du moins telles sont celles qui restent à l'individu que l'on voit au Cabinet du Roi; car il est bon d'avertir qu'on lui avoit arraché les plus longues pennes des ailes, ainsi que les pieds.

Au reste, ce manucode est un peu plus grès que

celui dont nous venons de parler à l'article précédent : il a le bec de même, et les plumes du front s'étendent sur les narines, qu'elles recouvrent en partie; ce qui est une contravention assez marquée au caractère établi pour ces sortes d'oiseaux par l'un de nos ornithologistes les plus habiles : mais les ornithologistes à méthode doivent être accoutumés à voir la Nature toujours libre dans sa marche, toujours variée dans ses procédés, échapper à leurs entraves et se jouer de leurs lois.

Les plumes de la tête sont courtes, droites, serrées et fort douces au toucher; c'est une espèce de velours de couleur changeante, comme dans presque tous les oiseaux de paradis; et le fond de cette couleur est un mordoré brun : la gorge est aussi revêtue de plumes veloutées; mais celles-ci sont noires, avec des reflets vert-dorés.

DU MANUCODE NOIR DE LA NOUVELLE-GUINÉE, DIT *LE SUPERBE*.

Le noir est en effet la principale couleur qui règne sur le plumage de cet oiseau; mais c'est un noir riche et velouté, relevé sous le cou et en plusieurs autres endroits par des reflets d'un violet foncé. On voit briller sur la tête, la poitrine et la face postérieure du cou, les nuances variables qui composent ce qu'on appelle un beau vert changeant; tout le reste est noir, sans en excepter le bec.

Je mets cet oiseau à la suite des oiseaux de paradis, quoiqu'il n'ait point de filets à la queue; mais on peut supposer que la mue ou d'autres accidents ont fait tomber ces filets : d'ailleurs il se rapproche de ces sortes d'oiseaux non-seulement par sa forme totale et celle de son bec, mais encore par l'identité de climat, par la richesse de ses couleurs, et par une certaine surabondance, ou, si l'on veut, par un certain luxe de plumes, qui est, comme on sait, propre aux oiseaux de paradis. Ce luxe de plumes se marque dans celui-ci, en premier lieu, par deux petits bouquets de plumes noires qui recouvrent les deux narines; en second lieu, par deux autres paquets de plumes de même couleur, mais beaucoup plus longues et dirigées en sens contraire. Ces plumes prennent naissance des épaules, et, se relevant plus ou moins sur le dos, mais toujours inclinées en arrière, forment à l'oiseau des espèces de fausses ailes qui s'étendent presque jusqu'au bout des véritables, lorsque celles-ci sont dans leur situation de repos.

Il faut ajouter que ces plumes sont de longueurs inégales, et que celles de la face antérieure du cou et des côtés de la poitrine sont longues et étroites.

DU SIFILET OU MANUCODE A SIX FILETS.

Si l'on prend les filets pour le caractère spécifique des manucodes, celui-ci est le manucode par excellence; car au lieu de deux filets il en a six, et de ces six il n'en sort pas un seul du dos, mais tous prennent naissance de la tête, trois de chaque côté : ils sont longs d'un demi-pied, et se dirigent en arrière; ils n'ont de barbes qu'à leur extrémité, sur une étendue d'environ six lignes; ces barbes sont noires et assez longues.

Indépendamment de ces filets, l'oiseau dont il s'agit dans cet article a encore deux autres attributs, qui, comme nous l'avons dit, semblent propres aux oiseaux de paradis, le luxe des plumes et la richesse des couleurs.

Le luxe des plumes consiste, dans le sifilet, 1° en une sorte de huppe composée de plumes roides et étroites, laquelle s'élève sur la base du bec supérieur; 2° dans la longueur des plumes du ventre et du bas-ventre, lesquelles ont jusqu'à quatre pouces et plus : une partie de ces plumes, s'étendant directement, cache le dessous de la queue, tandis qu'une autre partie, se relevant obliquement de chaque côté, recouvre la face supérieure de cette même queue jusqu'au tiers de sa longueur, et toutes répondent aux plumes subalaires de l'oiseau de paradis et du manucode.

A l'égard du plumage, les couleurs les plus éclatantes brillent sur son cou; par-derrière, le vert doré et le violet bronzé; par-devant, l'or de la topaze, avec des reflets qui se jouent dans toutes les nuances du vert : et ces couleurs tirent un nouvel éclat de leur opposition avec les teintes rembrunies des parties voisines; car la tête est d'un noir changeant en violet foncé, et tout le reste du corps est d'un brun presque noirâtre, avec des reflets du même violet foncé.

Le bec de cet oiseau est le même à peu près que celui des oiseaux de paradis; la seule différence, c'est que son arête supérieure est anguleuse et tranchante, au lieu qu'elle est arrondie dans la plupart des autres espèces.

On ne peut rien dire des pieds ni des ailes, parce qu'on les avoit arrachés à l'individu qui a servi de sujet à cette description, suivant la coutume des chasseurs ou marchands indiens, tout ce monde ayant intérêt, comme nous avons dit, de supprimer ce qui augmente inutilement le poids ou le volume, et bien plus encore, ce qui peut ofusquer les belles couleurs de ces oiseaux.

LE CALYBÉ DE LA NOUVELLE-GUINÉE.

Nous retrouvons ici, sinon le luxe et l'abondan-

¹ C'est le nom que M. Daubenton le jeune a donné à cet oiseau, pour exprimer la principale couleur de son plu-

ce des plumes, au moins les belles couleurs et le plumage velouté des oiseaux de paradis.

Le velours de la tête est d'un beau bleu changeant en vert, dont les reflets imitent ceux de l'aigle-marine. Le velours du cou a le poil un peu plus long; mais il brille des mêmes couleurs, excepté que chaque plume étant d'un noir lustré dans son milieu, et d'un vert changeant en bleu seulement sur les bords, il en résulte des nuances ondoyantes qui ont beaucoup plus de jeu que celles de la tête. Le dos, le croupion, la queue et le ventre, sont d'un bleu d'acier poli, égayé par des reflets très-brillants.

Les petites plumes veloutées du front se prolongent en avant jusque sur une partie des narines, lesquelles sont plus profondes que dans les espèces précédentes. Le bec est aussi plus grand et plus gros; mais il est de même forme, et ses bords sont pareillement échancrés vers la pointe. Pour la queue, on n'y a compté que six pennes; mais probablement elle n'étoit pas entière.

L'individu qui a servi de sujet à cette description, ainsi que ceux qui ont servi de sujets aux trois descriptions précédentes, est enfilé, dans toute sa longueur, d'une baguette qui sort par le bec, et le dérobe de deux ou trois pouces. C'est de cet-

image, qui est celle de l'acier bronzé; et c'est au même M. Daubenton que je dois tous les éléments des descriptions de ces quatre espèces nouvelles.

te manière très-simple, et en retranchant les plumes de mauvais effet, que les Indiens savent se faire sur-le-champ une aigrette ou une espèce de panache tout-à-fait agréable, avec le premier petit oiseau à beau plumage qu'ils trouvent sous la main : mais aussi c'est une manière sûre de déformer ces oiseaux et de les rendre méconnoissables, soit en leur allongeant le cou outre mesure, soit en altérant toutes leurs autres proportions ; et c'est par cette raison qu'on a eu beaucoup de peine à retrouver dans le calybé l'insertion des ailes, qui lui avoient été arrachées aux Indes, en sorte qu'avec un peu de crédulité on n'eût pas manqué de dire que cet oiseau joignoit à la singularité d'être né sans pieds la singularité bien plus grande d'être né sans ailes.

Le calybé s'éloigne plus des manucodes que des trois espèces précédentes ; c'est pourquoi je l'ai renvoyé à la dernière place, et lui ai donné un nom particulier.

FIN DU TOME DIX-NEUVIÈME.

TABLE DES ARTICLES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

Suite DES OISEAUX.	p. 5
Du Coq.	<i>ib.</i>
Du Dindon.	69
De la Pintade.	98
Du Tetras ou grand coq de Bruyère.	120
Du petit Tetras, ou coq de bruyère à queue fourchue.	169
Du petit Tetras à queue pleine.	152
Du petit Tetras à plumage variable.	155
De la Gélinothe.	157
De la Gélinothe d'Écosse.	164
Du Ganga, vulgairement <i>la Gélinothe des Pyrénées</i> .	165
De l'Attagas.	175
De l'Attagas blanc.	181
Du Lagopède.	185
Du Lagopède de la baie de Hudson.	192
Oiseaux étrangers qui ont rapport aux Coqs de bruyère, aux Gélinothes, aux Attagas, etc.	195
La Gélinothe du Canada.	<i>ib.</i>
Le Coq de bruyère à fraise, ou la grosse Gélinothe du Canada.	196
Du Paon.	202
Du Paon blanc.	244
Du Paon panaché.	247
Du Faisan.	<i>ib.</i>
Du Faisan blanc.	254
Du Faisan varié.	255
Du Coquard ou Faisan bâtard.	<i>ib.</i>
Oiseaux étrangers qui ont rapport au Faisan.	256
Le Faisan doré, ou le Tricolor huppé de la Chine.	257
Le Faisan noir et blanc de la Chine.	261
L'Argus ou le Luen.	263

Le Napaul ou Faisan cornu	p. 265
Le Katraca.	265
Oiseaux étrangers qui paroissent avoir rapport avec le Paon et avec le Faisan.	266
Le Chinquis.	<i>ib.</i>
Le Spécifère.	267
L'Éperonnier.	269
Des Hocco.	273
Le Hocco proprement dit.	274
Le Pauxi ou le Pierre.	281
L'Hoazin.	285
L'Yacou.	285
Le Marail.	287
Le Caracara.	289
Le Chacamel.	290
Le Paraca et L'Hoitlallotl.	291
Des Perdrix.	292
De la Perdrix grise	296
De la Perdrix grise-blanche.	309
De la petite Perdrix grise	310
De la perdrix de montagne.	312
Des Perdrix rouges.	315
De la Bartavelle ou Perdrix grecque.	<i>ib.</i>
De la Perdrix rouge d'Europe.	322
De la Perdrix rouge-blanche.	327
Du Francolin.	<i>ib.</i>
Du Bis-Ergot.	331
Du Gorge-Nue, et de la Perdrix rouge d'Afri- que	332
Oiseaux étrangers qui ont rapport aux Per- drix.	335
La Perdrix rouge de Barbarie.	<i>ib.</i>
La Perdrix de roche, ou de la Gamba.	<i>ib.</i>
La Perdrix perlée de la Chine.	334
La Perdrix de la Nouvelle-Angleterre	<i>ib.</i>
De la Caille.	335
Du Chrokiel ou Grande Caille de Pologne.	359
De la Caille blanche	360
De la Caille des îles Malouines.	<i>ib.</i>
De la Fraise ou Caille de la Chine.	361
Du Turnix ou Caille de Madagascar.	362
Du Réveil-Matin ou Caille de Java	<i>ib.</i>
Oiseaux étrangers qui paroissent avoir rapport	

avec les Perdrix et avec les Cailles.	p. 364
Le Zonécolin	366
Le grand Colin.	<i>ib.</i>
Le Cacolin.	367
Le Cayolcos	<i>ib.</i>
Le Golenicui.	368
L'Ococolin, ou Perdrix de montagne du Mexique.	370
Du Pigeon.	371
Oiseaux étrangers qui ont rapport au pigeon.	402
Du Ramier.	407
Oiseaux étrangers qui ont rapport au Ramier.	412
Le Pigeon ramier des Moluques.	<i>ib.</i>
Le Founingo.	413
Le Ramiret.	414
De la Tourterelle.	417
Oiseaux étrangers qui ont rapport à la Tourterelle.	421
La Tourterelle du Canada.	<i>ib.</i>
La Tourterelle du Sénégal.	422
Le Tourocco.	<i>ib.</i>
La Tourtelette.	423
Le Turvert.	424
La Tourte.	425
Le Cocotzin.	426
Du Crave ou Coracias.	427
Du Coracias huppé ou Sonneur.	433
Du Corbeau.	436
Oiseaux étrangers qui ont rapport au Corbeau.	457
Le Corbeau des Indes, de Bontius.	<i>ib.</i>
De la Corbine ou Corneille noire.	460
Du Freux ou Frayonne.	469
De la Corneille mantelée.	473
Oiseaux étrangers qui ont rapport aux Corneilles.	477
La Corneille du Sénégal.	<i>ib.</i>
La Corneille de la Jamaïque.	478
Des Choucas.	479
Du Choquard ou Choucas des Alpes.	485
Oiseaux étrangers qui ont rapport aux Choucas.	487
Le Choucas moustache.	<i>ib.</i>
Le Choucas chauve.	488
Le Choucas de la Nouvelle-Guinée.	<i>ib.</i>

Le Choucari de la Nouvelle-Guinée.	p. 489
Le Colnud de Cayenne.	490
Le Balicasse des Philippines.	491
De la Pie. . . .	<i>ib.</i>
Oiseaux étrangers qui ont rapport à la Pie.	500
La Pie du Sénégal.	<i>ib.</i>
La Pie de la Jamaïque.	501
La Pie des Antilles.	504
L'Hocisana.	506
La Vardiole.	<i>ib.</i>
Le Zanoé	508
Le Geai.	<i>ib.</i>
Oiseaux étrangers qui ont rapport au Geai.	515
Le Geai de la Chine à bec rouge.	<i>ib.</i>
Le Geai du Pérou.	516
Le Geai brun du Canada.	<i>ib.</i>
Le Geai de Sibérie.	517
Le Blanche-Coiffe ou le Geai de Cayenne.	518
Le Garlu ou le Geai à ventre jaune de Cayenne.	519
Le Geai bleu de l'Amérique septentrionale.	<i>ib.</i>
Du Casse-Noix.	521
Des Rolliers. . . .	525
Du Rolle de la Chine.	528
Du Grivert ou Rolle de Cayenne.	529
Du Rollier d'Europe.	530
Oiseaux étrangers qui ont rapport au Rollier.	535
Le Rollier d'Abyssinie. . . .	<i>ib.</i>
Le Rollier d'Angola et le Cuit, ou le Rollier de Mindanao.	537
Le Rollier des Indes.	539
Le Rollier de Madagasear.	540
Le Rollier du Mexique.	541
Le Rollier de Paradis.	<i>ib.</i>
De l'oiseau de Paradis.	543
Du Manucode. . . .	553
Du Magnifique de la Nouvelle-Guinée ou du Manucode à bouquets.	555
Du Manucode noir de la Nouvelle-Guinée dit <i>le superbe.</i>	557
Du Sifilet ou Manueode à six filets.	559
Du Calybé de la Nouvelle-Guinée.	560



ORIENTAÇÕES PARA O USO

Esta é uma cópia digital de um documento (ou parte dele) que pertence a um dos acervos que fazem parte da Biblioteca Digital de Obras Raras e Especiais da USP. Trata-se de uma referência a um documento original. Neste sentido, procuramos manter a integridade e a autenticidade da fonte, não realizando alterações no ambiente digital – com exceção de ajustes de cor, contraste e definição.

1. Você apenas deve utilizar esta obra para fins não comerciais. Os livros, textos e imagens que publicamos na Biblioteca Digital de Obras Raras e Especiais da USP são de domínio público, no entanto, é proibido o uso comercial das nossas imagens.

2. Atribuição. Quando utilizar este documento em outro contexto, você deve dar crédito ao autor (ou autores), à Biblioteca Digital de Obras Raras e Especiais da USP e ao acervo original, da forma como aparece na ficha catalográfica (metadados) do repositório digital. Pedimos que você não republique este conteúdo na rede mundial de computadores (internet) sem a nossa expressa autorização.

3. Direitos do autor. No Brasil, os direitos do autor são regulados pela Lei n.º 9.610, de 19 de Fevereiro de 1998. Os direitos do autor estão também respaldados na Convenção de Berna, de 1971. Sabemos das dificuldades existentes para a verificação se uma obra realmente encontra-se em domínio público. Neste sentido, se você acreditar que algum documento publicado na Biblioteca Digital de Obras Raras e Especiais da USP esteja violando direitos autorais de tradução, versão, exibição, reprodução ou quaisquer outros, solicitamos que nos informe imediatamente (dtsibi@usp.br).